Les origines du christianisme

Auteur:

Mohammed mazigh

Français

2010-05-09 08:30:34

Introduction Les origines du christianisme

Les origines du

christianisme

Mohammed mazigh

Introduction

Et si la religion chrétienne, qui est à la base de la civilisation occidentale, dite judéochrétienne, n'était qu'un mythe ou plutôt un agrégat de mythes, venant de l'antiquité, et étrangers à la tradition monothéiste des prophètes, à laquelle l'Eglise veut le rattacher?

Et si le christianisme n'était qu'une invention de cette même Eglise, une institution créée en dehors du milieu d'origine de Jésus, et sans rapport avec son enseignement ?

Instrument de domination au service des grands de ce monde, elle n'a cessé, au nom de Jésus, d'écraser le monde de sa domination et de justifier les tyrannies : persécutions, croisades, extermination de peuples, esclavage et conquêtes coloniales, elle a été associée aux grands malheurs de l'humanité, quand elle ne les a pas provoqués et menés.

Se prétendant la seule détentrice de la vérité, l'Eglise a combattu les autres religions, converti à la force du sabre ou de la baïonnette des millions de personnes. Les religions d'Amérique Latine ont ainsi disparu, d'autres, sous l'action combinée des colons et des missionnaires, ont subi des dommages, créant artificiellement des minorités, au sein des ensembles nationaux, jadis homogènes.

Avec l'Islam, l'Eglise a toujours été en guerre. Quand ce n'est pas la guerre ouverte, comme au temps des croisades ou des conquêtes coloniales, c'est la guerre idéologique par les missions intermédiaires.

Certes, il existe depuis quelques décennies maintenant, un dialogue islamo-chrétien, initié, de part et d'autre par des hommes et des femmes de bonne volonté, qui essayent de rapprocher les deux communautés sur la base des éléments communs aux deux religions, mais l'hostilité, du côté chrétien, l'emporte souvent sur l'esprit de conciliation.

En 2006, le nouveau pape de Rome a jeté l'huile sur le feu en déclarant publiquement que l'Islam est une religion de guerre et de violence, oubliant les crimes de l'Eglise.

Mais les plus grands assauts viennent des médias, notamment des chaînes satellitaires européennes et américaines d'expression arabe (mais qui parlent également dans d'autres langues des pays musulmans) qui distillent à longueur de journée des discours hostiles à l'Islam. Le Prophète Mohammed est accusé d'être un imposteur et un assassin un site Internet le classe même parmi les plus grands criminels de l'humanité, avec Hitler et Staline- le Coran est décrit comme un tissu de mensonges, appelant à la violence et à la guerre. L'amalgame est vite fait entre Islam et terrorisme. A l'inverse, le

christianisme est présenté comme une religion de vérité, de paix et de tolérance. Des jeunes se laissent séduire par le discours lénifiant des missionnaires, surtout quand on joint, aux Evangiles et aux cassettes vidéo, des promesses de visa pour l'Europe et l'Amérique, voire de l'argent pour aider ceux et celles qui sont dans le besoin. En échange, les néophytes doivent ''répandre la parole de Dieu'' et gagner à leur nouvelle foi, leurs amis et leurs proches ! La démission des autorités religieuses musulmanes, enfermées dans des discours figés, incapables de renouveler leur argumentation, la corruption, la violence et la misère qui minent les Etats, facilitent le travail des nouveaux Apôtres.

Ce n'est un secret pour personne que la religion chrétienne, ne cesse, depuis un siècle de reculer, après avoir été la religion dominante dans le monde. Il y a eu d'abord la déchristianisation de la classe ouvrière, l'Eglise, qui s'est toujours rangée du côté des puissants et qui a justifié l'exploitation des pauvres par les riches, a perdu le contrôle qu'elle exerçait sur les classes laborieuses. Les combats du laïcisme ainsi que les progrès de la civilisation industrielle ont entraîné un recul du sacré et la perte du sentiment religieux dans les autres classes. Même quand ils se déclarent ''chrétiens'' de nombreux Européens et Américains ne vont plus à l'Eglise et n'observent plus les préceptes de leur religion.

Dans les pays du Tiers monde où le christianisme a souvent été imposé par la force, on assiste également, depuis les indépendances, à un recul : le rejet du colonialisme s'accompagne souvent d'un rejet de sa religion, du moins du rejet de sa forme occidentale. En revanche, on assiste, dans de nombreux pays à un renouveau des religions locales, généralement réfractaires, voire hostiles aux

missions chrétiennes, comme c'est le cas de l'Inde ou des pays musulmans. Depuis, les Eglises se sont dotées de puissants instruments de propagande - notamment les médias, pour investir ces pays et réussir là où les guerres coloniales n'ont pas réussit: obtenir des conversions ! Les musulmans, parce qu'ils croient en Jésus Fils de Marie et à son Message, ont jusque là observé une attitude de réserve face au christianisme : même s'ils en critiquent les dogmes, ils ne s'opposent pas à lui de façon systématique et ils continuent à voir dans les chrétiens des Gens du Livre, proches de leur foi.

Aujourd'hui, avec la virulence des attaques, il est temps d'organiser la riposte, de montrer la réalité du christianisme, détourné, dès les origines, de l'enseignement de Jésus, et des crimes que l'Eglise a commis en son nom.

Ce livre, écrit par un musulman, se veut avant tout un rétablissement de la vérité historique. S'il remet en cause les fondements historiques de la religion chrétienne, il ne doute à aucun moment de l'existence de Jésus ni de sa qualité de prophète ni de la véracité de l'Evangile authentique. Il n'est pas non plus hostile aux chrétiens mais les informe par devoir de vérité des errements de l'Eglise. Puisse ce livre les aider à prendre conscience de la vérité et à rendre justice à Jésus, le prophète calomnié et vilipendé depuis 2000 ans !

I- De l'Evangile céleste aux Evangiles terrestres

A- La notion de révélation et sa transmission dans le Judaïsme, le Christianisme et l'Islam.

C'est une évidence de dire que la Révélation monothéiste est la communication, la manifestation d'une vérité cachée, sous la forme d'un message ou Ecriture, mais il faut à chaque fois préciser que la conception de la révélation diffère dans les trois religions.

Dans l'Islam, révélation se dit tanzîl, du verbe nazala ''descendre'', la révélation est ce qui descend, autrement ce que Dieu veut bien révéler de sa parole, par l'intermédiaire des prophètes et des envoyés, parce que ''il n'a pas été donné à un être humain que Dieu lui parle autrement que par révélation ou derrière un voile ou par l'envoi d'un messager (ange) qui révèle, avec sa permission, ce qu'il veut.'' (sourate 42, La Consultation, v. 51)

La Parole de Dieu révélée aux prophètes est contenue dans des écrits kutûb- : la Torah, le Psautier, l'Evangile et le Coran sont les livres porteurs de législations, mais il existe aussi d'autres écrits, tels les feuillets s'h'ûf- d'Abraham. Ces écrits révélés aux hommes par l'intermédiaire des prophètes et des envoyés, sont extraits de la Parole Incréée de Dieu, figurant dans la Table Gardée. Si cette Parole

est inaltérable, parce que inaccessible aux hommes, les écrits révélés, c'est-à-dire mis à la portée des hommes, peuvent l'être. Ce fut justement le cas de la Thora et de l'Evangile, diffusés longtemps après leur révélation, mais non celui du Coran, qui a été, transcrit du vivant même du Prophète.

Dans le judaïsme et le christianisme on retrouve aussi la conception d'un Dieu inaccessible aux hommes.

Sur le mont Sinaï, Dieu dit à Moïse : ''Tu ne pourras pas voir ma face car l'homme ne peut me voir et vivre''.(Exode, 36, 20).

Le judaïsme mentionne que les prophètes sont inspirés par le souffle divin, le ruh'. Ainsi, David, en mourant, aura ces dernières paroles : ''L'esprit de l'Eternel a parlé par moi, et sa parole est sur ma langue'' (Samuel, livre 2, 23, 2).

L'hébreu emploie le verbe galah pour dire ''révéler'' et le mot gilut pour ''révélation'' : les deux mots signifie aussi ''dévoilement, déploiement'', c'est-à-dire de ce qui était caché et qui devient apparent.

La révélation (ou ce qu'il convient d'appeler la révélation monothéiste) n'est pas donnée une fois pour toutes, les prophètes et les envoyés ne recevant qu'une partie de la Parole divine.

Le Deutéronome énonce clairement qu'il y aura d'autres prophètes après Moïse :

''L'Eternel me dit : ce qu'ils ont dit est bien. Je leur susciterai du milieu de leur frères un prophète comme toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai'' (18, 18).

Dans les Actes des Apôtres, Pierre interprète ce verset comme l'annonce de Jésus :

''Repentez-vous donc et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés, afin que des temps de rafraîchissement viennent de la part du Seigneur, et qu'il envoie celui qui vous a été destiné, le Christ Jésus (…) Moïse a dit : ''Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; vous l'écouterez en tout etc. '' (3, 19-23). Mais la révélation ne s'arrête pas là, puisque, dans l'Evangile, aussi, il est question de l'annonce d'un autre prophète, qui apporterait la Révélation et la consolation aux croyants :

''Quand il sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité car ses

paroles ne viendront pas de lui-même, mais il parlera de tout ce qu'il aura entendu et vous annoncera les choses à venir. Lui me glorifiera parce qu'il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera''. (Evangile de Jean, 16, 13-14) : ce verset est interprété, par les musulmans comme l'annonce du Prophète Mohammed. :

Dans le judaïsme comme dans le christianisme, l'idée première de révélation était aussi la Parole de Dieu révélée, telle qu'il l'a fait descendre ou révélée aux prophètes.

C'est ainsi que le Livre des Jubilés (3, 10) fait allusion à un commandement inscrit dans des Tables Célestes et le Talmud de Babylone recommandant aux scribes de recopier fidèlement les textes sacrés et de ne pas omettre une seule lettre. A une époque même, on détruisait systématiquement toutes les copies qui comportaient des fautes (Jew. Ency., article manuscrips).

Mais cette attention donnée à la transmission de la Révélation allait, malheureusement, s'estomper au cours des siècles, jusqu'à disparaître. Les traductions en grec, puis en latin de la Bible allaient modifier profondément les textes. La Bible hébraïque n'échappera pas non plus aux transformations ainsi que le montrent les différences importantes qu'il y a entre elles et les manuscrits de la Mer Morte, écrits vers 250 avant JC.

La notion d'Ecriture est secondaire dans le christianisme. Selon l'Eglise, la Révélation est contenue dans le Christ qui, étant Dieu, est lui-même la Parole de Dieu.

''Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu nous a parlé par le fils en ces jours qui sont les derniers. Il l'a établi héritier de toutes choses, et c'est par lui qu'il a fait les mondes. Ce fils, qui est le rayonnement de sa gloire et l'expression de son être, soutient toutes choses par sa parole puissante : après avoir accompli la purification des péchés, il s'est assis à la droite de la majesté divine, dans les lieux très hauts…'' (Epître aux Hébreux, 1, 4) C'est par le baptême que le fidèle accède à la Vérité et non par le Livre.

C'est ainsi qu'on ne conservera pas dans sa langue d'origine l'araméen- l'Evangile : c'est en grec, puis en latin, des langues totalement différentes des langues sémitiques, qu'il sera réécrit et diffusé. Aujourd'hui, les théologiens chrétiens admettent eux-mêmes que leurs textes sacrés ne sont pas la transcription de la Parole révélée mais seulement des textes produits par des hommes qui auraient vécu au temps de Jésus et rapporté des événements de sa vie et des éléments de son enseignement. C'est aussi la position des théologiens israélites pour qui les livres de l'Ancien Testament ont été inspirés à des prophètes et à des patriarches, qui les ont rédigés.

Dès lors, la Révélation, chez les chrétiens, comme chez les juifs, n'est plus, comme dans l'Islam, une transcription fidèle de la Parole divine, mais des témoignages personnels, que l'on dit inspirés par Dieu, mais qui racontent à leur façon, c'est-à-dire dans leur style et selon leurs états psychologiques et leurs

préoccupations du moment, les événements.

C'est ainsi qu'il n'y aura pas un seul Evangile mais plusieurs, avec, comme nous le verrons, des variantes importantes, voire des contradictions. La différence est grande avec le Coran qui, de la tradition monothéiste, est le seul à conserver la notion de Révélation, Parole de Dieu inchangée parce que conservée telle qu'elle a été révélée et dans sa langue d'origine.

B-De l'Evangile céleste aux Evangiles terrestres

Les disciples de Jésus n'ayant pas pris la précaution de faire transcrire la Révélation, l'Evangile céleste a disparu.

Les premières communautés chrétiennes, aussi bien celles de la Palestine que celle de la diaspora, se sont d'abord appuyées, pour faire la prédication, sur les faits et les paroles de Jésus, rapportés par la tradition orale. La communauté devenant importante, on a éprouvé le besoin de consigner par écrit cette tradition. Ce sera les recueils de logia ou paroles de Jésus qui devaient servir à composer les premiers Evangiles.

L'existence de tels recueils est attestée par Papias, évêque d'Hiérapolis, qui a vécu dans la première partie du 2ième siècle. Papias est l'auteur d'un recueil en cinq livres, Explication des paroles du Seigneur, aujourd'hui perdu, mais dont des fragments nous ont été conservés par Eusèbe de Césarée, dans son Histoire ecclésiastique.

Un de ces fragments mentionne justement que l'apôtre Matthieu a réuni en langue hébraïque (entendre sans doute en araméen) les logia de Jésus ''que chacun a interprété à sa manière''. C'est en se basant sur cette affirmation de Papias, de l'existence d'un recueil de logia, qu'on a supposé que les Evangiles de Matthieu et de Luc s'inspirent d'un texte commun qu'on a dénommé source Q (voir plus loin).

Dès le premier siècle, l'Eglise est confrontée à une multitude de textes qui prétendent tous transmettre la parole du Seigneur Jésus. On recourt également aux Ecritures juives, notamment celles qui contiennent des prophéties sur la venue du Messie que les chrétiens identifient à Jésus. D'ailleurs, les docteurs juifs, en réaction à la propagande chrétienne, vont exclure de leur canon, une partie de ces textes.

C'est seulement au 2ième siècle que l'Eglise va penser à établir, sur le modèle du Canon juif, sa liste de livres sacrés. De la masse de textes en présence, on retiendra vingt-sept, qui vont constituer ce que l'on appellera plus tard le Nouveau Testament, par opposition à l'Ancien Testament, constitué, lui, des livres juifs. Il s'agit :

- de quatre Evangiles : l'Evangile selon Matthieu, l'Evangile selon Marc, l'Evangile selon Luc et l'Evangile selon Jean,

- des Actes des Apôtres

- de quatorze épîtres de Paul

- d'une épître de Jacques

- de deux épîtres de Pierre

- de trois épîtres de Jean

- d'une épître de Jude

- de l'Apocalypse de Jean.

Nous aborderons plus loin le problème des actes des apôtres et des épîtres. Examinons ici les Evangiles et faisons remarquer tout de suite la préposition selon accolée à chaque texte. Si on ne dit pas l'Evangile de Matthieu, l'Evangile de Marc, l'Evangile de Luc et l'Evangile de Jean, c'est parce qu'on n'est pas sûr de l'identité des auteurs de ces textes. Et le doute n'est pas le fait des critiques contemporains puisque la préposition selon figurait déjà dans les copies grecques et latines les plus anciennes.

L'établissement du Canon a suscité d'après discussions au sein des Eglises et l'Eglise catholique a dû user de force, pour imposer ses choix. Si l'Eglise avait décidé d'établir un corpus, c'était surtout pour contrer la formation de ''partis'' qui avaient commencé à surgir dans les communautés chrétiennes. L'exemple le plus célèbre est celui de Marcion, né en 85 à Pont (aujourd'hui en Turquie) qui a fondé une Eglise dissidente de

celle de Rome qui allait avoir beaucoup de succès en Orient et perdurer jusqu'au 5ième siècle.

Contrairement aux théologiens de son époque, Marcion rejetait en bloc l'Ancien Testament que le message de Jésus avait, selon lui, aboli. Des livres chrétiens, il ne retenait que l'Evangile de Luc (dont il avait supprimé certaines parties) et une dizaine d'épîtres de Paul. Il s'était signalé aussi par des positions doctrinales opposées à celles de l'Eglise. Ainsi, il rejetait l'adoration de la croix et ne reconnaissait pas la double nature (divine et humaine) du Christ. Ces positions lui ont valu l'excommunication mais cela ne l'a pas empêché de continuer à diffuser ses idées et à se faire des disciples.

En établissant son canon, l'Eglise devait non seulement combattre les hérésies

mais aussi imposer les textes qui cadrent le mieux avec les conceptions et les dogmes qu'elle avait choisis.

Les auteurs catholiques vont justifier ces choix en prétendant que les auteurs des Evangiles retenus avaient côtoyé Jésus et avaient donc été témoins des grands faits de sa vie et rapporté fidèlement sa parole et son enseignement.

Ainsi, Saint Irénée, dans Adversus Haereses (Contre les Hérétiques), rédigé vers 170, écrit que Matthieu avait rédigé son Evangile en Palestine, au temps où Pierre et Paul fondaient l'Eglise à Rome, Marc était un disciple de Pierre et avait rédigé son livre à la demande de celui-ci, Luc était disciple de Paul et avait rédigé à sa demande son témoignage, enfin, Jean, compagnon de Jésus, avait écrit son Evangile alors qu'il séjournait à Ephèse. Le même Irénée soutient que l'Evangile est un et que les quatre Apôtres n'ont fait qu'apporter, chacun de son côté, son témoignage sur la vie et l'oeuvre du maître. Il ignore ou feint d'ignorer les différences et les contradictions qui existent entre les quatre témoignages, sensés rapporter les mêmes faits.

A la différence d'Irénée, d'autres auteurs chrétiens, comme Ignace d'Antioche, qui écrivait pourtant au début du 2ième siècle, ignorent les Evangiles et ne les citent pas dans leurs textes. Et quand d'autres, comme Justin, les citent, les passages retenus ne se retrouvent pas dans les Evangiles canoniques !

C'est qu'en plus des Evangiles canoniques, il existait d'autres textes que ces chrétiens, aussi respectables que les autres, considéraient comme dignes d'intérêt et auxquels ils se référaient. Ces Evangiles, qualifiés d'apocryphes, mot grec signifiant ''caché, mystérieux'' voire ''douteux'' ont été longtemps combattus et interdits de lecture par l'Eglise. Aujourd'hui, ils font l'objet de recherches et il n'est pas exclu qu'on y découvre, ainsi que nous le verrons, des fragments de l'Evangile authentique !

Signalons que la liste des Evangiles canoniques a été de nouveau contestée au moment de la Réforme (16ième siècle), Luther ayant retiré du Nouveau Testament l'Epître de Jacques. L'Eglise catholique dut recourir au concile de Trente (1546) pour affirmer de nouveau l'autorité de son Canon.

En l'absence d'un témoignage, transcrit du vivant même de Jésus, les Evangiles se sont multipliés, apportant chacun une version différente de la vie et de l'enseignement de Jésus. L'établissement d'un canon n'a pas résolu le problème, les textes qui y figurent étant eux-mêmes contradictoires, donc sujets à caution.

C-Les Evangiles canoniques

1- datation

Selon les dates retenues par le Vatican, l'Evangile de Matthieu, le plus ancien, a été rédigé entre 65 et 70, soit entre 35 et 40 ans après la mort présumée de Jésus (30), celui de Marc avant 70, parce qu'il prophétise la ruine de Jérusalem, qui a eu lieu en 70, celui de Luc entre 80 et 90, enfin, celui de Jean, vers 90. Mais on admet aussi qu'avant les Evangiles proprement dits, il y eu une mise par écrit des paroles de Jésus, les logias, qui fourniront une source pour les Evangiles et qui dateraient de 50. Des auteurs chrétiens, tels le Français Philippe Rolland, sont même partisans d'une datation plus ancienne : les Evangiles synoptiques auraient été rédigés dans une fourchette allant de 62 à 67.

On comprend le souci de l'Eglise de rapprocher le plus possible les textes de son Canon de l'époque où Jésus a vécu, pour soutenir leur authenticité. Le Concile Vatican II a encore reconduit, dans sa session de Novembre 1965, (constitution dogmatique, Dei Verbum) ces dates et décrété l'historicité des Evangiles, mais malheureusement, ces dates comme l'historicité, ne peuvent être retenues.

Signalons d'abord que nous disposons de milliers de copies du Nouveau Testament (Evangiles et Actes des Apôtres), le texte le plus ancien, un fragment de l'Evangile de Jean, conservé à la Bibliothèque John Rylands de Manchester, en Angleterre, ne remonte guère au-delà de la deuxième moitié du 2ième siècle.

Faute de trouver dans les textes eux-mêmes des éléments de datation, on a essayé de chercher des témoignages du côté des auteurs chrétiens. La question est de savoir quels sont les textes que les plus anciens d'entre eux citent, pour tenter de retrouver leur ordre d'apparition.

La plus ancienne référence aux Evangiles canoniques date de la seconde moitié du 2ième siècle. Le fragment dit de Muratori (appelé ainsi du nom du bibliothécaire milanais qui l'a découvert en 1740) date du 8ième siècle mais rapporte qu'à l'époque de Pie, l'évêque de Rome, mort en 150, on lisait les quatre Evangiles.

En 172, Tatien les fait fusionner en un seul livre, le Diatessaron, mais l'Eglise ne retiendra pas la formule et continuera à distinguer les quatre textes. Quelques années avant, le maître de Tatien, Justin, était décapité à Rome. Ce célèbre apologiste, originaire de Palestine, a laissé quelques écrits, mais contrairement à son élève, il ne fait pas référence aux Evangiles et pour raconter la vie de Jésus, il se réfère aux logias ou recueil de sentences qui lui sent attribuées par la tradition.

Dans son Histoire ecclésiastique (III, XXXIX Eusèbe, 2-4), l'historien Eusèbe laisse entendre que Papias, l'évêque de Hériapolis, en Phrygie (aujourd'hui en Turquie), ne connaissait pas, en 150, le Canon. Sa foi, écrivait-il, s'appuyait sur les traditions rapportées par André, Pierre, Philippe, Thomas ou Jacques. Il cite Jean et Matthieu

mais pour ces auteurs aussi, il s'agit de traditions et non d'Evangiles.

Les traditions devaient être nombreuses, et, c'est à partir d'elles que seront confectionnés les Evangiles et, même après l'établissement du Canon, de nombreux auteurs continueront à les utiliser.

Quant à l'historicité des Evangiles, nous verrons que tout en empruntant des éléments historiques, ils versent tous dans l'hagiographie, voire, ce que nous essayerons de démontrer, dans les légendes et les mythes du paganisme.

L'affirmation de l'Eglise selon laquelle les Evangiles ont été rédigés par des compagnons de Jésus est des plus douteuses, en tout cas, elle n'a aucun fondement historique. Quand aux épisodes relatés, ils ont souvent pour source des légendes et des mythes païens.

2- la langue des Evangiles

On a beaucoup polémiqué sur la langue d'origine des Evangiles. Selon une hypothèse courante, l'Evangile de Matthieu a d'abord été écrit en hébreu avant d'être traduit en grec koine, la langue commune de la culture qui s'était imposée dans l'ancien monde à la suite des conquêtes d'Alexandre.

Cette hypothèse laisse croire que la langue d'origine de l'Evangile est l'hébreu. Or, des études récentes, à partir d'une critique interne des textes, ont montré qu'il n'en était rien et que la langue d'origine des Evangiles, comme celle de Jésus et de ses compagnons, d'ailleurs, était l'araméen, une langue sémitique proche de l'hébreu, mais différente de lui. En plus de la quarantaine de mots araméens, relevés dans les textes, comme abba, ''père'' ou la fameuse plainte de Jésus lors de son supplice : Eloï, Eloï, lama sabaqtani, ''mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?'', il y a une foule d'expressions, de passages du texte grec, réputés difficiles à interpréter, mais qui s'expliquent par des calques araméens (voir les travaux récents de P. Tequi et E. Edelmann).

Appartenant, comme l'hébreu, le phénicien ou l'arabe au groupe des langues sémitiques, branche de la grande famille afro-asiatique (on disait autrefois, chamitosémitique), à laquelle appartiennent également l'égyptien ancien (et sa forme moderne le copte), le berbère et des langues africaines, l'araméen a été, du 3ième siècle avant J.C, jusqu'au milieu du 6ième siècle après, la principale langue du Proche-Orient.

Au cours de leurs déportations, par les Assyriens, puis les Babyloniens, la plupart des juifs ont abandonné l'hébreu pour l'araméen, et, de retour en Palestine, ont continué à le parler, si bien qu'à l'époque de Jésus, c'était cette langue qu'on parlait. Seuls les rabbins continuaient à employer l'hébreu pour la lecture des

textes liturgiques. Par ailleurs, on sait que le livre de Daniel et celui d'Esdras ont été en partie rédigés en araméen, ainsi que le Talmud dit de Babylone. On sait aussi que plusieurs manuscrits de la Mer Morte ont été rédigés en araméen, autre preuve que cette langue était très répandue.

Si au Proche-Orient, l'araméen régnait en maître, dans la diaspora juive, c'est le grec qui prédominait. Ptolémée Philadelphe (285-247 avant J.C) fera même traduire par soixante dix- savants juifs la Bible hébraïque en grec. C'est cette traduction que l'on appelle Septante (soixante-dix en latin, par référence au nombre de traducteurs) et qui sera utilisée par les rédacteurs des Evangiles. Produits hors de Palestine, c'est également en grec que seront écrits les Evangiles.

L'emploi du latin se généralisant, on a procédé aussi à la traduction des Evangiles dans cette langue. Mais les versions sont de valeur inégale et il faut attendre la fin du 4ième siècle pour voir le pape Damase charger son secrétaire particulier, Jérôme, de préparer une traduction définitive. Ce sera la Vulgate, qui va être utilisée pendant plusieurs siècles dans le monde chrétien.

Avec l'expansion du christianisme, l'Eglise procède également à la traduction des livres juifs et chrétiens, dans différentes langues : arménien, géorgien, syriaque, arabe, slave... des alphabets, comme le gothique, au 5ième siècle, ou le cyrillique, au 9ième siècle, sont même inventés à cet effet.

Aujourd'hui, on estime à 500, le nombre de copies des Evangiles conservées en grec et à 800, le nombre de copies conservées dans d'autres langues. Mais il n'existe aucune copie en araméen, la langue de Jésus, ni même en hébreu, une langue apparentée.

Comment, dès lors soutenir, comme le fait l'Eglise, que les Evangiles sont conformes au texte originel ? Bien au contraire, les différences relevées d'un manuscrit à autre, les contradictions montrent que les textes disponibles à l'heure actuelle sont de seconde main et qu'il ont eu tout le temps d'être manipulés.

3- les Evangiles synoptiques

Les trois premiers Evangiles Matthieu, Marc et Luc- se ressemblent : c'est pourquoi on les appelés synoptiques, d'un mot grec signifiant ''semblables''. Les éditeurs les mettent ensemble pour montrer justement ces ressemblances; cependant les différences qui subsistent sont telles que personne n'a songé à les faire fusionner en un seul texte.

Pour expliquer les similitudes on a supposé qu'un texte, plus ancien que les autres, les a inspirés.

L'Evangile de Marc serait le plus ancien, parce que, pense-t-on, c'est le plus bref, se contentant de résumés, que les autres textes amplifient. Cependant, certains épisodes de Matthieu et de Luc, semblent s'inspirer d'autres sources. Ainsi, l'épisode de Jean- Baptiste prêchant le repentir est absent de Marc mais figure dans Matthieu et, avec quelques variantes, dans Luc, ce qui a fait supposer l'existence d'une source commune entre ces textes.

Selon une théorie, dite des deux sources, la première source est un texte attribué à Marc, qu'on pense être un recueil de traditions orales, et la seconde un texte hypothétique, appelé par les érudits allemands, Quelle, abrégée en Q, signifiant ''source'', également un recueil de sentences ou logia. Deux Evangiles, l'Evangile de Matthieu et celui de Marc ont été composés à partir de ces sources : l'auteur du premier serait un ecclésiastique, le diacre Philippe, et le second, Luc, qui l'a rencontré lors de son séjour en Palestine.

S'il est vrai que les deux Evangiles présentent des ressemblances, ils présentent aussi des différences notables. Ainsi, l'épisode de la montée de Jésus à Jérusalem figure dans Luc (9, 5 et 8) et non dans Matthieu. Par ailleurs, Luc présente des ressemblances avec Jean, ce qui peut signifier que les deux textes, pourtant différents, ont pu s'inspirer de sources identiques, du moins pour certains épisodes.

On a aussi expliqué les différences entre les évangiles synoptiques par les visions de leurs auteurs. Ainsi Matthieu, destiné aux juifs, multiplie les références à l'Ancien Testament pour prouver que Jésus est le Messie annoncé par les Ecritures. Marc insiste sur le secret messianique pour révéler ce qui est caché, Luc qui s'adresse aux païens, veut montrer le caractère universel de la Révélation. Des sources différentes, des objectifs différents : le Message de Jésus est devenu ainsi l'objet de toutes les manipulations et de toutes les manoeuvres.

L'établissement du Canon n'allait pas réduire la disparité des textes. En plus des Evangiles apocryphes écartés par l'Eglise (voir plus loin), il existait des copies divergentes des quatre Evangiles, que les copistes remaniaient sans scrupules, à leur gré. Au 4ième siècle, Saint Jérôme se plaindra encore des falsifications de l'Ecriture. Il faut attendre le 3ième Concile de Carthage (397) pour voir le Nouveau Testament (sans l'Apocalypse, cependant) prendre sa forme définitive.

En dépit des ressemblances que l'on s'efforce de faire ressortir entre eux, les Evangiles dits synoptiques sont différents les uns des autres et parfois, s'opposent, sur des épisodes et des enseignements fondamentaux.

4- l'Evangile de Matthieu

C'est celui-là que l'on trouve, en premier, dans les éditions du Nouveau Testament, mais il est établi, ainsi que nous l'avons dit, qu'il n'est pas le plus ancien, puisqu'il serait précédé par Marc.

L'Evangile ne porte pas le nom de son auteur mais la tradition l'attribue à Matthieu, un collecteur d'impôt que Jésus a recruté, comme disciple, alors qu'il se trouvait au bureau des péages. L'épisode est rapporté par Matthieu lui-même :

''En passant plus loin, Jésus vit un homme appelé Matthieu assis au bureau des péages. Il lui dit : suis-moi. Il (Matthieu) se leva et le suivit'' (9, 9).

Selon la tradition rapportée par Eusèbe de Césarée (début du 4ième s.), Matthieu a d'abord prêché aux Juifs et c'est dans sa langue maternelle, l'araméen, qu'il aurait rédigé son texte, un recueil de logia. C'est Eusèbe qui dit encore que ce premier Evangile a été traduit en grec. Cette opinion a longtemps perduré, avant d'être contestée : en effet, rien n'indique que cet Evangile est une traduction, s'il y a bien des logias, dont se serviront les autres évangélistes, le texte a été écrit en grec, par un auteur qu'on n'est pas arrivé à identifier.

Selon une hypothèse, dite du diacre Philippe, aujourd'hui reprise par de nombreux exégètes, l'auteur réel de l'Evangile de Matthieu est le diacre Philippe, évoqué dans les Actes des Apôtres. Dans 6, 5, Philippe est présenté parmi les premiers diacres institués par les Apôtres :

''Ils élirent Etienne, Philippe, Prochore etc.''

Philippe résidait en Césarée maritime où Paul avait été retenu prisonnier. C'est là que Philippe a rencontré Luc, compagnon de Paul et c'est là aussi où ils auraient utilisé les mêmes sources pour rédiger leurs Evangiles. La première source est fournie par les logias, rédigées en araméen par Matthieu et la seconde par l'Evangile de Marc, rédigé à partir du témoignage de l'Apôtre Pierre.

Chacun des deux auteurs a produit, en grec un ouvrage utilisant les mêmes sources, mais indépendant l'un de l'autre : l'ouvrage de Philippe a été produit en Palestine et l'ouvrage de Luc à Rome. Si l'Evangile de Philippe a été appelé Evangile de Matthieu, c'est non seulement parce qu'il emploie des logias relevé par Matthieu mais surtout parce que le nom d'un Apôtre, pour un Evangile, est plus indiqué que celui d'un diacre pour un texte de cette importance.

Cette théorie expliquerait que l'Evangile de Matthieu, écrit en Palestine, fait des efforts pour convaincre les juifs et leurs docteurs de la véracité de Jésus-Christ, en insistant sur les prophéties de l'Ancien Testament qui l'annonce. Si le titre de Fils

de Dieu revient à plusieurs reprises, il y a aussi celui de Fils de David qui montre que Jésus est bien de la lignée de David, à laquelle, selon la tradition appartiendrait le Messie.

L'Evangile de Matthieu réutilise la quasi-totalité de l'Evangile de Marc, avec cependant des déplacements parfois importants, ce qui laisse planer le doute sur la chronologie de certains événements.

Ainsi, par exemple, dans Matthieu, la guérison de la belle mère de Pierre, intervient après les béatitudes et le choix des douze Apôtres (7, 14) alors que dans Marc, le miracle intervient après (1, 29). Cependant, en dépit de ces déplacements, les textes sont presque identiques. Luc reprend les mêmes épisodes, en les déplaçant moins.

C'est là une preuve que c'est l'Evangile de Marc qui est bien à la base de tous ces textes.

A partir de Matthieu 14, 1, et de Marc, 6, 14, les deux textes se suivent plus fidèlement, même s'il y a encore des ajouts et des suppressions. La concordance est encore plus forte qu'avec Luc qui supprime des passages importants. Mais il faut aussi signaler qu'à certains points, il est vrai de moindre importance, Matthieu et Luc s'accordent contre Marc, ce qui apporte un argument supplémentaire à la thèse des deux sources des exégètes allemands qui ont supposé l'existence d'une version différente, à laquelle on a donné le nom d'Urmarkus, que Matthieu et Luc auraient utilisé. Ce serait cette version que Luc aurait communiqué au diacre Philippe, et qui est différente de Marc qui nous soit parvenue.

Si Marc est la source première de l'Evangile, quelle est la version ''authentique'' :

l'Evangile de Marc ou l'Urmarcus ? Et quelle confiance accorder aux autres Evangiles qui manipulent, au gré de leurs auteurs, les données ?

5- l'Evangile de Marc

Il occupe la deuxième position dans la classification du Nouveau Testament, mais nous avons vu qu'il a inspiré les deux autres Evangiles, Matthieu et Luc. En effet, Matthieu aurait repris la quasi-totalité des versets de Marc, et Luc un peu plus de la moitié. L'Evangile de Jean est moins redevable de l'Evangile de Marc, qu'il n'a peutêtre pas connu, mais comme il présente des affinités avec l'Evangile de Luc, on suppose qu'il reprend des éléments empruntés à Marc.

Cependant, selon une autre hypothèse, Jean aurait connu Marc, puisqu'il reprend des épisodes figurant dans Marc mais pas dans Luc. Ainsi, l'épisode de la marche sur l'eau (6, 16-21) est absent dans Luc, de même que l'épisode de la flagellation

et de la couronne d'épines (19, 1-3). Ce dernier épisode, absent de Luc, se retrouve cependant dans Marc (15, 15-20).

Son auteur, Marc, est généralement identifié à Marc, compagnon de Pierre, dont parlent les Actes des Apôtres et les Epîtres de Paul. On croit que c'est à lui que Marc pense quand il décrit, lors de l'épisode de l'arrestation de Jésus, le jeune homme qui s'enfuit :

''Alors tous l'abandonnèrent et prirent la fuite. Un jeune homme le suivait, vêtu seulement d'un drap. On se saisit de lui, mais il lâcha le drap et s'enfuit tout nu'' (Marc 14, 50-52).

Mais il n'est pas sûr qu'il s'agisse là du véritable auteur de cet Evangile, l'attribution des noms pour les textes ayant été faite tardivement.

Selon Eusèbe de Césarée, qui écrivait au début du 4ième siècle, c'est à la demande de fidèles, que le projet d'un témoignage écrit a été produit. L'enseignement dispensé par Pierre jusqu'à lors ne suffisait pas et on avait besoin aussi, lors des prières, de réciter des passages de la vie et de l'enseignement du Seigneur. Toujours selon Eusèbe, la demande a été répétée à plusieurs reprises, avant que Marc, qui était le plus proche compagnon de Pierre, ait été forcé de rédiger un ouvrage. D'autres auteurs, tels Clément d'Alexandrie ou Papias, confirment ce témoignage, que l'Eglise a fait également sien.

La date de composition de cet Evangile est hypothétique (voir plus haut) : mais si la thèse des deux sources évoquée à propos de l'Evangile de Matthieu et de Luc est vraie, Marc est plus ancien que Matthieu et Luc.

On ignore où l'Evangile a été rédigé, mais on pense, comme Eusèbe de Césarée, à Rome. L'Evangéliste est sans nul doute d'origine palestinienne, ainsi que le montre le nombre de mots araméens qui émaillent son discours, mais certains détails montrent qu'il n'écrivait pas pour un public juif mais pour un public païen, puisqu'il éprouve le besoin d'expliquer certaines coutumes juives. Il y a aussi l'épisode où Marc précise, en monnaie romaine, la valeur de deux pièces, deux leptes, selon la traduction de Segond, c'est-à-dire la moitié d'un quadrant, environ un centime-or (12, 42).

La critique a vu parfois, dans l'Evangile de Marc, une sorte de haggadah chrétienne : ce serait un texte destiné, à l'instar des haggadah juives, à être récité la veille de pâque.

C'est pourquoi, on relève une insistance sur les derniers instants de Jésus, sa Passion et sa résurrection. Des références constantes à l'Ancien Testament, lient la pâque chrétienne à la pâque juive. Contrairement à Matthieu et à Luc, qui s'inspire en grande partie de lui, l'Evangile de Marc ne fait pas de référence ni à la

généalogie de Jésus, ni à sa naissance.

L'Evangile de Marc est ainsi présenté : ''Commencement de l'Evangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu''. Même si la mention de Fils de Dieu, manque, dans certains manuscrits, elle va prendre une dimension primordiale dans cet Evangile : le témoignage que Jésus est le Messie est confondue avec celle de Fils de Dieu : c'est ce qui ressort de la déclaration de Jean-Baptiste, au moment du baptême, mais aussi des démons qui parlent par la voix d'un possédé (5, 7). Le Christ, divinisé, reste quand même un homme, puisqu'il souffre et se plaint au moment de la crucifixion.

Selon les exégètes, la dernière partie de Marc (à partir de 6, 9-20) n'aurait pas été écrite par l'évangéliste. La preuve, c'est que cette partie manque dans d'importants manuscrits comme les manuscrits Vaticanus et Sinaïcus ; dans d'autres manuscrits, la finale est différente. D'après les hypothèses, cette partie aurait été perdue du texte original, et un rédacteur a été chargé de l'écrire pour finir l'Evangile. On a supposé que c'est Luc (parfois Jean) qui aurait conclu l'Evangile, mais aucune preuve ne vient étayer cette hypothèse.

Cet Evangile est parfois attribué à l'Apôtre Pierre, en tout cas, il l'aurait beaucoup inspiré. Mais les témoignages qu'il rapporte, notamment ce titre qui revient avec insistance, montre qu'il a été rédigé à l'époque où le christianisme, délivré de la loi juive (ce n'était pas le cas de l'apôtre Pierre, ''apôtre des juifs''), s'hellénise et se laisse contaminer par les idées païennes.

6- l'Evangile de Luc

Il occupe la troisième place dans le nouveau Testament. Il aurait été écrit par Luc, un compagnon de Paul, qui exerçait la médecine. Luc serait également l'auteur des Actes des Apôtres qui constitue en quelque sorte la suite de son Evangile : les deux ouvrages sont dédiés à la même personne, un certain Théophile, sur lequel nous ne disposons pas d'information historique, à moins qu'il ne s'agisse du grand prêtre Théophile, qui vivait au temps de Jésus. Mais cette hypothèse n'est pas recevable puisqu'il faudrait alors dater l'Evangile entre 37 ou 41 et lui donner une ancienneté qu'il n'a pas. .

Nous avons évoqué, avec l'Evangile de Matthieu, la question des deux sources, ou source Q : Matthieu, ou l'auteur de l'Evangile attribué à Matthieu, et Luc auraient puisé l'essentiel de leur information dans Marc, le plus ancien document du Nouveau Testament et à un ouvrage de logia qui réunit des propos attribués à Jésus. Dans l'hypothèse dite du diacre Philippe, c'est Philippe, qui vivait en Césarée, c'est le diacre qui est l'auteur de l'Evangile de Matthieu et il l'a composé en concertation avec Luc, lors de son séjour en Palestine, ce qui explique les fortes correspondances entre les deux textes..

Le texte contient des informations géographiques qui montrent que l'auteur connaissait le milieu où Jésus a vécu. Les références à la religion juive, à la Synagogue, au sabbat, sont nombreuses : soit l'auteur, qui écrit pour un auditoire juif, cherche à s'inscrire dans la lignée du judaïsme, soit, s'adressant à des païens, il cherche à l'informer du milieu d'origine de Jésus.

A la différence des autres Evangiles, Jésus n'est pas en rupture de banc avec le judaïsme. C'est même un juif qui respecte les préceptes et les obligations de sa religion. Mais il arrive à dépasser le cadre étroit du judaïsme, puisque le salut n'est pas réservé aux seuls israélites, mais à tous les pécheurs et à toutes les nations.

Les Evangiles de Matthieu, de Marc et de Luc, auxquels on donne le nom de synoptiques, parce qu'ils empruntent à des sources communes, n'empruntent pas à une source authentique, qui relaterait vraiment l'histoire de Jésus et son enseignement : sans cesse remaniés, ils ont été, comme les autres écrits de l'Ancien Testament, réécrits, pour se conformer aux enseignements imposés par l'Eglise.

7- la singularité de l'Evangile de Jean

Selon la tradition chrétienne, Jean, le dernier apôtre en vie, aurait écrit son Evangile vers 98, après son retour d'exil de l'île de Patmos où Domitien l'avait envoyé, lors des persécutions. Il s'est retiré à Ephèse, dans la 3ième année de Trajan, et c'est là qu'il aurait composé son oeuvre. Certains auteurs chrétiens le considèrent comme l'Evangile par excellence, parce qu'il proclame, conformément le salut par la foi dans le Seigneur ressuscité et interprète les événements de sa vie, conformément à la prophétie de l'Ancien Testament.

Clément d'Alexandrie voyait dans cet ouvrage ''une oeuvre du Saint Esprit'', illuminant l'esprit de l'Apôtre Jean, que, rappelle-t-on, Jésus aimait (Rapporté par Eusèbe de Césarée).

En réalité, on a démontré, aujourd'hui, que cet Evangile a été composé, non par l'Apôtre Jean mais par plusieurs rédacteurs, qui ont procédé par étapes.

On pense que le fonds originel a pu être composé par des souvenirs de l'Apôtre Jean, transmis par la tradition orale. Dans une seconde étape, des disciples de Jean, que l'on désigne parfois sous le nom collectif de ''Ecole johannique'', ont ajouté à ce fonds des développements, récits et discours, glanés également dans la tradition orale. Un auteur anonyme a ensuite organisé l'ensemble, puis un autre y a ajouté des chapitres (15 à 17) qui tranchent avec le reste du texte. C'est pourquoi, dès la fin du 19ième siècle, la critique refuse d'accorder un intérêt historique à ce document qui n'apporte aucune information sur le Jésus historique, alors qu'on accorde un intérêt pour les autres Evangiles, en dépit des

transformations qu'ils ont subies.

L'hypothèse de Rudolf Bultmann, formulée au cours des années 1940, selon laquelle Jean puiserait à une tradition orale ou même à un ouvrage, ignorés des auteurs synoptiques, et comportant des informations historiques, n'a pas été suivie. De toutes façon, Jean est, sur certains épisodes, plus proche de Marc, la principale source des synoptiques, qu'on le croit (voir, plus haut, Evangile de Marc).

Cependant, les différences de cet Evangile avec les autres Evangiles sont importantes.

Ainsi, Jean ne contient pas, contrairement à Matthieu, Luc et Marc des paraboles, des récits plus ou moins longs, qui renferment un enseignement, mais des historiettes, certes également à portée morale, des allégories, des sortes de métaphores dont le sens littéral est caché.

Jean donne des détails chronologiques qui suggèrent que la mission de Jésus a duré trois années (il a célébré trois pâques), alors que les autres Evangiles parlent d'une seule pâque (ministère d'une année). La date de la crucifixion est déplacée d'un jour dans Jean : le 15 du mois de nisan du calendrier juif, au lieu du 14, dans les synoptiques.

L'ordre de certaines scènes communes avec les synoptiques est bouleversé. Ainsi, la scène des marchands chassés du temple, qui figure à la fin des synoptiques, et qui apparaît peu avant la crucifixion, se trouve au début chez Jean (2, 13 et s.)

Au point de vue de l'enseignement christologique, le Royaume de Dieu, une notion importante, n'est citée que deux fois. Or, qu'est, pour les autres Evangiles, l'avènement attendu, avec la venue de Jésus, si ce n'est l'imminence de l'apparition du Royaume de Dieu, c'est-à-dire le remplacement du monde d'alors par un monde plus juste, plus moral ?

Enfin, il n'y a pas de référence à la parousie, c'est-à-dire au retour triomphal du Christ, pour annoncer le Royaume. Faut-il penser que cette croyance qui fonde l'espérance chrétienne est absente chez Jean ou alors, faut-il croire que pour lui le Christ est déjà revenu, c'est-à-dire spirituellement ?

On ne trouve pas les grands sermons des synoptiques, tel le sermon sur la montagne ou le discours sur le mont des Oliviers.

La critique du texte a encore montré qu'en plus des sources chrétiennes, cet Evangile utilise des sources particulières, notamment hermétiques, d'où les aspects ésotériques qu'il présente à certains endroits.

On pense notamment à la pensée gnostique, une doctrine d'inspiration orientale, qui a tenté, au début du 2ième siècle de l'ère chrétienne, d'associer le christianisme aux philosophies et aux spiritualités de l'Orient et de la Grèce.

La gnose se définit comme une connaissance des mystères du monde, pour assurer le salut des âmes, la connaissance n'étant révélée qu'aux seuls initiés. Selon les gnostiques, le monde sensible est dominé par les forces du mal. Il est le fait d'un créateur, appelé Démiurge, qui ressemble au Dieu de l'Ancien Testament, dominateur et jaloux. Ce Démiurge feint d'ignorer l'existence d'un Dieu transcendant et bon, qui veut sauver le monde du mal. C'est ce Dieu qui envoie le Sauveur, le Christ, pour assurer le salut de chacun et rassembler les élus dans le Plérôme, le monde de la lumière spirituelle. Ces théories, professées par des chrétiens tel Marcion (fin du 1ier s.)

ou Basilide (1ier s.), étaient considérées comme hérétiques.

Si l'Evangile de Jean n'est pas, à proprement parler gnostique, il comporte des éléments qui attestent d'une influence gnostique. Ainsi, Jean fait de Jésus le Verbe de Dieu, c'est-à-dire le ''logos'', qui rapproche de la théorie gnostique de l'éon, ou émanation de Dieu, venue du Plérôme. Jésus existait bien avant sa naissance charnelle, ce qui correspond à la vision gnostique du Sauveur, qui a existé en tout temps. Enfin, on explique aussi par une influence gnostique, le mépris de la chair affichée dans Jean et la force de l'Esprit, qui non seulement est descendu sur Jésus lors de son baptême, mais qui réside aussi en lui, en toute permanence et qui est donné, après sa mort et sa résurrection, à ses disciples. C'est encore l'Esprit qui aurait guidé Jean dans la rédaction de son Evangile :

''Je vous ai parlé de cela, pendant que je demeure auprès de vous. Mais le Consolateur, le Saint-Esprit que Dieu enverra en mon nom, c'est lui qui vous enseignera toutes chose et vous rappellera tout ce que moi je vous ai dit'' (14, 25-26).

Cet Evangile, que les auteurs chrétiens présentent comme l'Evangile par excellence, est, en fait, le plus composite des textes du Canon. Il utilise, en plus de sources chrétiennes variées, des sources païennes

8- les Actes des Apôtres et les Epîtres Les origines du christianisme 8- les Actes des Apôtres et les Epîtres

Les Actes des Apôtres suivent, dans les éditions du Nouveau Testament, les quatre Evangiles. On les attribue généralement à l'Apôtre Luc, à qui est attribué également l'Evangile qui porte son nom. On explique cette affiliation par les fortes ressemblances qui existent entre les deux textes, notamment le fait qu'ils commencent tous les deux par un prologue, adressé à un même personnage,

Théophile, le même récit de l'Ascension, placé à la fin de l'Evangile et au début des Actes, l'emploi d'un vocabulaire caractéristique (''sauveur'', ''salut'') etc.

Les Actes prétendent retracer la vie communautaire et spirituelle des premières communautés chrétiennes : la communauté primitive, à Jérusalem et les premières missions, la mort d'Etienne, la conversion et les premières missions de Paul :

l'emprisonnement de Paul à Jérusalem, son voyage et sa détention à Rome...

Les Actes sont centrés sur le personnage de Paul qui sera, comme nous le verrons, le fondateur du christianisme, c'est-à-dire d'une religion prenant comme point de départ l'enseignement de Jésus, mais le remodelant entièrement, selon ses croyances et ses objectifs.

Ce que nous avons dit des Evangiles vaut pour les Actes : le texte n'a pas été composé par un témoin de Jésus mais par un ou des écrivains du 2ième siècle.

Le texte appartient au genre littéraire des ''Actes'', répandu, à l'époque dans la littérature de langue grecque, sorte de biographie des grands personnages (ainsi, les ''Actes d'Alexandre). L'auteur ou les auteurs s'adressent à un public, de culture grecque, dont ils adoptent le langage et les références (ainsi, le mot ''sauveur'', appliqué à Jésus, est habituellement employé dans les cultes rendus à l'empereur). Le texte alterne des récits relatifs aux apôtres, que l'on peut tenir pour vraisemblables et des récits fantastiques, faits de prodiges et de guérisons miraculeuses.

Les passages consacrés à Paul comportent des détails historiques qui ont permis aux chercheurs de dater les Epîtres de Paul et de les considérer parmi les documents les plus anciens du christianisme.

Les Epîtres forment, après les Actes des Apôtres, la troisième partie du Nouveau Testament. Il s'agit de messages adressés par Paul, Jacques, Pierre, Jean et Jude à diverses communautés chrétiennes de la diaspora. Si elles évoquent Jésus-Christ, les épîtres ne mentionnent pas Jésus, c'est-à-dire le personnage historique, et ne font pas référence aux événements qu'il est censé avoir vécu en Palestine.

Ses miracles, qui font logiquement sa popularité, ne sont pas évoqués de même que les faits extraordinaires qui ont suivi la crucifixion, comme les tremblements de terre et l'obscurcissement du ciel, qui auraient pu servir de preuves pour authentiquer sa mission. On ne trouve non plus aucune mention des lieux où Jésus a vécu et exercé son ministère : Nazareth, Bethlehem, Gethsémani, Golgotha, comme si Jésus n'avait pas eu d'existence terrestre, et on s'étonne de ne pas trouver, pour appuyer la prédication, les discours du Maître.

Ainsi, quand Paul déclare dans l'Epître aux Romains : ''Rendez à chacun ce qui lui est dû : la taxe à qui vous devez la taxe, l'impôt à qui vous devez l'impôt, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur'' (13, 7), on s'attend à ce qu'il cite le fameux propos de Jésus : ''Rendez à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu''. Ces propos, qui figurent au nombre des logia considérés comme authentiques, font partie de l'enseignement fondamental du Maître et étaient en principe connu de tous. Faut-il supposer que Paul (ou l'auteur de l'Epître) les ignorait ?

Selon les auteurs chrétiens, si Paul et les autres auteurs des Epîtres n'évoquent pas la vie et le ministère de Jésus, c'est pour se consacrer à la signification de sa venue sur terre, laissant aux évangélistes le soin de faire sa biographie. Mais si on reconnaît que les Epîtres sont plus anciennes que les Evangiles, ni Paul, ni les autres ne pouvaient compter sur eux pour raconter Jésus. Par contre, il n'est pas difficile, en lisant certains passages, de relever que les auteurs de ces textes ont délibérément choisi de se placer sur un plan exclusivement spirituel, voire ésotériste, occultant donc volontairement la dimension humaine de Jésus. Ainsi, cette déclaration de Paul dans l'Epître aux Ephésiens :

''A cause de cela, moi Paul, le prisonnier du Christ-Jésus pour vous les païens... Si du moins vous avez entendu parler de la grâce de Dieu qui m'a été accordée pour que je vous en fasse part. C'est par révélation que j'ai eu connaissance du mystère, comme je viens de l'écrire en quelques mots. El les lisant, vous pouvez comprendre l'intelligence que j'ai du mystère du Christ...'' (3, 1-4)

Plus que les Evangiles encore, les Actes des Apôtres et les Epîtres s'éloignent de l'esprit de la Révélation monothéiste dont l'Evangile originel était porteur, versant dans le mythe et l'ésotérisme.

9- l'Apocalypse de Jean

Cet écrit- le dernier du Nouveau Testament- est encore plus marqué, que les Epîtres, par le mystère et l'ésotérisme. A l'exception d'un passage où il est fait allusion à la crucifixion (11, 8) il n'y a aucune référence à la vie de Jésus. En revanche, l'eschatologie ou les fins dernières de l'Homme et du monde, y tiennent une place importante. Le texte est fait de visions fantastiques et d'interprétations symboliques dont la signification n'est pas toujours claire.

L'auteur de l'ouvrage s'adresse aux Eglises d'Asie (Ephèse, Smyrne, Pergame etc.)

pour leur décrire les visions qu'il a eues dans l'île de Patmos, lors de son séjour en Asie Mineure.

La ''vision'' se déroule dans le ciel où le voyant est témoin de scènes grandioses. Il

voit un trône dans le ciel et ''dans la main droite de celui qui était sur le trône, un livre écrit en dedans et en dehors, scellé de sept sceaux'' (5, 1). On cherche quelqu'un pour l'ouvrir mais on ne trouve personne de digne. C'est alors qu'apparaît un mystérieux Agneau (Jésus ?) qui brise un à un les sceaux, faisant apparaître à chaque fois des fléaux qui frapperont les impies. Les justes, eux, seront préservés des malédictions de l'Agneau. Un ange donne au voyant un petit livre dont il doit se nourrir. Deux témoins sont tués par la ''Bête de l'abîme''.

Ils restent sans sépulture pendant trois jours, puis l'Esprit de Dieu les ressuscite et les emporte au ciel. Les tableaux se succèdent plus fantastiques les uns que les autres, puis vient l'ultime combat :

Le Diable est vaincu et jeté dans l'étang de feu où il rejoint les deux Bêtes. Le règne de Dieu est définitivement établi, les morts sont ressuscités et jugés. Un monde nouveau remplace le monde ancien, la Jérusalem céleste prend la place de la Jérusalem terrestre. Dieu habite parmi les hommes.

Ce livre délirant a mis beaucoup de temps à s'imposer dans le canon du Nouveau Testament ; jusqu'à la fin du deuxième siècle, il a été tenu pour hérétique et les Eglises d'Orient l'on exclu de leur liste de livres sacrés. S'il a fini par se faire accepter, c'est parce que l'idée qu'il a été composé par l'apôtre Jean a fini par s'imposer. La principale caution lui a été apportée par Saint Irénée qui, dans son ouvrage célèbre contre les hérétiques, l'a inscrit au nombre des ouvrages authentiques.

La critique moderne ne partage pas cette assurance. Elle a émis de sérieux doutes sur l'identité de l'auteur, refusant de voir en lui l'apôtre Jean, auteur de l'Evangile qui porte son nom. C'est que les deux ouvrages sont trop différents pour avoir été écrits par la même personne.

Aujourd'hui, on considère que l'ouvrage est avant tout une apocalypse, c'est-à-dire une annonce imminente de la fin des temps. La comparaison avec des textes eschatologiques de l'Ancien Testament, notamment le Livre de Daniel, puis, la découverte de documents du même genre (Enoch, les Jubilés, Baruch etc.) a permis de mettre en relief des points communs avec ces textes. Le mode d'exposition, la mise en scène des personnages et les symboles présentent de grandes analogies, ce qui laisse supposer que l'auteur de Jean s'en est largement inspiré. On a même émis l'hypothèse que l'Apocalypse de Jean est une apocalypse juive à laquelle on a donné une coloration chrétienne. En tout cas, il ressemble beaucoup à tous ces ouvrages eschatologiques que l'on retrouve dans les milieux juifs et chrétiens des premiers siècles mais qui n'ont pas eu de chance, comme lui, d'être retenu dans le catalogue des livres sacrés.

L'Apocalypse de Jean, comme les autres livres du Nouveau Testament, ne

consigne pas l'enseignement de Jésus et ne peut être tenu pour un témoignage de son Message.

Tous les textes du nouveau Testament qui nous sont parvenus sont de seconde main ; nous verrons que le nombre élevé de contradictions et les invraisemblances qu'ils comportent sont les preuves des remaniements qu'ils ont subis au cours des siècles.

10- Et si on comparaît les recensions de l'Evangile avec celle du Coran ?

Le Coran, comme l'Evangile céleste, est la parole incréée de Dieu, révélée à ses prophètes. Mohammed ne savait ni lire ni écrire mais d'après ses biographes, il a pris le soin de faire transcrire par ses compagnons lettrés tous les versets qu'il recevait.

On a utilisé, pour cela, tous les supports disponibles à l'époque : parchemins, tablettes de bois, débris de poteries, omoplates de chameaux, nervures de feuilles de palme…

Le Prophète indiquait la place que devait occuper chaque fragment dans le texte qui se constituait au fur et à mesure de la Révélation. Quand un verset était abrogé, en raison du changement dans les prescriptions ou de l'évolution de la société, il indiquait le verset abrogé (mansûkh) et celui qui l'abrogeait (nâsîkh). Le prophète ordonnait également à ses compagnons d'apprendre les versets révélés pour les utiliser dans les prières mais sans doute aussi pour conserver le texte. De plus, on sait que chaque année, il récitait à l'Ange Gabriel la totalité du texte révélé et que l'année de sa mort, il l'a fait deux fois. Cette tradition de récitation s'est perpétuée jusques de nos jours, dans les séances de prières nocturnes appelées tarawih', organisées chaque année dans les mosquées, durant le mois de jeûne.

La Révélation ne s'étant arrêtée que peu avant la mort du Prophète, on ne pouvait envisager, de son vivant, une mise en forme complète et définitive du texte. Mais on est sûr que le texte a été transcrit, sous la dictée du Prophète et qu'il était mémorisé par ses compagnons.

Ainsi, de son vivant même, le Prophète Mohammed a pris le soin de faire apprendre et écrire le Coran, non seulement pour les besoins du culte, mais aussi pour conserver, dans son intégralité et son authenticité, la Révélation.

A la mort du Prophète, il y avait, selon Bukhârî, dont le recueil de traditions fait autorité, au moins quatre personnes, toutes originaires de Médine, qui connaissaient par coeur la totalité du Coran. A cela s'ajoutaient des centaines de

personnes qui connaissaient un nombre variable de chapitres. On disposait également des fragments écrits au temps du Prophète et que les fidèles conservaient précieusement. Mais le besoin de réunir ces fragments en un livre ne s'est fait ressentir que lorsque les compagnons du Prophète, qui connaissaient le Coran, ont commencé à disparaître au cours des guerres.

Le calife, Abû Bakr al-Siddîq, est le premier à avoir songé, sur les conseils de 'Umar, à faire une recension des textes, dispersés chez les fidèles.

Il désigne pour la tâche Zaïd ben Thabit qui, non seulement était l'un des scribes du Prophète mais aussi faisait partie des personnes qui connaissaient par coeur la totalité du Coran.

Les fragments ainsi collationnés ont été réunis en un recueil auquel on a donné le nom de mash'af, littéralement, recueil de feuillets.

Ainsi, moins d'un an après la mort du Prophète, les fragments qui constituaient le Coran ont été réunis en un recueil. Le minutieux travail de recherche et de comparaison entrepris, sous l'autorité des compagnons, dépositaires du texte sacré, a permis de conserver le texte d'origine.

A la mort d'Abû Bakr, le mash'af est récupéré par son successeur, 'Umâr et, à la mort de celui-ci, il passe sous la garde de sa fille, Hafs'a, veuve du Prophète.

C'est le troisième calife, 'Uthmân ben 'Affân, qui décide d'une recension définitive et de l'établissement d'une copie officielle du Coran. L'Empire musulman s'étant considérablement élargi, et le nombre de musulmans accru, il devenait urgent de mettre à la disposition de tous une copie du texte sacré, qui soit la copie ne varietur de l'original, établi sous Abû Bakr.

Il fait appel, lui aussi, à Zaïd ben Thabit et à d'autres scribes, connus pour leur connaissance du texte sacré et les charge d'établir sept copies du mash'af. La commission a également pour mission de réviser l'orthographe de façon à privilégier la prononciation et la morphologie du dialecte de Quraysh, que pratiquait le Prophète et qui était celui de la Révélation, cela, pour éviter les variations dialectales, nuisibles à l'unité du texte.

Tous les musulmans qui connaissaient le Coran ou en possédaient des fragments écrits étaient invités à apporter leur aide à la commission. On a pu ainsi réunir tous les textes disponibles et les confronter avec le texte prototype. Sur instruction du Prophète luimême, certains versets abrogés ont été maintenu, au risque de faire apparaître des contradictions. Mais le développement des sciences coraniques allait, plus tard, faire la part des choses et distinguer, en étudiant minutieusement les conditions de la révélation, les versets abrogés et les versets qui les abrogeaient..

Des sept copies du Coran établies, 'Uthmân en garde une pour lui et fait envoyer les six autres aux quatre coins du monde musulman.

Pour éviter l'existence de copies divergentes, 'Uthmân réunit les textes disponibles et les fait détruire. En fait, ces exemplaires ne différaient de la copie officielle que par quelques mots, la division en chapitres et l'ordre des chapitres. C'est le cas, selon les chroniqueurs, qui ont pu les consulter, des copies de 'Ubay et de 'Uqba ben 'Amr.

S'il avait existé des Corans apocryphes, comme il existe des Evangiles apocryphes, des copies ou, au minimum, des fragments nous seraient parvenus : le monde musulman est si vaste, et très tôt des milliers d'exemplaires du Coran y ont circulé et de nombreux exemplaires, parfois très anciens, ont été conservés, dans les bibliothèques ou les collections privées.

Aucun des originaux établis par 'Uthmân,ne nous est parvenu dans sa totalité, mais quand on compare les plus anciens (celui de la Bibliothèque de Bulaq, en Egypte, de Tachkent, en Ouzbékistan, tous deux rédigés en écriture coufique, sans points diacritiques ni voyellisation, preuve de leur ancienneté) on ne relève aucune différence avec le texte employé aujourd'hui. On ne peut pas dire, hélas, la même chose de l'Evangile, éparpillé en plusieurs textes, plein d'invraisemblances et se contredisant les uns les autres.

D-Les contradictions des Evangiles

Quand on compare les faits relatés dans les quatre Evangiles, on ne manque pas d'être frappés par les contradictions : c'est la preuve flagrante que ces textes, contrairement à ce qu'affirme l'Eglise, ne reflètent ni la vie ni l'enseignement de Jésus. Ils sont encore moins la réplique d'un Evangile originel, qui refléterait, lui, la parole de Dieu révélée au Messie.

1- généalogie de Jésus

Matthieu (1, 1-17) et Luc (3, 1-23) établissent la généalogie de Jésus, pour établir sa filiation avec les prophètes de l'Ancien Testament, notamment David, pour montrer qu'il est le Messie annoncé par les Ecritures des juifs.

A l'exception de quelques noms, il y a désaccord entre les deux textes. Mais le plus grave est que les deux Evangiles font descendre Jésus de Joseph : ''Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ'' (Matthieu), '' (Jésus) était, comme on le pensait, fils de Joseph, fils d'Héli, fils de Matthath…'' (Luc, 3, 23). Comment Jésus, que les Evangiles font naître d'une vierge (Matthieu, 1, 18-21 ; Luc, 1, 26-38) pouvait-il avoir pour père un être humain ?

Rappelons que le dogme de la naissance miraculeuse de Jésus est également partagé par le Coran qui raconte sa naissance dans la sourate dite de Marie (voir chapitre suivant, Vie et enseignement de Jésus).

2- lieu de naissance de Jésus

Si nous savons que Jésus est né en Palestine, nous ignorons dans quelle ville il a vu le jour, les Evangiles nous mettant devant deux hypothèses contradictoires : Nazareth (aujourd'hui al-Nasira) et Bethlehem (en arabe Bayt-Lah'em).

L'hypothèse de Nazareth est présente dans tous les textes du Nouveau Testament, Jésus étant surnommé le Nazaréen ou Jésus de Nazareth, conforme à l'habitude sémitique de désigner un homme par son lieu d'origine. Mais nous verrons plus loin que cette hypothèse soulève des problèmes.

L'hypothèse de Nazareth est implicitement soutenue par Marc dans le passage où il fait venir le Messie de Nazareth pour rejoindre Jean Baptiste (1,9). Dans un autre passage, on lit: ''Jésus partit de là et se rendit dans sa patrie'' (6, 1) : la patrie n'est pas nommée mais il est sous-entendu qu'il s'agit de Nazareth. L'Evangile de Jean est encore plus explicite. ''Philippe trouva Nathanaël et lui dit : Nous avons trouvé celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les prophètes, Jésus de Nazareth, fils de Joseph. Nathanaël lui dit : Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ?'' (1, 45- 47) Ce lieu d'origine a valu à Jésus le surnom de Nazaréen.

Pour Matthieu qui emploie pourtant le terme de Nazaréen, Jésus est né à Bethlehem. ''Jésus était né à Bethlehem, en Judée, au temps du roi Hérode…'' (2,1). Luc laisse entendre que la famille de Jésus est originaire de Nazareth mais c'est à Bethlehem qu'il fait naître Jésus. ''Joseph aussi monta de la Galilée de la ville de Nazareth, pour se rendre en Judée, dans la ville de Bethlehem (…) où Marie devait accoucher'' (Luc, 2,, 2-6).

L'hypothèse de Bethlehem a fini par s'imposer dans le monde chrétien mais elle ne reste qu'une hypothèse. On soupçonne les rédacteurs des Evangiles d'avoir imposé ce lieu pour se conformer à une prophétie de l'Ancien Testament qui fait naître le Messie à Bethlehem (Michée, 5, 1) et à laquelle Matthieu fait allusion :

''(Hérode) assembla tous les principaux sacrificateurs et les scribes du peuple, pour leur demander où devait naître le Christ. Ils lui dirent : à Bethlehem en Judée, car voici ce qui a été écrit par le prophète : Et toi, Bethlehem, terre de Juda, tu n'es certes pas la moindre parmi les principales villes de Juda : car c'est de toi que sortira un prince, qui fera paître Israël, mon peuple'' (2, 4-6)

3- naissance de Jésus

C'est l'Ange Gabriel qui annonce la naissance miraculeuse de Jésus. Mais alors que dans Matthieu, l'annonce est faite à Joseph, dans Luc, elle est faite à Marie.

''Marie était fiancée à Joseph ; avant leur union, elle se trouva enceinte…Joseph, son époux, qui était un homme de bien et qui ne voulait pas la diffamer, se proposa de rompre secrètement avec elle. Comme il y pensait, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et dit : Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie ta femme car l'enfant qu'elle a conçu vient du Saint-Esprit…'' (Matthieu, 1, 18-21)

''L'Ange fut envoyé… chez une vierge fiancée à un homme du nom de Joseph…le nom de la vierge est Marie. Il entra chez elle et dit : Je te salue toi à qui une grâce a été faite, le Seigneur est avec toi… Tu deviendra enceinte, tu enfanteras un fils et tu l'appelleras du nom de Jésus etc.'' (Luc, 1, 26-31)

Selon Matthieu, Jésus est né au temps du roi Hérode : ''Jésus était né à Bethlehem, en Judée, au temps du roi Hérode.'' (1, 2). Luc le fait naître, lui, pendant le recensement général ordonné par Auguste : ''En ce jours-là parut un décret de César Auguste en vue du recensement de toute la terre. Ce premier recensement eut lieu pendant que Quirinius était gouverneur de Syrie. Tous allaient se faire recenser, chacun dans sa propre ville.'' (1, 2-3)

Les deux textes se contredisent, puisque Quirinius n'entre en fonction, en tant que gouverneur de Syrie qu'en l'an 6 après J.C, alors qu'Hérode est mort en 4 avant J.C. Des auteurs chrétiens ont tenté de concilier les deux textes, en prétendant que Quirinius a gouverné une première fois la Syrie, vers 9 avant J.C : en fait, ces auteurs se sont appuyés sur des inscriptions découvertes à Antioche, mais ces inscriptions ne font que mentionner les faits d'arme de Quirinius, elles ne disent pas qu'il a gouverné à cette époque.

Quant à l'idée d'un recensement général, ordonné par César, il paraît inconcevable, pour la simple raison que la Judée n'est devenue province romaine qu'en 6 après J.C.

4-les rois mages

''Des mages d'Orient arrivèrent à Jérusalem et dirent : où est le roi des juifs qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer…'' (Matthieu, 2, 1-2) ;

Matthieu est le seul à évoquer les mages que la tradition chrétienne a transformé en roi : en fait le mot ''mage'' peut signifier aussi bien ''astrologue'' que

''magicien''. Un événement aussi important, s'il était ancré dans la tradition, les trois autres auteurs l'auraient cité. Quant à l'étoile qui aurait guidé les mages, elle ne correspond à aucun événement astronomique connu, à la naissance présumée de Jésus. L'épisode de l'adoration des mages a été inventé pour justifier un autre épisode tout aussi mythique :

le massacre des innocents.

5- le massacre des innocents et la fuite en Egypte

''Quand Hérode se vit jouer par les mages, sa fureur fut extrême, il envoya tuer tous les enfants de deux ans et au-dessous qui étaient à Bethlehem et dans son territoire...'' (Matthieu, 2, 16-17)

Comme les autres Evangiles ne citent pas cet événement et surtout comme aucune source de l'époque ne le cite, pas même Flavius Josèphe qui a pourtant longuement décrit le règne de Hérode, on a douté de son authenticité. En fait, si l'auteur de l'Evangile de Matthieu invente cet épisode, c'est pour justifier la fuite de Marie, de Joseph et de Jésus en Egypte. Il est apparemment calqué sur l'épisode de Pharaon, ordonnant la mise à mort des nouveaux-nés juifs, pour atteindre Moïse.

L'épisode du massacre des innocents et de la fuite en Egypte, juste après la naissance de Jésus, est contredit par l'épisode, dans Luc, de la présentation au temple de Jésus, peu après sa naissance :

''Quand le huitième jour fut accompli, il fut circoncis et fut appelé Jésus... on l'amena à Jérusalem pour le présenter au Seigneur''(2, 21-22).

Cet épisode laisse supposer qu'il n'y a pas eu de fuite en Egypte.

Autre contradiction : après le retour d'Egypte, Matthieu installe Marie et Joseph à Nazareth :

''(Joseph) vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, afin que s'accomplissent ce qui avait été annoncé par les prophètes : il sera appelé Nazaréen''(2, 23),

dans Luc, le couple et l'enfant partent de Nazareth pour s'installer à Bethlehem :

''Joseph aussi monta de la ville de Nazareth, pour se rendre en Judée dans la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, afin de se faire inscrire avec Marie, sa fiancée, qui était enceinte'' (2,4)

6- Les premiers disciples

Marc raconte ainsi le recrutement des premiers disciples de Jésus :

''En passant le long de la mer de Galilée, il vit Simon et André, frère de Simon, qui jetaient leurs filets dans la mer, en effet, ils étaient pécheurs. Jésus leur dit : suivez-moi et je vous ferai devenir pécheurs d'hommes. Aussitôt, ils laissèrent leurs filets et le suivirent...'' (1, 16 et s.)

Les premiers disciples sont différents dans le quatrième Evangile, celui de Jean. Selon l'auteur de ce texte, les deux premiers disciples étaient des disciples de Jean Baptiste, André étant l'un d'eux.

''André, frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean et qui avait suivi Jésus...'' (1, 40), c'est seulement après que vient Pierre (1, 42), puis Philippe (1, 44).

7- A propos de Jean-Baptiste

On lit dans Matthieu :

''car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean et, si vous voulez l'admettre, c'est lui l'Elie qui devait venir. Que celui qui a des oreilles entende'' (11, 13)

''Les disciples lui posèrent cette question : pourquoi donc les scribes disent-ils qu'Elie doit venir d'abord ? Il répondit : il est vrai qu'Elie vient rétablir toutes choses. Mais je vous dis qu'Elie est déjà venu, et qu'ils ne l'ont pas reconnu et qu'ils l'ont traité comme ils l'ont voulu. De même le Fils de l'homme va souffrir de leur part. Les disciples comprirent alors qu'il leur parlait de Jean-Baptiste'' (17, 10-13).

Jean affirme le contraire :

''Voici le témoignage de Jean lorsque les juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et des Lévites pour lui demander : toi, qui es-tu ? Il confessa sans le nier, il confessa : Moi, je ne suis pas le Christ. Et ils lui demandèrent : quoi donc ? Es-tu Elie ? Et il dit : je ne le suis pas. Es-tu le prophète ? Et il répondit : non...'' (1, 19-21)

Marc soutient que Jean se nourrissait :

''Jean avait un vêtement de poils de chameau et une ceinture de cuir autour des reins. Il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage'' (1, 6).

Matthieu affirme le contraire :

''Car Jean est venu : il ne mangeait ni ne buvait, et l'on dit : il a un démon'' (11, 18).

8-Jésus portant témoignage sur lui-même

Dans le même Evangile, celui de Jean, on fait tenir à Jésus deux discours contradictoires :

''Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai.

C'est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est vrai.'' (5, 31-32)

''Quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai, car je sais d'où je suis venu et où je vais, mais vous, vous ne savez pas d'où je viens ni où je vais... ''(8, 14)

9-aveugles, fous et...ânesses : combien ?

Les textes ne sont pas toujours d'accord sur les chiffres ainsi que le montrent les passages suivants.

Les démoniaques : ''Quand il eut abordé sur l'autre rive, dans le pays des Gadaréniens, deux démoniaques, sortant des tombeaux vinrent à sa rencontre...'' (Matthieu, 8, 28) ''Ils arrivèrent sur l'autre rive de la mer dans le pays des Géraséniens. Aussitôt que Jésus eut débarqué, un homme sortant des tombeaux et possédé d'un esprit impur vint au-devant de lui...'' (Marc, 5, 1-2).

Les aveugles : ''Lorsqu'ils sortirent de Jéricho, une grande foule suivit Jésus. Or, deux aveugles assis au bord du chemin entendirent que Jésus passait et crièrent : aie pitié de nous, Seigneur, Fils de David !'' (Matthieu, 20, 29-30)

''Ils arrivèrent à Jéricho. Et lorsque Jésus en sortit avec ses disciples et une assez grande foule, un mendiant aveugle, Bartimée, était assis au bord du chemin. Il entendit que c'était Jésus de Nazareth et se mit à crier : fils de David, Jésus, aie pitié de moi'' (Marc, 10, 45-47).

?nesse et ânon : à l'entrée de Jérusalem, Jésus envoie ses disciples dans un village. ''Allez au village qui est devant vous, dès que vous y serez entrés vous trouverez un ânon attaché sur lequel aucun homme ne s'est encore assis, détachez-le et amenezle...'' (Marc, 11, 1-3)

''Jésus envoya deux disciples, en leur disant : allez au village qui est au-devant vous ; vous y trouverez aussitôt une ânesse attachée et un ânon avec elle ; détachez-les et amenez-les-moi'' (Matthieu, 21, 2)

10-cananéenne ou grecque d'origine syro-phénicienne ?

''Jésus partit de là et se retira dans le territoire de Tyr et de Sidon. Une femme cananéenne qui venait de ces contrées lui cria : aie pitié de moi, Seigneur, fils de David. Ma fille est cruellement tourmentée par le démon...'' (Matthieu, 15, 21-22)

''Jésus partit de là et s'en alla dans le territoire de Tyr. Il entra dans une maison : il voulait que personne ne le sache, mais il ne put rester caché car une femme, dont la fille avait un esprit impur, entendit parler de lui et vint se jeter à ses pieds. Cette femme était grecque, d'origine syro-phénicienne...'' (Marc, 7, 24-25)

11-la trahison de Judas

Jésus annonce à l'avance qu'il sera trahi et par l'un de ses disciples : il partage son repas avec lui. Mais ce disciple trempe-t-il lui-même son pain dans le plat ou est-ce Jésus qui lui trempe le morceau et le lui tend ?

''Le soir venu, il se mit à table avec les douze. Pendant qu'ils mangeaient, il dit : en vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera. Ils furent profondément attristés, et chacun se mit à dire : est-ce moi, Seigneur ? il répondit : celui qui a mis avec moi la main dans le plat, c'est celui qui me livrera...'' (Matthieu, 26, 20-23).

''Après avoir ainsi parlé ; Jésus fut troublé en son esprit et fit cette déclaration : en vérité, en vérité, je vous le dis, l'un de vous me livrera. Les disciples se regardaient les uns les autres et se demandaient de qui il parlait. Un de ses disciples, celui que Jésus aimait, était couché à table près de Jésus. Simon Pierre lui fit signe et lui dit : demande qui est celui dont il parle. Et ce disciple se pencha sur la poitrine de Jésus et lui dit : qui est-ce Seigneur ? Jésus répondit : c'est celui pour qui je tremperai le morceau et à qui je le donnerai. Il trempa le morceau et le donna à Judas, fils de Simon l'Iscariote.'' (13, 21-26).

En plus de cette contradiction, on relève une invraisemblance dans le passage de Jean :

alors que Jean révèle à un de ses disciples qui le trahira, on lit :

''Satan entra (en Judas). Jésus lui dit : ce que tu fais, fais-le vite. (Mais) aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui disait cela'' (27-28). Un des

disciples au moins, si ce n'est deux, avec Pierre, savent que Judas est le traître puisqu'il est celui qui a reçu du Maître le morceau trempé !

12-l'arrestation

Dans Matthieu, c'est Judas qui fait arrêter Jésus :

''Comme il parlait encore, Judas, l'un des douze arriva, et avec lui une foule nombreuse armée d'épées et de bâtons (envoyés) par les principaux sacrificateurs et par les anciens du peuple. Celui qui le livrait leur avait donné ce signe : celui à qui je donnerai un baiser, c'est lui, saisissez-le. Aussitôt, il s'approcha de Jésus, en disant :

Salut, Rabbi. Et il l'embrassa. Jésus lui dit : ainsi, ce que tu es venu faire, fais-le. Alors ces gens s'avancèrent, portèrent les mains sur Jésus et le saisirent'' (26, 47-50).

Dans Jean, c'est Jésus lui-même qui se livre :

''Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit (où se trouvait Jésus) parce que Jésus et ses disciples s'y étaient souvent réunis. Judas prit donc la cohorte et des gardes envoyés par les principaux sacrificateurs et par les pharisiens, et s'y rendit avec des torches, des lanternes et des armes. Jésus, sachant tout ce qui devait lui arriver, s'avança et leur dit : qui cherchez-vous ? Ils lui répondirent : Jésus de Nazareth. Il leur dit : c'est moi. Judas, qui le livrait, se tenait avec eux. Lorsque Jésus leur eut dit : c'est moi, ils reculèrent et tombèrent par terre. Il leur demanda de nouveau : qui cherchez-vous ?

Et ils dirent : Jésus de Nazareth. Jésus répondit : je vous ai dit que c'est moi. Si donc c'est moi que vous cherchez, laissez partir ceux-ci (…) La cohorte, le tribun et les gardes saisirent alors Jésus et le lièrent.'' (18, 2-12)

Comme on le voit, les deux versions de l'arrestation sont très différentes ! Il y a, en plus, une invraisemblance dans le texte de Matthieu : au chapitre 25, l'auteur de l'Evangile raconte l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, les foules enthousiastes l'accueillant, et, au moment de son arrestation, il passe pour un sombre inconnu, puisqu'il faut un signe le baiser de Judas- pour le montrer à la foule !

13 date de la crucifixion

La date de la mort de Jésus, telle q'elle est déduite des Evangiles, fait problème : le 14 du mois de Nissan dans Jean et le 15 dans les synoptiques.

Ainsi, Matthieu :

''Le premier jour des pains sans levain, les disciples vinrent dirent à Jésus : où veux-tu que nous te préparions le repas de la pâque etc.'' (26, 17 et s.).

Marc : ''Le premier jour des pains sans levain où l'on immole la pâque, les disciples de Jésus lui dirent : où veux-tu que nous allons te préparer le repas de la pâque...'' (14, 12 .)

C'est donc la veille de son arrestation que Jésus prend le repas de la pâque. C'est le premier jour de la fête, dit ''jour des pains sans levain'', c'est ce jour là aussi que l'on immole les agneaux.

''Le soir venu, il arriva avec les douze. Pendant qu'ils étaient à table et qu'ils mangeaient, Jésus dit : en vérité, je vous le dis, l'un de vous qui mange avec moi me livrera...'' (14, 18) On sait que cette différence a engendré dans l'Eglise ancienne la querelle dite quartodécimane, opposant justement les quartodécimans ou partisans du 14 Nissan, qui suivaient Jean, et les partisans du 15 Nissan, qui suivaient les synoptiques.

14- le port de la croix

''Comme ils l'emmenaient, ils prirent un certain Simon de Cyrène qui revenait des champs et ils le chargèrent de la croix, pour qu'il la porte derrière Jésus'' (Luc, 23, 26).

Matthieu, (27, 32) et Marc (15, 31) sont également de cet avis : c'est ce Simon qui a porté la croix. Jean est d'un autre avis :

''Jésus portant sa croix sortit (de la ville) vers le lieu appelé le Crâne, qui se dit en hébreu Golgotha...'' 'Jean, 19, 17).

Alors, qui portait la croix, Jésus ou Simon de Cyrène?

15-les co-condamnés

Les deux brigands crucifiés avec Jésus l'insultent :

''Les passants blasphémaient contre lui et secouaient la tête en disant : toi qui détruis le temple et qui le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! (...) Les brigands crucifiés avec lui, l'insultaient de la même manière'' (Matthieu, 27, 39-44).

Le même passage se retrouve dans Marc (15, 29-32). Par contre, dans Luc, un seul

brigand insulte Jésus, l'autre prend la défense de Jésus et fait même acte de foi :

''L'un des malfaiteurs suspendus en croix blasphémait contre lui : n'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même et sauve-nous ! Mais l'autre lui fit des reproches et dit : ne crains-tu pas Dieu, toi qui subit la même condamnation ? Pour nous, c'est justice car nous recevons ce qu'ont mérité nos actes, mais celui-ci n'a rien fait de mal. Et il dit :

Jésus souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne. Jésus lui répondit : en vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi au paradis !'' (23, 39-43)

16-les derniers propos de Jésus

''Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : Eli, Eli, lama sabachtani ?, c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?'' (Matthieu, 27, 46).

''Et à la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : Eloï, Eloï, lama sabachtani ?

ce qui se traduit : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?'' (Marc, 15, 34).

Selon les critiques, la première phrase est en hébreu, la seconde en araméen (Eloï transcrivant Eli). Dans quelle langue Jésus a-t-il donc lancé son dernier cri ? Dans la langue des Ecritures ou dans sa langue maternelle ?

Les dernières paroles de Jésus sont différentes dans Luc : ''Jésus s'écria d'une voix forte : Père je remets mon esprit entre tes mains. Et en disant ces paroles, il expira'' (Luc, 23, 46). Dans Jean, les dernières paroles sont également différentes:

''Il y avait là un vase plein de vinaigre. On fixa à une tige d'hysope une éponge imbibée de vinaigre et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut le vinaigre, Jésus dit : tout est accompli. Puis il baissa la tête et rendit l'esprit'' (Jean, 19, 29-30).

17-le témoignage du centenier

''Le centurion qui se tenait en face de Jésus, voyant qu'il avait expiré de la sorte, dit : cet homme était vraiment le Fils de Dieu'' (Marc, 15, 39)

''Le centenier, à la vue de ce qui était arrivé, glorifia Dieu et dit : réellement, cet homme était un juste'' (Luc, 21, 47).

18-l'heure présumée de la mort

Les trois Evangiles synoptiques font périr Jésus entre la sixième et la neuvième heure.

Ainsi, Luc ''Il était déjà la sixième heure environ, et il y eut des ténèbres sur toute la terre, jusqu'à la neuvième heure. Le soleil s'obscurcit, et le voile du temple se déchira par le milieu.

Jésus s'écria d'une voix forte : Père, je remets mon esprit entre tes mains ! Et en disant ces paroles, il expira'' (23, 44-46)

Selon Jean, à la sixième heure, Jésus comparaissait devant Pilate :

''Dès ce moment, Pilate cherchait à le relâcher. Mais les juifs crièrent : si tu le relâches, tu n'es pas ami de César (…) C'était la préparation de la pâque et environ la sixième heure. (Pilate) dit aux juifs : voici votre roi ! Mais ils s'écrièrent : à mort, à mort !Crucifie-le etc.'' (Jean, 19, 12-14).

19-l'ensevelissement

Les quatre Evangiles rapportent qu'après avoir été descendu de la croix, Jésus a été enseveli dans un linge. Selon Matthieu, Marc et Luc, il s'agit d'un linceul, c'est-à-dire d'une pièce de tissu dans laquelle on enveloppe le mort. Ainsi, Matthieu :

''Joseph prit le corps, l'enveloppa d'un linceul immaculé et le déposa dans un tombeau neuf qu'il s'était fait tailler dans le roc'' (27, 59-60).

Dans Jean, Joseph d'Arimathée se fait aider d'un certain Nicomède ; ils embaument le corps de Jésus et le recouvrent non pas d'un linceul mais de bandelettes :

''Ils prirent donc le corps de Jésus et l'enveloppèrent de bandelettes, avec les aromates, comme c'était la coutume d'ensevelir chez les juifs…'' (19, 40). Un linge est évoqué mais seulement pour couvrir la tête.

''(Simon Pierre) entra dans le tombeau, aperçut les bandelettes qui étaient là et le linge qu'on avait mis sur la tête de Jésus, non pas avec les bandelettes mais roulé à une place à part'' (ibidem, 6-7)

20-la fin de Judas

Selon Matthieu, le seul Evangile à évoquer la fin de Judas, celui-ci, pris de remords s'est suicidé. On lit aussi qu'avant cela, il a rendu l'argent qu'il a reçu comme salaire de sa trahison, les sacrificateurs, ne pouvant le remettre dans la caisse du

champ, l'utilisent pour acheter un champ.

''Alors Judas qui l'avait livré, voyant qu'il était condamné, fut pris de remords et rapporta les trente pièces d'argent aux principaux sacrificateurs et aux anciens en disant : j'ai péché, en livrant le sang innocent. Ils répondirent : que nous importe ?

Cela te regarde. Judas jeta les pièces d'argent dans le temple, se retira et alla se pendre. Les principaux sacrificateurs ramassèrent les pièces et dirent : il n'est pas permis de les remettre dans le trésor sacré, puisque c'est le prix du sang. Et, après en avoir délibéré, ils achetèrent avec cet argent le champ du potier, pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ a été appelé champ du sang jusqu'à ce jour.'' (Matthieu, 27, 3, 8).

Dans les Actes des Apôtres, Judas ne s'est pas suicidé mais il est mort accidentellement. De plus, il n'a pas rendu l'argent du crime :

''Après avoir acquis un champ avec le salaire du crime, cet homme (Judas) est tombé en avant, s'est brisé par le milieu et toutes ses entrailles se sont répandues. La chose a été si connue de tous les habitants de Jérusalem que ce champ a été appelé dans leur langue Hakeldeman, c'est-à-dire le champ du sang'' (1, 18-19).

21-la résurrection

Matthieu soutient que le tombeau de Jésus était gardé, Marc et Luc l'ignorent puisqu'ils font part de l'intention des femmes d'aller oindre le corps. Jean semble l'ignorer également puisqu'il montre Marie-Madeleine devant le tombeau.

Les textes ne sont pas non plus d'accord sur le nombre de femmes qui vont au tombeau : une seule pour Jean, deux pour Marc et Matthieu, un groupe pour Luc !

Selon Marc et Matthieu, il est ordonné aux disciples de se rendre en Galilée. Dans Jean, Marie-Madeleine est chargée d'un message auprès des disciples mais ce message n'est pas précisé. Qui croire, qui ne pas croire ?

Un fait étrange : le résurrection n'est constatée que par un public réduit alors qu'on s'attendait à un grand nombre de personnes, qui pourraient témoigner de la grandeur du Maître et de l'authenticité de sa mission. La vérité révélée à quelques uns seulement devait sans doute justifier le fait que les juifs, dans leur majorité, continuent à ignorer le Messie, puis à persécuter ses disciples qui seront contraints de s'exiler.

Toutes ces contradictions et la liste est loin d'être exhaustive- montrent qu'au moment de l'établissement des textes, les auteurs des Evangiles n'étaient pas

d'accord sur de nombreux points de la vie et de l'enseignement de Jésus. De plus, chacun a réécrit, en fonction de ses préoccupations et de ses croyances, des épisodes importants, d'autres ont été inventés pour servir d'argument à l'Eglise naissante ; comment dès lors peut-on soutenir que les Evangiles sont la parole de Dieu ?

E-Les Evangiles Apocryphes Les origines du christianisme E-Les Evangiles Apocryphes

Il s'agit de tous les textes, Evangiles, Actes et Epîtres, que l'Eglise a écarté lors de l'Etablissement de son Canon. Rappelons qu'avant ce fameux canon, les vingt-sept livres du Nouveau Testament faisaient partie de cette masse d'écrits qui prétendaient porter le message de Jésus. S'ils ont été choisis et non les autres, ce n'est pas parce qu'on a les preuves de leur authenticité mais parce qu'ils cadrent le mieux avec les doctrines de l'Eglise, notamment celle de Rome qui en est venu à représenter la chrétienté.

Si des Evangiles, pourtant plus anciens que les canoniques, ont été écartés, c'est justement parce qu'ils s'éloignaient du centre romain. C'est le cas des Evangiles dits judéo-chrétiens, non marqués par la culture gréco-romaine : Evangile des Hébreux, Evangile des Egyptiens, Evangile des Ebionites…D'autres textes, plus tardifs, se rapprochent des canoniques, qu'ils augmentent de détails ou de commentaires qui s'écartent des traditions retenues. C'est le cas du Protévangile de Jacques, de l'Evangile arabe de l'Enfance ou de l'Evangile de Nicomède. Les Actes apocryphes, qui remontent à la fin du 2ième-début du 3ième siècle, représentent également des doctrines éloignées de l'orthodoxie romaine.

L'Eglise a, non seulement écarté ces textes, mais elle les a aussi combattu, interdisant leur possession et leur lecture. Le pape Gélase, qui a régné de 492 à 498, a publié un décret, le fameux Décretum Gelasianum, établissant la liste des apocryphes, non seulement les Evangiles et les Actes des Apôtres que l'Eglise n'a pas retenus mais aussi les écrits de certains écrivains chrétiens, comme Eusèbe ou Tertullien, soupçonnés d'hérésie.

Beaucoup d'apocryphes, victimes de cette persécution, ont disparu mais certains ont réussi à subsister et des textes, entiers ou tronqués, nous sont parvenus. Ils ne sont certainement pas les copies de l'Evangile originel de Jésus mais ils contiennent des récits et des sentences qui entrent parfois en contradiction avec les enseignements, voire des dogmes essentiels du christianisme, comme c'est le cas de l'Evangile de Barnabé, qui nie la divinité de Jésus et déclare explicitement qu'il n'est qu'un prophète comme les autres.

Voici une liste (non exhaustive) des écrits apocryphes du Nouveau Testament :

Evangile Actes Epîtres et -Protévangile de Jacques

-Evangile de Marcion

-Evangile de Philippe

-Evangile de Pierre

-Evangile de Thomas

-Evangile des Ebionites

-Evangile des Egyptiens

-Evangile des Hébreux

-Evangile des Nazaréens

-Evangile de Barthélemy

-Evangile de Marie-Madeleine

-Evangile de Judas

-Evangile de Barnabé

-Evangile de Nicomède ou

- Actes de Pilate

-Evangile arabe de l'enfance

-Evangile de la nativité de Marie

-Evangile du Pseudo-Matthieu

-Histoire de Joseph le charpentier Etc.

Apocalypses

Présentation de quelques Evangiles apocryphes :

1-l'Evangile de Pierre

Il décrit essentiellement le résurrection de Jésus, mais une résurrection en train de se produire et non, comme dans les Evangiles canoniques, une résurrection déjà

réalisée.

2-L'Evangile de Judas

Cet Evangile, en langue copte, a été signalé au 4ième siècle par Saint Irénée mais il a disparu. On le retrouve parmi les manuscrits découverts à Nag Hammadi, en Egypte.

Le manuscrit, longtemps conservé aux Etats-Unis, a été racheté en 2001, par une fondation suisse. Des professeurs de l'université de Genève ont été chargés de l'établissement du texte et de sa traduction. Dans la dernière page du manuscrit, Judas explique qu'en trahissant Jésus, il n'a fait qu'obéir à un ordre de Dieu.

3-Protoévangile de Jacques

Cet Evangile a reçu le nom de proto-évangile parce qu'on croit qu'il est antérieur aux Evangiles canoniques. Le plus ancien manuscrit de ce texte, le papyrus Bodmer 5, porte le titre de Nativité de Marie, Révélation de Jacques. Le Jacques dont il est question serait Jacques le Mineur, donné comme le frère ou le demi-frère de Jésus.

Mais comme l'auteur du texte semble ignorer les coutumes juives, on pense que l'auteur est d'origine païenne. Cet Evangile comporte des épisodes figurant dans les Evangiles canoniques mais son but essentiel est d'exposer le mystère de l'incarnation :

il insiste particulièrement sur la virginité de Marie. L'Eglise a écarté cet Evangile mais elle fonde sur lui quelques unes de ses fêtes liturgiques : conception et nativité de la Vierge, présentation de la Vierge etc.

4-l'Evangile de Thomas

Découvert en 1945, à Nag Hammadi, en Haute Egypte, dans une amphore contenant une cinquantaine de manuscrits, écrits en copte. L'Evangile est entièrement constitué de logia ou paroles de Jésus (114 au total) dont certaines figurent dans les Evangiles canoniques. On n'y trouve aucun récit de la vie de Jésus ni aucun de ses miracles, comme c'est le cas dans les autres Evangiles. L'auteur de ce texte serait un disciple de Jésus, Thomas, le disciple sceptique qui, dans l'Evangile de Jean (20, 24-29) a touché du doigt les plaies de Jésus ressuscité pour s'assurer qu'il s'agit bien de lui.

Mais rien dans cet Evangile ne fait allusion à ce fait, bien au contraire, Thomas, en tant que disciple du Maître, jouit d'un statut particulier, puisque Jésus lui révèle un

secret qu'il refuse à ses disciples, pourtant plus fidèles, selon les canoniques. Dans le logion 14, Jésus prend Thomas à l'écart et lui dit trois mots à l'oreille. Quand revient parmi ses compagnons, ces derniers l'interrogent mais il répond : ''Si je vous dis une seule des paroles qu'il m'a dite, vous me jetterez des pierres et un feu sortira de ces pierres et vous consumera''.

On ne peut mieux cultiver le mystère ! Des auteurs chrétiens ont d'ailleurs douté de l'authenticité de cette scène aux accents fortement ésotériques. On pense à une influence gnostique, particulièrement forte dans certaines communautés chrétiennes primitives et qui se manifestait par un rejet du monde matériel et la il recherche de la connaissance absolue, réservée aux seuls initiés. Cependant, les conceptions religieuses des gnostiques, comme l'opposition entre un dieu supérieur, appelé le Père, et un dieu inférieur, créateur du monde visible, ont suscité l'hostilité de l'Eglise qui a fini par déclarer le courant hérétique. Comme les Gnostiques vouaient une grande admiration pour l'Apôtre Thomas, on ne s'étonne pas que l'Eglise ait condamné l'Evangile qui porte son nom et l'ait fait disparaître.

Cet Evangile a été depuis traduit en diverses langues européennes, publié et mis en ligne sur Internet.

Si pour certains critiques enthousiastes, il s'agit du fameux recueil de logia de Jésus, dans lequel ont puisé les évangélistes et qui contient les paroles authentiques de Jésus, pour d'autres, c'est un mélange de propos attribués à Jésus, tirés tantôt des Evangiles canoniques, tantôt des Evangiles apocryphes, le tout portant la griffe des gnostiques. Il y a sans doute du vrai dans tout cela, des logia authentiques se mêlant à des textes inventés. Mais comme pour les autres textes, apocryphes ou canoniques, il est très difficile de démêler l'écheveau !

(Voir extraits en annexe.)

5-l'Evangile arabe de l'Enfance

C'est en 1677 que Henri Sike a publié, pour la première fois, le texte arabe et la version latine de cet Evangile. Selon lui, il s'agit d'un manuscrit fort ancien, écrit originellement, soit en syriaque, soit en grec. Cet Evangile aurait été rédigé de la main de l'apôtre Pierre, qui avait recueilli son information auprès de la mère de Jésus, Marie.

Cet Evangile était connu des Anciens. On l'a d'abord attribué à l'un des apôtres de Jésus, Matthieu, Thomas, Pierre ou Jacques, mais Irénée et Origène y voyaient déjà l'oeuvre d'un hérétique.

Cet Evangile, de composition assez hétéroclite, reprend des éléments des Evangiles de Matthieu et de Luc ainsi que des extraits de l'Evangile apocryphe de

Thomas et diverses sources orientales. Le manuscrit, retrouvé en Egypte, avait eu beaucoup de succès parmi les Coptes.

7-l'Evangile de Barnabé

Il est attribué à Barnabé (en araméen : bar-nabi, le fils du prophète), disciple de Jésus.

Cet Evangile est cité au moins dans deux listes anciennes de livres interdits par l'Eglise officielle : le Decretum Gelasianum et la liste des soixante livres, établies au 5ième siècle. On attribue au même Barnabé des épîtres, dites Epîtres de Barnabé mais on n'est pas sûr que celles-ci et l'Evangile soient du même auteur, les deux textes défendant des positions doctrinales opposées. Ainsi, alors que les épîtres sont contre la circoncision pratiquée par les juifs, l'Evangile la défend comme une pratique issue d'Abraham et conforme à l'enseignement de Jésus.

On rapporte qu'en 478, l'archevêque Arthémios de Chypre retrouve, sur l'indication d'un rêve, la sépulture de Barnabé ; On ouvre la tombe et on découvre, posé sur les ossements, un livre donné comme une copie de l'Evangile de Matthieu mais qui peut bien être le fameux Evangile de Barnabé. Les ossements du saint (et sans doute également le livre) ont été confiés au monastère de Sumela, au sud de Tébizonte, mais ils disparaissent un siècle plus tard, au cours des guerres entre les Byzantins et les Perses. Depuis, l'Evangile de Barnabé a été cité à plusieurs reprises, par différents auteurs de diverses époques.

En 1986, on a cru retrouver près de Hakkari, en Turquie, la version syriaque du livre mais il s'est avéré qu'il s'agissait d'une copie d'un texte canonique. En fait les versions originelles de l'Evangile de Barnabé ont disparu et les seules versions dont on dispose aujourd'hui sont en italien et en espagnol.

Le texte italien a été acquis à Amsterdam, au 18ième siècle, par un conseiller du roi de Prusse ; après un long itinéraire, le manuscrit s'est retrouvé à la Bibliothèque nationale de Vienne où il est conservé aujourd'hui.

La version espagnole de l'Evangile aurait été établie d'après le texte italien. L'orientaliste anglais, George l'a cité dans sa traduction du Coran, publiée pour la première fois en 1734. Dans l'introduction de l'ouvrage, l'auteur nous apprend que l'Evangile de Barnabé était caché depuis plusieurs siècles à la bibliothèque du Vatican et les papes veillaient à ce qu'il ne soit pas connu des chrétiens. Cependant, un moine, qui en avait entendu parler a réussi à entrer dans la bibliothèque et à subtiliser l'ouvrage. Il l'a lu et s'est aussitôt converti à l'Islam. Le moine avait été mis sur la piste de l'Evangile de Barnabé par un texte de Saint Irénée qui citait justement cet Evangile à l'appui de la polémique contre Saint Paul.

Cette histoire de conversion a été bien entendu contestée par l'Eglise et les auteurs chrétiens qui pensent que l'Evangile de Barnabé est un faux composé par des musulmans pour soutenir leurs thèses sur Jésus. S'il est vrai que de nombreux passages de cet Evangile vont dans le sens du Coran, d'autres le contredisent. Ainsi, Barnabé ne reconnaît pas dans Jésus le Messie alors que le Coran le proclame et en fait même le principal titre de Jésus : al-Massih' 'Issa Ibnû Maryama, le Messie Jésus fils de Marie.

Contrairement au Coran, qui le cite comme un précurseur de Jésus, l'Evangile de Barnabé ne fait pas mention de Jean-Baptiste (Yah'ya). Le récit de la création de l'homme, issu de la terre modelée à partir d'un crachat de Satan, n'est pas conforme au récit coranique (et biblique) d'Adam, créé à partir du seul limon de la terre etc.

Les auteurs chrétiens s'étonnent encore de la mention du nom du Prophète Mohammed dans l'Evangile de Barnabé. En fait cette mention figure également dans l'Evangile (canonique) de Jean, sous le nom grec de Paraclet. Sa forme araméenne, al Manahmana, plus proche de l'arabe Mohammed, a dû évoquer aux traducteurs le nom du Prophète, et ce n'est que justice de le mentionner sous son nom d'origine !

Ceci dit, nous pensons que cet Evangile, comme les autres Evangiles apocryphes, comporte des passages de l'Evangile authentique, mais qu'il a dû être, comme les autres textes chrétiens, contaminé par divers courants religieux et philosophiques, étrangers à l'enseignement de Jésus. La différence, avec l'Evangile de Barnabé, est que ce texte est plus conforme que les autres aux traditions monothéistes authentiques, aussi bien celles qui se trouvent encore dans l'Ancien Testament que celles du Coran, qui clôt la Révélation. Le lecteur trouvera, dans l'annexe figurant à la fin de cet ouvrage, de larges extraits de cet Evangile.

Faute d'avoir éliminé les Evangiles apocryphes, l'Eglise les regarde, aujourd'hui comme des collections de légendes et de fables populaires, sans intérêt historique mais qui sont parfois utilisés pour combler les lacunes des Evangiles canoniques : ainsi, le mythe de la crèche, avec l'adoration du boeuf et de l'âne, est fourni par la apocryphes, ainsi que le nom des parents de Marie, mère de Jésus.

Mais plus importants que les détails, qui sont effectivement des légendes, les apocryphes contiennent des faits et des enseignements importants qui ne figurent pas dans les Evangiles officiels.

Et si certains des faits et des enseignements, figurant dans les écrits apocryphes et rejetés par l'Eglise, parce qu'en contradiction avec elle, rapportent des vérités de Jésus ?

II Vie de Jésus :

vérités et contre-vérités

A-La vie de Jésus

De nombreuses vies de Jésus ont été écrites. On a d'abord essayé, en prenant comme source les Evangiles, de présenter un personnage conforme à l'image que se fait de lui l'Eglise : un personnage hors du commun, puis, à partir du 18ième siècle, les auteurs européens ont voulu restituer au personnage sa dimension humaine, en s'intéressant, non seulement à sa prédication, mais aussi à son milieu. Mais concernant le personnage lui-même, les informations disponibles sont rares. Résultat : les Vies de Jésus, comme celles qui ont été produites au 19ième siècle, se réduisaient le plus souvent à des oeuvres littéraires où les auteurs, devant la sécheresse des sources, ont recouru, sans retenue, à leur imagination.

C'est le cas de l'ouvrage d'Ernest Renan, la Vie de Jésus, célèbre en son temps mais aujourd'hui considéré, plus comme une oeuvre de fiction qu'une biographie. Le récit qu'il fait de la crucifixion, par exemple, prête au personnage une dimension tragique, digne des drames classiques :

''On le dépouilla alors de ses vêtements et on l'attacha à la croix (…) Le ciel était sombre, la terre, comme dans tous les environs de Jérusalem, sèche et morne. Un moment, selon certains récits, le coeur lui défaillit ; un nuage lui cacha la face de son Père ; il eut une agonie de désespoir, plus cuisante mille fois que tous les tourments. Il ne vit que l'ingratitude des hommes ; il se repentit peut-être de souffrir pour une race vile, et il s'écria :

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Mais son instinct divin l'emporta encore. A mesure que la vie du corps s'éteignait, son âme se rassérénait et revenait peu à peu à sa céleste origine. Il retrouva le sentiment de sa mission ; il vit dans sa mort le salut du monde ; il perdit de vue le spectacle hideux qui se déroulait à ses pieds, et, profondément uni à son Père, il commença sur le gibet la vie divine qu'il allait mener dans le coeur de l'humanité pour des siècles infinis'' Albert Schweitzer, va, dans son Esquisse des vies de Jésus, publié en 1906, montrer que ce genre de littérature n'apporte rien à la connaissance de Jésus : comme les éléments biographiques dont on dispose ne permettent pas d'avoir une vision objective du personnage, les auteurs se contentent, le plus souvent, de lui prêter leurs propres impressions et leur psychologie.

Cependant, à défaut d'avoir un récit authentique de la vie de Jésus, ces sources, soumises à la critique, peuvent fournir, sinon des éléments, du moins des pistes indicatrices de vérités.

Tout n'est sans doute pas faux dans les Evangiles et les textes apostoliques, même si les vérités s'insèrent dans des discours inventés par des rédacteurs, soucieux d'imposer leur conception du message chrétien ou de servir les intérêts de l'Eglise. Les travaux des historiens sur les origines du christianisme et les milieux sociaux, culturels et religieux, dans lesquels Jésus est né et a évolué sont également d'un grand secours pour la connaissance de sa vie et de son enseignement.

1-Jésus a-t-il existé ?

En dehors des Evangiles, établis par l'Eglise, les sources relatives à Jésus sont très peu nombreuses. On cite principalement quelques phrases d'auteurs romains et le témoignage d'un auteur juif.

On ne possède plus les écrits de Thallus, un historien qui écrivait vers 52 de l'ère chrétienne, mais des fragments cités par Jules l'Africain montre qu'il aurait évoqué l'obscurité qui a couvert la Palestine au moment de la crucifixion de Jésus. Selon Thallus, cette obscurité s'expliquait par une éclipse, ce que Jules l'Africain contestait.

En fait Thallus n'établit aucun lien avec Jésus mais on considère qu'en parlant de l'éclipse il fournit une preuve indirecte de l'existence du Christ.

Tacite (55-120 après JC) rapporte dans ses Annales que Néron, refusant d'assumer la responsabilité de l'incendie de Rome, en 64, l'avait attribué aux chrétiens.

'' (...) des prières furent adressées à Vulcain, à Cérès et à Proserpine : des dames romaines implorèrent Junon, premièrement au Capitole, puis au bord de la mer la plus voisine... Mais aucun moyen humain, ni largesses impériales, ni cérémonies expiatoires ne faisaient taire le cri public qui accusait Néron d'avoir ordonné l'incendie. Pour apaiser ces rumeurs, il offrit d'autres coupables, et fit souffrir les tortures les plus raffinées à une classe d'hommes détestés pour leurs abominations et que le vulgaire appelait chrétiens.

Ce nom leur vient du Christ qui, sous Tibère, fut livré au supplice par le procurateur Pontius Pilatis. Réprimée un instant, cette exécrable superstition se débordait de nouveau, non seulement dans la Judée, où elle avait bonne source, mais dans Rome même où, tout ce que le monde enferme d'infamies et d'horreurs afflue et trouve des partisans. On saisit d'abord ceux qui avouaient leur secte ; et sur leurs révélations, une infinité d'autres, qui furent bien moins convaincus d'incendie que de haine pour le genre humain. On fit de leurs supplices un divertissement : les uns, couverts de peaux de bêtes, périssaient dévorés par des chiens ; d'autres mouraient sur des croix, ou bien ils étaient enduits de matières inflammables, et quand le jour cessait de luire, on les brûlait en place de

flambeaux...''

On ignore si Tacite avait lu le rapport de Ponce Pilate ou s'il tenait son information de quelque chrétien. Certains auteurs modernes ont même supposé que ce passage de Tacite a été réécrit par quelque scribe chrétien pour servir justement de preuve à l'existence de Jésus.

Un autre témoignage est celui de Suétone (70-140) qui, dans la Vie de Claude écrit :

''Il chassa de Rome tous les Juifs qui s'agitaient sans répit, à l'instigation de Chrestus''. On a parfois hésité sur l'identité de ce Chrestus, mais la critique s'accorde, aujourd'hui, pour y reconnaître le Christ. Ce passage est souvent cité pour prouver la présence de chrétiens à Rome en 50, soit seulement vingt ans après la mort présumée de Jésus.

Un témoignage, plus tardif (112) est apporté par Pline le Jeune, qui était gouverneur de Bithynie (province située aujourd'hui en Turquie) dans sa lettre à l'empereur Trajan à propos des chrétiens qu'il venait de faire arrêter : ils se réunissaient en secret et chantaient des hymnes à Christ qu'ils considéraient comme un dieu. Mais Pline écrit qu'il n'a rien à reprocher aux chrétiens.

On évoque encore un rapport que Ponce Pilate, le procurateur romain qui a présidé le procès de Jésus, aurait adressé à Tibère, mais seuls les auteurs chrétiens attestent de l'existence de ce rapport, qui a, si jamais il a existé, disparu depuis longtemps.

Suétone, qui écrivait vers 120 ses Vies des Douze César parle des chrétiens. Il évoque également le Christ, dans le chapitre consacré à la vie de Claude : bien qu'il reconnaisse qu'il ne soit pas bien informé sur le personnage, il lui attribue les troubles dans la communauté juive de Rome dont Claude a décidé l'expulsion.

Ces témoignages ne sont pas, en fait, des preuves de l'existence historique de Jésus mais seulement la confirmation de la présence de chrétiens, à Rome et dans d'autres provinces de l'Empire.

D'autres auteurs latins, qui ont pourtant vécu à l'époque de Jésus ou quelques années après lui, ne le citent pas. C'est le cas de Pline l'Ancien (23-79) qui a pourtant visité la Palestine : il cite la secte juive des Esséniens, mais aucune allusion aux chrétiens. Le même silence s'observe chez l'homme d'Etat et philosophe Sénèque (4 avant J.C-65 après), même si des auteurs chrétiens ont inventé une correspondance entre lui et Saint Paul.

Les témoignages sont encore plus faibles du côté juif. Si Philon d'Alexandrie, mort en 45 après J.C, ne fait pas mention de Jésus, le chroniqueur Josèphe (mort à la fin

du 1ier siècle) le cite, mais dans un texte très controversé.

Josèphe, qui était prêtre pharisien, appartenait à une famille originaire de Judée. Il avait d'abord commandé les troupes juives contre les Romains, mais au cours du siège de Jotapa, alors que ses compagnons s'étaient suicidés pour ne pas se rendre, il a accepté de collaborer avec les Romains. Il a écrit deux ouvrages remarquables sur son époque : La guerre des Juifs et Antiquités juives.

S'il avait trahi ses compagnons, Joseph est resté fidèle au judaïsme. C'est également dans cette religion qu'il a élevé ses enfants et il tirait un grand orgueil de sa religion, dont il démontre la supériorité dans Antiquités juives. C'est dans cet ouvrage qu'il apporte le témoignage qu'on lui attribue sur Jésus. Le passage, qui se trouve au livre 18, paragraphes 63et 64, a reçu, chez les auteurs chrétiens, l'appellation de Testimonium Flavium (le Testament de Flavius). Voici le passage :

:''Vers le même temps vint Jésus, homme sage, si toutefois, il faut l'appeler un homme. Car il était un faiseur de miracles et le maître des hommes qui reçoivent avec joie la vérité. Et il attira à lui beaucoup de Juifs et beaucoup de Grecs. C'était le Christ. Et lorsque sur la dénonciation de nos premiers citoyens, Pilate l'eut condamné à la crucifixion, ceux qui l'avaient d'abord chéri ne cessèrent pas de le faire, car il leur apparut trois jours après ressuscité, alors que les prophètes divins avaient annoncé cela et mille autres merveilles à son sujet. Et le groupe appelé d'après lui, celui des chrétiens, n'a pas encore disparu ''

Ce passage, longtemps accepté et imposé comme authentique par l'Eglise, est aujourd'hui l'objet d'une vive polémique. Dans l'antiquité même, Origène dans son Epître contre Celse, écrit que Joseph ne croyait pas que Jésus était le Messie. Mais c'est à partir du 17ième siècle que l'idée d'un faux a commencé à s'imposer. On ne pouvait en effet continuer à penser, qu'un juif orthodoxe, comme Joseph pouvait faire un tel éloge de Jésus et des chrétiens, sans remettre en cause sa religion.

Dans le Dictionnaire philosophique, à l'article ''christianisme'', Voltaire écrit :

''Les chrétiens, par une de ces fraudes pieuses, falsifièrent grossièrement un passage de Flavius Josèphe. Ils supposent à ce juif, si entêté de sa religion, quatre lignes ridiculement interpolées ; et au bout de ce passage ils ajoutent : il était le christ. Quoi !

Si Josèphe avait entendu parler de tant d'événements qui étonnent la nature, Josèphe n'en aurait dit que la valeur de quatre lignes dans l'histoire de son pays ! Quoi ! Ce juif obstiné aurait dit : Jésus était le Christ. Eh ! si tu l'avais cru Christ, tu aurais donc été chrétien. Quelle absurdité de faire parler Josèphe en chrétien ! Comment se trouve-t-il encore des théologiens assez imbéciles ou assez insolents

pour essayer de justifier cette imposture des premiers chrétiens, reconnus pour fabricateurs d'impostures cent fois plus fortes !''

Un autre témoignage juif nous vient du Talmud, recueil de lois, traditions juives et de leur commentaire, qui comporte, dans sa version babylonienne, rédigé par le Rabbin Aschi à la fin du 4ième siècle, un passage sur Jésus. Jésus, y lit-on, a été un transgresseur de la loi et qu'il a fait usage, pour perdre les foules, de la magie. Même si ce témoignage considère Jésus comme un imposteur, il ne reconnaît pas moins son existence et le fait qu'il parle de magie fait allusion à ses miracles.

Des auteurs occidentaux ont tiré prétexte du silence des sources païennes et juives, pour nier l'existence historique de Jésus.

On connaît, depuis le dix-neuvième siècle la thèse qui fait de Jésus-Christ un personnage mythique. L'Allemand, David Strauss, est l'auteur d'une Vie de Jésus (Leben Jesu), publié la première fois en 1835. Il défend l'idée que les Evangiles n'ont pas été écrit d'un point de vue historique, pour rapporter des événements qui se sont effectivement déroulés mais pour diffuser, au moyen de récits symboliques, des mythes.

Un successeur de Strauss, Bruno Bauer, va dans le même sens : Jésus n'est qu'un personnage fictif, que le christianisme a créé de toutes pièces, pour se donner une assise historique. Le christianisme lui-même, est né au début du 2ième siècle, de la rencontre entre des courants de pensées, venus d'Orient et de Grèce.

Au 20ième siècle ces thèses ont été reprises, par des amateurs mais aussi, parfois par des universitaires, comme c'est le cas de Français Prosper Alfaric, professeur à la chaire d'histoire des religions de l'université de Strasbourg. Lui aussi s'appuie sur l'absence de référence à Jésus dans les sources païennes ou juives et, quand celles-ci existent, elles sont falsifiées par les auteurs chrétiens. Si Jésus n'est pas évoqué, c'est parce qu'il n'a pas existé historiquement. Ainsi, il ne serait qu'une figure mythique, comparable aux dieux de l'Antiquités, tels Mithra ou Dionysos.

Aujourd'hui, des thèses ont fait même une représentation de Zodiaque, entourée par les douze signes, qui représenteraient les douze apôtres !

Pour notre part et pour tous les musulmans- nous rejetons ces thèses et nous défendons, l'existence historique de Jésus. Toutefois, nous pensons que ceux qui ont été chargés de porter témoignage de son message ont failli à leur mission : en quittant son milieu primitif, la prédication chrétienne a perdu son caractère strictement monothéiste et a dû s'adapter, pour se faire accepter, aux croyances et aux rituels du monde païen, notamment les religions à mystères, dont nous aurons à traiter dans les prochains chapitres.

Rappelons que si le judaïsme ne reconnaît pas en Jésus le Messie annoncé de la

Révélation monothéiste, l'Islam le range dans la catégorie des prophètesmessagers, porteur d'une législation divine contenue dans l'Evangile. Mais comme nous l'avons souligné plus haut, l'Evangile dont parle le Coran doit être distingué des Evangiles institués par l'Eglise.

2-le nom de Jésus

Le nom donné dans les Evangiles au Messie est Jésus, nom qui vient de l'araméen Yehoshua, dont Yeshoua est une forme abrégée, d'où le grec Iesous. Le nom signifie ''Dieu est sauveur'', ainsi qu'il est rapporté dans l'Evangile de Matthieu :

''Comme (Joseph) y pensait, voici qu'un ange du Seigneur lui apparut en songe et dit à : Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ta femme, car l'enfant qu'elle a conçu vient du Saint-Esprit, elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés'' (1, 20)

Si le nom est bien choisi pour celui dont on veut faire le sauveur de l'humanité, rappelons que ce nom ne s'applique pas à la prophétie de l'Ancien Testament, qui indique un autre nom pour le Messie. Matthieu, lui-même, le reconnaît dans son Evangile :

''Tout cela arriva, afin que s'accomplisse ce que le Seigneur avait déclaré par le prophète : Voici que la jeune fille sera enceinte, elle enfantera un fils. Et ont lui donnera le nom d'Emmanuel.'' (Matthieu, 1, 23).

On s'étonne que les Evangélistes, d'habitude si prompts à faire coïncider la vie et l'oeuvre de Jésus avec les prophéties de l'Ancien Testament, ne l'aient pas fait pour son nom, surtout que le milieu d'origine de Jésus accordait une grande valeur au nom. La différence vient peut-être du rôle que les Evangélistes veulent faire tenir au Messie :

Emmanuel ne signifie pas ''sauveur'', mais ''Dieu avec nous'', titre qui convient bien à un prophète de la révélation monothéiste (cf., par exemple, dans la Genèse, 16, 10, le choix du nom d'Ismaël : ''L'Ange de l'Eternel dit (à Agar) : te voici enceinte, tu vas accoucher d'un fils à qui tu donneras le nom d'Ismaël, car l'Eternel t'a entendue dans ton humiliation''). Alors, Jésus s'appelait-il réellement Jésus ou alors portait-il un autre nom ? Le nom de Jésus, n'est-il pas le pendant de Christ, mot grec, signifiant justement ''sauveur'' ? Rappelons que si les chrétiens arabes ont repris le nom de Jésus sous la forme Yasu', les musulmans, à la suite du Coran, lui donne le nom de 'Isa, qui vient de Isaïe (voir annexe, Jésus dans le Coran).

Dans les Evangiles Jésus est également appelé Jésus de Nazareth. Matthieu, 2, 23,

fait de Nazareth, une ville de Palestine, (aujourd'hui, al Nasira) comme le lieu où, après la naissance de Jésus, Marie et Joseph l'ont emmené. L'Evangéliste lie ce fait à une prophétie :

''(...) divinement averti en songe, il se retira dans le territoire de la Galilée et vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, afin que s'accomplisse ce qui avait été annoncé par les prophètes : il sera appelé Nazaréen''.

Luc, quant à lui, écrit : ''Lorsqu'ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville'' (2, 39). Le titre est repris dans un autre passage, si bien qu'on a pu croire que Nazareth est la ville d'origine de Jésus. Or, la prophétie à laquelle Matthieu fait allusion ne se retrouve pas dans l'Ancien Testament, on ne la retrouve pas non plus dans les passages relatifs au Messie. C'est pourquoi, plutôt que de voir dans Nazareth un nom de lieu, il faut plutôt y voir une sorte de titre.

Dans Marc, 1, 23-25, le titre est mis en rapport avec ''Saint de Dieu'' :

''Il se trouvait justement dans leur synagogue un homme (possédé) d'un esprit impur et qui s'écria: que nous veux-tu, Jésus de Nazareth ? Tu es venu nous perdre. Je sais qui tu es : le Saint de Dieu...''

La traduction des Evangiles que nous avons consultée (Segond) donne à chaque fois ''Jésus de Nazareth'' alors que d'autres traductions, citées par d'autres auteurs donnent ''Jésus le Nazaréen''. Nazaréen est sans doute en rapport avec le naziréat, une institution juive par laquelle on se consacrait totalement à Dieu, en s'abstenant de prendre du vin et des aliments impurs, en demeurant pur et en s'éloignant de tout ce qui peut entacher la foi et la pratique de la religion. Un titre qui convient bien à un prophète pur (sur l'institution du nazirat et des nazaréen, voir plus loin).

Il faut sans doute voir dans l'extrapolation, qui a fait de Nazaréen, l'homme consacré à Dieu, une déformation, due à ces hellénistes qui, ne comprenant ni l'araméen la langue de Jésus, ni la fonction de nazirat, ont traduit par un nom de lieu l'un des titres du Messie. De plus, le nazaréen, bien qu'il soit un homme de Dieu, demeure un serviteur de Dieu (ebed, en araméen et en hébreu, équivalent de l'arabe 'abd) : or, en terre grecque, Jésus perd sa qualité de prophète comme les autres prophètes pour acquérir celle de Seigneur (kyrios), prélude à sa divination.

Nous avons vu, dans le chapitre consacré aux contradictions des évangiles que si Matthieu croit que Jésus est né à Nazareth, Marc et Luc pensent qu'il est né à Bethlehem, ville de Juda, qu'une prophétie de l'Ancien Testament donne comme la patrie du Messie (Michée, 5,1). Une fois encore, la vie de Jésus est racontée de

façon à la conformer aux anciennes prophéties : ce détail du lieu de naissance reste donc sujet à caution et n'est probablement pas historique.

Les Evangiles si prompts à réaliser à la lettre les prophéties de l'ancien testament concernant le Messie, ne le font pas pour son nom : il s'appelle Jésus et non, comme prévu par l'Ecriture, Emmanuel.

3-généalogie de Jésus

Nous avons déjà attiré l'attention sur les contradictions qui existent à propos de la généalogie de Jésus : les Evangélistes qui s'y intéressent, Matthieu (1, 1-17) et Luc (3, 1-23), lui donnent des ascendants différents. Ils s'accordent cependant pour le faire remonter jusqu'au roi David, et, à partir de là jusqu'à Abraham. De David jusqu'à Joseph, le ''père'' de Jésus, les généalogies différent complètement. Les auteurs chrétiens ont essayé d'expliquer ces incohérences, en invoquant diverses raisons.

Au deuxième siècle déjà, Julius Africanus (Jules l'Africain) avait pensé que la grandmère de Joseph, Estha, avait d'abord épousé Matthan dont elle aurait eu un fils, Héli, puis, le mari étant mort, elle a épousé son frère, Jacob. C'est le père de Jacob mais on avait aussi tendance à le considérer comme le fils de Héli. L'explication, bien entendu, ne repose sur aucun témoignage historique. En fait, ces généalogies ne sont pas historiques et n'ont pour objectif que renforcer la prophétie qui fait de Jésus un rejeton de la lignée de David. A la fin de sa généalogie, Matthieu écrit :

''Il y a donc en tout quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David, quatorze générations depuis David jusqu'à la déportation à Babylone, et quatorze générations depuis la déportation à Babylone jusqu'au Christ''.

Le chiffre invoqué ici a une valeur symbolique et on peut l'interpréter par la valeur numérologique de la tradition juive, qui affecte à chaque lettre de l'alphabet hébraïque un chiffre. Or, dans la numérologie hébraïque, le chiffre 14 correspond au nom de David, en hébreu DWD, l'alphabet ne notant que les consonnes, à l'exception du a : D :

4+ W : 6+ D : 4= 14. D'ailleurs, la généalogie de Matthieu qui s'inspire de la Bible, pour retrouver les ancêtres supposés de Jésus, a volontairement retranché des noms pour conformer sa liste au chiffre 14. Guignebert, dans son Jésus, le montre clairement :

''(la) seconde série (de Matthieu), celle qui commence par ''David engendra Salomon'' et qui comprend les rois de Juda, a sauté quatre noms ; en 1,8, au lieu de ''Joram engendra Ozias'' il faudrait qu'on pût lire : ''Joram engendra Achazias ;

Achazias engendra Joas ; Joas engendra Amazias ; Amazias engendra Ozias''. Autrement dit, Joram n'est pas le père d'Ozias comme le prétend le généalogiste, mais son aïeul au quatrième degré. Autre preuve : on lit en 1, 11 : ''Josuas engendra Jéchonias et ses frères dans l'exil de Babylone'', c'est-à-dire ''au temps de l'exil''. Or Josias était mort depuis plus de vingt ans ''au temps de l'exil'', et il n'a pas engendré Jéchonias, dont il ne fut que le grand père. Il ne s'agit nullement d'oubli involontaire et d'inexactitude fortuite : le rédacteur a simplement retranché ce qui le gênait pour établir l'équilibre régulier de la construction symbolique par laquelle il prétendait prouver qu'en Jésus s'étaient accomplies les promesses divines faites à son ancêtre Abraham, et s'était achevée la destinée providentielle de la race de David. La réalité terre à terre de l'histoire ne lui importait en rien''.

De toutes façons, les Evangiles qui s'adressent en priorité aux païens, ignorant des généalogies juives, pour les gagner à la nouvelle foi, n'avaient pas besoin de s'embarrasser de détails historiques : tout ce qui importe, c'est de rattacher Jésus à Abraham, puis à David, parce que la prophétie a annoncé qu'il serait fils de David. Mais cette origine n'est-elle pas encore une invention des Evangélistes qui ne reculent devant rien pour imposer leur vision hagiographique de Jésus ?

Signalons d'abord que l'ascendance davidienne de Jésus n'est pas réclamée par lui même ni par ses disciples. C'est par exemple l'aveugle de Jéricho qui donne le titre à Jésus :

''Il entendit que c'était Jésus de Nazareth et se mit à crier : Fils de David, Jésus aie pitié de moi !'' (Marc, 10, 47).

C'est aussi le titre que les habitants de Jérusalem lancent lors de l'entrée triomphante dans la ville :''Beaucoup de gens étendirent leurs vêtements sur le chemin, et d'autres des rameaux qu'ils coupèrent dans les champs. Ceux qui précédaient et ceux qui suivaient (Jésus) criaient : Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Béni soit le règne qui vient, le règne de David, notre père ! Hosanna dans les cieux très haut !''(Marc, 11, 8-10)

Mais il y a comme un doute dans l'Evangile de Jean, sur l'origine davidienne de Jésus :

''Des gens de la foule, après avoir entendu ces paroles disaient : celui-ci est vraiment le prophète. D'autres disaient : celui-ci est le Christ. Et d'autres disaient : est-ce bien de la Galilée que doit venir le Christ ? L'Ecriture ne dit-elle pas que c'est de la descendance de David et du village de Bethlehem, d'où était David que le Christ doit venir ? Il y eut donc, à cause de lui, division parmi le foule'' (Jean, 7,

40-43).

L'auteur conclut cet épisode par cette remarque : ''Quelques-uns d'entre eux voulaient l'arrêter, mais personne ne porta les mains sur lui'' (ibid. 44) : il n'y a donc objection à l'affirmation que Jésus est bien un descendant de David.

Les généalogies figurant dans les Evangiles se contredisent, mais toutes visent un objectif : rattacher Jésus à Abraham, puis à David, parce que la prophétie a annoncé qu'il serait fils de David.

4-date de naissance de Jésus

Peut-on connaître avec exactitude la date de naissance de Jésus ?

Matthieu et Luc écrivent que Jésus est né au temps du roi Hérode :

''Jésus était né à Bethlehem, en Judée, au temps du roi Hérode.'' (Matthieu, 1, 2).

Luc qui commence son Evangile par ces mots : ''Au temps d'Hérode, roi de Judée...''

raconte d'abord l'histoire du sacrificateur Zacharie qui, dans sa vieillesse, reçut de Dieu l'annonce prochaine d'un fils, Jean. Quand sa femme, Elisabeth est dans son sixième mois, c'est à ce moment là que Marie conçoit Jésus (Luc, 1, 1, 26, 36).

Même si Luc donne plus de précisions que Matthieu, aucun ne donne la date de naissance de Jésus : il est vrai qu'une telle précision ne se relève que dans les textes historiques, ce qui n'est pas du tout le cas des Evangiles, dominés par une vision hagiographique des faits et des personnages Cependant, les détails des deux évangélistes laissent supposer que la naissance de Jésus se situerait, au plus tard, en 4 de l'ère chrétienne, puisque c'est à cette date que Hérode le grand est mort. On ne tiendra pas alors compte de l'affirmation contradictoire de Luc qui évoque le recensement général ordonné par le gouvernement de Syrie, Quirinius, qui a eu lieu en 6 de l'ère chrétienne (sur ce recensement, voir contradiction des Evangiles).

C'est au 6ième siècle que Rome a chargé le moine scythe, Denys le Petit (en latin Dionysius Exiguus, surnommé ainsi à cause de sa taille) de trouver une méthode pour calculer la date de Pâques, selon la méthode fixée au 1ier concile de Nicée, appelée également méthode alexandrine, qui fixe la fête le dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune, soit le 21 mars ou immédiatement après. On avait pris jusque là l'habitude de calculer les années à partir de l'empereur romain, Dioclétien : mais jugeant que cet empereur, qui a déclenché la dernière persécution contre les chrétiens, ne méritait pas cet honneur, on a pensé à choisir

une ère pour le christianisme, en partant non pas d'un empereur païen, mais de l'année de naissance de Jésus. Denys va baptiser son nouveau comput Anni Domini nostri Jesus Christi ou, en abrégé, Anno Domini, l'Année du Seigneur).

Ne disposant, du côté des Evangiles d'aucun texte certain, il est parti de l'hypothèse que Jean Baptiste a commencé à prêcher en l'an 1 du règne de Tibère, et en supposant que Jésus s'est manifesté une année après, à l'âge de 30 ans, comme l'affirment les évangélistes, il serait né en 753 de Rome, soit le 25 décembre 753, qui commence donc l'ère chrétienne, soit en 1 avant J.C, puisqu'il ne peut y avoir d'année zéro, le zéro n'étant pas connu à l'époque, en Europe. Aujourd'hui, les auteurs chrétiens admettent que Denys s'est trompé de 6 ou 7 années, mais comme ces mêmes auteurs s'appuient sur les indications de Luc sur le recensement de Quirinius, leurs estimations sont également douteuses. En fait, faute de renseignements précis et sûrs, il faut renoncer à chercher la date exacte de la naissance de Jésus.

Le choix du 25 décembre, comme date anniversaire du Messie, est plus ancien puisqu'il remonte au 2ième siècle. Plusieurs dates ont été proposées auparavant : 6 janvier, 25 mars, 10 avril, avant que l'Eglise de Rome ne se fixe pour le 25 décembre. Or, cette date correspondait, à Rome, à la fête du dieu Mithra dont le culte avait été importé de Perse par les légionnaires romains. Ce jour-là, on fêtait aussi le solstice d'hiver, en rendant un culte au soleil, figuré par Mithra. L'Eglise, s'appuyant sur un verset de Luc qui voit dans la venue du Christ un soleil, récupère la date. Mais elle ne récupère pas que la date, puisque, avec la fête, elle garde les mythes et les rituels païens, qui se sont perpétués jusque de nos jours : l'adoration de l'enfant-dieu, l'arbre de Noël, symbole de fécondité etc.

Le choix de la date de naissance de Jésus un 25 décembre- est inspiré du paganisme : elle correspond au solstice d'hiver au cours duquel on rendait un culte au Soleil, représenté par le dieu Mithra.

5-Marie, mère de Jésus Les origines du christianisme 5-Marie, mère de Jésus

Nous avons déjà relevé l'incohérence des évangélistes qui, tout en affirmant que Jésus est né miraculeusement d'une vierge, soutiennent qu'il est le fils de Joseph et lui établissent, en fonction de lui, des généalogies !

Les auteurs des Evangiles attribuent des frères et des soeurs de Jésus mais on ignore, faute de documents fiables, si Joseph a épousé Marie après la naissance de Jésus. Quoi qu'il en soit, si on accepte la naissance miraculeuse du Messie, on ne peut tenir Joseph pour son père. Le Coran, plus que les Evangiles, soutient la naissance virginale de Jésus, comparé à Adam, né, comme lui sans l'intervention d'un être humain.

La mère de Jésus s'appelle Marie en hébreu et en araméen Myriam, en arabe Maryam-, les Evangiles la citent sous ce nom mais donnent très peu d'informations sur elle et sur sa famille. Luc (1, 27) la rattache, comme Joseph, à la ''famille de David'', formule vague pour se conformer à la prophétie de l'Ancien Testament selon laquelle le Messie sera de la race de David.

Le Coran, lui, la rattache à la famille de 'Imrân qui, comme la famille d'Abraham, a été bénie par Dieu. ''Certes, Dieu a choisi Adam, Noé, la famille d'Abraham et la famille de 'Imrân, (et les a placés) au-dessus de tout le monde'' (s. 3, v. 33).

Bien avant sa naissance, sa mère a décidé de la consacrer à Dieu'' Lorsque la femme de 'Imrân a dit : ''Seigneur, je consacre à toi seul ce qui est dans mon ventre.

Accepte-le de ma part. Certes, tu es Celui qui écoute, l'omniscient. Quand elle l'a mise au monde, elle a dit : ''Seigneur ! C'est une fille que j'ai mise au monde !'' Dieu savait mieux que quiconque ce qu'elle avait mis au monde, le mâle n'étant pas pareil à la femelle. (la femme de 'Imrân dit) : ''je l'ai prénommée Marie et je la mets sous ta protection contre Satan le lapidé ainsi que sa descendance.'' (idem, v. 36).

Si Marie est bénie de Dieu et qu'elle a reçu le privilège de porter dans son sein le Messie, elle n'est pour le Coran, qu'une femme. Il a dû en être de même pour l'Evangile authentique, et même les Evangiles terrestres, se faisant les échos de l'ancienne tradition, n'ont vu dans Marie qu'une femme ordinaire.

Marc la fait intervenir dans un passage où elle vient arracher Jésus à ses disciples. Et quand on dit à Jésus que sa mère et ses frères le cherchent, il s'exclame que sa mère, ses frères et ses soeurs sont ceux qui le suivent, qui croient à sa mission. (4, 31-34).

De plus, les Evangélistes ne semblent guère accorder d'importance à la mère de Jésus, dont le rôle se limite à réaliser la prophétie de l'Ancien Testament : donner naissance au Messie. On ignore ce qu'elle devient après la disparition de son fils et tous les détails de la tradition (comme la mère douloureuse au pied de son fils crucifié) n'est qu'une invention hagiographique.

C'est l'Eglise, qui a dénaturé le Message de Jésus, qui va faire de Marie une sorte de déesse païenne à laquelle on rend un culte, en reniement des principes du monothéisme dont le christianisme se revendique.

Si la divinisation de Marie est, au départ, le fait des Eglises hérétiques, elle devient, à partir du concile d'Ephèse (431), un dogme du christianisme. La Vierge est décrétée théotokos, c'est-à-dire mère de Dieu et Vierge perpétuelle. On s'étonne que les chrétiens des premiers siècles aient accepté un dogme qui remet

totalement en cause le caractère unitaire du christianisme. Comment, en effet, Dieu, l'être suprême, créateur de tout ce qui existe et souverain dans ses actes, peut avoir une mère ? Cette femme n'est-elle pas, elle-même une créature de Dieu : or lui donner ce titre la rend supérieure à Dieu, puisque c'est elle qui l'a engendré ! L'Eglise, qui s'est heurté à de sérieuses difficultés pour faire accepter ce dogme, recourra à un autre dogme, l'Incarnation :

c'est le fait, pour Dieu, d'avoir accepté de prendre une forme humaine pour accomplir en elle le salut de l'espèce humaine. C'est par l'Esprit Saint que l'Incarnation s'est réalisée, lorsqu'il s'est posé sur la Vierge Marie et l'a rendue enceinte de Jésus. La théologie chrétienne explique donc que le titre de mère de Dieu signifie mère de Jésus, troisième personne de la trinité et dieu. Mais comme la trinité réalise trois personnes en une seule, il faut donc supposer que Marie est aussi bien mère de Jésus que celle du Père. Faut-il alors dire qu'elle est l'épouse du Saint-Esprit puisque c'est par ses soins qu'elle est devenue grosse ?

Le dogme de la mère de Dieu, est partagé par l'Eglise catholique et l'Eglise orthodoxe.

En 1854, l'Eglise catholique invente un autre dogme, celui de l'Immaculée Conception, selon lequel Marie, à l'instar de Jésus, a été également conçue sans intervention humaine. En 1950, une constitution apostolique institue le dogme de l'Assomption : Marie, à l'issue de sa vie terrestre, a été enlevée au ciel où elle demeure auprès de son fils. Rappelons que les protestants ont une vision quelque peu différente de la Vierge. A la suite de Luther, l'Eglise réformée voit dans Marie la mère du Messie une femme bénie entre les femmes, mais refuse de lui rendre un culte. La formule ''mère de Dieu'' n'est acceptée que lorsqu'il s'agit d'appuyer la divinité du Christ.

Les Evangélistes ne semblent pas accorder d'importance à Marie dont le rôle se limite à donner naissance au Messie. C'est l'Eglise, qui va faire de Marie une sorte de déesse païenne à laquelle on rend un culte.

6-la naissance miraculeuse

Les critiques dites rationalistes rangent au rang de légende la naissance miraculeuse de Jésus.

En fait, c'est un événement qui relève de la foi et qu'on ne peut soumettre à une analyse scientifique. Au demeurant, des faits extraordinaires tels que les guérisons inattendues ou la précognition- sont rangés par la science dans la rubrique des phénomènes inexpliqués mais authentiques.

Rappelons que les musulmans croient à la naissance virginale de Jésus, la

différence avec les chrétiens est que l'Islam voit dans Jésus un simple homme et non un dieu. Les auteurs des Evangiles rapportent comment l'Ange a annoncé à Marie la naissance de Jésus (Luc, 1, 21-35) Marie rend visite à Elizabeth, future mère de Jean qui annoncera le Messie (Luc, 1, 3955). Elle accouche de Jésus (Matthieu, 2, 1-6, Luc 2, 4- 7) etc.

Mais les évangélistes ont entouré la naissance de Jésus d'histoires merveilleuses, comme l'apparition de l'étoile ou la visite des mages : il s'agit, comme nous le montrerons dans la seconde partie de cet ouvrage, d'éléments empruntés au paganisme.

Dans ce chapitre, nous nous arrêterons au récit de Luc qui fait accoucher Marie dans une étable (crèche).

''Pendant qu'ils étaient là, le temps où Marie devait accoucher arriva. Et elle enfanta son fils premier-né. Elle l'emmaillota et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie'' (2, 6-7).

Ce détail est à l'origine de la mise en scène de la crèche de Noël et de tout le folklore qui l'entoure : Jésus placé dans une auge, entouré de ses parents, réchauffé par le boeuf et l'âne, avec les mages et les bergers qui l'adorent.

D'autres versions de la naissance de Jésus figurent dans des Evangiles apocryphes.

Celle du Pseudo-Matthieu le fait naître dans un cadre plus conforme à la réalité, celle du milieu palestinien.

''Or, il arriva que le troisième jour de leur voyage, Marie était fatiguée dans le désert par suite de l'ardeur excessive du soleil, et voyant un palmier, elle dit à Joseph : ''Je vais me reposer un peu sous son ombre''. Et Joseph s'empressa de la conduire du palmier et la fit descendre de sa monture. Lorsque Marie se fut assise, elle leva les yeux vers la cime du palmier, et, voyant qu'elle était chargée de fruits, elle dit à Joseph : ''Je voudrais, si la chose était possible, goûter des fruits de ce palmier... Alors, l'enfant Jésus qui reposait, la figure sereine, sur les genoux de sa mère, dit au palmier :

''Arbre, incline-toi et nourris ma mère de tes fruits.'' Et, à cette parole, le palmier inclina aussitôt sa cime jusqu'aux pieds de Marie, et ils y cueillirent des fruits, dont ils se rassasièrent tous (...) Alors Jésus dit au palmier : ''Redresse-toi, palmier... Ouvre de tes racines la source qui est cachée sous terre, et qu'il en coule assez d'eau pour étancher notre soif''. Et aussitôt, le palmier se redressa, et d'entre ses racines jaillirent des sources d'une eau très limpide, très fraîche et d'une douceur extrême. Et voyant ces sources, ils se réjouirent beaucoup et ils se désaltérèrent avec toutes les bêtes de somme et ils rendirent grâce à Dieu''. (Evangiles

apocryphes, par Ch. Michel et P. Peeters)

Cette version est celle qui se rapproche le plus du récit coranique de la nativité, qui fait naître également Jésus dans un cadre palestinien, sous un palmier..

'' Elle est devenue donc enceinte (de l'enfant) et s'est retirée avec lui, dans un lieu éloigné. Les douleurs de l'enfantement l'ont surprise au pied d'un palmier. Elle dit : ''Malheur à moi ! Que n'ai-je péri avant cela ! J'aurais alors sombré dans l'oubli !''.

(Une voix) 'a appelée , au-dessous d'elle : ''Ne sois pas attristée ! ton Seigneur a placé près de toi une source. Secoue vers toi le tronc du palmier : des dattes fraîches et mures sur toi. Rassasie-toi et désaltère-toi et que ton oeil se réjouisse ! si tu aperçois un homme, dis : ''J'ai voué un jeûne au Miséricordieux, je n'adresserai la parole à aucun être humain.'' Puis elle est allée avec (l'enfant), auprès des siens.

(Sourate 19 v. 22-27)

Les juifs n'ont pas manqué d'exploiter la naissance virginale dans leur polémique contre les chrétiens. Au 2ième siècle, ils faisaient encore un parallélisme déplaisant entre les mythes païens et la naissance de Jésus, comparée à Persée née d'une vierge, Danaé, fécondée par une pluie d'or. Dans son Apologie, Justin parle de cette calomnie et l'assimile à une manoeuvre du Diable, qui veut égarer les croyants.

Les juifs comme les païens ont également porté atteinte à l'honneur de Marie, en en faisant une femme adultère, voire, selon le témoignage de Tertullien, en prostituée. Le Talmud de Jérusalem va même trouver un nom au père de Jésus, un soldat romain du nom de Panther ou Pandera… De toutes façons, affirmaient les juifs, si Jésus n'était pas le fils de Joseph, il ne pouvait qu'être un enfant adultérin. Ces allégations mensongères ont longtemps indisposé les chrétiens qui n'avaient, pour défendre la conception virginale, que leur foi. Signalons que si les Evangiles de Matthieu et de Luc précisent que Jésus est bien né d'une vierge (tout en lui établissant des généalogies par un père humain, Joseph),

l'Evangile de Marc ne fait pas allusion à la naissance virginale :

immédiatement après avoir parlé de la prédication de Jean-Baptiste, l'auteur montre Jésus adulte : ''Il vient de Nazareth en Galilée et fut baptisé par Jean dans le Jourdain'' (1, 9). Paul également n'accorde pas d'importance à la naissance virginale, puisqu'il ne l'évoque pas. Ainsi par exemple, quand il parle de la mère de Jésus, il parle d'une femme et non d'une Vierge :

'' (…) mais lorsque les temps furent accomplis, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme, née sous la loi, pour que nous recevions l'adoption…'' (Galates, 4, 4)

auprès

Faut-il croire que cette caractéristique de la vie de Jésus n'a pas prévalu aux premiers temps du christianisme ?

La naissance miraculeuse de Jésus sert de prétexte pour annoncer sa divinité. 7-le ''père'' de Jésus

Nous nous sommes déjà posé la question : comment Jésus, que l'on prétend né d'une vierge peut-il avoir un père terrestre ? La tradition parle parfois d'un ''père nourricier'', qui a pris Jésus en charge, mais la même tradition parle bien d'un père et les Evangiles établissent la généalogie de Jésus à partir de ce père.

''Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé Christ'' (Matthieu, 1, 16) '' (Jésus) était, comme on le pensait, fils de Joseph, fils d'Héli, fils de Matthath…'' (Luc, 3, 23).

La tradition donne Joseph comme charpentier. Ainsi, dans Matthieu, les gens apprenant le retour de Jésus s'interrogent : ''D'où lui viennent cette sagesse et ces miracles ? N'est-ce pas le fils du charpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ?

Et ses frères Jacques, Joseph, Simon et Jude ?'' (13, 55), Dans Marc, le passage est repris tel quel, mais ce n'est pas Joseph qui est charpentier mais Jésus : ''Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ? Et comment de tels miracles se font-ils par ses mains ?

N'est-ce pas le charpentier fils de Marie, le frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon ?'' (6, 3). Ce père humain que l'on donne à Jésus, les Evangélistes semblent très peu renseignés sur son cas : on ignore même, dans les généalogies le nom de son père, puisque Matthieu donne Jacob (1, 16) et Luc, Héli (3, 23).

8-les ''frères'' et ''soeurs'' de Jésus

En acceptant la naissance virginale, on ne peut accepter de frères et de soeurs pour Jésus. Pourtant les Evangiles lui attribuent des frères et des soeurs. Dans la citation que nous faisons de Marc (voir plus haut) on donne même les noms des frères : N'est-ce pas le charpentier fils de Marie, le frère de Jacques, de Joses, de Jude et de Simon ? Et ses soeurs ne sont-elles pas ici parmi nous ? '' (6, 3). Jean, lui, ne fait que citer les frères, avec la mère de Jésus et ses disciples : ''Après cela, il descendit à Capernaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de jours'' (2, 12).

Les textes indiquent ces frères et soeurs comme des frères utérins de Jésus qui

partagent non seulement la même mère mais aussi le même père. Une fois encore, c'est en contradiction avec l'épisode de la naissance virginale !

Les auteurs chrétiens de l'antiquité ont tenté de concilier les textes avec cet épisode en proposant des explications : Jésus serait le premier né de Marie et de Joseph, qui ont eu ensuite d'autres enfants (Helvidius), les frères et les soeurs de Jésus seraient les enfants d'un premier lit de Joseph (Epiphane), les prétendus frères et soeurs de Jésus seraient des cousins et des cousines de Jésus, le terme sémitique ''frère'' et ''soeur'' étant pris dans un sens très large (Saint Jérôme). Ces explications ne se fondent bien sûr sur aucun fait historique.

La naissance virginale de Jésus exclut le fait, ainsi que l'enseignent les Evangiles, qu'il ait eu un père, des frères et des soeurs.

9-l'enfance et la jeunesse de Jésus

Les Evangiles donnent peu de renseignements sur l'enfance de Jésus. Matthieu, après avoir fait revenir d'Egypte Marie, Jésus et Joseph, les installe à Nazareth :

''(Joseph) divinement averti en songe, se retira dans le territoire de la Galilée et vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, afin que s'accomplisse ce qui avait été annoncé par les prophètes : il sera appelée Nazaréen''

puis passe tout de suite à la prédication de Jean Baptiste et au baptême de Jésus, devenu adulte : ''Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain vers Jean pour être baptisé par lui'' (2,22-23 et 3, 13)

Marc ne fait aucune mention ni de la naissance de Jésus ni de son enfance. Il commence immédiatement son Evangile par la prédication de Jean, puis passe au baptême de Jésus. Luc résume toute l'enfance et la jeunesse du Messie dans une phrase : ''Or, le petit enfant grandissait et se fortifiait, il était rempli de sagesse et la grâce de Dieu était sur lui'' (2, 40).

Luc indique que, selon la coutume juive, Jésus a été circoncis le huitième jour de sa naissance, et il a été présenté au temple, à Jérusalem, pour être consacré, en tant que premier-né mâle, à Dieu. L'épisode du temple fait déjà de Jésus un enfant à l'intelligence précoce :

''Ses parents allaient chaque année à Jérusalem, pour la fête de la Pâque. Lorsqu'il eut douze ans, ils y montèrent selon la coutume de la fête. Puis, quand les jours furent écoulés, et qu'ils retournèrent, l'enfant Jésus resta à Jérusalem, mais ses parents ne s'en aperçurent pas. Pensant qu'il était avec leurs compagnons de voyage, ils firent une journée de chemin et le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances.

Mais ils ne le trouvèrent pas et retournèrent à Jérusalem en le cherchant. Au bout de trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant les questionnant. Tous ceux qui l'entendaient étaient surpris de son intelligence et de ses réponses'' (2, 41-48).

Rien d'étonnant pour un futur prophète, qui a reçu de Dieu l'intelligence. Mais en fait, tout le passage ne vise qu'à une chose : montrer que Jésus est le Fils de Dieu et que c'est à ce titre, et non au titre de simple prophète, qu'il reçoit son inspiration :

''Quand ses parents le virent, ils furent saisis d'étonnement ; sa mère lui dit : enfant, pourquoi nous as-tu fait cela ? Voici que ton père et moi nous te cherchons avec angoisse. Il leur dit : pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ? Mais ils ne comprirent pas la parole qu'il leur disait'' (ibidem, 48-49). Le passage a tout l'air d'avoir été composé rien que pour soutenir cette idée.

On ignore si Jésus savait lire et écrire mais il ne devait pas être illettré, même s'il appartenait à une famille modeste. On sait que l'Ancien Testament recommandait l'enseignement des Ecritures aux enfants. Ainsi : ''Vous mettrez dans votre coeur et dans votre âme mes paroles que voilà… Vous les enseignerez à vos fils et vous leur en parlerez quand tu seras assis dans ta maison, quand tu seras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras'' (Deutéronome, 11, 18-19).

L'instruction était assurée par le père de famille, ainsi que l'indique le passage cité cidessus, mais aussi dans des écoles et au temple où on apprenait les Ecritures. On a supposé aussi qu'il existait, au temps de Jésus, un système d'écoles mais on ignore si Jésus en a fréquenté une ou non.

On a supposé aussi que Jésus avait fréquenté une école de rabbins, ce qui montrait sa connaissance de l'Ancien Testament, mais cette assertion est contredite par les Evangiles. Ne voit-on pas des gens s'étonner de son savoir ? Ainsi, dans Marc :

''Quand le sabbat fut venu, il se mit à enseigner dans la synagogue. Ses nombreux auditeurs étaient étonnés et disaient : d'où cela lui vient-il ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ?'' (6, 2)

Si Jésus avait suivi un enseignement supérieur, il n'aurait pas suscité de telles interrogations !

Nous ne reviendrons pas ici sur la langue dans laquelle Jésus lisait les Ecritures : même si on suppose qu'il connaissait l'hébreu, c'est en araméen, dans sa langue maternelle qu'il a acquis son savoir et qu'il va prêcher. D'ailleurs, les Evangélistes n'hésitent pas à mettre dans sa bouche des phrases en araméen, ce qui peut

correspondre à une ancienne tradition conservée dans les textes grecs. Ainsi le cri de détresse, supposé lancé sur la croix : '' Eloï, Eloï, lama sabaqtani, ce qui se traduit''mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?'' (Marc, 15, 34), ou , ressuscitant la fille du chef de la synagogue, il s'adresse à elle dans sa langue : ''Il saisit l'enfant par la main et lui dit :

talitha koumi, ce qui se traduit par : jeune fille lève-toi...'' (Marc 5, 41)

On a supposé parfois que Jésus parlait le grec ou qu'il lisait la Septante en grec :

aucune source ne l'indique. En tout cas son enseignement comme ses paraboles sont empreintes d'un esprit tout sémitique que le texte grec des Evangiles n'est pas arrivé à effacer.

Qu'il ait fréquenté une école ou pas, qu'il ait été lettré ou pas, Jésus, en tant que prophète était, dans la tradition monothéiste, rempli de l'esprit de Dieu. C'est aussi le cas de Mohammed, le prophète illettré -ummi- qui succédera à Jésus et recevra de Dieu le Coran.

Rien de surprenant que Jésus, ait fait preuve d'une intelligence précoce, mais l'épisode le montrant, enseignant à douze ans la Thora ne vise qu'à une chose :

montrer qu'il est le Fils de Dieu et que c'est à ce titre, et non au titre de simple prophète, qu'il reçoit son inspiration.

10-la prédication de Jean

La prédication de Jésus a été précédée par celle de Jean-Baptiste qui a annoncé sa mission prophétique.

Matthieu présente Jean Baptiste sous les traits d'un ascète : ''Il avait des vêtements de poils de chameau et une ceinture de cuir autour des reins. Il se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage'' (3, 4).

Luc rapporte la naissance miraculeuse de Jean né, par la volonté divine, d'un couple de vieillards pieux dont la femme était stérile. L'époux, Zacharie, était sacrificateur au temple, et un jour, il y entra, pour un rite, alors que la foule attend dehors.

''Alors lui apparut un ange du Seigneur, debout à droite de l'autel des parfums.

Zacharie fut troublé et la crainte s'empara de lui. Mais l'ange lui dit : sois sans crainte Zacharie car ta prière a été exaucée. Ta femme, Elizabeth t'enfantera un fils et tu l'appelleras du nom de Jean... Il sera grand devant le Seigneur, il ne boira ni vin ni boisson enivrante, il sera rempli de l'Esprit Saint dès le sein de sa mère et

ramènera beaucoup de fils d'Israël au Seigneur leur Dieu... Zacharie dit à l'ange : A quoi reconnaîtrai-je cela ? Car je suis vieux et ma femme est d'un âge avancé. L'ange lui répondit : Voici tu seras muet, et tu ne pourras parler jusqu'au jour où cela se produira, parce que tu n'as pas cru à mes paroles qui s'accompliront en leur temps. (Il ne put parler à la foule et demeura muet.) Lorsque ses jours de service furent achevés, il retourna dans sa maison. Quelques temps après, sa femme Elizabeth devint enceinte.'' (1, 5-25

Le Coran rapporte également l'histoire du prophète Jean (Yahia en arabe).

''C'est là (dans le temple) que Zacharie a invoqué son Seigneur et a dit : ? mon Seigneur, donne-moi de Ta part une bonne descendance car Tu es Celui qui entends les invocations.''Alors les Anges ont appelé (Zacharie) alors qu'il était debout, en train de prier dans le sanctuaire. Dieu t'annonce la naissance de Jean, authentifiant une Parole de Dieu (Jésus). Il sera un Maître, un chaste, un prophète parmi les vertueux. Il dit : ? mon Seigneur, comment pourrai-je avoir un garçon alors que j'ai pris de l'âge et que ma femme est stérile. (Dieu) dit : ''C'est ainsi !''

Dieu fait ce qu'Il veut. (Zacharie) dit : Mon Seigneur, donne-moi un signe. Il dit :

ton signe est que tu ne parleras pas aux gens que par gestes. Invoque abondamment ton Seigneur, et glorifie-le de la tombée de la nuit au lever du jour''' (Sourate 3, La Famille de 'Imrân, v. 38-41)

Certains auteurs pensent que le personnage de Jean est mythique et qu'il a été créé par les Evangélistes dans le seul but d'annoncer la prédication de Jésus. Mais son existence est prouvée puisque, en dehors des Evangiles, nous disposons du témoignage du chroniqueur juif, Joseph (Antiquités juives, 18, 5,2). Joseph, évoquant la défaite d'Hérode devant Arétas, le roi des Nabatéens, écrit que ses sujets croyaient qu'il avait été châtié pour avoir mis à mort ce Jean, un homme de bien, qui donnait de bons conseils aux juifs et les incitait à la piété. Il administrait aussi aux gens le baptême pour purifier les âmes de leurs péchés.

Le baptême dont parle Joseph correspond aux rites de purification de la religion juive, tels que prescrits par le Lévitique, qui recommande de se laver après chaque souillure, notamment les rapports sexuels.

On sait qu'au début de l'ère chrétienne, les rituels de purification étaient poussés à l'extrême dans les milieux juifs rigoristes. Une secte comme celle des Esséniens allait jusqu'à prescrire un bain rituel avant chaque repas. Les ablutions étaient également courantes chez les ascètes et Joseph lui-même rapporte qu'il a passé trois années auprès d'un ermite du nom de Bannos qui se nourrissait de fruits et pratiquait des ablutions fréquentes.

Rien à avoir avec le baptême chrétien, rite de conversion à une nouvelle religion.

D'ailleurs les auteurs des Evangiles eux-mêmes soulignent la différence des deux baptêmes : '' (Jean dit) Moi je vous baptise dans l'eau en vue de la repentance, mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi... Lui vous baptisera d'Esprit Saint et de feu'' (Matthieu, 3, 11). Jésus se fait quand même baptiser par Jean : c'est une façon de reconnaître la mission de l'ascète et en même temps d'y mettre fin : après ce baptême, en effet, Jean va s'éclipser et laisser toute la place à Jésus... D'ailleurs, Matthieu ne manque pas de souligner la supériorité de Jésus sur Jean. C'est Jean qui baptise, mais quand Jésus vient lui demander le baptême, il refuse de le lui administrer, parce qu'il pense que c'est lui qui doit le baptiser :

''C'est moi qui ai besoin d'être baptisé par toi et c'est toi qui viens à moi ! Jésus lui répondit : laisse faire maintenant car il est convenable que nous accomplissons ainsi toute justice. Alors, Jean le laissa faire...'' (3, 11-15).

Si le baptême est le rite qui purifie des péchés, il marque, pour Jésus, son accession au statut d'Homme-dieu :

''Aussitôt baptisé, Jésus sortit de l'eau. Et voici : les cieux s'ouvrirent, il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici qu'une voix fit entendre des cieux ces paroles : celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection'' (Matthieu, 3, 16-17)

''Au moment où il sortait de l'eau, il vit les cieux s'ouvrir et l'Esprit descendre sur lui comme une colombe. Et une voix (se fit entendre des cieux) : tu es mon Fils bien-aimé, objet de mon affection'' (Marc, 1, 10-11)

''...et l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe. Et il vint une voix du ciel : tu es mon Fils bien-aimé, objet de mon affection'' (Luc, 3, 22)

Quand au quatrième Evangile, Jésus est salué en ces termes par Jean : ''Voici l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde'' (Jean, 1, 29). Le baptême est ici lié à la Rédemption, c'est-à-dire au rachat du péché originel. Ici aussi est proclamée la divinité de Jésus : ''Et moi, j'ai vu et j'ai rendu témoignage que c'est lui le Fils de Dieu'' (idem, 1, 34)

Cette scène du baptême de Jésus a été contestée. On sait que l'Evangile de Marcion (rangé au rang des apocryphes) ne la mentionne pas, puisqu'il annonce la prédication de Jésus par sa descente à Capernahum. Des auteurs pensent même que la première rédaction de Jean ne comportait pas de scène de baptême et n'évoquait même pas le Baptiste. On peut penser ici à un rituel païen, notamment dans le culte de Mithra qui, chez les premiers chrétiens va remplacer la circoncision et devenir le moyen d'agrégation à la nouvelle religion.

L'épisode du baptême de Jésus n'a-t-il pas été inventé par les auteurs des

Evangiles pour justifier ce qui allait devenir le rite de conversion au christianisme ?

11-la tentation

Jésus a-t-il commencé sa prédication après l'arrestation et la mise à mort de Jean ?

Matthieu et Marc le soutiennent :

''Lorsqu'il eut appris que Jean avait été livré, Jésus se retira dans la Galilée...'', (Matthieu, 4, 12) ''Après que Jean eut été livré Jésus alla dans la Galilée...'' (Marc, 1, 14). Après l'épisode du baptême de Jésus, Luc ne mentionne plus Jean. Par contre, les trois auteurs s'accordent pour faire précéder la mission de Jésus par une retraite dans le désert où Satan va le tenter.

C'est Luc qui développe cet épisode, mettant en scène une sorte de combat entre Jésus et le diable : ''Il fut tenté par le diable pendant quarante jours. Il ne mangea rien durant ces jours-là et, quand ils furent achevés, il eut faim. Alors le diable lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, dis à cette pierre de devenir du pain. Et Jésus lui répondit : Il est écrit :

l'homme ne vivra pas de pain seulement. Le diable l'emmena plus haut, lui montra en un instant tous les royaumes du monde et lui dit : Je te donnerai tout ce pouvoir et la gloire de ces royaumes, car elle m'a été remise, et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi. Jésus lui répondit : il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et, à lui seul, tu rendras un culte. Le diable le conduisit encore à Jérusalem, le plaça sur le haut du temple et lui dit : Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas... Jésus lui répondit : Il est dit : Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu. Après avoir achevé de le tenter, le diable s'éloigna de lui jusqu'à une autre occasion'' (4, 1-13).

On peut admettre l'authenticité de l'épisode de la tentation, parce que, dans la tradition monothéiste, les prophètes sont souvent confrontés à Satan qui cherche à les détourner de la vérité (ainsi l'épisode des pseudo-versets faisant l'éloge des déesses al-Lât et al 'Uzza, que Satan a tenté d'insuffler au prophète Mohammed) mais cet épisode a des visées symboliques certaines : il importe qu'avant de prendre sa mission, le Messie doit vaincre Satan, qui incarne le mal et le péché originel, quant au chiffre de quarante jours, il est fréquemment cité dans l'Ancien Testament, pour indiquer une période d'épreuve et d'endurance. Rappelons aussi que dans la mythologie juive, le désert est un lieu habité par les puissances mauvaises, il en était de même dans les croyances égyptiennes. L'épisode de la tentation sert aussi de prétexte pour asseoir la divinité du Christ et son pouvoir sur toutes les forces de la création. Les réponses de Jésus au diable sont tirées de Deutéronome et des Psaumes, notamment la dernière réplique : Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu, où Jésus s'assimile à Dieu.

L'épisode de la tentation ne manque pas de rappeler celle de Zarathoustra, le prophète et réformateur perse, fondateur du mazdéisme, qui, comme Jésus, a été confronté (à l'âge de trente ans) à Angra Mainya, le principe du mal, qui lui proposait de dominer le monde à condition de renoncer à la loi et au dieu suprême, Ahura Mazda, le Seigneur Sage. Comme Jésus, rempli de l'Esprit Saint, Zarathoustra, rempli du Vohu Mana (terme signifiant également Esprit Saint) a fait fuir le mal.

L'épisode de la tentation apparaît dès lors comme un prétexte pour affirmer la divinité de Jésus.

Dans l'Evangile de Marc, un curieux passage est rapporté sur les débuts de l'activité de Jésus : sa famille croit qu'il est devenu fou : ''A cette nouvelle (la prédication), les gens de sa parenté vinrent pour se saisir de lui car il disait : il a perdu le sens... survinrent sa mère et ses frères, qui se tenant dehors, l'envoyèrent appeler'' (3, 21 et 31). Si les frères n'ont pu être tenu au courant de la mission de Jésus, sa mère, Marie, doit savoir que son fils est destiné à être un prophète : il est vrai que Marc ne reproduit ni l'annonce faite par l'Ange à Marie ni la naissance miraculeuse de Jésus, mais il entre en contradiction avec les autres Evangiles et l'enseignement de l'Eglise, qui mettent en exergue ces épisodes.

12-la prédication de Jésus

Quel accueil a reçu la prédication de Jésus auprès de son peuple ?

Si on croit Marc, cette prédication a été accueillie avec enthousiasme par les foules.

''Sa renommée se répandit aussitôt dans toute la région de la Galilée'' (1, 28), ''Jésus se retira vers la mer avec ses disciples. Une grande multitude le suivit, venue de Galilée, de Judée, de Jérusalem, d'Idumée, de Transjordanie et des environs de Tyr et Sidon... Une grande multitude, apprenant tout ce qu'il faisait, vint à lui...'' (2, 7-8).

Toujours dans Marc, Jésus fuit dans les lieux déserts la foule de ses admirateurs et il est rejoint (1, 45), il traverse en bateau le lac et trouve une grande foule qui l'attend sur l'autre rive (5, 21). La foule des admirateurs qui le suit l'évangéliste l'estime à cinq mille personnes- a faim : pour elle, il réalise le miracle de la multiplication des pains (6, 35-44). Luc aussi parle d'une foule nombreuse, accourue pour écouter le Maître :

''(...) les gens s'étant rassemblés par milliers, au point de s'écraser les uns les autres...'' (12, 1). Même Jean, qui s'écarte des synoptiques, parle de succès : ''Lorsqu'il arriva en Galilée, les Galiléens l'accueillirent parce qu'il avaient vu tout

ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la fête'' (4, 45), après le miracle de la multiplication des pains, la foule l'a cherché au bord de la mer, et, comme il est parti, l'a suivi et l'a retrouvé sur l'autre rive (6, 22 et suivants). La même foule a, tenté, auparavant, de saisir de lui pour en faire un roi, et Jésus a dû se dérober...

Ce succès est démenti par d'autres passages où Jésus cumule échec sur échec dans ses tentatives de convertir les foules.

Dans Matthieu, on lit que dans la Galilée, donnée pourtant comme le centre de sa prédication, il ne parvient pas à convertir la foule (en contradiction avec le passage de Jean, cité plus haut) :.

''Alors, il se mit à faire des reproches sévères aux villes dans lesquelles avaient lieu la plupart des miracles, parce qu'elles ne s'étaient pas repenties. Malheur à toi Chorazin ! Malheur à toi Bethsaida !... Et toi, Capernaüm, seras-tu élevée jusqu'au ciel ? (Non) tu seras abaissée jusqu'au séjour des morts...'' (11, 20-24)

Jusqu'à Nazareth, considérée comme sa patrie, qui refuse de l'accueillir :

''Ils se levèrent, le poussèrent hors de la ville et le menèrent jusqu'à un escarpement de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie afin de le précipiter en bas. Mais lui, passant au milieu d'eux, s'en alla'' (Luc, 4, 29).

Jésus envoyant ses disciples répandre son message s'exclame : ''Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups !'' (Luc, 10, 3)

Quant à la foule de Jérusalem, elle lui préférera l'émeutier Barabbas : ''La foule monta et elle demanda ce qu'il avait l'habitude de faire pour elle. Pilate leur répondit :

Voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs (Jésus) ? Car il savait que c'était par jalousie que les principaux sacrificateurs l'avaient livré. Mais les principaux sacrificateurs soulevèrent la foule pour que Pilate leur relâche plutôt Barabbas... ''

(Marc, 14, 15)

Le ressentiment de Jean contre les juifs provient certainement de ce refus de croire en Jésus. C'est le cas du long passage, figurant en 8, 31-59, où les juifs se réclamant d'Abraham et de Dieu s'entendent répliquer : ''Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir le désir de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce que la vérité n'est pas en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, ses paroles viennent de lui-même car il est menteur et le père du mensonge'' (8, 44).

Les Evangiles montrent Jésus confronté à des adversaires, qui non seulement

refusent de croire en lui mais cherchent, par leurs questions, à lui faire perdre son crédit. C'est, par exemple, l'épisode du tribut de César : faut-il payer l'impôt à l'envahisseur romain ou refuser de le payer ? En donnant une réponse affirmative, Jésus se mettait sur le dos les Juifs purs, qui refusent de verser des impôts à l'envahisseur, en donnant une réponse négative, il déclare la guerre aux Romains.

''Il vinrent lui dire : Maître, nous savons que tu es vrai et que tu ne redoutes personne ; car tu ne regardes pas à l'apparence des hommes, et tu enseignes la voie de Dieu selon la vérité. Est-il permis de payer le tribut à César ? Devons-nous payer ou ne pas payer ? Jésus, qui connaissait leur hypocrisie, leur répondit : pourquoi me mettez-vous à l'épreuve ? Apportez-moi un denier afin que je le voie. Ils en apportèrent un ; et Jésus leur demanda : de qui sont cette effigie et cette inscription ? De César, lui répondirentils. Alors, il leur dit : Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu...'' (Marc, 13-17)

Jésus en veut particulièrement aux pharisiens, qu'il traite d'hypocrites, mais c'est, aux dires des Evangélistes, tous les docteurs d'Israël qui se liguent contre lui pour le faire périr. Et c'est le Sanhédrin qui le condamnera à mort.

Même si on peut douter de l'authenticité des passages, ils montrent clairement que les auteurs des Evangiles reconnaissaient l'échec de Jésus, qui n'a pas réussi à convertir les juifs.

Ses disciples rencontreront à leur tour des difficultés quand, après la disparition de leur maître, ils vont se mettre à répandre sa parole. Cet insuccès en terre palestinienne, le pays d'origine du Messie, va les inciter à quitter le Moyen-Orient. C'est donc en terre étrangère que la prédication se fera, c'est aussi en terre étrangère, au milieu des Gentils, que seront écrits les Evangiles et que se formera le christianisme.

Le christianisme : une nouvelle religion, qui se réclame de la tradition des prophètes de l'Ancien Testament, mais qui, arrachée au terreau monothéiste, sera obligée, pour assurer sa survie, de se plier aux us et croyances de la gentilité !

13-aspect extérieur et tempérament

En l'absence de témoignages directs, on ignore l'aspect extérieur de Jésus. Tout ce qui a été produit relève de la légende. Dans leurs multiples remaniements, les Evangiles n'on gardé aucun souvenir de l'apparence du prophète. Pourtant, des auteurs chrétiens, en s'appuyant sur des passages de l'Ancien Testament, relatifs au Messie, ont supposé que celui-ci serait misérable : ''Qui a cru à ce qui nous était annoncé ? A qui le bras de l'Eternel s'est-il révélé ?

Il s'est élevé devant lui comme un rejeton. Comme une racine qui sort d'une terre

assoiffée ; il n'avait ni apparence, ni éclat pour que nous le regardions, et son aspect n'avait rien pour nous attirer. Méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et habitué à la souffrance, semblable à celui devant qui l'on se voile la face, il était méprisé...'' (Isaïe, 53, 1-3). Les premiers théologiens chrétiens, tels Justin ou Clément d'Alexandrie, Cyprien, Tertullien, n'ont pas manqué de souligner que le Seigneur n'était pas beau, et que la vraie beauté n'est pas celle des corps mais celle de l'Esprit.

Mais il s'est trouvé aussi des auteurs pour célébrer la beauté du Christ. Au passage d'Isaïe, on cite souvent un passage des Psaumes où le Messie ou ce que l'on croit être le Messie- est présenté à son avantage : ''Tu es le plus beau des fils d'homme, la grâce est répandue sur tes lèvres. C'est pourquoi Dieu t'a béni pour toujours...'' (Psaumes, 45, 3). La statuaire et la peinture représenteront souvent le Christ sous son meilleur jour. On cite aussi, un portrait qui daterait de la période de Jésus et qui est attribué au gouverneur romain de Jérusalem, un certain Publius Lentulus :

''Ici a paru de nos jours et ici vit encore un homme de grand pouvoir appelé Jésus-Christ. Le peuple le nomme prophète de vérité, ses disciples fils de Dieu. Il ressuscite les morts, guérit les infirmités. C'est par la stature, un homme de taille médiocrement élevée et bien proportionnée. Il a un visage vénérable, tel que ceux qui le regardent peuvent à la fois craindre et aimer. Ses cheveux sont de la couleur de la noisette mûre, plats presque jusqu'aux oreilles, mais, au-dessus des oreilles, ondoyants et bouclés, avec un léger reflet bleuâtre et vif ; ils flottent sur les épaules. Ils sont partagés en deux sur le sommet de la tête à la manière des gens de Nazareth. Son front est uni et très serein, avec un visage sans ride ni tache, embelli par un teint (légèrement) rouge. Son nez et sa bouche sont sans défaut. Sa barbe est abondante (et intacte), de la couleur de ses cheveux, pas longue, mais divisée au menton. Sa physionomie respire la simplicité et la maturité ; ses yeux sont changeants et brillants. Il est terrible dans ses réprimandes, doux et aimable dans ses admonitions, enjoué sans cesser d'être grave.

On ne l'a jamais vu rire, mais souvent pleurer. Sa stature est élancée et droite ; ses mains et ses bras sont beaux à regarder. Sa conversation est grave, rare et modeste.

C'est le plus beau des enfants des hommes'' (cité par Guignebert)

Le document est bien sûr un faux, puisque, au temps de Jésus, il n'y avait pas de gouverneur de Jérusalem et l'histoire ne garde pas de trace d'un Publius Lentulus. La lettre, censée être adressée au sénat et au peuple de Rome, ne semble avoir d'autre but qu'apologétique : pourquoi un fonctionnaire romain présenterait-il de la sorte, un ''illuminé juif'', qui, au temps de la prédication, pouvait constituer un

danger pour les Romains en Palestine ? On pense que ce portrait a été forgé vers le 14ième siècle. On a supposé que l'écrit pouvait s'inspirer d'un écrit plus ancien, qui daterait de la période de Jésus. On a pensé qu'il pouvait s'agir d'un signalement, provenant du mandat d'amener que Pilate a lancé contre Jésus. Mais si une pièce de ce genre avait réellement existé, les auteurs chrétiens de l'Antiquité n'auraient pas manqué de la citer et de l'utiliser pour établir le portrait de Jésus. Cela aurait évité la querelle entre les partisans de la ''laideur du Seigneur'' et de sa ''beauté'' !

Aujourd'hui, le cinéma, après la peinture, a voulu donner une forme à Jésus : les personnages sont variés, allant du type oriental au type européen, mais ici aussi, les représentations ne s'appuient sur aucune source fiable. Rappelons que dans l'Islam, la représentation des prophètes est interdite, aussi bien dans les arts qu'au cinéma : il s'agit d'êtres exceptionnels, porteurs de la parole divine, qu'un humain ne saurait représenter.

Si les portraits physiques de Jésus ne sont pas fiables, que penser de son caractère ? Les Evangiles qui sont notre source principale, ont été trop manipulés pour constituer à leur tour des documents fiables. C'est pourtant en s'appuyant sur ce genre de textes que défenseurs et adversaires du christianisme, ont tenté de relever des traits du caractère de Jésus.

Les défenseurs du christianisme n'ont pas manqué de relever la douceur de Jésus, son abnégation, sa bienveillance pour les pauvres, les enfants, son amour des hommes.

Dans le Dictionnaire de la Littérature chrétienne, Migne, écrit : ''Pour détruire dans les hommes l'amour de la personnalité, le Christ prêche le dépouillement volontaire, l'abnégation et le sacrifice. Il élève l'esprit en abaissant la chair, parce que les exigences de la chair déprime et embarrassent l'esprit...''. Notons cependant, que le Jésus des Evangiles ne penche pas, comme on a tendance à le croire, à cette forme d'ascétisme rigoureux. Ainsi Jésus n'est pas contre le mariage : ''Mais au commencement de la création, Dieu fit l'homme et la femme. C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et les deux (époux) deviendront une seule chair.

Ainsi, ils ne sont plus deux, mais une seule chair'' (Marc, 10, 6-8). Il a autorisé toutes sortes d'aliments : ''Il n'est rien qui du dehors entre dans l'homme qui puisse le rendre impur, mais ce qui sort de l'homme, voilà ce qui le rend impur'' (Marc, 7, 15), ''Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant et l'on dit : c'est un homme qui fait bonne chair et un buveur de vin, un ami des péagers et des pécheurs. Mais la sagesse a été justifiée par ses oeuvres'' (Matthieu, 11, 19) etc. Cette philosophie de la vie, qui accorde autant d'importance à la vie spirituelle qu'à la vie matérielle, ce juste milieu auquel l'Islam appelle ses fidèles, a bien pu

être celle du Jésus authentique.

Les adversaires du christianisme n'ont pas manqué, en utilisant les textes des Evangiles, de mettre en exergue la mégalomanie de Jésus, voire sa démence : il se prenait pour le Fils de Dieu et pour Dieu lui-même, il annonce son retour triomphal, il se prend pour celui qui jugera l'Univers... Prétentieux, sujet aux hallucinations (épisode de la tentation et de la Transfiguration), colérique (réplique aux pharisiens, malédiction des villes incrédules) insanité (épisode de la malédiction du figuier), masochisme (''Si ton oeil droit est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi... Matthieu, 5, 29) etc. Rappelons que le Coran, qui ne donne pas de détails physiques sur Jésus (il ne le fait pour aucun prophète) retient quelque traits de caractère :

''Il parlera aux gens dans le berceau et sera, dans son âge mûr, du nombre des vertueux''' (Sourate 3, v. 46) ''Il m'a remis le Livre et a fait de moi un prophète. Il m'a béni partout où je serai. Il m'a recommandé, tant que je serai vivant, de m'acquitter de la prière et de l'aumône légale (zakât) ainsi que la bonté envers ma mère. Il n'a fait de moi ni un violent ni un misérable. Que la paix soit sur moi au jour de ma naissance, au jour de ma mort et au jour de ma résurrection.'' (Sourate 19 v. 30-33 ?)

On a parlé aussi de maladies diverses dont Jésus aurait souffert : anémie qui le rend incapable de porter sa croix, tuberculose révélée par le coup de lance du romain qui provoque un épanchement pleurétique, trouble du système vasomoteur avec la sueur de sang etc. etc.

Ces critiques, comme les éloges, s'appuient sur des sources peu fiables : elles ne peuvent donc servir de témoignages sur le tempérament de Jésus.

Si on ignore l'apparence physique de Jésus comme les traits essentiels de son caractère, c'est parce que les sources dont nous disposons sont peu crédibles. Les Evangiles sur lesquels on s'appuie ont subi trop de manipulations pour servir à une connaissance réelle du Messie.

14-les miracles Les origines du christianisme 14-les miracles

Si la tradition monothéiste admet le miracle, c'est parce qu'il constitue un signe de la puissance de Dieu. Le thaumaturge n'agit pas de son propre chef mais sur autorisation de Dieu et ce, non pour en tirer gloire, mais pour amener les incrédules à la foi.

Des incroyants, tels les magiciens de Babylone ou les prêtres d'Egypte, peuvent réaliser également des prodiges, mais ces prodiges ne constituent pas, comme les miracles des prophètes, des signes de vie : leurs actes sont inspirés par le démon, pour tromper les hommes.

Les Evangiles, qu'ils soient canoniques ou apocryphes, rapportent de nombreux miracles de Jésus.

Les miracles les plus frappants sont les résurrections : résurrection de la fille de Jaïrus (Matthieu, 9, 18-26 ; Marc, 5-23), résurrection du fils de la veuve de Naïn (Luc, 7, 11- 17) et surtout la résurrection de Lazare (Jean, 11). Signalons tout de même que s'il y a accord entre les Evangiles, sur certains miracles, chacun rapporte des prodiges que l'autre semble ignorer. C'est le cas de la spectaculaire résurrection de Lazare et de multiplication du vin aux noces de Cana que Jean rapporte mais que les autres Evangiles ignorent. De tels miracles, qui ont dû rendre le Maître célèbre, n'ont pu échapper aux évangélistes. A moins que dans le domaine des miracles chaque auteur n'ait sélectionné (et pourquoi pas inventé) les épisodes.

On relèvera cependant un curieux passage de Matthieu ou Jésus refuse de faire des miracles : ''Alors quelques-uns des scribes et des Pharisiens prirent la parole et dirent : Maître, nous voudrions voir un signe de ta part. il leur répondit : une génération mauvaise et adultère recherche un signe, il ne lui sera donné d'autres signes que celui du prophète Jonas. Car, de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du grand poisson, de même le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre'' (12, 38-40).

Luc reprend le même passage, mais sans faire allusion à la résurrection :

''Comme le peuple s'amassait en foule, il se mit à dire : cette génération est une génération mauvaise ; elle cherche un signe ; il ne lui sera donné d'autres signes que celui de Jonas. Car, de même que Jonas fut un signe pour les Ninivites, de même le Fils de l'homme en sera un pour cette génération'' (29-30).

Marc, sans faire allusion à Jonas, parle aussi du refus de faire des miracles :

''Jésus soupira profondément en son esprit et dit : pourquoi cette génération demandet- elle un signe ? En vérité, je vous le dis, il ne sera pas donné de signe à cette génération.'' (8, 12)

Il ne s'agit pas, comme l'indique Segond dans le sous-titre de l'épisode de Matthieu, d'un miracle refusé, mais de tout miracle, puisque c'est la génération, contemporaine de Jésus qui est privée. Faut-il donc conclure que Jésus a refusé de réaliser des miracles, qu'il n'en a pas réalisé, et que le seul miracle est sa résurrection ? C'est le sens de la comparaison avec Jonas : de même que Jonas est resté trois jours dans le ventre du poisson, de même le Messie sera enseveli avant de ressusciter. Ce passage entrerait alors en contradiction avec les autres passages où Jésus réalise des miracles.

Le Coran aussi cite des miracles de Jésus

''Il sera l'Envoyé vers les Fils d'Israël (et leur dira) : ''Je suis vraiment venu à vous avec un signe de votre Seigneur : je façonnerai pour vous à partir de la glaise, comme une forme d'oiseau, je soufflerai dessus et il sera oiseau par la volonté de Dieu. Et je guérirai l'aveugle-né et le lépreux,, je ressusciterai les morts, avec la permission de Dieu. Je vous révèlerai ce que vous mangez et ce que vous amassez dans vos maisons. Il y a bien là un signe pour vous si vous êtes croyants !'' (La Famille de 'Imrân, v. 49)

''? Jésus Fils de Marie, rappelle-toi Mon bienfait envers toi et envers ta mère quand je te soutenais avec l'Esprit Saint. Tu parlais au gens dans le berceau et tu leur parleras adulte. Je t'ai enseigné le Livre, la Sagesse, la Thora et l'Evangile. Tu créais, avec mon autorisation, à partir de l'argile, comme une forme d'oiseau, tu soufflais en elle et, avec mon autorisation, elle devenait oiseau. Tu guérissais le muet et le lépreux, avec mon autorisation, tu ressuscitais les morts, avec mon autorisation. J'ai éloigné de toi les fils d'Israël quand, tu es venu à eux, avec les preuves et que ceux d'entre eux qui n'avaient pas cru avaient dit : ceci n'est qu'une magie évidente.'' (s.5, v.110).

Le miracle des oiseaux façonnés dans de la glaise et prenant vie ne figure pas dans les Evangiles canoniques mais il est cité dans l'Evangile de Thomas l'Israélite ::

''L'enfant Jésus étant âgé de cinq ans, jouait au bord d'une rivière, et il recueillait dans de petites rigoles les eaux qui coulaient, et aussitôt, elles devinrent limpides et claires, et elles obéissaient à sa voix. Ayant fait de la boue, il s'en servit pour façonner douze oiseaux, or, c'était un jour de sabbat. Et beaucoup d'autres enfants étaient là et jouaient avec lui. Un certain juif ayant vu ce que faisait Jésus, et qu'il jouait le jour du sabbat, alla aussitôt, et dit à son père Joseph : ''Voici que ton fils est au bord de la rivière et il a façonné douze oiseaux avec de la boue, et il a profané le sabbat''. Et Joseph vint à cet endroit et, ayant vu ce que Jésus avait fait, il s'écria : ''Pourquoi as-tu fait, le jour du sabbat, ce qu'il est interdit de faire ?'' Jésus frappa des mains et dit aux oiseaux : ''Allez''. Et ils s'envolèrent, en gazouillant. Les juifs furent saisis d'admiration à la vue de ce miracle, et ils allèrent raconter ce qu'ils avaient vu faire à Jésus'' (chapitre 2, trad. de Migne).

Des critiques modernes ont cherché à mettre sur le compte de la mystification de la vie de Jésus les miracles qui lui sont attribués. Ainsi, on rappelle que les religions païennes de l'Antiquité faisaient une grande place aux miracles. Certains dieux, comme Esculape, passaient même pour de puissants thaumaturges et leurs temples étaient constamment visités par les malades. Des personnages historiques, comme le médecin Asclépiade (fin du 2ième siècle avant J.C), le philosophe Appolonios de Thyane ou l'empereur Vespasien passaient également

pour des producteurs de miracles. A Rome, le public était féru de miracles et il suffisait qu'un personnage en produise pour qu'il passe pour un homme supérieur aux autres hommes. Les chrétiens, se demandent certains critiques, ne se sont-ils pas inspirés de ces personnages, pour inventer à Jésus un personnage de surhomme, au goût des gentils ?

Les auteurs chrétiens, eux, ont essayé d'expliquer par des arguments ''rationnels'' les miracles de Jésus.

Nous pensons que, comme la virginité de Marie, il est préférable de ne pas porter de jugement sur les miracles de Jésus et de les considérer comme des faits inexpliqués, procédant de la foi.

La mystification ne vient pas des miracles eux-mêmes mais de l'argument que l'on en tire pour faire de Jésus un homme-dieu.

15-les Apôtres

Les Evangiles rapportent comment Jésus a recruté ses disciples et choisi ceux qui devaient répandre sa parole. C'est là un fait vraisemblable quand on sait que dans la tradition monothéiste, le prophète, le nabi, n'est pas seulement quelqu'un qui avertit mais aussi qui enseigne. Cependant, comme pour les autres épisodes de la vie de Jésus, il y a beaucoup d'incertitudes dans les récits évangéliques.

Commençons par le nombre des Apôtres qui n'est pas fixé avec précision. On parle dans les trois Evangiles Synoptiques de douze disciples mais des passages laissent supposer qu'il y en avait plus. C'est le cas de Marc qui laisse même supposer qu'il y avait des femmes parmi ces disciples :

''Il y avait aussi des femmes qui regardaient de loin (la crucifixion). Parmi elles, Marie, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques le Mineur et de Joses, et Salome qui le suivaient et le servaient lorsqu'il était en Galilée...'' (15, 40-41)

Quant à Luc, il cite expressément des femmes parmi les disciples du Maître :

''Les douze étaient avec lui, et quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies : Marie, appelée Madeleine, de qui étaient sortis sept démons, Jeanne, femme de Chuza, intendant d'Hérode, Suzanne, et plusieurs autres qui les assistaient de leurs biens''(8, 2.3).

Si on croit ce dernier passage, les femmes ne suivaient pas seulement Jésus parce qu'il les avaient guéries, mais elles étaient aussi à son service et à celui des apôtres, en leur préparant leurs repas et en leur lavant leurs vêtements.

L'auteur des Actes fixe à onze le nombre des Apôtres, Judas, qui a livré Jésus,

étant mort. Il ajoute, à la fin de sa liste, la mère et les frères de Jésus mais comme ils ne vont jouer aucun rôle dans la diffusion de la nouvelle religion, on ne peut les considérer comme des Apôtres.

Les conditions de recrutement des Apôtres diffèrent d'un Evangile à un autre.

Marc rapporte ainsi le recrutement des premiers disciples :

''En passant le long de la mer de Galilée, il vit Simon et André, frère de Simon, qui jetaient leurs filets dans la mer ; en effet, ils étaient pêcheurs. Jésus leur dit : suivezmoi et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. Aussitôt, ils laissèrent leurs filets et le suivirent. En allant un peu plus loin, il vit Jacques (fils) de Zébédée, et Jean, son frère, qui étaient aussi dans une barque et réparaient les filets. Aussitôt, il les appela ; ils laissèrent leur père Zébédée dans la barque avec ceux qui étaient employés, et ils le suivirent'' (1, 16-20). Il est difficile de croire que ces hommes aient suivi ainsi Jésus qu'ils ne connaissaient pas et dont ils ignoraient la doctrine, mais nous sommes ici en pleine hagiographie : comme dans les nombreuses légendes de saints et de mystiques, le Maître entraîne les disciples, qui quittent tout (y compris, pour les fils de Zébédée leur père) pour le suivre. Il y a sans doute également une réminiscence d'un épisode de l'Ancien Testament : celui d'Elie, recrutant Elisée :

''Elie partit de là et trouva Elisée, fils de Chaphatah, qui labourait. Il y avait devant lui douze paires (de boeufs), et il était avec la douzième. Elie passa près de lui et jeta son manteau sur lui. Elisée abandonna ses boeufs, courut derrière Elie et dit : je vais embrasser mon père et ma mère et je te suivrai. Elie lui répondit : va et reviens, à cause de ce que je t'ai fait. Après s'être éloigné d'Elie, il revint prendre une paire de boeufs qu'il offrit en sacrifice, avec l'attelage des boeufs, il fit cuire leur chair et la donna à manger au peuple. Puis, il se leva, suivit Elie et fut à son service'' 1 Rois, 19, 19-21). Toujours dans Marc, Jésus appelle spontanément les autres disciples:

''Il monta ensuite sur la montagne, il appela ceux qu'il voulait et ils vinrent à lui. Il en établit douze pour les avoir avec lui et pour les envoyer prêcher avec le pouvoir de chasser les démons, suit la liste des douze…'' (2, 13-19).

Dans Matthieu, Jésus se contente également d'appeler les Apôtres :

''Puis (Jésus) appela les douze disciples et leur donna le pouvoir de chasser les esprits impurs et de guérir toute maladie et toute infirmité… suit la liste des Apôtres'' (10, 1).

Dans Luc, Jésus ne fait son choix qu'après une nuit de prière, ce qui suppose une longue réflexion.

''En ce temps-là, Jésus se rendit à la montagne pour prier et il passa toute la nuit dans la prière à Dieu. Quand le jour parut, il appela ses disciples et en choisit douze auxquels il donna le nom d'Apôtres'' (6, 12-16).

Dans Jean, c'est une parole de Jean Baptiste qui déclenche l'adhésion des premiers disciples : ''Le lendemain, Jean (Baptiste) était encore là, avec deux de ses disciples : il regarda Jésus qui passait et dit : Voici l'Agneau de Dieu. Les deux disciples entendirent ces paroles et suivirent Jésus.'' (1, 35-37). Les deux disciples sont André et un anonyme, ils sont suivis de Pierre et de Philippe.

Les listes des Apôtres se ressemblent, avec, cependant, des hésitations sur l'ordre des noms et il y a une incertitude sur le nom de certains disciples.

Pierre est toujours cité en premier et Judas, le traître, à la fin : cet ordre ne doit pas correspondre à la réalité (c'est-à-dire au choix de Jésus) mais il est venu à posteriori pour justifier la place des Apôtres dans la hiérarchie de l'Eglise, Pierre va tenir, en effet, la première place dans la fondation de l'Eglise primitive, et Judas, est le traître, que l'on refoule à la dernière place.

Les listes des Apôtres sont les mêmes dans les Evangiles Synoptiques et les Actes (1, 13), cependant, certains noms ne sont pas identiques. Ainsi, Thaddée, qui apparaît en dixième position dans Marc et Matthieu, n'apparaît pas dans Luc ni dans les Actes, ces derniers donnant Jude, Jude qui est ignoré de Marc et Matthieu.

Ces hésitations montrent qu'au moment de la rédaction des Evangiles et des Actes, on n'avait pas encore fixé la liste définitive des Apôtres.

La mission confiée aux Apôtres n'est pas clairement formulée. Les trois Evangiles montrent Jésus choisissant ses Apôtres mais il n'y a point d'indication sur ce qu'ils doivent dire et faire, à part ''prêcher le Royaume de Dieu'' (c'est-à-dire la prochaine fin du monde), guérir les malades et chasser les démons.

''Dans quelque ville ou village que vous entriez, informez-vous s'il s'y trouve quelqu'un qui soit digne (de vous recevoir) et demeurez chez lui jusqu'à ce que vous partiez. En entrant dans la maison, saluez-la, et, si la maison en est digne, que votre paix vienne sur elle ; mais si elle n'en est pas digne, que votre paix retourne à vous...'' (Matthieu, 10, 11 et s.)

''Il leur recommanda de ne rien prendre pour la route, sinon un bâton seulement : ni pain ni sac ni monnaie dans la ceinture mais (disait-il) chaussez-vous de sandales et ne revêtez pas deux tuniques...'' (Marc, 6, 8 et s.)

''Il leur dit : ne prenez rien pour le voyage, ni bâton (remarquer la contradiction avec Marc où seul le bâton est permis) ni sac ni pain ni argent et n'ayez pas deux tuniques. Dans quelque maison que vous entriez, restez-y, et c'est de là que vous

partirez...'' (Luc, 9, 3 et s.)

Le reste des textes ne souffle mot sur la mission des douze, sur la teneur de leur prédication, les lieux où ils se sont rendus, leurs succès et leurs échecs.... Paul qui est, comme nous le verrons dans la deuxième partie de cet ouvrage, le véritable fondateur du christianisme, semble ignorer les douze et leur mission : il ne les évoque que dans un passage :

''(...) il a été enseveli, il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures, et il a été vu par Céphas (Pierre), puis par les douze'' (1, Corinthiens, 15, 4-5), un passage dont l'authenticité est douteuse, à cause justement de son isolement.

Tout cela fait qu'on a douté que Jésus ait réellement choisi les douze. A l'exception de quelques disciples comme Pierre, Jacques, Jean ou Judas, on ne dispose pas d'informations sur les autres Apôtres, ni sur leur rôle. Les Evangélistes ne semblent pas les connaître et tout laisse supposer qu'ils n'appartiennent pas à la tradition et que leur nom a été ajouté.

Jésus devait avoir des disciples mais rien ne dit qu'il en ait choisi douze et qu'il leur a assigné des rôles spéciaux.

On a soupçonné dans le nombre douze un chiffre symbolique : ainsi on y a vu la représentation des douze tribus d'Israël, la figuration des douze signes du zodiaque, figuration faisant de Jésus le centre d'un culte solaire etc.

Il est plus vraisemblable de voir dans les douze Apôtres une référence à une sorte de collège apostolique, qui se serait formé dans la première communauté, et qui lui aurait servi de guide : c'est sans doute pour lui donner une légitimité qu'on a attribué sa formation à Jésus .

16- à Jérusalem

C'est à Jérusalem que Jésus va vivre la dernière période de sa vie. Cet épisode, pas plus que les autres, n'a la garantie de l'authenticité. On s'est longtemps demandé ce qu'il est allé faire à Jérusalem, ville, qui depuis l'occupation romaine, était dominée par le Temple, hostile à tout mouvement messianiste.

La scène de l'entrée dans la ville relève plus de l'hagiographie que du témoignage vécu. Dans Marc, Jésus approchant de la cité, envoie ses disciples chercher un ânon ''sur lequel aucun homme ne s'est encore assis'', ce qui relève du conte !

''Ils s'en allèrent, trouvèrent un ânon attaché dehors près d'une porte dans la rue, et le détachèrent. Quelques-uns de ceux qui étaient là leur dirent : Que faites-vous et pourquoi détachez-vous cet ânon ? Ils répondirent comme Jésus l'avait dit. Et on

les laissa aller. Ils amenèrent à Jésus l'ânon sur lequel ils jetèrent leurs vêtements, et Jésus s'assit dessus. Beaucoup de gens étendirent leurs vêtements sur le chemin, et d'autres des rameaux qu'ils coupèrent dans les champs. Ceux qui précédaient et ceux qui suivaient (Jésus) criaient : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le règne qui vient, le règne de David, notre père ! Hosanna dans les lieux très hauts !'' (11, 4-10).

Cette scène du triomphe du Seigneur, si chère aux chrétiens, est, en tout point, invraisemblable. Il y a non seulement l'histoire de l'ânon, qui relève du merveilleux, mais aussi le contexte religieux et politique de l'époque.

En effet, à cette époque, Jérusalem était dominée par le Sacerdoce dont le conservatisme ne pouvait s'accommoder avec la prédication de Jésus qui, si l'on croit les Evangi , le remettait en cause. De plus, le Temple disposait d'une police particulière pour assurer l'ordre et il dominait le Sanhédrin, le tribunal juif, chargé de la défense de l'orthodoxie et de l'application des lois. On voit mal, dans ces conditions, comment une foule enthousiaste aurait accueilli Jésus, lui offrant la ville ! La même foule devait, du témoignage toujours des Evangiles, se retourner peu après contre lui et le livrer aux Romains.

Il y avait aussi dans la ville l'armée romaine, et si l'arrivée de Jésus correspond réellement à la période de la pâque, il faut penser que la cohorte romaine, qui stationnait habituellement à la tour Antonia, a été renforcée. C'est que la fête attirait toujours du monde dans la ville sainte et les romains redoutaient toujours les mouvements de foule. C'est pourquoi, sans doute, le procurateur Ponce Pilate (Pontius Pilatus), qui réside en Césarée, est également présent dans la ville.

Les Evangélistes ont forgé une image positive de Ponce Pilate qui cherche à faire délivrer Jésus mais les sources juives anciennes le présentent comme un homme peu commode. Un auteur comme Philon écrit qu'il était inflexible, tyrannique, abusant de son pouvoir et recourant à la corruption. Selon un autre auteur, Josèphe, il aurait forcé le temple à contribuer, par une somme d'argent, à la construction d'un aqueduc, ce qui lui a attiré l'hostilité des prêtres. Et quand les gens ont protesté devant sa demeure, il les a dispersés avec violence.

Pilate, comme tout bon administrateur romain, était l'ennemi du désordre et des émeutes : comment aurait-il laissé Jésus faire une entrée triomphante dans la ville, et de surcroît la veille d'une grande fête populaire, sans réagir ? La ville devait être quadrillée par l'armée romaine et la police du Temple, pour assurer la sécurité. Si l'épisode de l'entrée à Jérusalem est authentique, Jésus n'avait aucune chance. Mais cet épisode, comme tant d'autres, n'avait peut-être qu'une valeur symbolique. Valeur les symbolique que Luc a bien rendue, dans ce passage :

''Voici : je chasse les démons et j'accomplis des guérisons aujourd'hui et demain ;

et le troisième jour, ce sera pour moi l'achèvement. Mais il faut que je marche aujourd'hui, demain et le jour suivant : car il ne convient pas qu'un prophète périsse hors de Jérusalem'' (Luc, 13, 32-33).

Bien que le séjour à Jérusalem soit bref, la tradition évangélique y place un certain nombre d'enseignements de Jésus. On peut relever :

-la malédiction du figuier, qui représente la stérilité d'Israël (Matthieu, 21, 18-22, Marc, 11, 11-26, Luc, 13, 6-9)

-la parabole des vignerons meurtriers (Matthieu, 21, 33-46, Marc, 12, 1-12, Luc, 20, 9- 19) qui représente Israël exclu du Royaume de Dieu, le thème est une reprise d'Isaïe, 5, 1-7 -l'impôt à César (Matthieu, 22, 15-22, Marc, 12, 13-17, Luc, 20, 20-26), sur la nécessité de payer tribut à l'autorité (représenté par César) et de rendre un culte à Dieu -sur la résurrection où les sadducéens posent à Jésus la condition sexuelle des ressuscités : lorsque un homme meurt et laisse une femme, celle-ci peut, selon la loi de lévirat, épouser son frère. A qui sera la femme, au moment de la résurrection ? Jésus répond que lors de la résurrection, les hommes ne prendront pas de femmes mais seront comme des Anges (Matthieu, 22, 23-33, Marc, 12, 18-27, Luc, 20, 27-40)

-le plus grand des commandements, qui est l'amour de Dieu et du prochain, un amour à la fois universel et désintéressé (Matthieu, 22, 34-40, Marc, 12, 28-34, Luc, 10, 25-37) etc. etc.

Il y a aussi le fameux incident du Temple, mais surtout la fin de Jésus, avec son arrestation, le procès et la Passion.

L'épisode de l'entrée triomphante de Jésus à Jérusalem participe de la mythisation de sa vie : c'est un prétexte pour le faire proclamer de la descendance de David et authentifier ainsi sa mission.

17-l'incident du Temple

L'incident du temple est, comme l'entrée triomphante à Jérusalem, invraisemblable.

Voici comment Marc le raconte :

''Ils arrivèrent à Jérusalem et Jésus entra dans le temple. Il se mit à chasser ceux qui vendaient et ceux qui achetaient dans le temple ; il renversa les tables des changeurs et les sièges des vendeurs de pigeons. Il ne laissait personne transporter un objet à travers le temple. Il les enseignait et disait : N'est-il pas écrit : Ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations, mais

vous en avez fait une caverne de voleurs...'' (11, 15-17)

Ce qui a scandalisé Jésus était, en fait, une pratique admise par les prêtres : tout un commerce était organisé autour du temple en période de fête. Des marchands vendaient des pigeons et des colombes pour le sacrifice et des changeurs proposaient de la monnaie ''purifiée'' pour les juifs qui venaient de la diaspora et dont l'argent était jugé impur.

Le coup d'éclat de Jésus a dû provoquer une bagarre, au moins parmi les marchands et on s'étonne que cela n'ait pas eu de suites pour lui.

Les prêtres et les scribes, écrit l'auteur de l'Evangile, songent à perdre le provocateur mais ''ils le craignaient'' (ibidem, 18). Mais il s'agit là d'une supposition du rédacteur car les témoins de la scène n'ont pu pénétrer dans la conscience des prêtres. Et il faut rappeler que les prêtres sont tout puissants à Jérusalem et que si Jésus avait provoqué un scandale dans le temple, ils n'auraient pas manqué de le poursuivre.

Cette scène, comme beaucoup d'autres, est en fait inspirée de l'Ancien Testament, plus exactement d'Isaïe que l'Evangéliste cite d'ailleurs : ''Ma maison sera appelée une maison de prière pour toutes les nations'' (Isaïe, 56, 7).

Il y a aussi un passage de Jérémie dans lequel l'Eternel évoque en ces termes sa Maison : ''Puis vous venez vous placer devant moi, dans cette Maison sur laquelle mon nom est invoqué et vous dites : nous sommes délivrés et c'est afin de commettre toutes ces horreurs ! Est-elle à vos yeux une caverne de brigands, cette Maison sur laquelle mon nom est invoqué ?'' (7, 10-11).

Une fois de plus, nous soupçonnons l'incident de Temple d'avoir été inventé, à cause de ses invraisemblances, pour illustrer des passages de l'Ancien Testament, que l'on veut lier au Messie.

18-le dernier repas

Comme pour l'entrée à Jérusalem, le dernier repas du Maître est précédé d'une mise en scène digne des contes. Comme pour l'entrée à Jérusalem, Jésus prévoit à l'avance ce qui va se passer, il désigne à ses disciples ce qu'ils doivent faire, où ils doivent aller. On n'est plus au plan de l'histoire mais du merveilleux.

''Allez à la ville : un homme portant une cruche d'eau vous rencontrera ; suivez-le et là où il entrera, dites au maître de la maison : le Maître dit : où est la salle où je mangerai la pâque avec mes disciples ? Et il vous montrera une grande chambre haute, aménagée et toute prête : c'est là que vous préparerez (la pâque). Les disciples partirent et arrivèrent à la ville, trouvèrent les choses comme il le leur

avait dit, et préparèrent la pâque'' (Marc, 14, 12-17).

Cette mise en scène invraisemblable se retrouve aussi dans Luc.

''Voici : quand vous serez entrés dans la ville, un homme portant une cruche d'eau vous rencontrera ; suivez-le dans la maison où il entrera et vous direz au maître de la maison : le Maître te dit : où est la salle où je mangerai la Pâque avec mes disciples ?

Et il vous montrera une grande chambre haute, aménagée : c'est là que vous préparerez (la Pâque)'' (22, 10-12).

Matthieu ne suit pas les deux auteurs et sa version de la préparation de la pâque paraît plus réaliste.

''Les disciples vinrent dire à Jésus : où veux-tu que nous te préparions le repas de la pâque ? Il répondit : allez à la ville chez un tel et dites-lui : le Maître dit : mon temps est proche, c'est chez toi que je célèbrerai la pâque avec mes disciples'' (26, 17-18).

Les récits de Marc et Luc insistent, de toute évidence, sur le caractère hautement symbolique du dernier repas où ils feront faire à Jésus les gestes et prononcer les paroles dont le christianisme se nourrit encore.

Le dernier repas de Jésus est censé être le repas de la pâque juive. Celle-ci, qui commémore la sortie des Hébreux d'Egypte, comporte des rites codifiés par la Torah et le Talmud. On sacrifie un agneau qui doit être mangé tout entier pendant la nuit de la fête. Le repas comporte, en plus de l'agneau, des herbes amères et des pains azymes.

Chaque participant au repas doit boire quatre coupes, la première en se mettant à table.

Le fils aîné de la maison demande la signification de la cérémonie et le père donne les explications. On boit la seconde coupe et on chante la première partie du psaume dit Halel. C'est alors le repas. Puis vient la troisième coupe, la bénédiction du repas, la quatrième coupe et on finit la cérémonie par la dernière partie du Halel.

Or, ces cérémonies ne se retrouvent pas dans le dernier repas de Jésus, censé être un repas de pâque. Marc fait débuter le repas par la bénédiction de la coupe (22, 17) et cite, à la fin, la dernière coupe (22, 20). Cette coupe est associée au pain que Jésus rompt, mais il n'est pas spécifié qu'il s'agisse d'un pain azyme. Le plus frappant c'est qu'il n'est question nulle part, dans les Evangiles, ni de l'agneau pascal ni des herbes pascales, sans lesquels il ne peut y avoir de pâque !.

En tout cas, la dernière pâque que Jésus aurait célébrée avec ses disciples n'a rien de juive. Mis à part les modalités du repas, il y a encore d'autres invraisemblances à citer.

Ainsi, par exemple, Marc écrit qu'après le repas, Jésus et ses disciples quittèrent Jérusalem, pour se rendre dans sa partie est, au Mont des Oliviers :

''après avoir chanté (les psaumes), ils se rendirent au mont des Oliviers'' (Marc, 26, 30). Or il est ordonné, dans l'Exode qu'une fois, le repas achevé, ''nul de vous ne sortira de sa maison, jusqu'au matin'' (12, 22). Le lendemain, c'est encore une autre prescription de l'Ancien Testament qui est enfreinte. Ainsi, la crucifixion a lieu le jour de la fête, un passant, Simon de Cyrène, est forcé par les soldats à porter le croix de Jésus qui ne parvenait pas à la soulever : or, dit Marc, ce passant ''revenait des champs'' (15, 21), le même jour, après la crucifixion, Joseph ''acheta le linceul'' (15, 46) : or, tous ces faits sont en contradiction flagrante avec l'Ancien Testament où, pour la Pâque, il est ordonné : ''Le premier jour, il y aura une sainte convocation : vous ne ferez aucun ouvrage servile'' (Nombres, 29, 18).

En fait, si le dernier repas de Jésus a été placé à la pâque, c'est uniquement pour rattacher le rite chrétien de l'eucharistie à cette fête et d'en faire une fête pascale, à l'image de la pâque juive. Paul semble être à l'origine de ce transfert :

''Purifiez-vous du vieux levain afin que vous soyez une pâte nouvelle, puisque vous êtes sans levain, car Christ notre pâque a été immolé. Célébrons donc la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de perfidie ni de méchanceté, mais avec les pains sans levain de la sincérité et de la vérité'' (1, Corinthiens, 5, 7-8).

Dans le même texte, Paul, reprenant Luc, codifie ainsi le rite :

''Car moi, j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis. Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain et, après avoir rendu grâces, le rompit et dit : ceci est mon corps, qui est pour vous, faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupé (il prit) la coupe et dit : cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne'' (11, 23-26)

Quant à l'agneau pascal, il est représenté par Jésus dont le sacrifice va racheter le monde :

Le mot de Paul, cité ci-dessus, '' Christ notre pâque a été immolé '' reprend la proclamation de Jean : ''Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde'', (1, 29).

D'ailleurs, cela explique que Jésus étant l'Agneau, les Evangélistes ne le

représentent pas à sa table. On est en plein symbolisme.

Nous verrons, dans la seconde partie de cet ouvrage, que la cérémonie de la pâque chrétienne est non seulement différente de celle de la pâque juive mais aussi qu'elle emprunte une partie de ses rites au paganisme.

Il n'est pas interdit de croire que Jésus a eu un dernier repas avec ses disciples, mais ce repas devait se situer en dehors de la pâque juive, à cause des invraisemblances qui entourent le déroulement de la fête. Un texte des Actes, s'il est authentique, décrit la première communauté, comme une communauté fraternelle, dont les membres faisaient leur prière au Temple (donc qu'ils demeuraient dans la lignée du judaïsme) et prenaient leurs repas en commun :

''Ils persévéraient dans l'enseignement des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain et dans les prières'' (2, 42).

Dans ce passage, dans lequel on a vu une ébauche de l'eucharistie, il n'y a aucune référence à la coupe, sensée représenter le sang du Christ, et le repas n'est pas fait au nom du Seigneur, il n'annonce ni sa mort ni sa résurrection.

Le Coran évoque dans la sourate intitulée La Table servie un repas de Jésus et de ses disciples. Il n'est pas spécifié qu'il s'agisse de son dernier repas ni d'un repas de pâque, mais il est indiqué qu'il s'agit d'un miracle, réalisé par le prophète pour convaincre les plus incrédules de ses disciples.

'' Et lorsque les Apôtres ont dit : ''ô Jésus fils de Marie, ton Seigneur est-il capable de faire descendre sur nous du ciel une table servie ?'' Il leur a dit : ''Craignez Dieu si vous êtes croyants !''. Ils ont dit : '' Nous voulons en manger, nos coeurs seront rassurés, nous saurons que tu nous as dit réellement la vérité et nous en porterons le témoignage.'' Jésus fils de Marie a dit : ''ô Dieu notre Seigneur, fais descendre sur nous du ciel une table servie qui sera pour nous une fête, pour le premier comme pour le dernier d'entre nous, (qu'elle soit) aussi un signe venant de Toi. Tu es le meilleurs des Pourvoyeurs'' Dieu a dit : ''Certes, je la ferai descendre sur vous. Celui d'entre vous qui ne croira pas après (ce miracle) je lui réserverai un châtiment dont je n'ai encore châtié personne dans l'univers.'' (s. 5, v.112-115).

Le dernier repas de Jésus, est sans doute, comme les autres épisodes inventé pour justifier ce qui sera l'un des rituels de la religion chrétienne, l'Eucharistie.

19-la trahison de Judas

On a douté et à juste titre de l'épisode de la trahison de Judas. N'a-t-il pas été inventé, comme tant d'autres, pour illustrer la prophétie qui dit que le Messie sera

trahi par l'un des siens ? Ceci d'autant plus que la trahison de Judas n'était pas nécessaire pour la réalisation du dessein des grands prêtres de perdre Jésus.

''Pendant qu'ils étaient à table et qu'ils mangeaient, Jésus dit : en vérité, je vous le dis, l'un de vous qui mange avec moi me livrera. Ils commencèrent à s'attrister et à lui dire l'un après l'autre : est-ce moi ? Il leur répondit : l'un des douze, celui qui met avec moi la main dans le même plat...'' (Marc, 14, 18-20).

Matthieu, qui reprend le récit, désigne nommément Judas :

''Judas qui le livrait prit la parole et dit : Est-ce moi, Rabbi ? Jésus répondit : Tu l'as dit'' (26, 25).

Jean désigne aussi Judas : c'est Simon Pierre qui demande à Jésus de lui dire qui le trahira. ''Jésus lui répondit : c'est celui pour qui je tremperai le morceau et à qui je le donnerai. Il trempa le morceau et le donna à Judas, fils de Simon l'Iscariote. Dès que (Judas eut reçu) le morceau, Satan entra en lui...'' (13, 26-27).

En dépit des indications données, les disciples ne comprennent que c'est Judas qui trahira leur Maître ! Mais ce fait n'est pas important, puisque, une fois de plus, ce n'est pas la vérité historique qui est recherchée mais le symbole : Jésus a, une fois de plus Et dans les Actes :

''Or, il est écrit dans le livre des Psaumes : que sa demeure devienne déserte, et que personne ne l'habite ! et : qu'un autre prenne sur sa charge'' (1, 20).

Il faut aussi citer, à la base de l'histoire de Judas, cette prophétie de Zacharie :

''Je leur dis : si vous le trouvez bon, donnez-moi mon salaire ; sinon ne le faites pas. Ils pesèrent pour mon salaire trente pièces d'argent. L'Eternel me dit : jette-le au potier, ce prix magnifique auquel ils m'ont estimé ! Je pris les trente pièces d'argent et je les jetai dans la Maison de l'Eternel pour le potier...'' (11, 12-1 3).

Cette histoire est certainement une légende : le traître qu'on met en scène doit mourir qu'il se pende ou qu'il soit victime d'une chute- pour illustrer la morale qui veut que les méchants soient punis.

Logiquement, après la trahison de Judas et son suicide (ou sa mort accidentelle), celuici ne peut plus être compté parmi les douze Apôtres.

On lit dans Marc qu'après sa résurrection, Jésus est apparu aux onze (Judas ne faisant plus partie du groupe) mais dans Paul, le chiffre douze demeure :

''et il a été vu par Céphas, puis par les douze'' (1 Corinthiens, 5)

S'il est vrai que l'auteur des Actes des Apôtres (1, 15-23) rapporte que Judas a été remplacé par Mathias, il n'est pas moins vrai que le remplacement s'est fait après la résurrection et l'Ascension :

''Ainsi, parmi ceux qui nous ont accompagné tout le temps que le Seigneur Jésus allait et venait avec nous, depuis le baptême de Jean, jusqu'au jour où il a été enlevé du milieu de nous, il faut qu'il y en ait un qui soit avec nous témoin de sa résurrection... Ils tirèrent au sort et le sort tomba sur Matthias qui fut associé aux onze apôtres'' (ibidem 21-26)

Un texte apocryphe, l'Evangile de Pierre, rapporte qu'après la mort de Jésus, ''les douze apôtres du Seigneur pleuraient et se lamentaient'' (cité par Klostermann, Apocryphen) ; Cela pourrait bien signifier que Judas était du nombre : si cette information est authentique, Judas n'a pas, comme le rapporte, la tradition évangélique, trahi.

D'ailleurs, dans l'économie du récit, la trahison de Judas paraît inutile : les prêtres, qui avaient leur propre police et qui devaient connaître Jésus, n'avait pas besoin qu'on le leur désigne pour l'arrêter. On se demande aussi pourquoi les Romains qui, à la veille d'une fête aussi importante que la pâque, et qui devaient quadriller la ville, n'interviennent pas. Pourtant, il aurait été facile, si les prêtres redoutaient effectivement la colère du peuple, de livrer Jésus aux Romains. Ainsi, ils n'auraient pas pris la responsabilité de son arrestation et de sa mort. Mais aux yeux des Evangélistes, il fallait charger les prêtres : surtout qu'à l'époque de la rédaction des Evangiles, la séparation avec le judaïsme était consommée et que les docteurs juifs sont devenus des adversaires déclarés de la nouvelle religion.

Une fois de plus, le doute, à cause de l'incohérence des textes, est jeté sur l'un des épisodes donné comme capital de la mission de Jésus : la trahison par l'un des siens!

20-l'arrestation

L'épisode de l'arrestation de Jésus peut être accepté. Il paraît même logique si on reconnaît l'échec de sa prédication dans son milieu d'origine. Mis à part l'épisode de la trahison, ses adversaires ont bien pu finir par le dénoncer à l'autorité et le faire condamner à mort.

prévu ce qui allait lui arriver, et l'épisode, une fois encore illustre une prophétie : ''(...) il faut que l'Ecriture s'accomplisse : Celui qui mange avec moi le pain a levé son talon contre moi'' (Jean, 12, 18).

Le passage cité provient de Psaumes, 41, 10.

''Celui-là même avec qui j'étais en paix, qui avait ma confiance et qui mangeait mon pain, lève le talon contre moi''.

Les Actes des Apôtres rappellent également la prophétie :

''Frères, il fallait que s'accomplisse l'Ecriture dans laquelle le Saint-Esprit, par la bouche de David, a parlé d'avance de Judas, devenu le guide de ceux qui se sont saisis de Jésus. Il était compté parmi nous, et avait obtenu part à ce même ministère'' (1, 16- 17).

Selon Matthieu, la trahison de Judas est motivée par la cupidité.

''Alors, l'un des douze, appelé Judas Iscariote, alla vers les principaux sacrificateurs et dit : Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? Et ils lui payèrent trente pièces d'argent. Depuis ce moment, il cherchait une occasion favorable pour livrer Jésus'' (26, 14-16).

Marc aussi parle de cupidité mais sans préciser le montant du prix de la trahison : ''Judas Iscariote, l'un des douze, alla trouver les principaux sacrificateurs afin de leur livrer Jésus. Ils l'écoutèrent avec joie et promirent de lui donner de l'argent...'' (14, 10-11).

Luc n'indique pas non plus la somme. La cupidité est expliquée, ici, comme une oeuvre du démon :

''Or, Satan entra dans Judas, appelé Iscariote, qui était du nombre des douze. Et Judas alla s'entendre avec les principaux sacrificateurs et les chefs des gardes, sur la manière de le leur livrer. Ils furent dans la joie et convinrent de lui donner de l'argent...'' (22, 3-5)

Matthieu rapporte encore qu'après avoir livré Jésus, Judas, pris de remords, rapporte les trente pièces d'argent qu'il a reçu pour prix de sa trahison.

''Alors Judas qui l'avait livré, voyant qu'il était condamné, fut pris de remords et rapporta les trente pièces d'argent aux principaux sacrificateurs et aux anciens en disant : j'ai péché, en livrant le sang innocent. Ils répondirent : que nous importe ?

Cela te regarde. Judas jeta les pièces d'argent dans le temple, se retira et alla se pendre. Les principaux sacrificateurs ramassèrent les pièces et dirent : il n'est pas permis de les remettre dans le trésor sacré, puisque c'est le prix du sang. Et, après en avoir délibéré, ils achetèrent avec cet argent le champ du potier, pour la sépulture des étrangers. C'est pourquoi ce champ a été appelé champ du sang jusqu'à ce jour.'' (27, 3, 8).

Dans les Actes, Judas ne s'est pas pendu mais est mort d'une chute :

''(Judas) était compté parmi nous, et avait obtenu part à ce même ministère. Après avoir acquis un champ avec le salaire du crime, cet homme est tombé en avant, s'est brisé par le milieu, et toutes ses entrailles se sont répandues. La chose a été si connue de tous les habitants de Jérusalem que ce champ a été appelé dans leur langue :

Hakeldemah, c'est-à-dire, champ du sang'' (1, 17-19).

La suite du texte montre que toute cette histoire a été racontée pour illustrer une prophétie : ''Alors s'accomplit la parole du prophète Jérémie : ils ont pris les trente pièces d'argent, la valeur de celui qui a été estimé par les fils d'Israël et ils les ont données pour le champ du potier, comme le Seigneur me l'avait ordonné'' (Matthieu, 9).

Après le repas de pâque, Jésus et ses disciples sont partis passer la nuit hors de Jérusalem, sur le Mont des Oliviers. Nous ne reviendrons pas sur cet épisode qui s'oppose à la loi juive qui interdit, la nuit de pâque, de quitter la ville. Mais on se demande pourquoi la troupe est sortie, pour passer la nuit à la belle étoile. N'était-il pas logique pour Jésus et ses disciples de retourner à Béthanie où ils résidaient. ?

La troupe s'arrête à Gethsémani, non loin de la route de Jéricho où les Evangélistes vont placer l'un des épisodes le plus célèbre de la Passion : Jésus, qui se prépare pour le grand sacrifice qui va racheter l'humanité, prend peur.

Par exemple, dans Marc, 14, 33-42 ''Ils allèrent ensuite dans un lieu nommé Gethsémani, et Jésus dit à ses disciples :

Asseyez-vous ici pendant que je prierai. Il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et il commença à être saisi d'effroi et d'angoisse. Il leur dit : mon âme est triste jusqu'à la mort, restez ici et veillez. Puis il s'avança un peu, se jeta contre terre et pria que, s'il était possible, cette heure s'éloigne de lui. Il disait : Abba, Père, toutes choses te sont possibles, éloigne de moi cette coupe. Toutefois non pas ce que je veux mais ce que tu veux. Il revint vers les disciples qu'il trouva endormis, et il dit à Pierre : Simon, tu dors ! Tu n'as pas été capable de veiller une heure (…) il s'éloigna de nouveau et pria en répétant les mêmes paroles. Il revint encore et les trouva endormis, car leurs yeux étaient appesantis. Ils ne savaient que lui répondre. Il revint pour la troisième fois et leur dit : vous dormez maintenant et vous vous reposez…''

Dans Luc, après avoir prié, Jésus laisse éclater également sa peur.

''Il se releva de sa prière et vint vers les disciples qu'il trouva endormis de tristesse et il leur dit : ''Pourquoi dormez-vous ? Levez-vous, priez, afin de ne pas entrer en tentation.'' (22, 39-45)

Les autres Evangiles racontent Gethsémani selon le même procédé. Luc enjolive les faits en faisant apparaître un ange :

''Alors un ange lui apparut du ciel pour le fortifier'' (22, 4).

Or, si les disciples sont endormis et qu'il n'y a personne d'autre pour rapporter les propos de Jésus, comment et par qui ces propos ont-ils été rapportés si ce n'est par l'artifice de la narration romanesque ?

L'arrestation de Jésus n'est pas opérée par la police celle du Temple ou celle des Romains- mais par des gens envoyés par les prêtres. C'est, nous disent les Evangélistes, que les prêtres redoutaient le peuple qui a pris goût à l'enseignement de Jésus.

''Les principaux sacrificateurs et les scribes cherchaient comment se saisir de Jésus par ruse et le mettre à mort. Car, ils disaient : pas en pleine fête (de pâque), afin qu'il n'y ait pas de tumulte parmi le peuple'' (Marc, 14, 1-2)

Toutefois, Jean fait intervenir, dans la foule, une cohorte, c'est-à-dire un corps de l'infanterie romaine :

''Judas prit donc la cohorte et des gardes envoyés par les principaux sacrificateurs par les Pharisiens et s'y rendit avec des torches, des lanternes et des armes'' (18, 3).

En tout cas, les précautions prises pour s'emparer de Jésus par la ruse, pour ne pas ''fâcher'' le peuple sont dérisoires devant la tournure que les choses vont prendre : le même peuple va se liguer contre Jésus et demander sa mort !

Un disciple (Pierre, selon Jean), voulant défendre son maître, tire l'épée et blesse un des assaillants. Ce qui lui vaudra cette réplique de Jésus : ''Remets ton épée en place ; car tous ceux qui prendront l'épée périront pas l'épée'' (Matthieu, 26, 52), remarque tirée de la Genèse, 9, 6 : ''Celui qui verse le sang de l'homme, par l'homme son sang sera versé''.

Au moment de l'arrestation de leur maître les disciples s'enfuient, l'abandonnant à son triste sort. Couardise des Apôtres ? Mais les Evangélistes expliquent que cette arrestation, comme cette fin du Messie, sont prévues, et qu'il n'y a pas lieu d'en vouloir aux Apôtres. Jésus tance sévèrement le disciple qui a essayé de le défendre : ''Pensestu que je ne puisses pas invoquer mon Père qui me donnerait à l'instant plus de douze légions d'anges. Comment donc s'accompliraient les Ecritures, d'après lesquelles il doit en être ainsi ?'' (Matthieu, 26, 53-54).

D'ailleurs, dans le récit de Marc, Jésus remit l'oreille en place, pour que l'écriture s'accomplisse : il ne faut pas verser le sang des hommes !

''Puis il toucha l'oreille de cet homme et le guérit'' (22, 50), détail invraisemblable, car, ailleurs, dans les Evangiles, ce miracle n'aurait pas manqué de provoquer des conversions et Jésus n'aurait pas été arrêté !

Les précautions prises pour arrêter Jésus ne s'expliquent pas : on fait tout pour ne pas ''fâcher'' le peuple, mais le même peuple va se liguer contre Jésus et demander sa mort !

21-le procès Les origines du christianisme 21-le procès

Après son arrestation, Jésus est conduit devant le Sanhédrin, le tribunal juif, puis devant l'autorité romaine représentée par Ponce Pilate (Pontius Pilatus).

Si Jésus a été conduit au Sanhédrin, c'est donc qu'il a été arrêté par les juifs, autrement, c'est aux autorités romaines qu'il aurait d'abord été livré. Il faut donc supposer que si les docteurs du Temple ont décidé de le remettre aux Romains, c'est pour renforcer l'accusation d'agitateur du peuple qui, plus que la désobéissance aux principes juifs, préoccupe davantage la puissance d'occupation.

Le procès en deux étapes est rapporté dans les quatre Evangiles canoniques : Matthieu, 26, 57-68 et 27, 1, 31 ; Marc, 14, 53-65 et 15, 1-20 ; Luc, 22, 54-62 ; Jean, 18, 12-27. L'accord entre les quatre Evangiles n'est qu'apparent puisque des divergences importantes existent entre eux.

Ainsi, Luc ne parle que d'une séance du Sanhédrin, le matin, ''quand il fit jour'' (22, 66), en l'absence de témoins. Les sacrificateurs n'interrogent Jésus que sur sa prétention à être le Messie, et comme il répond par l'affirmative, il est conduit devant Pilate sans qu'aucune condamnation ne soit prononcée.

Dans Matthieu et Marc, le Sanhédrin tient une première séance la nuit, au cours de la quelle des faux témoins sont produits contre Jésus. Comme le souverain sacrificateur lui demande s'il est le Messie et qu'il répond par l'affirmative, il l'accuse de blasphème et le Sanhédrin prononce contre lui la peine de mort. Au cours d'une seconde séance, tenue le matin, le jugement est confirmé et Jésus est conduit à Pilate.

Alors que Marc et Matthieu chargent le Sanhédrin (c'est-à-dire les juifs), Luc va faire porter la responsabilité de la condamnation de Jésus sur les Romains. La narration ne s'attache pas à des faits réels, vécus, mais dépend d'impressions : celles des auteurs des Evangiles ! De plus, on sait que les juifs n'instruisent pas de procès le jour de pâque, que les procès de nuit ne sont pas autorisés et que la sentence ne peut être prononcée le jour du procès : ces ''violations'' de la loi dénotent l'ignorance des rédacteurs des Evangiles qui ne peuvent tenir leur information de témoins directs en rapport avec le milieu de Jésus !

Dans Jean, après son arrestation, Jésus est conduit chez Anne, ''le beau-père de Caïphe, le souverain sacrificateur, puis chez Caïphe''. C'est Anne qui l'interroge. Il n'adresse aucune accusation à Jésus mais lui demande de lui parler de son enseignement et de ses disciples Comme il lui répond que son enseignement est connu de tous, il l'envoie à Caïphe. Aucune précision n'est donnée sur cette entrevue puisque l'auteur de l'Evangile écrit : ''de chez Caïphe, ils emmenèrent Jésus au prétoire'' (18, 28).

La comparution devant Pilate est un point essentiel du procès. En fait, même si le Sanhédrin prononce la peine de mort chez Matthieu et Luc, c'est le Romain qui va décider de la condamnation. En effet, la peine infligée, la crucifixion, est un supplice romain, les juifs eux, infligeant d'autres peines à leurs condamnés : le bûcher, la lapidation, la strangulation ou la décapitation.

Si le procès du Sanhédrin ne sert à rien, faut-il supposer qu'il a été ajouté ? Et s'il a été ajouté, c'est dans quel objectif ?

On pense que c'est pour accabler les juifs que les auteurs des Evangiles ont inventé cet épisode. Ce n'est pas impossible quand on voit les efforts déployés par Pilate dans Matthieu pour faire libérer Jésus, sa déclaration que les juifs agissent par jalousie et enfin la scène du lavement des mains pour dégager sa responsabilité et accabler les juifs.

''A chaque fête, le gouverneur avait coutume de relâcher un prisonnier, celui que demandait la foule. Ils avaient alors un prisonnier fameux nommé Barabbas. Comme ils étaient assemblés, Pilate leur dit : lequel voulez-vous que je vous relâche, Barabbas ou Jésus appelé le Christ ? Car il savait que c'était par jalousie qu'ils avaient livré (Jésus) (…) Les principaux sacrificateurs et les anciens persuadèrent la foule de demander Barrabas et de faire périr Jésus. Le gouverneur prit la parole et leur dit : lequel des deux voulez-vous que je vous relâche ? Ils répondirent : Barabbas. Pilate leur dit : que ferai-je donc de Jésus, appelé le Christ ? Tous répondirent : qu'il soit crucifié !

Le gouvernement dit : Mais quel mal a-t-il fait ? Et ils crièrent encore plus fort : qu'il soit crucifié ! Pilate voyant qu'il ne gagnait rien, mais que le tumulte augmentait, prit de l'eau, se lava les mains en présence de la foule et dit : je suis innocent du sang de ce juste. Cela vous regarde. Et tout le peuple répondit : que son sang (retombe) sur nous et sur nos enfants !'' (27, 15-25)

C'est dans ce passage que Matthieu glisse le rêve de la femme de Pilate :

''Pendant qu'il siégeait au tribunal, sa femme lui fit dire : ne te mêle pas de l'affaire de ce juste, car aujourd'hui, j'ai beaucoup souffert en songe à cause de lui'' (27, 19).

Le rêve de la femme de Pilate est donné comme une autre preuve de l'innocence de Jésus, dont, au demeurant, le procurateur est averti par une sorte d'intuition.

Dans Luc, Pilate déclare ouvertement que Jésus est innocent (23, 14) et c'est à contrecoeur qu'il l'abandonne aux juifs qui veulent le condamner (23, 21-25). Dans Marc, Pilate insiste pour faire relâcher Jésus mais il finit par céder devant l'insistance des juifs à le faire crucifier. Enfin, dans Jean, Pilate proclame à trois reprises que Jésus est innocent (18, 28, 19, 4, 19, 6), il ne le condamne pas mais il l'abandonne aux juifs de peur que ceux-ci ne le dénoncent à l'empereur.

La scène de Pilate cédant devant la foule juive exaltée est peu vraisemblable : l'image que l'on a de Pilate (voir plus haut) montre plutôt un homme implacable, qui ne se laisse pas imposer ses décisions. Quant à l'épisode de Pilate renvoyant Jésus devant Hérode, il est d'une invraisemblance criarde : Pilate ne pouvait, au risque de remettre en cause son autorité, se dessaisir d'une affaire qui relevait de sa juridiction.

Marc introduit dans son récit l'épisode de Barabbas (15, 6-11). Selon l'auteur de cet Evangile, à chaque fête juive, les Romains accordaient la libération d'un prisonnier que la foule choisissait.

''A chaque fête (Pilate) leur relâchait un prisonnier, celui qu'ils demandaient. Un nommé Barabbas était en prison avec des émeutiers pour avoir, lors d'une émeute commis un meurtre. La foule monta et se mit à demander ce qu'il avait coutume de faire pour eux. Pilate leur répondit : Voulez-vous que je vous relâche ce roi des juifs (Jésus) ? Car il savait que c'est par jalousie que les principaux sacrificateurs l'avaient livré. Mais les principaux sacrificateurs soulevèrent la foule pour que Pilate leur relâche plutôt Barabbas. Pilate reprit la parole et leur dit : que voulez-vous donc que je fasse de celui que vous appelez le roi des juifs ? Ils crièrent de nouveau : crucifie-le !

Pilate leur dit : mais quel mal a-t-il fait ? Et ils crièrent encore plus fort : crucifie-le !

Pilate voulut satisfaire la foule et leur relâcha Barabbas, et après avoir fait battre Jésus de verges, il le livra pour être crucifié'' (15, 6-15).

Cette coutume de faire libérer un prisonnier ne se retrouve nulle part en dehors des Evangiles. En tout cas, elle entre en contradiction avec le droit romain : le droit de grâce (indulgentia) ne pouvait être exercé que par le sénat et, sous l'empire, par le prince. Un procurateur ne pouvait l'exercer !

L'épisode de Barrabas est, comme beaucoup d'autres épisodes, une légende ou plutôt une sorte de récit allégorique : Jésus représente le Juste, le Messie de vérité qui efface le péché du monde, Barabbas, lui, est le criminel, le Fils du Diable celui

qui égare loin de la voie de Dieu. Et c'est lui que les juifs choisissent. Jésus, dans une longue confrontation avec les juifs, a rappelé ce choix :

''Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce que la vérité n'est pas en lui… Et moi, parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas !'' (Jean, 8, 44-45)

Toutes ces divergences et ces invraisemblances, en contradiction avec les lois et les règlements, aussi bien juifs que romains, font douter de l'authenticité des épisodes du procès de Jésus, tel que rapportés par les Evangiles.

22-la fin de Jésus

Jésus est-il mort sur la croix ? Comme on peut le supposer, la crucifixion est une peine qui entraîne la mort du supplicié et si Jésus a été réellement mis en croix, il a bien pu mourir. Signalons toutefois que des courants hérétiques du 1ier siècle croyaient que Jésus n'était pas mort sur la croix et qu'il a été enlevé par Dieu et remplacé par un autre personnage qui lui ressemblait. C'est ce qu'affirme aussi le Coran (voir plus bas, la résurrection).

Les textes sont construits comme des drames et non comme des témoignages d'événements réellement vécus. Les Evangélistes agissent comme les romanciers qui pénètrent dans les pensées de leurs personnages et les livrent aux lecteurs. Comment interpréter autrement l'épisode de Gethsémani où Jésus, pressentant sa fin, est pris par l'angoisse : en l'absence d'un témoin pour rapporter ses faits et ses paroles, c'est le ''narrateur'' qui, comme dans les récits de fiction, le fait. (voir plus haut ; l'arrestation) Les trois Synopt

iques présentent la même trame narrative : un certain Simon de Cyrène est forcé à porter la croix de Jésus jusqu'au lieu de son supplice, Golgotha. Les soldats donnent à boire à Jésus un mélange de vin et de fiel, puis ils le crucifient et se partagent ses vêtements. Les passants insultent le crucifié. Les ténèbres couvrent la terre et Jésus pousse, avant de mourir, son cri célèbre, que les auteurs des textes rapportent en araméen : Eli, Eli, lama sabachtani, Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?

Matthieu fait suivre la mort de Jésus d'une série d'événements fantastiques :

''Et voici : le voile du temple se déchira en deux du haut en bas, la terre trembla, les rochers se fondirent, les tombeaux s'ouvrirent, et les corps de plusieurs saints qui étaient décédés ressuscitèrent. Ils sortirent des tombeaux, entrèrent dans la ville sainte, après la résurrection (de Jésus) et apparurent à un grand nombre de personnes'' (27, 51-53)

Dans Jean, le symbolisme l'emporte encore plus sur la vraisemblance : Jésus meurt le soir et non, comme chez les autres auteurs, dans l'après midi : c'est que le soir, en ce jour de pâque, est le moment de l'immolation de l'agneau pascal. Et Jésus, comme l'a affirmé le même Jean, est ''l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde'' (1, 29). Si au moment de la crucifixion les soldats romains ne lui brisent pas les jambes, c'est par ce que, ainsi qu'il est recommandé dans la Loi, il ne faut pas briser les os de l'agneau sacrifié. S'il est inhumé à l'endroit même où il a été crucifié parce que l'agneau de pâque doit être consommé dans les lieux où il a été sacrifié et préparé :

''On ne mangera (la Pâque) dans la maison même ; vous n'emporterez pas de chair hors de la maison, et vous ne briserez aucun os'' (Exode, 12, 46)

Tous les textes font intervenir, dans les différentes scènes de la Passion, les Ecritures, ces scènes n'étant finalement que des illustrations de prophéties. Ainsi, Jean :

''Les soldats, après avoir crucifié Jésus, prirent ses vêtements et ils en firent quatre parts, une part pour chaque soldat. Ils prirent aussi sa tunique qui était sans couture, d'un seul tissu depuis le haut jusqu'au bas. Ils dirent entre eux : ne la déchirons pas, mais que le sort désigne celui à qui elle sera. C'était afin que s'accomplisse l'Ecriture :

ils se sont partagé mes vêtements et ils ont tiré au sort ma robe. ((Psaumes, 22, 19)…Arrivés à Jésus et (les soldats) le voyant déjà mort, ne lui brisèrent pas les jambes mais un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt, il sortit de l'eau et du sang. (…) Cela est arrivé pour que l'Ecriture soit accomplie : Aucun de ses os ne sera brisé (Exode, 12, 46) Et ailleurs, l'Ecriture dit encore : Ils regarderont à celui qu'ils ont percé (Za. 12, 40) '' (19, 23-37)

M. Friedlander écrit, avec raison, qu'on a l'impression que Jésus, cloué sur la croix, lisait ces textes !

Aux dires des Evangiles, les Apôtres étaient au courant de ce qui allait se passer. Ainsi, par exemple ce passage de Marc :

''Voici : nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes. Ils le condamneront à mort, le livreront aux païens, se moqueront de lui, cracheront sur lui, le flagelleront et le feront mourir ; et trois jours après, il ressuscitera'' (10, 33).

Le passage, à quelques différences près, est repris dans Matthieu 8, 31-33 et Luc 18, 31. On s'étonne donc qu'ils aient oublié cette prédiction et, qu'au moment de l'arrestation de Jésus, ils se sont enfui. ''Alors tous l'abandonnèrent et prirent la fuite'' (Marc, 14, 50)

Quand on regarde bien les ''prophéties'' dont s'inspirent les Evangélistes, on remarque que les textes sont souvent forcés pour les faire coïncider avec la destinée de Jésus.

Ainsi, le Psaume 22, cité pour illustrer la Passion ne se rapporte pas au Messie mais à un homme dans le désarroi qui prie Dieu de le délivrer ''Des chiens m'entourent. Une bande de scélérats rôdent autour de moi. Ils ont percé mes mains et mes pieds. Je compte tous mes os. Eux, ils observent, ils arrêtent leurs regards sur moi. Ils se partagent mes vêtements. Ils tirent au sort ma tunique etc.'' Et contrairement à ce qui est annoncé dans les Actes : ''Dieu a de la sorte accompli ce qu'il avait annoncé d'avance par la bouche de tous les prophètes, c'est-à-dire les souffrances du Christ'', l'Ancien Testament n'annonce pas que le Messie souffrirait.

Les récits évangéliques de la Passion ont été composés, non pas pour porter témoignage d'une réalité, mais pour illustrer les prophéties relatives au Messie... Comme les héros des tragédies, Jésus a accepté la mort atroce qui lui a été préparée et qu'il a, lui-même, prédite à ses disciples.

23-le Coran et la crucifixion

Rappelons la position du Coran qui est peu connue des auteurs occidentaux mais qu'il faut prendre en compte : ce n'est pas Jésus qui a été mis sur la croix mais un autre qui lui ressemblait. Dieu l'a sauvé de l'infâme supplice en le faisant enlever.

'' (Nous avons maudit les Fils d'Israël) pour avoir dit : ''Nous avons tué le Messie Jésus fils de Marie, l'envoyé de Dieu'' alors qu'ils ne l'ont ni tué ni crucifié : c'était juste un faux-semblant. Certes, ceux qui sont en désaccord à son propos sont dans le doute. Ils n'ont de lui aucune connaissance, ils ne suivent que des conjectures et ils n'ont pas la certitude de l'avoir tué''. (s.4, v.157).

On peut s'interroger sur cette personne qui ressemble à Jésus. Il s'agit en toute vraisemblance d'un homme, condamné en même temps que Jésus à la crucifixion. Nous pensons qu'il pourrait s'agir du Barabbas dont parlent les Evangiles et qui a été libéré par Pilate à la demande de la foule. Et si, au lieu d'être libéré, Barrabas a été, comme toute vraisemblance l'indique crucifié ? Et s'il l'a été à la place de Jésus ? La linguistique en apporte peut-être la preuve : en araméen, Barrabas se décompose en bar abbas et signifie ''fils de son père'', c'est-à-dire ''semblable, pareil à lui''. Et selon Origène, le personnage portait dans les manuscrits qu'il avait consultés, le nom de Jésus Barabbas. La confusion, par la ressemblance physique et par le nom, avec Jésus, est peut-être fondée !

24-la résurrection

Après la crucifixion, Jésus, mort, est mis au tombeau. Les quatre Evangiles s'accordent pour dire que c'est un membre du Sanhédrin, un certain Joseph d'Arimathie, qui a enlevé le corps et l'a inhumé. C'est un homme vertueux (Marc), riche (Matthieu) et Jean soutient qu'il était disciple de Jésus mais en secret. Le même Jean ajoute qu'il avait un collaborateur, Nicomède, qui apporte les parfums avec lesquels les deux hommes embaument le corps de Jésus.

Dans Marc et Luc, Joseph fait déposer le corps mais ce sont les femmes qui sont chargées d'embaumer le corps, après le sabbat, et c'est en se rendant au sépulcre qu'elles découvrent la disparition du cadavre.

Matthieu présente un autre scénario. Le lendemain de la crucifixion, les sacrificateurs vont retrouver Pilate et lui demandent de faire garder le sépulcre : le supplicié ayant annoncé qu'il ressusciterait dans les trois jours, il était à craindre que ses disciples dérobent son corps pour faire croire à sa résurrection. Cet épisode est un prétexte pour annoncer à grand fracas la résurrection :

''Après le sabbat, à l'aube du premier jour de la semaine, Marie-Madeleine et l'autre Marie allèrent voir le sépulcre. Et voici qu'il y eut un grand tremblement de terre, car un ange du Seigneur descendit du ciel, vint rouler la pierre et s'assit dessus. Son aspect était comme l'éclair et son vêtement blanc comme la neige. Les gardes tremblèrent de peur et devinrent comme des morts. Mais l'ange prit la parole et dit aux femmes : pour vous, n'ayez pas peur car je sais que vous cherchez Jésus le crucifié. Il n'est pas ici, en effet il est ressuscité comme il l'avait dit. Vous voyez l'endroit où il était couché ? et allez promptement dire à ses disciples qu'il est ressuscité des morts. (...) Et voici que Jésus vint à leur rencontre et dit : je vous salue. Elles s'approchèrent pour saisir ses pieds et elles l'adorèrent. Alors Jésus leur dit : soyez sans crainte, allez dire à mes frères de se rendre en Galilée. C'est là qu'ils me verront''. (Matthieu, 28, 1-9) On trouve des récits similaires dans Marc (16, 1-20), Luc (24, 1-49) et Jean (20, 1-30) qui ont apparemment utilisé, pour ces épisodes, la même source. L'intention des auteurs des quatre Evangiles est évidente : la Passion (la mort sur la croix) et la Résurrection sont les preuves du Fils de Dieu.

La Résurrection n'est pas racontée. Matthieu (voir ci-dessus) met tout de suite les femmes en face de Jésus qui leur recommande de dire à ses disciples de le rejoindre en Galilée. Dans Marc, c'est l'ange qui annonce la résurrection aux femmes et leur dit d'avertir les disciples et Pierre, qu'il les précède en Galilée (16, 5-8). Le passage suivant indique que Jésus est d'abord apparu à Marie-Madeleine qui est allée en porter la nouvelle à ceux qui étaient avec lui.

Dans Luc, ce sont aussi les anges qui annoncent la résurrection aux femmes

venues s'occuper du corps. Elles sont allées apporter la nouvelle aux apôtres. Jésus apparaît également à deux disciples, au village d'Emmaüs : il a fait en sorte qu'ils ne le reconnaissent pas et il leur fait raconter sa condamnation et son exécution. Quand les deux hommes le reconnaissent enfin, il disparaît Ce sont les deux hommes qui apportent la nouvelle de la résurrection et Jésus apparaît à ses disciples.

Dans Jean, c'est Marie-Madeleine qui découvre la disparition du corps de Jésus et va en informer Pierre et un autre disciple. Les deux hommes se rendent au tombeau où ils constatent que le corps a effectivement disparu. Marie-Madeleine, qui se tenait au dessus du tombeau, se baisse et voit deux anges à la place où se trouvait le corps. Les anges lui demandent pourquoi elle pleure et elle répond qu'on a enlevé son Seigneur et qu'elle ignore où on l'a mis. C'est alors qu'elle se retourne et voit Jésus qu'elle ne reconnaît pas d'abord, puis qui se dévoile à elle. Il lui dit de ne pas le toucher ''parce qu' (il) n'est pas encore retourné vers (son) Père'' et la charge d'annoncer sa résurrection à ses disciples. Jésus apparaît à ses disciples le soir de ce jour-là (20, 11 et s.).

La résurrection de Jésus, si elle est acceptée par les chrétiens, comme son plus grand miracle, a été contestée par de nombreux critiques et rangée dans les épisodes merveilleux du Nouveau Testament. On a parlé d'une supercherie des disciples qui ont enlevé le corps de leur maître pour faire croire à sa résurrection, on a écrit aussi que Jésus n'était pas mort mais seulement plongé dans une sorte de catalepsie et que le froid du tombeau l'a réveillé etc.

Les versions de la résurrection semblent concorder mais il suffit d'examiner attentivement les textes pour découvrir les divergences entre elles. Chaque auteur ajoute, à un récit en apparence commun, des détails importants.

25-l'ascension

Dans Matthieu, il n'est pas question de l'ascension ou enlèvement de Jésus ressuscité au ciel. Il rencontre ses disciples en Galilée, leur dit qu'il a reçu le pouvoir sur le ciel et la terre et les envoie baptiser les nations (16, 14 et s.). Jean ne parle pas non plus d'ascension, son Evangile finissant par un dialogue entre Pierre et Jésus sur un disciple qu'il aimait. C'est en fait un passage tendancieux, et, à coup sûr ajouté, pour authentifier le contenu du texte : ce disciple aimé de Jésus est l'auteur de l'Evangile !

Dans Marc, après être apparu aux disciples et leur avoir fait un discours, ''il fut enlevé au ciel et il s'assit à la droite de Dieu'', expression qui reprend le Psaume 110, 6.

C'est Luc qui consacre le plus long passage à l'ascension :

''Il les emmena jusque vers Béthanie, puis il leva les mains et les bénit. Pendant qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et fut enlevé au ciel. Pour eux, après l'avoir adoré, ils retournèrent à Jérusalem avec une grande joie et ils étaient continuellement dans le temple et bénissaient Dieu'' (24, 50-52)

Le temps écoulé entre l'apparition de Jésus et son ascension ne semble durer que quelques heures selon le récit de Luc. Selon les Actes des apôtres (1, 3-9), Jésus est resté quarante jours avec ses disciples avant d'être enlevé au ciel !

Comme la résurrection, l'ascension est prise comme prétexte pour soutenir la divinité de Jésus: ses disciples, dit l'évangéliste, l'ont adoré après son enlèvement !

III L'enseignement de Jésus

Tout ce que nous savons de l'enseignement de Jésus nous vient du Nouveau Testament. Or, quand on sait dans quelles conditions ont été élaborés ces textes et surtout quand on sait toutes les invraisemblances et les contradictions qu'ils comportent, on est en droit de douter de l'authenticité de cet enseignement.

Provient-il réellement de Jésus ou alors, comme les récits que nous avons analysés, at- il été concocté par les auteurs, à partir d'opinions personnelles ou de spéculations philosophico-religieuses, en cours dans les milieux où les Evangiles ont été rédigés ?

On peut penser aussi que tout n'a pas été inventé dans cet enseignement et que les Evangiles contiennent des éléments de la prédication de Jésus, les fameux logia ou propos de Jésus que la tradition a pu perpétuer, d'abord sous forme orale, puis de listes écrites, jusqu'aux rédacteurs des Evangiles. Mais comment reconnaître ces bribes de vérités quand on ne dispose plus des textes originaux des logia ?

En fait, à l'exception des déclarations de Jésus sur la puissance de Dieu, des principes moraux, comme faire le bien et éviter le mal et des recommandations conformes à la foi monothéiste dont Jésus se réclame et qui font partie de l'enseignement de tous les Messagers, d'Abraham à Mohammed, on ne peut que douter des sentences et des prescriptions des Evangiles.

A-Jésus et le judaïsme

Les auditeurs de Jésus, comme ses disciples, étaient juifs, et s'ils l'écoutaient, c'est parce qu'il se plaçait dans le cadre religieux et culturel du judaïsme. Lui-même se plaçait dans la lignée des prophètes juifs et il va recourir constamment à l'Ecriture juive pour authentiquer sa mission. Il est, dit-il ou lui fait-on dire- le Messie attendu

par Israël, il réalise les miracles annoncés, il accomplit la destinée qui lui est prescrite.

. De sa naissance miraculeuse d'une vierge à sa mort sur la croix, tout semble avoir été prévu, et l'abondance des citations de l'Ancien Testament donne la fâcheuse impression que la vie de Jésus a été écrite uniquement pour illustrer l'Ecriture. Nous avons d'ailleurs douté, dans la vie de Jésus, de l'authenticité de certains épisodes qui ne semblent exister que pour justifier une prophétie de l'Ancien Testament.

A cause du recours constant à la Torah, la loi juive, l'enseignement de Jésus apparaît, de prime abord, comme une confirmation de cette loi, la seule mission qu'il s'assigne est d'annoncer l'imminence du Royaume de Dieu. Ses exhortations, ses paraboles et ses sentences ne serviraient alors qu'à préparer le fidèle à l'avènement du grand jour, afin que, par ses actes et sa pratique religieuse, il fasse partie des Elus.

''Ne pensez pas que je sois venu abolir la loi des prophètes. Je suis venu non pour abolir mais pour accomplir. En vérité, je vous le dis, jusqu'à ce que le ciel et la terre passent, pas un seul iota de la loi ne passera jusqu'à ce que tout arrive. Celui donc qui violera l'un de ces plus petits commandements, et qui enseignera aux hommes à faire de même, sera appelé le plus petit dans le royaume des cieux, mais celui qui les mettra en pratique et les enseignera, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux.'' (Matthieu, 5, 17-19)

Dans la suite du texte, Jésus durcit les dispositions de la loi : au commandement tu ne commettras pas de meurtre, il renchérit : Quiconque se met en colère contre son frère sera passible du jugement'' (22) ; au commandement Tu ne commettras pas d'adultère, il ajoute : Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis adultère avec elle dans son coeur (32), au commandement Que celui qui répudie sa femme lui donne une lettre de divorce, il énonce : quiconque répudie sa femme, sauf pour cause d'infidélité, l'expose à devenir adultère (31), enfin, au commandement Tu ne parjureras pas, il va plus loin : Je vous dis de ne pas jurer : ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ni par la terre parce que c'est son marchepied, ni par Jérusalem parce que c'est la ville du grand roi, ne jure pas non plus par ta tête, car tu ne peux rendre blanc ou noir un seul cheveu (34-37).

Cependant, le respect de la loi, chez Jésus, s'accompagne de curieux arrangements.

Ainsi, il admet que ses disciples violent le sabbat, en cueillant des grains et en les mangeant. Aux pharisiens qui lui en font le reproche, il répond : ''N'avez-vous jamais lu ce que fit David lorsqu'il fut dans le besoin et qu'il eut faim, lui et ses gens ?

Comment il entra dans la maison de Dieu du temps du souverain sacrificateur Abiathar, mangea les pains de proposition qu'il n'est permis qu'aux sacrificateurs de manger et en donna même à ses gens. Puis il leur dit : le sabbat a été fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat'' (Marc, 2, 2 6). Jésus ou plutôt ceux qui lui font tenir ce discours ne doivent pas ignorer que l'ancien Testament fait de l'observance du sabbat une des obligations essentielles de la loi et que l'Exode (31, 14) prévoit même en cas de transgression la peine de mort.

Dans un autre passage où Jésus incite les disciples à ne pas jeûner comme le font les pharisiens, on lit :

''Personne ne coud une pièce de drap neuf à un vieil habit : autrement le morceau neuf emporterait le tout et la déchirure sera pire. Et personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres : autrement le vin fait rompre les outres, et le vin et les outres sont perdus, mais il faut mettre le vin nouveau dans des outres neuves'' (Marc, 2, 21-22) ; Le vieil habit et les vieilles outres sont le judaïsme auquel les disciples semblent encore s'attacher, en cherchant à imiter les pharisiens, l'habit neuf et le vin nouveau représentent, quant à eux, la nouvelle religion.

Cette interprétation vaut aussi pour l'épisode du figuier que Jésus a maudit parce qu'il ne donne pas de fruit : il représente Israël qui, en refusant de reconnaître le Messie, est frappé de stérilité.

Dans d'autres passages, Jésus appellera même à l'abrogation de certains préceptes du judaïsme. Ainsi, la loi du talion.

Il y a ainsi contradiction : d'une part Jésus soutient qu'il n'est pas venu abolir la loi juive, de l'autre, il la déclare caduque et appelle à sa suppression. Il faut sans doute voir là une autre adaptation de la vie et de l'enseignement de Jésus par l'Eglise : ce qui valait en terre orientale ne vaut plus en terre hellénique où la communauté chrétienne s'est installée. Même si la propagande se fait en direction des juiveries, des efforts sont également faits pour gagner les païens. Dès lors, il ne s'agit plus de s'inscrire dans la lignée du judaïsme mais de le contester pour imposer la nouvelle foi. Et à nouvelle foi, nouveau enseignement.

D-la question des logia

Selon la tradition, on aurait disposé, au temps de Jésus même ou juste après lui, de recueils de sentences ou logia (singulier logion) qu'il aurait prononcé. Des manuscrits du 2ième et du 3ième siècle qui commencent par la formule ''Jésus a dit'' s'en inspireraient, mais comme l'Evangile originel, les originaux de ces recueils sont perdus.

Si les auteurs des Evangiles ont disposé, comme on l'a parfois supposé, de ces recueils il faut croire que chaque auteur a sélectionné les logias qu'il a voulu, et, encore, les logia elles-mêmes ont dû être remaniées, quand elles ne sont pas entièrement inventées pour servir de listes de préceptes à la nouvelle communauté chrétienne.

D'ailleurs, on est frappé par la composition artificielle des passages contenant l'enseignement de Jésus : une suite de sentences et de paraboles rédigées sèchement et parfois placées les unes derrière les autres, sans suite logique. Ainsi, tout le chapitre 12 de Luc est une juxtaposition de sentences et de paraboles que l'auteur a réparti en quatre groupes : être sans crainte dans le monde, le riche insensé, les inquiétudes et les vrais trésors, la vigilance. Matthieu, lui, a réparti les mêmes sentences sur plusieurs chapitres. Par ailleurs, la même sentence peut être utilisée différemment. Ainsi, le principe chrétien aimer ses ennemis, abroge, chez Matthieu, des dispositions de l'Ancien Testament :

''Vous avez entendu qu'il a été dit : oeil pour oeil dent pour dent, moi, je vous dis de ne pas résister aux méchants. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends lui l'autre'' (4, 38 et s.). ''Vous avez entendu qu'il a été dit : tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi, moi, je vous le dit : aimez vos ennemis...'' (4, 43)

Dans Luc, les mêmes principes sont énoncés mais sans qu'il soit fait allusion à l'Ancien Testament :

''Mais je vous le dit, à vous qui écoutez : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent. Si quelqu'un te frappe sur une joue, présente lui aussi l'autre. Si quelqu'un te prend ton manteau, ne l'empêche pas de prendre encore ta tunique etc.'' (6, 27 et s.).

B-sentences et paraboles

Tout l'enseignement de Jésus, tel qu'il est rapporté dans les Evangiles, est contenu dans des sentences et des paraboles.

La sentence était un genre courant, en Orient, pour enseigner les préceptes moraux et religieux. Elle a l'avantage d'être courte, voire lapidaire, et d'être donc facilement mémorisable. Il est fort possible que Jésus ait utilisé ce procédé pour diffuser son enseignement, mais une fois encore, on ignore si les sentences rapportées sont vraiment de lui.

La parabole contient également un enseignement moral mais elle s'appuie sur le récit d'un événement, réel ou fictif, qui suggère la morale.

C-les sentences

Elles sont disséminées dans les textes. Comme plusieurs d'entre elles se retrouvent d'un Evangile à un autre, et même dans les Actes des Apôtres, on a supposé qu'elles contenaient réellement l'enseignement du Maître. Cependant, si on peut admettre que des sentences peuvent provenir de Jésus, on est obligé de constater que la liberté avec laquelle chaque auteur les utilise montre que les textes ont dû subir des modifications.

De plus, les sentences, qui s'alignent les unes derrières les autres, sont presque toujours isolées de leur contexte, de sorte que l'on ignore dans quelles circonstances elles ont été dites. Les sentences sont souvent regroupées, avec des titres laissant supposer une thématique, en réalité, le lien entre les différents morceaux qui composent les compilations, n'est pas toujours évident.

Ainsi, dans Marc, 12, 1-7, on relève :

1-une mise en garde contre le ''levain des pharisiens qui est l'hypocrisie''

2- une sentence : il n'y a rien de caché qui ne doive être révélé

3- une sentence du même genre : tout ce que vous aurez dit dans les ténèbres sera entendu en plein jour

4- la crainte de Dieu

5-Dieu n'oublie personne, même pas les moineaux que l'on vend à deux sous

6- tout est compté, même les cheveux sur la tête.

D'ailleurs, comme preuve de la disposition arbitraire, des sentences ou groupes de sentences de Matthieu se retrouvent dans Luc mais exprimées différemment et surtout dans des suites différentes.

Ainsi, Matthieu ''Ne jugez pas afin de ne pas être jugé. C'est du jugement dont vous jugez qu'on vous jugera, de la mesure dont vous mesurez qu'on vous mesurera. Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'oeil de ton frère, et ne remarque pas la poutre qui est dans ton oeil ?

Ou comment dis-tu à ton frère : laisse-moi ôter la paille de ton oeil, alors que dans ton oeil il y a une poutre ? Hypocrite, ôte premièrement la poutre de ton oeil et alors, tu verras comment ôter la paille de l'oeil de ton frère.'' (7, 1-5)

Dans Luc :

''Ne jugez pas et vous ne serez point jugés, ne condamnez pas et vous ne serez point condamnés, absolvez et vous serez absous. Donnez et l'on vous donnera : on versera dans votre sein une bonne mesure, serrée, secouée et qui déborde ; car on mesurera avec la mesure dont vous mesurez. Il leur dit aussi une parabole : un aveugle peut-il conduire un aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans une fosse ? Le disciple n'est pas plus que le maître ; mais tout disciple accompli sera comme son maître. Pourquoi vois-tu la paille qui est dans l'oeil de ton frère et ne remarques-tu pas la poutre qui est dans ton oeil à toi ? etc.'' (6, 37-42)

Un autre exemple : un passage de Matthieu, ''tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, vous aussi, faites-le de même pour eux, car c'est la loi des prophètes'' (7, 12), est intégré dans Luc, avec des sentences différentes : ''donne à quiconque te demande, et ne réclame pas tes biens à celui qui les prends. Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux. Si vous aimez ceux qui vous aiment quel gré vous en saura-t-on ? etc.'' (6, 27 et s.). Tout cela montre que chaque auteur a exploité librement une matière empruntée à une source commune pour construire son propre discours.

E-les paraboles

Les paraboles, abondantes dans les trois Evangiles Synoptiques, sont absentes de Jean et des Actes des Apôtres, textes plus tardifs, ce qui a fait dire aux auteurs chrétiens qu'il s'agit bien de passages provenant de l'enseignement de Jésus. Cependant, le fait que l'on retrouve des paraboles identiques dans les trois Synoptiques n'est pas une preuve d'authenticité : les auteurs des textes, comme nous l'avons montré, dans le premier chapitre, utilisent la même source. C'est le sens des paraboles qui est repris, il est vrai, parfois, avec les mêmes trames narratives, mais les auteurs prennent des libertés dans le traitement des données, en raccourcissant ou en amplifiant l'histoire, en changeant aussi de façon significative des détails. Un exemple est fourni par la parabole dite des talents dans Matthieu et des mines dans Luc.

Voici la parabole de Matthieu :

''Il en sera comme d'un homme qui en partant pour un voyage appela ses serviteurs et leur confia ses biens. Il donna cinq talents à l'un, deux à l'autre, et un au troisième, à chacun selon sa capacité et il partit en voyage. Aussitôt celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla, les fit valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu les deux talents en gagna deux autres. Celui qui n'en avait reçu qu'un alla faire un trou dans la terre et cacha l'argent de son maître. Longtemps après le maître de ces serviteurs revint et leur fit rendre compte. Celui qui avait reçu les cinq talents s'approcha en apportant cinq autres talents et dit : Seigneur, tu m'avais confié cinq talents ; voici cinq autres que j'ai gagnés. Son

maître lui dit : bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître. Celui qui avait reçu les deux talents s'approcha aussi et dit :

Seigneur, tu m'avais confié deux talents, en voici deux autres que j'ai gagnés. Son maître lui dit : bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître. Celui qui n'avait reçu qu'un talent s'approcha ensuite et dit : Seigneur, je savais que tu es un homme dur qui moissonne où tu n'as pas semé, et qui récolte où tu n'as pas répandu ; j'ai eu peur et je suis allé cacher ton talent dans la terre, voici, prends ce qui est à toi. Son maître lui répondit : serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas que je récolte où je n'ai pas répandu, il fallait placer mon argent chez les banquiers, et à mon retour, j'aurai retiré ce qui est à moi, avec un intérêt. Otez-lui donc le talent, et donnez-le à celui qui a les dix talents. Car on donnera à celui qui a, et il sera dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il a...'' (25, 14-30) .Voici maintenant la parabole de Luc :

''Un homme de haute naissance s'en alla dans un pays lointain pour recevoir la royauté et revenir ensuite. Il appela dix de ses serviteurs, leur donna dix mines et leur dit : faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne. Mais ses concitoyens le haïssaient et ils envoyèrent une ambassade après lui pour dire : nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous. Lorsqu'il fut de retour, après avoir reçu la royauté, il fit appeler auprès de lui les serviteurs auxquels il avait donné l'argent, afin de connaître comment chacun l'avait fait valoir. Le premier vint et dit : Seigneur, ta mine a rapporté dix mines. Il lui dit : c'est bien bon serviteur parce que tu as été fidèle en peu de choses, reçois le gouvernement de dix villes ; Le second vint et dit : Seigneur ta mine a produit cinq mines. Il lui dit : toi aussi sois établi sur cinq villes.

Un autre vint et dit : Seigneur, voici ta mine que j'ai gardée dans un linge car j'avais peur de toi, parce que tu es un homme sévère : tu prends ce que tu n'as pas déposé, et tu moissonnes ce que tu n'as pas semé. Il lui dit : je te jugerai sur tes paroles, mauvais serviteur ; tu savais que je suis un homme sévère ; que je prends ce que je n'ai pas déposé et moissonne ce que je n'ai pas semé ; pourquoi donc n'as-tu pas placé mon argent dans une banque, et à mon retour je l'aurais retiré avec un intérêt ? Puis il dit, à ceux qui étaient là : ôtez-lui la mine et donnez-la à celui qui a les dix mines. Ils lui dirent : Seigneur, il a dix mines. Je vous le dis, on donnera à celui qui a, mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. Au reste, amenez ici mes ennemis qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, et égorgez-les en ma présence.'' (Luc, 19, 11-27)

Les trames narratives des deux paraboles sont différentes : dans Matthieu, il s'agit d'un homme qui part en voyage, l'objet du voyage n'étant pas spécifié, dans Luc, c'est également un homme qui se déplace mais pour devenir roi et revenir ensuite

régner dans son pays. Il a confié, avant de partir, de l'argent (des talents dans un récit et des mines, de moindre valeur, dans l'autre) à trois de ses serviteurs en leur donnant ordre de le faire fructifier. Cependant, les concitoyens de l'homme, ne voulaient pas qu'il règne sur lui et ils ont cherché à empêcher son sacre, mais il a été quand même nommé roi et il est revenu dans son pays. C'est alors qu'il a fait appeler ses serviteurs et, comme dans le récit de Matthieu, il leur demande des comptes. Les deux textes se rejoignent sur la récompense ou la sanction accordée à chacun des trois hommes, avec la même conclusion, qui résume la signification de la parabole : on donnera à celui qui a, mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a.

Mais alors que le texte de Matthieu s'arrête là, celui de Luc continue : le roi fait venir ceux qui s'étaient opposés à lui et demande de les mettre à mort en sa présence. On se demande ce que cet épisode de la royauté et des adversaires mis à mort à la fin vient faire dans l'économie du récit :

il ne sert apparemment à rien, sauf peut-être pour confirmer la sévérité du maître à l'égard de ses serviteurs.

Toutes ces différences laissent le lecteur perplexe, un lecteur qui se demande légitimement, si on suppose que les deux Evangélistes rapportent, comme ils le prétendent l'enseignement de Jésus, quelle est la leçon authentique ?

Si la sentence est immédiatement intelligible, la parabole ne l'est pas toujours et peut comporter une part importante d'ambiguïté. C'est le cas, dans les Evangiles, de certaines paraboles dont l'interprétation risque d'aller dans le sens opposé du sens voulu. La parabole du juge inique fournit un exemple caractéristique d'ambiguïté.

''Jésus leur dit une parabole pour montrer qu'il faut toujours prier et ne pas se lasser. Il dit : il y avait dans une ville un juge qui ne craignait pas Dieu et qui n'avait d'égard pour personne. Il y avait aussi dans cette ville une veuve qui venait lui dire : fais-moi justice de mon adversaire. Pendant longtemps, il ne voulut pas. Mais ensuite il dit en lui-même : bien que je ne craigne pas Dieu et que je n'aie d'égard pour personne, néanmoins parce que cette veuve me cause des ennuis, je lui ferai justice de peur que jusqu'à la fin, elle ne vienne me casser la tête. Le Seigneur ajouta : entendez ce que dit le juge inique. Et Dieu ne ferait-il point justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit et tarderait-il à leur égard ? Je vous le dit, il leur fera promptement justice...'' (Luc, 18, 1-8)

La parabole assimile implicitement Dieu au juge inique et on comprend que s'il cède aux prières des hommes, c'est uniquement parce qu'ils l'excèdent ! L'intention de l'auteur de l'Evangile n'est pas de proférer une telle énormité mais de suggérer que si un juge inique finit (il est vrai, par intérêt) par rendre justice,

comment Dieu, qui est toujours juste, ne rendrait-il pas justice à ceux qui croient en lui ?

La parabole des dix vierges est encore plus obscure :

''Alors le royaume des cieux sera semblable à dix vierges qui prirent leurs lampes pour aller à la rencontre de l'époux. Cinq d'entre elles étaient folles et cinq sages. Les folles en prenant leurs lampes ne prirent pas d'huile avec elles mais les sages prirent avec leurs lampes de l'huile dans des vases. Comme l'époux tardait, toutes s'assoupirent et s'endormirent. Au milieu de la nuit, il y eut un cri : voici l'époux, sortez à sa rencontre !

Alors toutes ces vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes. Les folles dirent aux sages : donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. Les sages répondirent :

non, il n'y en aurait pas assez pour nous et pour vous ; allez plutôt chez ceux qui en vendent et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva :

celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui au (festin) de noces, et la porte fut fermée.

Plus tard, les autres vierges arrivèrent aussi et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvre-nous.

Mais il répondit : en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas. Veillez donc puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure'' (Matthieu, 25, 1-13).

La signification de cette parabole est que Dieu se manifeste sans prévenir et qu'il faut, pour ne pas être surpris, se tenir toujours prêt, mais la comparaison avec les vierges n'est pas des plus claires : on ignore qui représente le maître, qui sont les vierges et qui est le marchand d'huile. Ces questions, qui ne reçoivent pas de réponses dans le texte, laissent supposer que le lecteur doit se concentrer uniquement sur la signification de la parabole et ne pas tenir compte des détails du récit, ce qui est certainement frustrant pour un lecteur qui cherche à comprendre.

Sur l'obscurité des paraboles, une explication est avancée par Marc où, après la parabole du semeur, l'Evangéliste fait dire à Jésus :

''C'est à vous qu'a été donné le mystère du royaume de Dieu mais pour ceux du dehors tout se passe en paraboles afin que tout en regardant bien, ils ne voient pas et qu'en entendant bien, ils ne comprennent pas, de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il ne leur soit pardonné'' (3, 11-13)

Le passage souligné, qui est repris d'Isaïe, 6, 9-10, figure aussi dans Jean, 12, 40, et dans les Actes des Apôtres, 28, 27. Selon ce passage, si la parabole est obscure, c'est pour que son sens soit voilé à ceux qui refusent de croire. Alors que l'on s'attend que le Maître redouble d'efforts pour les convertir, il les condamne à l'impiété et donc à la perdition. C'est là une position peu charitable qui contredit les principes de miséricorde et de pardon, défendus ailleurs par Jésus.

On peut douter que Jésus ait cultivé à ce point l'ambiguïté : s'il recourt à la parabole, c'est avant tout pour se faire comprendre le plus clairement possible, pour établir une similitude (c'est le sens de l'hébreu mashal, cf. l'arabe mathal, que l'on traduit par parabole, du grec parabolé, comparaison) entre le récit et la morale. Ce mode d'expression était courant en Orient où le récit édifiant vient appuyer les préceptes moraux et religieux. Le hadith ou dit du Prophète Mohammed en use abondamment et, aujourd'hui encore, dans les sociétés orientales, on affectionne ce mode d'expression si pratique et surtout si facile à comprendre.

Jésus a dû agir de même mais les auteurs des Evangiles, étrangers au terreau oriental, n'ont pas su, en reprenant le procédé de la parabole, reconduire ses principes essentiels : similitude et simplicité. S'adressant à des fidèles rompus à d'autres modes d'expression, ils ont cherché à imposer aux paraboles, supposées de Jésus, des sens cachés, voire à en faire l'expression de mystères. Avec Jean, dont le texte est encore plus étranger que les autres au milieu palestinien de Jésus, la parabole est abandonnée au profit de l'allégorie, qui devient le véhicule des mystères. Ainsi, quand Jean fait dire à Jésus, ''Moi, je suis le pain de vie, celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui vient à moi n'aura jamais soif'' (6, 35), il énonce ce qui deviendra l'un des mystères de la religion chrétienne : l'eucharistie.

Si on peut admettre que des bribes de l'enseignement de Jésus figurent bien dans les Evangiles, il faut croire qu'il est difficile, voire impossible, en raison des transformations que cet enseignement a subi , de les repérer.

F-le contenu de l'enseignement Les origines du christianisme F-le contenu de l'enseignement

Le contenu de l'enseignement de Jésus, tel qu'il apparaît dans les Evangiles, est loin d'être homogène. En tout cas, il ne constitue pas un système organisé, avec des dogmes, des préceptes et des lois, tels qu'on peut l'attendre d'un fondateur de religion. A moins que Jésus, ainsi que l'on supposé certains critiques, n'ait pas eu l'intention de fonder une religion, mais seulement d'annoncer l'avènement prochaine du Royaume de Dieu, c'est-à-dire la fin des temps et le jugement des hommes. Même si cette hypothèse est vraisemblable, il faut signaler que la prédication de Jésus s'est continuée après lui et qu'une Eglise s'étant constituée, il

a fallu prolonger, au-delà de l'annonce du Royaume, le Message.

La rédaction des Evangiles, puis des Actes et des épîtres a répondu à ce besoin, en insérant, dans le récit de la vie et des miracles de Jésus, des sentences et des paraboles censées représenter sa pensée. Au thème fondamental de l'avènement du Royaume de Dieu, s'ajoutent ainsi des préceptes, des recommandations qui vont former l'enseignement de Jésus.

G-le Royaume de Dieu

Le Nouveau Testament fait de cette notion le point central de l'Enseignement de Jésus :

il n'aurait été envoyé que pour annoncer l'imminence du Royaume de Dieu, appelé également Royaume des Cieux, dans Matthieu. C'est ainsi que Jésus aurait déclaré, au tout début de sa prédication :

''Après que Jean eut été livré, Jésus alla dans la Galilée : il prêchait la bonne nouvelle de Dieu et disait : le temps est accompli et le royaume de Dieu est proche. Repentezvous, et croyez à la bonne nouvelle'' (Marc 1, 14-15).

On ne trouve aucune définition du Royaume, ce qui a fait dire que cette notion était familière aux auditeurs de Jésus et qu'il n'avait pas besoin de la préciser. Cette lacune a ouvert la porte à d'âpres débats dans les milieux chrétiens pour cerner le contenu de la notion. Si pour les uns, le Royaume de Dieu est annoncé comme une réalité matérielle, c'est-à-dire le remplacement du monde existant par un autre, plus juste, pour les autres, ce même Royaume n'est qu'une réalité spirituelle, le triomphe dans le coeur des hommes des principes d'amour, de justice et de paix. A l'idée d'un cataclysme qui hâterait l'avènement du Royaume, répond celle d'une longue transformation des coeurs et des âmes. Ces hypothèses contradictoires s'appuient sur des passages des Evangiles où comme nous l'avons vu se heurtent les idées les plus opposées et les affirmations les plus invraisemblables.

L'idée de royaume de Dieu se retrouve dans les écrits eschatologiques et apocalyptiques juifs où il est question de l'installation, dans le futur, d'un nouvel ordre, d'une transformation, dans le sens du perfectionnement, des hommes. A ce Royaume, ne seront conviés que ceux qui auront fait l'effort de changer et de se conformer aux prescriptions des Ecritures. C'est aussi la libération d'Israël de la domination des païens et la restauration du royaume juif. Il s'agit ainsi, en dépit de ses aspects religieux et moraux, d'une notion politique, mise au service du nationalisme juif.

Avec Jésus, ou plutôt les discours attribués à Jésus, la notion s'universalise, en se

débarrassant de ses connotations juives : le Royaume est ouvert à tous, sans exception. De plus, il n'est nulle part question de la restauration du royaume juif. On n'y trouve pas non plus, comme dans les apocalypses juives, de vision belliqueuse, de Royaume s'installant dans le fracas des catastrophes.

Le Royaume des Evangiles est une sorte de festin auquel tous seront convoqués : ''Un de ceux qui étaient à table, après avoir entendu ces paroles dit à Jésus : Heureux celui qui prendra son repas dans le Royaume de Dieu. Et Jésus lui répondit : Un homme donna un grand repas et invita beaucoup de gens. A l'heure du repas, il envoya son serviteur dire aux invités : venez, car tout est prêt. Mais tous unanimement se mirent à s'excuser (...) Le serviteur, de retour, rapporta ces choses à son maître.

Alors, le maître de maison, irrité, dit à son serviteur : va promptement sur les places et les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur dit au Maître : ce que tu as ordonné a été fait et il y a encore de la place. Et le maître dit au serviteur : va par les chemins et le long des haies, contrains les gens d'entrer afin que ma maison soit remplie, car, je vous le dis, aucun de ces hommes qui avaient été invités ne goûtera de mon repas.'' (Luc, 14, 15-24).

Ceux qui ont été écartés du festin sont les juifs, sourds aux appels de Jésus, ceux qui y ont été conviés sont les Gentils, auxquels pourtant l'invitation n'a pas été faite. Si le royaume de Dieu ne ressemble plus à celui des juifs, si les juifs en seront privés, c'est parce que la prédication ne se fait plus en leur direction mais dans celle des Gentils, parmi lesquels la communauté des disciples s'est installée, et qu'il s'agit de gagner à la nouvelle religion. C'est pour eux que le Royaume, ainsi qu'il est dit dans Marc (4, 11) ''a été donné comme mystère''. Or la notion de mystère nous met en rapport avec les religions à mystères qui, comme nous le verrons, ont considérablement influencé le christianisme.

Il y a de fortes chances pour que tous les passages concernant le Royaume aient été forgés par les auteurs du Nouveau Testament pour servir d'appui à leur prédication et à celle de l'Eglise naissante.

H-principes moraux

Contrairement aux docteurs juifs qui s'attardent sur l'observance stricte des obligations religieuses, Jésus prône la religion du coeur sur celle des rites. Même si les Evangélistes le montrent se rendant au Temple et célébrant la pâque, ils le montrent aussi blâmant les attitudes hypocrites des gens du culte. En réalité, l'hostilité à l'égard des scribes et des pharisiens est celle de l'Eglise confrontée, au moment de la rédaction des Evangiles, aux docteurs juifs de la diaspora. Et c'est par opposition à leur enseignement, accusé de sécheresse, parce que fermé à la

nouvelle religion, que seront définis les principes de cette religion. Des principes ainsi résumés dans le célèbre passage dit du Grand Commandement :

''Voici le premier (de tous les commandements) : Ecoute Israël, le Seigneur, notre Dieu, le Seigneur est un, et tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. Voici le second : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas d'autre commandement plus grand que ceuxlà'' (Marc, 12, 28-31).

Ces deux principes, empruntés à l'Ancien Testament, forment ce que l'on appelle la loi d'amour : une loi dont on doit faire bénéficier tous les hommes, y compris les ennemis et les méchants auxquels ils ne faut pas résister.

''Vous avez entendu qu'il a été dit : OEil pour oeil, dent pour dent, mais moi, je vous dit de ne pas résister au méchant. Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre...'' (Matthieu 5, 38)

On doit aussi, dans le même élan du coeur, pardonner à ceux qui font le mal ''Si ton frère a péché, reprends-le, et, s'il se repent, pardonne-lui. Et s'il pèche contre toi sept fois dans un jour, et que sept fois il revienne à toi, en disant : je me repens, tu lui pardonneras''. (Luc, 17, 3-4)

On peut encore citer le chapelet des béatitudes où la pauvreté et la souffrance sont célébrées comme des vertus du croyant :

''Heureux ceux qui pleurent car ils seront consolés !... Heureux serez-vous lorsqu'on vous insultera, qu'on vous persécutera et qu'on répandra sur vous toute sorte de mal à cause de moi...'' (Matthieu, 5, 4, 11)

A la loi de l'amour absolu fait suite une autre loi, celle de l'abandon à la volonté de Dieu. Certes, tous les prophètes de la tradition monothéiste ont enseigné cette règle qui se trouve dans l'Islam, par exemple, sous le nom de tawwakkul, l'entière confiance en Dieu, mais sous la plume des Evangélistes, elle devient renoncement et démission.

Jésus recommande de ne pas amasser les richesses dans le monde pour ne pas en être privé dans l'autre (Matthieu, 6, 19-21) et les biens de la terre sont tous assimilés à Mammon, c'est-à-dire à l'idolâtrie.

Au jeune homme qui lui demande comment obtenir la vie éternelle, il répond :

''Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le cieux. Puis, viens et suis-moi ; après avoir entendu ces paroles, le jeune homme s'en alla tout triste car il avait de grands biens'' (Matthieu, 19, 21-22).

Si le jeune homme se détourne, c'est parce qu'il faut se détourner définitivement de la vie matérielle, renoncer au monde, ce que peu de personnes, saines de corps et d'esprit, sont capables de faire.

La richesse, même bien acquise, est un frein pour le salut, puisque selon la célèbre sentence, ''il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu'' (ibidem, 24) Dans ce rejet systématique du monde, Jésus va jusqu'à inciter ses disciples à négliger leurs devoirs à l'égard de leurs proches :

''Un autre, parmi ses disciples, lui dit : Seigneur, permets-moi d'aller d'abord ensevelir mon père. Mais Jésus lui répondit : suis-moi et laisse les morts ensevelir leurs morts'' (Matthieu, 8, 21-22).

Par ailleurs, on connaît le désengagement de Jésus par rapport aux affaires de la Cité par la fameuse déclaration : il faut rendre à César ce qui appartient à César (c'est-àdire payer l'impôt inique) et à Dieu ce qui appartient à Dieu'' (Marc 12, 17).

Ces préceptes, pour le moins étonnants, proviennent peut-être d'un enseignement de secte, prônant un ascétisme excessif et à laquelle auraient appartenu les auteurs des Evangiles ou qui les aurait influencés. On a parfois pensé à l'essénisme, une secte juive apparue dans la seconde moitié du 2ième siècle avant JC et disparue au milieu du premier siècle et connue par ses tendances apocalyptiques et son ascétisme excessif. Si on sait aujourd'hui que Jésus n'a pas appartenu à cette secte, on peut admettre que des aspects de la pensée qu'on lui attribue en portent l'influence mais on ignore comment cette influence a pu s'exercer ni quelle est son étendue.

Au discours de total éloignement du monde, répondent quelques passages où Jésus manifeste un certain sens de la réalité et des devoirs.

Ainsi, par exemple, dans l'exemple cité plus haut (Marc, 2, 25), Jésus autorise ses disciples à rompre le sabbat, en cueillant des graines dans un champ pour les manger. Dans un autre passage, il vilipende ceux qui consacrent en oblations ce dont ils peuvent aider leurs parents :

''Vous rejetez bel et bien le commandement de Dieu pour garder votre tradition. Car Moïse a dit : Honore ton père et ta mère et Celui qui maudira son père ou sa mère sera puni de mort. Mais vous, vous dites : si un homme dit à son père ou sa mère : ce dont j'aurai pu t'assister est qorban, c'est-à-dire une oblation à Dieu, vous ne le laissez plus rien faire pour son père et pour sa mère, vous annulez ainsi la parole de Dieu par votre tradition que vous vous êtes donnée.'' (Marc, 7, 9-13).

Et si on croit Paul (1, Corinthiens, 7, 10 et 11 et 25, 26), Jésus ne s'est pas opposé au mariage, ce qui signifie qu'il n'a prescrit ni l'abstinence sexuelle ni le célibat.

D'ailleurs, Paul, dans le passage de 1 Corinthiens où il renonce à ses droits, il rappelle le droit qu'il avait, comme les autres Apôtres, de garder son épouse.

Ces passages sur la rupture du sabbat par nécessité, des parents à entretenir ou du mariage pourraient procéder de l'enseignement de Jésus les logia- car ils correspondent à une vision réaliste de la vie et ils sont conformes à la fois à la morale et aux besoins de l'homme.

Quant à l'amour des ennemis ou à l'abandon total au point de ne plus rien faire, ils procèdent d'un idéalisme excessif, voire surréaliste, étranger à la foi monothéiste et aux intérêts vitaux de l'homme Le véritable enseignement de Jésus a dû, lui aussi, être emprunt de cet esprit d'équilibre et de réalisme. S'il a adoucit les mesures les plus rigoristes de la loi juive, il n'a pu appeler ni à aimer ses ennemis ni à abandonner le monde, des principes qui, au demeurant, n'ont jamais pu être appliqués, y compris par les chrétiens.

IV Prophète, Messie, Fils de l'Homme ou Fils de Dieu ?

A-le titre véritable : le prophète

A ceux qui s'interrogent sur Jésus, faisant son entrée à Jérusalem, Matthieu fait dire aux gens :

''Qui est celui-ci ? Les foules répondaient : Jésus le prophète de Nazareth, en Galilée'' (21, 10-11).

Et Luc fait dire à Jésus, à propos duquel les gens s'interrogeaient :

''Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison'' (6, 4). Si Jésus a réellement tenu ces propos, c'est qu'il se considère comme prophète. Et ces assertions sont vraisemblables dans la mesure où il se situe réellement dans la lignée des prophètes. C'est ce que soutiendra, en dehors des Evangiles canoniques, un Evangile apocryphe, comme l'Evangile de Barnabé.

''L'Ange Gabriel lui présenta un livre comme un brillant miroir. Ce livre descendit dans le coeur de Jésus. Il y apparut ce que Dieu a fait, ce que Dieu a dit, ce que Dieu veut, si bien que toute chose fut pour lui nue et ouverte, ainsi qu'il me l'a dit : ''Crois-le, Barnabé, je connus chaque prophète, si bien que tout ce que je dis sort de ce livre''. Après cette vision, se sachant prophète, envoyé à la maison d'Israël, Jésus révéla tout à Marie, sa mère en lui disant qu'il devait souffrir grande persécution pour l'honneur de Dieu et qu'il ne pouvait plus être continûment avec elle pour la servir.''

C'est également la croyance de l'Islam, résumée dans ce verset du Coran :

''Nous t'avons fait une Révélation (ô Mohammed) comme nous en avons fait à Noé et aux prophètes venus après lui. Et Nous avons fait une Révélation à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob, aux Tribus (d'Israël), à Jésus, à Job, à Jonas, à Aaron et à Salomon. Nous avons donné le Psautier (Zabûr) à David'' (sourate 4, Les Femmes, v. 163)

Comment alors les Evangiles canoniques en sont-ils venus à considérer Jésus comme le Fils de Dieu, voire comme un dieu, ce qui est, du point de vue monothéiste, le plus grand des blasphèmes?

Les auteurs chrétiens ont essayé de justifier cette appellation par des références à l'Ancien Testament qui aurait soutenu que le Messie est Fils de Dieu. On avance aussi des explications théologiques compliquées pour expliquer l'unité de l'essence divine dans les trois personnes de la Trinité, le Père, le Fils et le Saint Esprit formant un. Nous verrons, dans les pages suivantes, qu'un examen des textes, même falsifiés, et des notions, montre que Jésus n'a pas pu se considérer comme le Fils de Dieu ou comme Dieu et que ce titre blasphématoire lui a été donné hors de son milieu d'origine.

Le titre de prophète, appliqué à Jésus apparaît très peu dans les Evangiles et dans la théologie chrétienne. C'est pourtant, avec Messie, son titre véritable. On préfère lui donner deux autres titres : un titre énigmatique, Fils de l'Homme, et surtout le titre mensonger de Fils de Dieu.

B-Le titre confirmé : le Messie

Dans la pensée juive, le mot Messie (mashiah' en hébreu, meshih'a en araméen, Christos en grec) signifie l'oint car les rois d'Israël étant consacrés par le rite de l'onction. C'est le rédempteur qui viendra libérer les juifs du joug des païens et restaurer le royaume d'Israël. Ce personnage sera de la descendance de David et dirigera les juifs, il combattra les méchants et instaurera la justice et la paix. Il accomplira également les prophéties et révélera la signification de la Torah. Enfin, il donnera à Israël la domination sur le monde. Cette conception nationaliste du Messie dominait encore au temps de Jésus et les auteurs des Evangiles, pour montrer que Jésus est le Messie annoncé par les Ecritures, n'hésitent pas à donner à Jésus le titre de Fils de David.

Signalons cependant que les passages dans lesquels apparaît cette formule sont rares.

Ainsi, Marc ne l'emploie qu'une seule fois, dans l'épisode de l'aveugle de Jéricho :

''Il entendit que c'était Jésus de Nazareth et se mit à crier : Fils de David, Jésus, aie pitié de moi...'' (10, 48). Le même Marc, dans l'épisode de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, fait crier la foule : ''Béni soit le règne qui vient, le règne de David notre père'' (11, 10). Le titre est plus fréquent chez Matthieu où la foule et les malades l'emploient pour interpeller Jésus. Ainsi :

''Alors, on lui amena un démoniaque, aveugle et muet, et il le guérit de sorte que le muet parlait et voyait. Toute la foule hors d'elle-même disait : N'est-ce pas là le Fils de David ?'' (12, 22-23).

Mais ce passage et tous les autres sont douteux parce qu'ils n'ont d'autre raison que de prouver que Jésus est le Messie attendu par les juifs.

Mais Jésus s'est-il considéré lui-même comme le Fils de David ? Marc lui fait tenir un curieux discours dans le Temple :

''Comment les scribes (peuvent-ils) dire que le Christ (= le Messie) est fils de David ?

David lui-même (animé) par l'Esprit Saint a dit : le Seigneur a dit à mon Seigneur :

assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis ton marchepied. David lui-même l'appelle Seigneur, comment donc est-il son fils ?'' (12, 35-37).

Ce passage, même si on doute de son authenticité, se fait l'écho d'une ancienne tradition : Jésus avait rejeté la conception étroitement nationaliste que les juifs se faisaient du Messie dans lequel il voyait un prophète, envoyé par Dieu pour enseigner l'Ecriture et le droit chemin à tous les hommes.

En refusant de se rattacher à David, Jésus refusait de se rattacher à une race particulière. Cette conception est également celle de l'Islam qui soutient que les prophètes et les envoyés s'adressent à tous les hommes sans exception.

On s'étonne que le titre de Messie, qui est pourtant la caractéristique essentielle de Jésus, ne soit pas très utilisé dans les Evangiles et que Jésus ne l'emploie pas pour parler de lui. Le mot n'apparaît qu'une seule fois dans Marc (sous la forme grecque de Christ), et dans un passage très controversé à cause de ses accents pauliniens :

'' Et quiconque vous donnera à boire un verre d'eau en mon nom, parce que vous êtes du Christ, en vérité, je vous le dis, il ne perdra point sa récompense'' (9, 41).

Le titre apparaît surtout dans les passages que l'on appelle la confession messianique, devant le Grand prêtre du Sanhédrin :

''Le Souverain sacrificateur l'interrogea de nouveau et lui dit : es-tu le Christ, le Fils du Béni ? Jésus répondit : Je le suis...'' (Marc, 14, 61)

''Ils dirent : Si tu es le Christ, dis-le nous. Jésus leur répondit : si je vous le dis, vous ne le croirez point et si je vous interroge vous ne répondrez point'' (Luc, 22, 67-68).

''Et le souverain sacrificateur lui dit : je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu. Jésus lui répondit : tu l'as dit'' (Matthieu, 26, 63-64).

Le titre de Christ-Messie est ici lié à celui de Fils de Dieu : on s'étonne que le grand prêtre juif ait associé un titre reconnu, celui de Messie, à un titre aussi blasphématoire que celui de Fils de Dieu !

Devant Pilate, le titre est Roi des juifs, un titre considéré comme synonyme de Messie : ''Jésus comparaît devant le gouverneur. Le gouverneur l'interrogea en ces termes : estu le roi des juifs ? Jésus lui répondit : tu le dis...'' (Matthieu, 27, 11).

Les auteurs des Evangiles laissent croire que si Jésus a été condamné, c'est parce qu'il a avoué être le Messie. Ils laissent croire ainsi qu'il s'agit d'un titre subversif, voire politique, qui dépasse largement celui de prophète. Cette impression est renforcée par le passage appelé la confession de Pierre où Jésus interdit à ses disciples de lui donner le titre de Messie :

''Jésus s'en alla, avec ses disciples dans les villages de Césarée de Philippe, et en chemin, il leur posa cette question : les gens, qui disent-ils que je suis ? Ils disent : Jean-Baptiste ; d'autres Elie ; d'autres l'un des prophètes. Mais vous, leur demanda-til, qui dites vous que je suis ? Pierre lui répondit : tu es le Christ. Jésus leur recommanda sévèrement de ne dire à personne ce qui le concernait'' (Marc, 8, 27-30).

On a interprété parfois ce passage comme étant une preuve que Jésus n'était pas le Messie (puisqu'il refuse le titre) mais d'autres passages (ceux que nous avons cités plus haut) établissent fermement qu'il l'est : ce serait une contradiction insupportable (même si les Evangiles nous ont habitué aux contradictions) qu'on nie à Jésus cette qualité. En fait, si ce passage est authentique, ce n'est pas la qualité de Messie que Jésus a refusé mais la conception que les juifs s'en faisaient à son époque : une sorte de héros belliqueux qui restaurerait la justice par la force de l'épée.

Il n'y a pas de doute que les auteurs des Evangiles utilisent le titre de Messie pour faire accepter Jésus des Juifs, mais ils donnent un autre sens à cette notion : c'est par le mystère de sa mort et de sa résurrection qu'il accède à cette qualité. C'est l'interprétation à laquelle invite ce passage mis dans la bouche de l'apôtre Pierre : ''Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, nous en sommes tous témoins. Elevé par la droite

de Dieu, il a reçu du Père l'Esprit Saint qui avait été promis, et il l'a répandu, comme vous le voyez et l'entendez... Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié'' (Actes, 2, 32-36).

C'est, du coup, écarter la représentation habituelle du Messie, l'oint de Dieu, qui apporte la justice et la paix. C'est faire de Jésus un être d'exception, se plaçant non plus sur un plan humain, celui du prophète, mais divin, le Messie étant le fils de Dieu.

Quand un Evangile apocryphe, celui de Barnabé, soutient que Jésus n'est pas le Messie, il veut sans doute dire que le titre de Messie qu'on lui a donné ne correspond pas à celui de la tradition juive : Jésus n'a pas été envoyé pour le seul profit d'Israël mais pour tous les hommes, sans distinction aucune de race ni de religion.

Le titre de Messie (al-Massih'), appliqué à Jésus, se retrouve dans le Coran : il n'a ni le sens d'agitateur que l'on retrouve chez les juifs, ni celui d'être divin que lui ont donné les chrétiens : c'est le prophète sanctifié, porteur d'une Ecriture, envoyé à tous les hommes pour enseigner la vérité et la justice.

C-le titre énigmatique : le Fils de l'Homme

L'expression Fils de l'Homme est plus souvent appliquée à Jésus que celle de Messie.

C'est la traduction de l'araméen bar-nesha, et de sa variante courante, ben-Adam, attestée également en hébreu. C'est l'exact pendant de l'arabe ibn-Adam, pluriel banu- Adam, employé dans le Coran pour désigner les enfants d'Adam, c'est-à-dire l'espèce humaine.

Dans les langues sémitiques, cette expression est souvent l'équivalent d'être humain.

C'est dans ce sens qu'il faut interpréter les nombreux passages de l'ancien Testament où elle apparaît. Ainsi, dans Ezéchiel, quand l'Eternel s'adresse au prophète : ''Il me dit : Fils d'Homme, tiens-toi sur tes pieds et je te parlerai'' (2, 1)

''Il me dit : Fils d'Homme, va vers la maison d'Israël et tu leur diras mes paroles'' (3, 4) ''Fils d'Homme, tourne ta face vers les Ammonites et prophétise contre eux'' (25, 2) etc.

Cependant, dans la littérature apocalyptique juive, cette notion prend un sens particulier. Ainsi, dans la vision de Daniel :

''Je regardais pendant mes visions nocturnes, et voici que sur les nuées du ciel arriva comme un Fils d'Homme. Il s'avança vers l'Ancien des jours et on le fit approcher de lui. On lui donna la domination, l'honneur et la royauté. Et tous les peuples, les nations et les hommes de toutes les langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera pas et sa royauté ne sera jamais détruite'' (Daniel, 7, 13-14).

Dans le Livre éthiopien d'Enoch, dans le chapitre intitulé Paraboles (XXXVII-LXXI) il est question du sort des hommes, bons et mauvais, qui seront jugés par un Fils de l'Homme, appelé également Messie, Christ, Juste etc.

Si certains critiques croient que ce texte est ancien, d'autres le croient contemporain du christianisme et pensent même qu'il a été contaminé par lui.

Cette conception du Fils de l'homme, être exceptionnel, se retrouve dans les Evangiles, notamment dans l'épisode de la comparution devant le Sanhédrin.

Interrogé s'il est le Messie (Christ), Jésus répond : ''Je le suis. Et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite du tout-Puissant et venant avec les nuées du ciel'' (Marc, 14, 62).

Le même passage figure dans Matthieu, 26, 64 : les deux auteurs reprennent, pour ce qui est du Fils de l'Homme, le Psaume 110,1 et Daniel, 2, 13, avec cette particularité de lier l'expression à celle de Fils de Dieu et surtout à celle de Messie.

On peut citer encore ce passage de Jean où Jésus est censé dire : ''Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'Homme.

Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'Homme soit élevé afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle'' (3, 13-15).

En dehors des Evangiles, l'expression Fils de l'Homme n'apparaît qu'une seule fois, dans les actes. L'auteur de ce texte la met dans la bouche d'Etienne qu'on s'apprête à lapider :

''Voici, je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu'' (7, 56).

Dans la littérature chrétienne, l'expression est encore plus rare.

Certains auteurs chrétiens soutiennent que l'assimilation du Fils de l'Homme au Messie figure déjà dans le texte de Daniel, cité ci-dessus. En réalité, il n'est à aucun moment question de Messie et l'expression Fils de l'homme n'y désigne peut-être qu'un être ayant une forme humaine.

Si Jésus a réellement utilisé cette expression pour se désigner, c'est sans doute dans son sens premier d'être humain, voire comme substitut du pronom je, en parlant de soi à la troisième personne. Un exemple d'équivalence est donné par les Evangiles euxmêmes. Ainsi, alors que Luc fait dire à Jésus :

''Quiconque me confessera devant les hommes, le Fils de l'Homme le confessera aussi devant les Anges de Dieu'' (12, 8)

Matthieu reprend ainsi le même passage :

''C'est pourquoi quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai moimême devant mon père qui est dans les cieux'' (10, 32).

Ce sont les auteurs des Evangiles qui ont fait du fils de l'homme, le bar-nesha ou le ben-Adam de la tradition sémitique, un être exceptionnel, dont la figure est sans doute empruntée aux mythologies orientales, notamment au mythe de l'homme primordial.

D-Le titre mensonger : le Fils de Dieu

Tout en affirmant qu'il est un prophète comme les autres prophètes, Luc fait dire à Jésus qu'il est plus qu'un prophète :

''La reine du Midi (le reine de Saba) se lèvera lors du jugement avec les hommes de cette génération et les condamnera parce qu'elle est venue des extrémités de la terre pour entendre la sagesse de Salomon et voici, il y a ici plus que Salomon. Les hommes de Ninive se dresseront lors du jugement avec cette génération et la condamneront, parce qu'ils se sont repentis à la prédication de Jonas, et voici : il y a plus que Jonas ici (11, 31-32)

Est-ce parce que Jésus a reçu des pouvoirs plus grands que ceux des autres prophètes qu'il se considère comme supérieur à eux ? Il est vrai qu'il guérit les malades, ressuscite les morts et marche sur les eaux, pour ne citer que ses miracles les plus remarquables. Mais ce sentiment de supériorité, ce n'est pas de cette force qu'il le puise. Si Jésus est dit supérieur aux prophètes, c'est avant tout parce que la relation qu'on lui fait établir avec Dieu n'est pas la même que celle qu'entretiennent les autres prophètes avec Dieu.

''Tandis que tout le peuple se faisait baptiser, Jésus fut aussi baptisé, et pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit et l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle comme une colombe. Et il vint une voix du ciel : Tu es mon Fils bien aimé, objet de mon affection'' (Luc, 3, 21-22).

Le titre de Fils ou, en plus complet, Fils de Dieu, apparaît dans les épisodes les

plus importants de la vie de Jésus : le baptême par Jean-Baptiste, la tentation dans le désert, la transfiguration, la Passion…Jusqu'aux démons qui se prosternent devant lui :

''Les Esprits impurs, quand ils le voyaient se prosternaient devant lui et s'écriaient : tu es le Fils de Dieu !'' (Marc, 3, 11)

Les auteurs chrétiens soutiennent que le titre de Fils de Dieu se trouve dans l'Ancien Testament et qu'il est appliqué au Messie. Or, il n'est dit, nulle part, dans l'Ancien Testament, que le Messie est Fils de Dieu. S'il est béni de Dieu, le Messie reste avant tout un homme, ainsi qu'on lit dans la fameuse prophétie d'Isaïe concernant le Messie :

''C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe. Voici que la jeune fille (mais le texte grec cité par Matthieu, 1-23, donne : la vierge) est enceinte. Elle enfantera un fils et lui donnera le nom d'Emmanuel (c'est-à-dire : Dieu avec nous). Il mangera de la crème de lait et du miel jusqu'à ce qu'il sache refuser ce qui est mauvais et choisira ce qui est bon…'' (Isaïe, 7, 14).

Ceci dit, l'expression Fils de Dieu se trouve effectivement dans l'Ancien Testament.

Ainsi, par exemple, elle est employée dans l'Exode, à propos d'Israël : ''Tu diras au Pharaon (ô Moïse) : ainsi parle l'Eternel. Israël est mon fils, mon '' premier-né. Je te le dis : laisse partir mon fils, pour qu'il me serve, si tu refuses de le laisser partir, alors moi, je ferai périr ton fils, ton premier-né…'' (4, 22-23)

Dans d'autres livres, c'est le roi d'Israël qui est appelé fils de Dieu. C'est ce qui ressort, par exemple, da la longue tirade où Dieu fait à David une promesse concernant sa dynastie :

''Quand tes jours seront accomplis et que tu seras couché avec tes pères, je maintiendrai ta descendance après toi, celui qui sera sorti de tes entrailles, et j'affirmerai son règne (…) Moi-même, je serai pour lui un père, et lui, il sera pour moi un fils…'' (2, Samuel, 7, 12-15).

La descendance de David à laquelle fait allusion le texte est Salomon, mais on cite aussi les autres rois issus de lui.

Le titre de fils de Dieu sert encore à qualifier les anges (par exemple, Job, 1, 6), les juges ainsi que tous les hommes justes (Exode, 18, 15-19).

Ces expressions, pleines d'anthropomorphisme, sont choquantes pour un adepte du monothéisme pur, mais telles qu'elles figurent dans les textes cités, la formule est à prendre au sens figuré et non au sens propre.

Si le rédacteur de l'Exode traite Israël de fils de Dieu, c'est parce qu'il croit qu'il est le peuple élu, choisi par Dieu pour lui rendre un culte, si les anges le sont, c'est parce qu'ils sont des êtres purs, quant aux rois et aux justes, ils doivent le titre à leur probité et à leur sens de la justice. Dans tous les cas, il s'agit d'une relation, religieuse ou morale, privilégiée avec Dieu, et non d'un rapport de filiation, au sens génétique du terme.

Avec Jésus, c'est bien d'une relation de filiation qu'il s'agit : il est dit Fils de Dieu au sens qu'il a été engendré par Dieu et qu'il provient physiquement de lui. Ce statut fait dire aux auteurs du Nouveau Testament que Jésus a une connaissance intime de Dieu, qu'il connaît tout de lui, comme lui connaît tout de lui.

''Tout m'a été remis par mon Père, et personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, personne non plus ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils veut le révéler'' (Matthieu, 11, 27, passage figurant dans les même termes dans Luc, 10, 22).

Dans les Actes, il est spécifié que c'est Paul qui enseigne, après sa conversion, que Jésus est le Fils de Dieu : ''Il resta quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas et aussitôt, il se mit à prêcher Jésus dans les synagogues (en disant) que c'était le Fils de Dieu...'' (9, 19-20). C'est la seule fois dans les Actes où cette expression apparaît, dans le reste du texte, on trouve d'autres expressions, dont celle de serviteur de Dieu (ebed Elohim), qui rabaisse singulièrement Jésus au rang d'être humain. Ainsi :

'' Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son serviteur Jésus, que vous avez livré et renié devant Pilate qui avait jugé bon de le relâcher'' (3, 13).

Et la prière, adressée par les Apôtres à Dieu pour demander les prodiges, finit par cette formule : ''par le nom de ton saint serviteur Jésus'' (4, 30).

Il est inconcevable que dans le milieu qui était le sien, Jésus se soit déclaré Fils de Dieu. Et même s'il l'avait fait, l'expression n'aurait jamais été, dans sa bouche, qu'une figure, une façon imagée d'exprimer sa qualité de prophète et de juste.

Elle n'impliquait nullement cela aurait été un blasphème insupportable- une relation de filiation avec Dieu. Et de toutes façons, le titre, tel que conçu par les auteurs des Evangiles, aurait été incompris de ses auditeurs juifs. C'est que les passages qui affirment la divinité de Jésus ont été produits hors du milieu de ces hommes, dans un contexte religieux différent : celui des mystères pauliniens, inspirés des mystères païens, et qui, comme nous le verrons dans la seconde partie de cet ouvrage, ont fourni au christianisme ses principaux dogmes.

V Jésus a-t-il annoncé le Prophète Mohammed ?

A-L'annonce du Prophète Mohammed dans les Evangiles

Il est courant, dans la tradition monothéiste, qu'un prophète annonce le prophète qui, dans la chaîne des messagers, lui succédera. Ainsi, Josué désigné par Moïse :

''Moïse était âgé de cent vingt ans lorsqu'il mourut. Sa vue n'était pas éteinte et sa vigueur n'avait pas disparu. Les Israélites pleurèrent Moïse pendant trente jours, dans les plaines de Moab ; et ces jours de pleurs et de deuil sur Moïse arrivèrent à leur terme. Josué, fils de Noun, était rempli d'un esprit de sagesse, car Moïse avait posé ses mains sur lui. Les Israélites lui obéirent et se conformèrent aux ordres que l'Eternel avait donné à Moïse'' (Deutéronome, 34, 7-9)

On peut citer aussi Elisée succédant à Elie :

''Alors, Elie prit son manteau, le roula et en frappa les eaux qui se partagèrent, ça et là, et ils passèrent tous deux à sec. Lorsqu'ils eurent passé, Elie dit à Elisée : demande ce que tu veux que je fasse pour toi, avant que je sois enlevé d'avec toi. Elisée répondit : qu'il y ait sur moi, je te prie, une double part de ton esprit. Elie dit : tu demandes une chose difficile. Mais si tu me vois pendant que je serai enlevé d'auprès de toi, cela t'arrivera ainsi, sinon cela n'arrivera pas. Comme ils continuaient à marcher en parlant, voici qu'un char de feu et que des chevaux de feu les séparèrent l'un de l'autre.

Alors, Elie monta au ciel dans un tourbillon…'' (2 Rois, 2, 8-11).

Il n'est donc pas étonnant, comme le soutiennent les musulmans, que Jésus ait annoncé son successeur à la prophétie. Ainsi, on lit dans le Coran :

''Et quand Jésus fils de Marie a dit :''? Fils d'Israël, je suis vraiment le Messager de Dieu (envoyé) vers vous, confirmant comme véridique ce qu'il y a dans la Thora, avant moi, et annonçant un Messager qui viendra après moi et dont le nom sera Ahmed.'' Or alors qu'il est venu vers eux avec une preuve évidente, ils ont dit : ceci est une magie évidente !'' (s.61, v.6)

Mais si les musulmans croient que Jésus a réellement annoncé Mohammed, les chrétiens le contestent parce qu'ils refusent de voir en lui un prophète. Il suffit pourtant de lire attentivement leurs Ecritures et de les interpréter correctement pour y trouver, en dépit des multiples remaniements qu'elles ont subis, les traces de l'annonce.

Au chapitre 15, verset 16 de l'Evangile de Jean, on trouve ces propos de Jésus à ses disciples:

''Si vous m'aimez, vous garderez mes commandements, et moi, je prierai le Père et il vous donnera un autre Consolateur qui soit éternellement avec vous''.

Au chapitre 15, verset 26, du même texte :

''Quand sera venu le Consolateur que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui provient du Père, il rendra témoignage de moi...''

Au chapitre 16, 13-14 :

''Quand il sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité car ses paroles ne viendront pas de lui-même, mais il parlera de tout ce qu'il aura entendu et vous annoncera les choses à venir. Lui me glorifiera parce qu'il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera''.

Alors que dans les passages que nous venons de citer, le consolateur ou l'Esprit de vérité est extérieur à Jésus, il est, dans la première épître de Jean, confondu avec lui :

''Mes petits enfants, je vous écris ceci afin que vous ne péchiez pas. Et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ'' 1, Jean, 2, 1.

Les mots Consolateur, Esprit de vérité et avocat, que nous avons souligné dans les extraits, traduisent dans la version de Segond que nous utilisons, le grec paraclet que le glossaire de l'édition définit ainsi :''celui qu'on peut appeler à l'aide, consolateur, défenseur, avocat'' (p.4).

Le terme grec original est parakletos et provient d'un verbe, parakalein, qui signifie ''inviter, appeler à l'aide, appeler auprès de soi''. Les premiers commentateurs chrétiens, tels que Tertullien et Cyprien, l'ont rendu par le latin, advocatus, ''avocat'' mais il avait aussi, dans d'autres écrits, le sens de ''médiateur'' et d' ''intercesseur''.

Les théologiens chrétiens ont identifié le Paraclet au Saint-Esprit, en s'appuyant sur les textes de Jean, mais il est clair que cette identification a été ajoutée a posteriori. Le passage de Jean, 16, 13-14, cité ci-dessus, montre bien que le paraclet ne correspond pas à la personne du Saint-Esprit, telle que se la représentent les chrétiens, c'est-à-dire un égal des deux autres personnes, le Père et le Fils : ''ses paroles ne venant pas de lui'', il est, par conséquent en position d'infériorité par rapport aux deux autres personnes et ne peut, logiquement, être le Saint-Esprit.

Dans les milieux musulmans modernes, on a aussi émis l'hypothèse que ce n'est pas paraklétos qu'il faut lire mais périklytos. La différence de sens est en effet énorme dans la mesure où si paraklétos signifie ''consolateur'', périklytos a lui, le sens de ''glorifié, loué'' et pourrait correspondre effectivement au mot arabe muh'ammad, ''le loué'', à la base du nom de Mohammed.

Les auteurs chrétiens réfutent bien entendu cette hypothèse, en arguant du fait, que tous les manuscrits anciens de l'Evangile de Jean, portent paraklétos et non périklytos :

on oublie que les manuscrits n'ont cessé d'être remaniés au cours des siècles.

On a aussi écrit que les auteurs musulmans, confondant le grec avec les langues sémitiques où les voyelles (à l'exception des longues) ne sont pas transcrites : en grec, les voyelles jouent un rôle important et ne sauraient être omises.

C'est oublier qu'en grec aussi, l'armature du mot est la consonne et que les voyelles sont susceptibles de varier : c'est l'alternance vocalique, ou la variation de timbre ou de quantité qui peut toucher soit la racine, soit le suffixe ou la désinence, mais c'est le plus souvent la racine qui est affectée. Ainsi par exemple, sleimin ''prairie'' et slimene ''port'', mais l'exemple le plus caractéristique est l'opposition entre Chrestos et Christos, exactement comme dans paraklétos et périklytos : alors que Chrestos signifie ''bon'', c'est Christos qui signifie ''oint'', traduction de l'araméen Messih'a (Messie).

La littérature musulmane ancienne fait référence non pas au paraklétos mais au périklytos, puisque le mot est directement mis en rapport avec l'annonce du Prophète Mohammed. C'est ainsi qu'on lit dans la Sira d'Ibn Hicham, qui retrace la vie du Prophète, cette référence, avec un extrait de l'Evangile de Jean :

''voici ce que j'ai appris, sur la description de l'Envoyé de Dieu, révélée par Dieu à Jésus Fils de Marie, d'après ce que Jésus fils de Marie a reçu de Dieu, dans l'Evangile, en direction des Gens de l'Evangile et reproduite par Jean l'Apôtre dans la copie qu'il leur a faite de l'Evangile, à l'époque de Jésus Fils de Marie. Celui-ci a dit :

''Qui me hait, hait le Seigneur. Si je n'avais pas accompli en leur présence des oeuvres que nul autre n'a accomplies avant moi, ils n'auraient pas péché, mais aujourd'hui, ils sont devenus ingrats et ils croyaient être plus forts que moi et le Seigneur. Cependant, il faut que s'accomplisse la parole figurant dans la Loi (al-Nâmûs) : ils m'ont haï sans raison, c'est-à-dire vainement. Quand viendra al-Manah'mana, celui que Dieu enverra, (celui qui viendra) de la part du Seigneur, l'Esprit de justice (Rûh' al-qis't), il rendra témoignage de moi et de vous aussi, parce que, dès le début, vous étiez avec moi. Je vous dis cela pour que vous ne

soyez pas scandalisé'' (Sîrat Ibn Hichâm, tome 1, p. 251, c'est nous qui traduisons).

Ibn Hichâm signale que al-Manah'mana est la forme syriaque du nom de Mohammed (''le très loué'' et que la traduction grecque du mot est al-baraqlitos (transcrit également dans d'autres textes al-faraqlitos).

On a voulu voir dans al-Manah'mana un dérivé de nah'em, ressuscité, une façon d'identifier le Paraclet à Jésus-Christ, mais on peut penser à d'autres formes sémitiques, notamment manah'a, qui a le sens général de ''donner, octroyer, être généreux''. La générosité, al-karama, est, comme l'intercession, al-chafa'â, l'un des attributs du Prophète Mohammed.

Contrairement aux spéculations des auteurs chrétiens qui annoncent que la Paraclet représente le Saint-Esprit, on peut prouver, que la leçon qu'ils admettent, paraklétos, ''consolateur'', est fausse et qu'il faut lire périklytos. ''glorifié, loué'' ce qui pourrait correspondre effectivement au mot arabe muh'ammad, ''le loué'.

B-L'annonce du Prophète Mohammed dans l'Ancien Testament

Ces références à la venue de Mohammed seraient incomplètes si on ne leur ajoutait pas d'autres références, prises de l'Ancien Testament.

Il existe, en effet, dans la littérature musulmane, de nombreux ouvrages consacrés à la question, et certains arguments, donnés par des auteurs, comme al Qarafî, al Ghazalî ou Ibn Taymiya, méritent d'être connus.

Parmi les versets les plus cités, la plupart des auteurs citent ce verset du Deutéronome, 18, 18-20 où Dieu parle à Moïse :

''L'Eternel me dit : (...) je leur susciterai du milieu de leurs frères un prophète comme toi, je mettrai mes paroles dans sa bouche, et il leur dira tout ce que je lui commanderai. Et si quelqu'un n'écoute pas ses paroles qu'il dira en mon nom, c'est moi qui lui en demanderai compte''

Si les chrétiens voient dans ce prophète annoncé Jésus, les auteurs musulmans considèrent que c'est plutôt à Mohammed qu'il faut penser. En effet, il n'est pas question d'un prophète israélite mais d'un prophète ''frère'' des israélites : or, les frères des israélites sont les Arabes qui partagent avec eux les mêmes origines, culturelle et linguistique. Dans certains hadiths, le Prophète se considérait effectivement comme le frère de Moïse et qu'il revendiquait son héritage spirituel. Ainsi, en arrivant à Médine, le Prophète remarqua que les Arabes païens, jeûnaient, le 10ième jour du mois de Moharram (Achoura) par imitation des juifs.

Selon Ibn Abbas, il a interrogé les juifs : ''Il leur a demandé : ''Que signifie cela ?'' Ils lui répondirent : ''En ce jour, Dieu a sauvé Moïse et les Fils d'Israël de leur ennemi (Pharaon). Moïse a jeûné durant ce jour.'' Le Prophète leur a dit : ''J'ai plus de droit que vous sur Moïse !'' Il a jeûné durant l'Achoura et il ordonna à ses compagnons d'observer ce jeûne (c'était avant la révélation de ramadhan)''.

L'Evangile de Jean apporte une précision sur ce prophète attendu, puisqu'il pose clairement qu'il ne s'agit ni de Jean-Baptiste ni de Jésus :

''Voici le témoignage de Jean, lorsque les juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et des Lévites pour lui demander : toi, qui es-tu ? Il confessa sans le nier : moi, je ne suis pas le Christ. Et ils lui demandèrent : quoi donc ? Es-tu Elie ? Et il dit : Je ne le suis pas. Es-tu le prophète ? Et il répondit : Non...'' (1, 19-21).

Dans sa traduction, Segond renvoie au passage cité plus haut de Deutéronome. A l'époque de Jésus, les docteurs juifs croyaient à un retour d'Elie, à la venue du Messie et aussi à l'annonce d'un prophète dont le nom n'est pas spécifié.

On cite également cet autre passage du Deutéronome qui ferait référence à l 'Arabie : ''Voici la bénédiction par laquelle Moïse, homme de Dieu, bénit les israélites, avant sa mort. Il dit : l'Eternel est venu du Sinaï, il s'est levé sur eux de Séir, il a resplendi de la montagne de Parân. Et il est sorti du milieu des saintes myriades, il leur a de sa droite (envoyé) le feu de la loi'' (33, 1-2).

Les lieux cités ici s'interprètent en fonction des trois révélations monothéistes : le Sinaï serait la montagne d'Egypte où Dieu a révélé à Moïse la Loi, Séir serait, selon les interprétations modernes, le nom d'une montagne de Juda, en Palestine (on l'identifie à l'ancienne Beth-Shemesch (aujourd'hui Aïn Shems), patrie de Jésus, quant à Parân, il désignerait le pays où a été élevé Ismaël, le fils d'Abraham, considéré comme les père des Arabes :

''Dieu fut avec le garçon (Ismaël), qui grandit, habita dans le désert et devient tireur à l'arc. Il habita dans le désert de Parân...''

Ce passage ferait ainsi allusion à Mohammed, la montagne ''où l'Eternel a resplendi'' serait la grotte de Hirra où le Prophète a reçu la première révélation.

Quelques versets d'Isaïe annonceraient le Prophète. Ainsi :

''Souvenez-vous des premiers événements : car je suis Dieu, et il n'y en a point d'autre, je suis Dieu et rien n'est semblable à moi. J'annonce dès le commencement (ce qui vient par) la suite et longtemps d'avance, ce qui n'est pas encore accompli. Je dis : mon projet tiendra bon, et j'exécuterai tout ce que je désire. J'appelle de l'orient un oiseau de proie, d'une terre lointaine, l'homme qui accomplira mes projets, ce que j'ai dit, je le fais arriver, ce que j'ai conçu, je

l'exécute'' (46, 9-11).

Selon les exégètes chrétiens, l'homme qui vient d'Orient est Cyrus, qui prendra Babylone, en 539 et qui autorisera les juifs retenus de force de retourner à Jérusalem. Or, dans le passage, il n'est pas fait allusion à un païen, mais à un homme qui exécute les ordres de Dieu qui ne peuvent qu'être justes. L'expression ''oiseau de proie'' n'est pas péjorative, comme la traduction française le laisserait supposer, mais désigne un oiseau noble, aigle ou faucon, métaphore de la droiture et de fidélité.

Avant les Evangiles, l'Ancien Testament a également annoncé la venue d'un prophète, qui complétera la Révélation et rétablira le culte du Dieu unique.

VI Les origines du christianisme Les origines du christianisme VI Les origines du christianisme

A-introduction

La prédication chrétienne a d'abord été dirigée vers les juifs mais comme ceux-ci l'avaient refusée, elle s'est détournée d'eux et s'est adressée alors au Gentils qui, eux, l'on reçue. C'est là la conclusion qu'il faut tirer non seulement des Ecrits du Nouveau Testament mais aussi de la littérature chrétienne des premiers siècles.

Même si les auteurs des Evangiles ont conservé de Jésus l'image d'un juif pieux, se rendant au Temple et émaillant son discours de citations de l'Ancien Testament, ils ont fini par l'opposer aux docteurs de la loi et par lui faire dire que leur pratique de la religion n'est pas celle qui conduit au Royaume de Dieu. C'est que, à l'époque de la rédaction des Evangiles, les ennemis de la communauté issue de Jésus sont justement les docteurs juifs : il fallait, non seulement les combattre mais aussi se démarquer d'eux, en lançant les bases d'une nouvelle religion.

A la conception étroitement nationaliste du judaïsme, qui fait de la foi au Dieu unique, la propriété exclusive d'Israël, le christianisme opposera l'universalité de cette foi. Ce n'est plus le seul Israël qui est appelé à Dieu mais tous les hommes, sans exception.

Déjà, à l'époque de Jésus, des tendances à l'ouverture vers d'autres peuples s'étaient manifestées dans la littérature juive de la diaspora et un auteur comme Philon d'Alexandrie est allé jusqu'à dire que tous les hommes qui rejetaient l'idolâtrie faisaient partie de la communauté des croyants. Mais c'est le christianisme qui renforcera ce sentiment d'universalisme en ouvrant la nouvelle religion aux païens.

Ce passage de la religion nationale, révélée à un seul peuple, à la religion

universelle, révélée à tous les peuples, se trouve chez Matthieu, dans l'épisode du centurion de Capernahum qui croit en Jésus et lui demande de guérir son serviteur atteint de paralysie.

''Après l'avoir entendu, Jésus (plein) d'admiration dit à ceux qui le suivaient : en vérité, je vous le dis, je n'ai trouvé chez personne, même en Israël, une si grande foi. Or, je vous le déclare, plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et se mettront à table avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux. Mais les fils du royaume seront jetés dans les ténèbres du dehors où il y aura des pleurs et des grincements de dents...'' (Matthieu, 8, 10-13).

Le centurion représente le peuple des Gentils à qui Dieu a ouvert le coeur à la nouvelle foi, tandis que les fils du royaume sont les juifs qui ont reçu l'Ecriture mais qui, pour avoir refusé de croire au Messie, n'auront pas accès à ce royaume.

Il n'en a pas toujours été ainsi dans la pensée des Evangélistes qui ont d'abord réservé la bonne nouvelle aux Fils d'Israël, ainsi qu'en témoigne cette instruction, donnée par Jésus aux Apôtres !

''N'allez pas vers les païens, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains ; allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël...'' (Matthieu, 10, 6).

Et à la Cananéenne (une Grecque d'origine syro-phénicienne, précise le texte) qui le supplie de guérir sa fille possédée par le démon, il répond :

''Laisse d'abord les enfants se rassasier car il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens'' (Marc, 7, 27) : les enfants sont les juifs à laquelle est destinée la prédication ainsi que les miracles du maître, et les petits chiens, les païens. Mais une fois de plus, la foi de la païenne touche Jésus qui guérit la malade.

Ces propos, en conformité avec le nationalisme d'Israël, ont dû correspondre à la période où la prédication chrétienne était d'abord dirigée vers les juifs : c'est seulement devant le refus des juifs de l'accepter, qu'il y a eu le grand revirement. La rupture est consommée avec Israël quand, à la fin de l'Evangile de Matthieu, Jésus lance à ses adeptes :

''Allez, faites de toutes les nations des disciples...'' (28, 19),

Passage auquel fait écho Marc :

''Allez dans le monde entier et prêchez la bonne nouvelle à toute la création'' (16, 15) Et Luc :

''La repentance en vue du pardon des péchés serait prêchée à son nom à toutes

les nations...'' (24, 47)

Au temps de la rédaction de ces passages, les païens ont pris la place des juifs et c'est à eux que s'adresse la propagande chrétienne.

Mais pour que le message soit accepté des Gentils, il doit dépasser le cadre étroit de l'Orient où il a été révélé et celui du judaïsme qui l'a inspiré. Il doit surtout s'ouvrir aux croyances et aux rites des Gentils. Des croyances qui ne sont pas toujours conformes au monothéisme de Jésus mais qui sont nécessaires pour assurer dans l'empire romain la diffusion de la nouvelle religion, le christianisme.

B-Les premières communautés

1-La religion de Jésus

En dépit des manipulations dont les textes chrétiens ont été l'objet, il n'y a pas de doute que Jésus s'inscrit dans la ligne des prophètes hébraïques. Les Evangiles lui prêtent même cette parole lourde de sens : ''je ne suis pas venu abolir la Loi mais la confirmer''. S'il est vrai que dans les mêmes textes, il préconise des assouplissements à la Loi, sa religion ne reste pas moins celle de la Thora et des prophètes bibliques.

A-t-il appartenu, comme certains auteurs l'ont soutenu, à l'une de ces sectes juives qui fleurissaient, à son époque, en Palestine ?

2-Jésus et l'essénisme

On a souvent parlé, à son propos, de la secte des Esséniens qui vivaient dans le désert de Judée et à Qumrân où on a retrouvé, en 1945, des manuscrits attestant l'existence de cette secte et décrivant ses pratiques cultuelles (manuscrits de la Mer Morte).

Cette communauté, fondée vers le 2ième siècle avant JC a subsisté jusque vers la révolte de Jérusalem (70). Disparus en tant que communauté, les Esséniens ont survécu longtemps encore, dispersés dans diverses contrées d'Orient.

Des auteurs contemporains pensent que le Jésus des Evangiles n'a pas existé mais qu'il est le Maître de cette secte, le fameux Maître de Justice, d'autres, rejetant cette hypothèse, voient dans les Esséniens des juifs orthodoxes, sans rapport avec le christianisme.

Si, en effet, les principaux textes esséniens révèlent des juifs orthodoxes, exigeant l'application, à la lettre, de la loi et prévoyait des punitions rigoureuses contre les contrevenants, d'autres, au contraire, manifestent une grande ouverture d'esprit

et des interprétations pour le moins étonnantes pour des juifs orthodoxes. Ainsi, par exemple, un texte soutient que la circoncision n'est pas celle des corps mais des coeurs ; idée que reprendra Paul et qui constituera l'un des points de rupture entre le judaïsme et le christianisme. Comme les Esséniens, les premiers chrétiens pratiquaient la bénédiction du pain et du vin, ils se baptisaient comme eux, prônaient la chasteté et croyaient à la venue du Messie. Mais il n'y a aucune allusion, dans les textes tardifs esséniens, à Jésus, il n'est cité, ni comme Messie ni comme maître de la secte.

Si on peut penser que l'essénisme a joué un rôle dans la naissance du christianisme, rien ne prouve que Jésus ait appartenu à leur secte. Les Evangiles, canoniques comme apocryphes, même s'ils ne relatent pas toujours des faits toujours authentiques, en auraient gardé la trace.

3-Les croyants en Jésus

Les disciples de Jésus n'étaient pas encore des chrétiens, puisque le mot, selon les Actes des Apôtres (11, 26), s'est seulement formé vers 40 après JC, à Antioche, dans la Syrie romaine. Le nom, de formation latine et non grecque, n'a pas été choisi par les disciples mais donné par les Romains pour identifier les adeptes de la nouvelle religion, dont ils se méfiaient, et qu'ils voulaient distinguer des juifs. En Palestine, les disciples étaient encore des juifs, attachés aux pratiques juives, à la différence qu'ils croyaient en Jésus.

Cette première communauté de croyants en Jésus était sans doute restreinte, du fait de l'hostilité des juifs à Jésus et à ses disciples. Si on croit les Actes, cette communauté s'était retirée à Jérusalem, pour se cloîtrer dans des maisons situées sur le Mont des Oliviers (1, 12).

Ces hommes sont restés juifs. Ainsi, ils se rendaient tous les jours au Temple, ce qui leur ''faisait obtenir la faveur de tout le peuple'' (47 (Actes, 2, 46). L'épisode de la vision de Pierre, en dehors de son caractère mythique, est encore plus révélateur de la judéité de ces disciples. ''Il vit le ciel ouvert et un objet semblable à une grande nappe attachée par les quatre coins, qui descendait et s'abaissait vers la terre. Il s'y trouvait tous les quadrupèdes et les reptiles de la terre et les oiseaux du ciel. Une voix lui dit : lève-toi, Pierre, tue et mange. Mais Pierre dit : Non, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé de souillé ni d'impur. Et pour la seconde fois, la voix se fit entendre à lui : ce que Dieu a déclaré pur, ne le regarde pas comme souillé. Cela arriva jusqu'à trois fois, et aussitôt après, l'objet fut enlevé dans le ciel'' (10, 11-16).

La vision et l'ordre donné ne vont s'expliquer que plus tard : la prédication s'adresse à tous les hommes, sans exception, et non aux seuls juifs : ''Dieu m'a montré qu'il ne fallait dire d'aucun homme qu'il était souillé ou impur'' (10, 28).

Cette première remise en cause du judaïsme (le salut pour tous et non pour les seuls juifs) s'est en réalité faite sous l'influence d'un groupe de juifs extérieur à l'Orient, qui, après avoir favorisé l'émergence d'une nouvelle religion, séparée du judaïsme, vont la transférer sur le terrain grec où elle va prospérer. .

La première communauté chrétienne est restée fidèle au judaïsme et à ses pratiques : la seule différence est qu'ils croyaient en Jésus.

4-Les Hellénistes

C'est le terme même utilisé dans les Actes pour désigner les juifs qui vivaient en terre hellénique, qui parlaient grec et qui, chaque année, se rendaient en pèlerinage à Jérusalem. Un certain nombre d'entre eux sont entrés dans la communauté des disciples de Jésus. On ignore comment s'est faite la conversion ni à quelle période.

Les Actes donnent l'impression que ces néophytes ne sont pas rentrés chez eux et sont restés à Jérusalem, vivant avec les disciples. Les Actes laissent encore entendre que les relations entre les Hellénistes et les autres disciples de Jésus ou les Hébreux n'étaient pas toujours bonnes.

''En ces jours-là, comme les disciples se multipliaient, les Hellénistes murmurèrent contre les Hébreux, parce que leurs veuves étaient négligées dans le service quotidien...'' (6, 1).

Cette querelle à propos d'une mauvaise distribution des aliments aux tables communes, cache sans doute des divergences plus graves. Les Hellénistes, devenus plus nombreux que les Hébreux (c'est le sens de ''les disciples se multipliaient''), ils entendaient imposer leurs points de vue non seulement pour des questions d'ordre matériel mais sans doute également doctrinal. C'est que les Hellénistes étaient moins attachés au légalisme strict des Hébreux et étaient plus ouverts aux influences extérieures, notamment au syncrétisme grec, une tendance à mêler les croyances et les mythes issus de religions différentes. Peut-être introduisaient-ils déjà, contre les convictions des premiers disciples, des éléments contraires au monothéisme de Jésus.

Une chose est certaine : ces ''frères'', issus de la diaspora, se sont mis à prendre de l'importance à l'intérieur de la communauté, c'est encore la diaspora qui prend l'initiative de la propagande (épisode d'Etienne prêchant dans les synagogues), s'attirant l'hostilité des juifs orthodoxes.

Les différends sont vite apparus entre les Hébreux ou juifs devenus chrétiens mais restés fidèles aux pratiques du judaïsme et les Hellénistes ou juifs issus de la diaspora et convertis au christianisme.

5-Pratiques cultuelles et doctrine

A part les informations qu'on peut glaner dans les Actes et les Epîtres documents peu fiables, comme nous l'avons vu- nous sommes peu renseignés sur les pratiques cultuelles et la doctrine des premiers croyants en Jésus.

Les ''frères'' devaient prier, chanter des psaumes, à la manière juive, sans doute aux heures fixées par la tradition. Les Actes signalent aussi ce qui semble être un rite propre à la communauté, la fraction du pain, c'est-à-dire le repas en commun.

''Ils persévéraient dans l'enseignement des Apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain et dans les prières'' (2, 42).

Le repas pris avec les Apôtres est un repas communiel, sans doute précédé et suivi de prières. C'était un véritable repas, et non seulement un rite, puisque les Actes précisent ''ils rompaient le pain dans les maisons et prenaient leur nourriture avec allégresse et simplicité de coeur''. Bien que ces repas aient une valeur symbolique ils réunissent la communauté, dans le même ferveur- ils ne constituaient pas encore le rite de l'eucharistie ou absorption symbolique, à travers l'hostie, du corps du Christ. Cette fiction liturgique, étrangère à l'esprit judaïque, ne se développera qu'en terre hellénique, avec la mythisation de Jésus. On aura remarqué que dans les passages des Actes, relatifs à la fraction du pain, il n'est question, à aucun moment de vin qui, dans la fiction de l'eucharistie, figurera le sang du Christ.

Un autre rite pratiqué dans la communauté primitive semble être l'imposition des mains, une pratique bien juive à laquelle, selon les Evangiles, Jésus recourait. Ce geste apparaît comme un rite d'entrée dans la communauté. Ainsi, lors de la conversion des habitants de la Samarie : ''Pierre et Jean leur imposèrent les mains et ils reçurent l'Esprit Saint'' (8, 17).

L'imposition des mains tenait-elle lieu de baptême dans la communauté primitive ? On sait que le baptême, qui devait tenir une place importante dans le christianisme, ne semble pas avoir joué un grand rôle dans la prédication de Jésus. Certes, Matthieu finit son Evangile par un appel au baptême : ''Allez, faites de toutes les nations des disciples, baptisez-les...'' (28, 19), mais les autres passages du même texte ne font pas allusion à cette pratique. Même Jean, qui accorde une grande importance au baptême, reconnaît :

''Jésus ne baptisait pas lui-même mais c'étaient ses disciples'' (4, 2). En fait, comme l'eucharistie, le baptême est un rite postérieur à la première communauté : contrairement à l'imposition des mains qui était une pratique juive, le baptême se substitue à un autre rite juif : la circoncision. Si pour un juif, la circoncision est la condition sine qua non de l'entrée dans Israël, pour le chrétien, c'est le

baptême. C'est donc un rite de séparation avec le judaïsme, et ce rite n'a pu s'affirmer que dans la diaspora où ce besoin de séparation était fort.

La doctrine première des ''frères'' devait, comme le culte, être conforme aux principes du judaïsme. A la foi en un Dieu unique, s'ajoute celle de la venue du royaume, promis par Jésus. Après la disparition de leur maître, les disciples sont restés dans l'attente de sa parousie ou de son retour glorieux, pour instaurer son règne. La parousie ne se produisant pas matériellement, on lui substitue, ainsi que le rapportent les Actes, la descente de l'Esprit : c'est lui qui va guider les disciples pour les mener vers la vérité, en faisant triompher dans les coeurs les principes de paix et d'amour enseignés par le Maître.

L'intervention des Hellénistes va entraîner une universalisation du message : le Royaume de Dieu, annoncé par les prophètes et confirmé par Jésus, n'est pas le royaume qui donnera à Israël la souveraineté sur le monde et confirmera son statut de peuple élu : c'est le règne de la justice et de la paix, la vie heureuse pour qui aura cru en Jésus, quelle que soit son origine.

Déjà, Jésus n'est plus le nabi, le prophète juif qui vient pour confirmer la Loi et appeler à une réforme des moeurs : glorifié par sa mort sur la croix puis par sa résurrection, il est plus qu'un prophète. On commence à ajouter à son nom celui de Christos, traduction de l'araméen mashih'a, Messie, mais qui se charge déjà de connotation qu'il n'a pas dans la tradition juive : c'est le Sauveur, le Rédempteur, Celui qui s'est sacrifié volontairement pour le salut du monde.

Le transfert de la foi sur le terrain grec, où elle sera confrontée aux croyances et aux mythes païens, va faire de Jésus, non plus un Envoyé de Dieu, mais un égal de Dieu, donc un dieu. Ainsi allait naître le christianisme. Mais en Palestine et dans le monde oriental, il va subsister pendant plusieurs siècles, des communautés de croyants en Jésus qui vont continuer à professer l'enseignement originel du Messie et à refuser sa mythisation.

C-Survivance de communautés de croyants en Jésus

1-les Nazaréens

Le mot nazaréen est généralement rapproché de Nazareth (aujourd'hui al-Nas'ira), la ville de Palestine dont Jésus était originaire. Mais le nom désigne aussi, dans les Ecritures juives, une catégorie d'hommes consacrés à Dieu. Dans Juges, la naissance de Samson est ainsi annoncée à sa mère : ''Maintenant, prends bien garde, ne bois ni vin ni liqueur et ne mange rien d'impur. Car tu dois devenir enceinte et tu enfanteras un fils ! Le rasoir ne passera pas sur sa tête, parce que

cet enfant sera naziren de Dieu dès le ventre de sa mère'' (13, 4-5)''.

Nombres, 6, précise les règles auxquelles doit se soumettre celui qui veut faire voeu de naziréat. Il ne doit boire ni vin ni liqueur ni vinaigre fait avec du vin ni même manger du raisin, frais ou sec. Il ne doit pas se raser la tête ni s'approcher d'un mort, même s'il s'agit d'un proche parent. A la fin de cette période, il fera un sacrifice à Dieu et lui fera des offrandes. C'est seulement après qu'il pourra se raser et boire du vin. Mais même après la fin de la période de sacralisation, le nazaréen doit rester pur, s'abstenir de tout ce qui peut entacher sa foi et sa pratique de la religion.

C'était, à l'intérieur du judaïsme, une secte qui vivait à part et qui même, à certaines périodes, s'est trouvée en opposition avec les prêtres orthodoxes.

On sait, par les manuscrits de Qomran, que la secte a été persécutée et que son chef, appelé le ''Maître de justice'', a été exécuté. Les Nazaréens, loin de se décourager, ont continué à s'opposer au Temple, appelant de leurs voeux le Messie qui rétablira le culte véritable et instaurera la justice sur la terre. C'est ainsi qu'une partie des Nazaréens ont cru à Jésus, dans lequel ils ont vu le Messie attendu. Ils se sont regroupés autour de Jacques, donné comme le frère de Jésus, et, comme les disciples, ils se sont mis à attendre le retour glorieux du Messie. Après le martyre de Jacques, en 62, et peu avant la révolte juive, puis la destruction du Temple, les nazaréens, ''avertis par une révélation'' ont quitté Jérusalem. Ils se sont réfugiés en Syrie où une autre secte juive, les Esséniens (voir plus haut) avaient fui.

Selon le témoignage d'Epiphane, les Nazaréens étaient pareils en tout aux juifs sauf qu'ils croyaient en Jésus. Mais ils le considéraient comme un simple serviteur de Dieu et non comme le Fils de Dieu. Jérôme, qui se montre sévère avec eux, les confond, dans son Epître à Augustin, avec les Ebionites, une autre secte judéo-chrétienne qui, comme les Nazaréens ne croyaient pas à la divinité du Christ : ''Leur doctrine, écrit-il, se veut à la fois juive et chrétienne, mais elle n'est ni l'une ni l'autre''. Quant à Ignace d'Antioche, il condamne sans appel les Nazaréens à qui il refuse le titre de chrétiens, car, écrit-il, ''on ne peut parler de Jésus-Christ et judaïser''.

Si l'information donnée par les Actes des Apôtres est vraie, Paul aurait fait partie de la secte des nazaréens. Il en aurait même été le chef, selon l'accusation portée contre lui par les juifs :

''Nous avons trouvé cet homme, une peste qui provoque des disputes parmi les juifs du monde, dirigeant de la secte des Nazaréens, et qui a même tenté de profaner le Temple'' (24, 5-6). Et à Rome, Paul, prisonnier, comparaît devant les notables juifs qui font allusion à son appartenance à la secte : ''Nous voudrions

entendre de toi ce que tu penses, car nous savons que ce parti rencontre partout la contradiction'' (28, 22). En réalité, les griefs portés contre les Nazaréens, dans ces passages, sont avant tout ceux de l'Eglise, hostile à cette secte qui professait des idées diamétralement opposées aux siennes, sur la nature de Jésus. Les juifs lui étaient également hostiles, non seulement à cause de leur foi en Jésus mais aussi de leur opposition aux prêtres dont ils considéraient le culte impur.

On sait, par Epiphane, que les Nazaréens lisaient l'Evangile en hébreu (araméen ?) Ils n'avaient pas de préférence pour tel ou tel écrit chrétien mais Epiphane ajoute, dans sa notice sur les Nazaréens, qu'ils avaient une sorte de prédilection pour l'Evangile de Matthieu. On a d'abord pensé qu'il s'agissait de l'Evangile canonique portant le même nom et qui aurait d'abord été écrit dans une langue sémitique. Mais aujourd'hui, on sait qu'il ne s'agit pas du même texte. On l'a reconstitué partiellement, à partir des citations qu'en font Jérôme et Eusèbe ainsi que de fragments de divers manuscrits de Matthieu.

Mais cet Evangile, appelé Evangile grec des Hébreux, ne rend pas compte des doctrines de la secte.

Pris en étau, entre les juifs qui leur reprochaient leur foi en Jésus et les considéraient comme hérétiques, et les chrétiens, qui ne leur pardonnaient pas leur attachement au judaïsme, les Nazaréens ont fini par disparaître comme communauté au début du 5ième siècle. Cependant, des auteurs contemporains pensent qu'ils ont subsisté jusqu'au 7ième siècle et que certains d'entre eux avaient trouvé refuge en Arabie.

Selon ces mêmes auteurs, Waraqa, le cousin de Khadidja, la première épouse du Prophète Mohammed, était nazaréen. En 2004, un prêtre catholique français, Edouard-Marie Gallez, a même soutenu une thèse volumineuse, à l'université de Strasbourg (thèse depuis publiée sous le titre tendancieux de Le Messie et son Prophète, 2005), où il soutient que c'est Waraqa qui a inspiré le Prophète en lui soufflant ses doctrines ! Toute l'argumentation de ce prêtre est basée sur la ''contradiction'' entre deux versets du Coran, parlant des nasara, chrétiens, mot dans lequel il voit ''nazaréens'' :

''? vous qui avez cru, ne prenez pas pour alliés les juifs et les chrétiens, ils sont alliés les uns des autres. Celui qui, d'entre vous, les prend pour alliés, il devient un des leurs. Dieu ne guide pas les gens injustes'' (Sourate 5, La Table Servie, v. 51)

''Tu trouveras assurément (ô Prophète) que les ennemis les plus virulents des croyants sont les juifs et les associateurs. Et tu trouveras, certes, parmi les plus proches d'eux ceux qui disent : ''Nous sommes chrétiens''. C'est parce qu'il y a, parmi eux, des prêtres et des moines qui ne font pas preuve d'orgueil'' (idem, verset 82).

En fait, le mot arabe nas'ara, même s'il a pu désigner la secte des Nazaréens, désigne dans le Coran ''les croyants en Jésus'', tout comme le mot nazoris désigne les chrétiens dans le Talmud des juifs. On peut supposer aussi qu'en arabe, ne mot nasara dérive de Nazareth (en arabe al Nasira), donné comme le lieu traditionnel de la naissance Jésus.

Le mot masih'i, formé sur Mas'ih, Messie, et par lequel on désigne aujourd'hui les chrétiens n'est pas coranique et ne s'est formé qu'à une période tardive. D'ailleurs, nas'rani, de la même racine que nas'ara, est encore aujourd'hui d'usage pour désigner les chrétiens.

Les deux versets cités par Gallez ne sont contradictoires que dans l'esprit de leur auteur : il n'y a pas deux catégories de chrétiens comme le soutient le prêtre, des nazaréens, pris en sympathie par le Coran, et les autres rejetés, mais seulement des chrétiens justes et loyaux avec les musulmans (dont des prêtres et des moines) et des chrétiens hostiles, complotant contre eux.

Quant au ''nazaréisme'' de Waraqa, il n'a aucun fondement. Al Bukhârî, notre principale source sur le personnage, écrit seulement qu'il avait embrassé le christianisme avant l'apparition de l'Islam, et qu'il avait copié l'Evangile en hébreu (araméen ?). Il n'affirme pas son appartenance à une secte qui s'opposerait à la fois aux chrétiens trinitaires et aux juifs. Quant à l'autre information d'Al-Bukhârî qu'à la mort de Waraqa la Révélation s'était arrêtée, il s'agit seulement de dater la mort du personnage : à la fin de la Révélation coranique. Il ne sous-entend nullement, comme l'affirme le prêtre, que c'est Waraqa qui a inspiré le Coran : al-Bukhârî, connu pour sa profonde piété, ne pouvait proférer cette énormité !

2-Les Ebionites

Parmi les autres sectes judéo-chrétiennes, proches des Nazaréens, il faut citer celle des Elchasaïtes qui pensaient que Jésus était un ange, mais surtout celle des Ebionites qui ont exercé une certaine influence.

Le nom de la secte vient de l'hébreu, ébion, et signifie ''pauvre''. Tout en professant leur foi en Jésus, ils restaient attachés aux pratiques juives, notamment la circoncision.

Origène, dans ses Homélies sur la Genèse, leur reproche justement de faire de la circoncision charnelle, une condition de la foi. Aux pratiques juives, les Ebionites ajoutaient le végétarisme, se refusant à la consommation de toute viande, qu'elle soit pure ou impure. Dans un autre traité, rédigé vers 250, Contre Celse, Origène évoque longuement les Ebionites. Celse, un écrivain païen qui écrivait vers 178, a mis en scène un juif qui s'adresse à ''des croyants venant du judaïsme'' à qui il reproche de s'être laissé berner par Jésus, abandonnant la Loi de leur père et

changeant de nom (ébionites). Origène répond que ces ''croyants venant du judaïsme'' n'avaient pas abandonné la Loi juive mais vivaient en conformité avec elle. Quant à leur nom (Ebionites), ils le devaient à la pauvreté de leur interprétation de la loi, Origène jouant ici sur le mot ébion, pauvre. Origène, comme les autres auteurs chrétiens, réfutait les doctrines des Ebionites, mais il leur accordait, en les citant, voire en prenant leur défense, une place dans le christianisme. Seulement, il considérait leur foi comme incomplète, parce que encore rattachée au judaïsme.

Les Ebionites possédaient leur propre Evangile, l'Evangile des Ebionites, appelé également l'Evangile des Hébreux, dont des fragments ont été retrouvés. Ils possédaient aussi d'autres ouvrages où ils expliquaient leur doctrine, en réfutant notamment la divinité de Jésus. Mais ces livres ont disparu, sur l'instigation de l'Eglise qui voulait effacer jusqu'au souvenir de cette secte qui la remettait si fortement en cause.

L'existence de sectes judéo-chrétiennes, Nazaréens et Ebionites, est la preuve que la religion issue de Jésus n'a pas été de tout temps un mélange de croyances mimonothéistes mi-païennes qui rebutent tant les monothéistes, juifs, mais surtout musulmans, qui croient en Jésus mais rejettent sa divinité.

C'est la preuve aussi que c'est hors de Palestine et d'Orient, où ces communautés vivaient, que s'est effectuée la dénaturation de la religion de Jésus.

C'est la preuve, enfin, que les Evangiles et les autres écrits du Nouveau Testament professent des doctrines diamétralement opposées à celles des premières communautés de chrétiens. Ces écrits que l'Eglise tient pour authentiques ne peuvent être considérés comme inspirés par Dieu.

D-Le terrain hellénique

Par monde hellénique, on entend, en ce début de l'ère chrétienne, les régions méditerranéennes sous influence culturelle grecque : influence culturelle et non politique ou militaire puisque c'est Rome qui dominait et tenait sous son joug les peuples du monde d'alors, y compris les Grecs.

C'est à partir du 4ième siècle avant JC, avec la montée de la Macédoine, que la culture grecque a commencé à se propager : c'est la période dite hellénistique, qui se termine avec la bataille d'Actium (31 avant JC), qui marque le début de la domination romaine.

Mais si les Romains vont dominer le monde antique pendant quelques siècles, la langue et la culture grecque demeurent et exercent une forte influence, y compris à Rome. D'ailleurs, l'influence hellénistique survivra à l'empire romain et durera,

sous sa forme byzantine, jusqu'au milieu du 15ième siècle.

1-la philosophie

Cependant, le monde hellénique, s'il est dominé par la culture et la langue grecques, est un mélange de cultures. C'est en fait la rencontre entre le monde occidental et le monde oriental, avec leurs diversités ethniques, linguistiques, sociologiques et religieuses. Des pays de vieille civilisation comme l'Egypte, la Syrie, la Phrygie ou la Mésopotamie ont gardé, dans l'ensemble, des caractères propres. De plus, l'influence grecque ne se fait pas ressentir partout de la même manière, certaines régions, certaines villes étant plus hellénisées que d'autres.

Ainsi, Alexandrie, Antioche, Tarse ou Rhodes, pour ne citer que les plus grandes villes de l'Orient hellénistique, possédaient, à l'exemple d'Athènes, des instituts d'enseignement supérieur, comparables aux universités modernes, où des maîtres illustres dispensaient un enseignement inspiré des Anciens, comme Pythagore, Platon ou Aristote et commentaient les textes fondamentaux de la philosophie, de la cosmogonie et de la métaphysique.

Les écoles foisonnaient, avec leurs querelles de clocher, mais on pratiquait volontiers l'éclectisme, mélangeant les doctrines, pour proposer des systèmes pragmatiques, notamment dans le domaine de la morale.

L'exemple le plus célèbre de cet amalgame des théories est la fameuse diatribe cynicostoïcienne, mélange de principes cyniques et stoïques, alliant Diogène et Socrate, dont les faits et les dits étaient proposés comme exemple de comportement moral au public.

Ce système devait dominer tout au long du premier siècle de l'ère chrétienne mais il n'était pas le seul : d'autres systèmes philosophiques et moraux étaient proposés au public, de sorte qu'il y avait un foisonnement d'idées, des oppositions et parfois des querelles violentes. Les prédicateurs qui annoncent les missionnaires chrétiensétaient nombreux et beaucoup, selon le témoignage de Lucien de Samosate, n'étaient que des charlatans qui trompaient le peuple. D'autres faisaient figure de véritables prophètes. C'est le cas d'Apollonius de Thyane, originaire de Cappadoce, qui avait choisi de mener la vie qu'il prônait : une vie austère, dédaigneuse des vaines glorioles et entièrement tournée vers la vertu, supportant les railleries du public et les persécutions des grands. C'est que les philosophes croyaient en l'existence d'un monde meilleur dont Lucien donne, au 2ième siècle de l'ère chrétienne, une description qui annonce la Cité de Dieu d'Augustin : un monde de paix et de sérénité où les justes de tous les pays accèdent après avoir fait l'effort de mener une vie vertueuse et détachée des biens de ce monde.

La philosophie grecque va exercer une certaine influence sur le christianisme naissant et les premiers auteurs chrétiens lui emprunteront son vocabulaire et son appareil spéculatif.

Dans sa prédication, Paul lui-même essaye d'établir un pont entre le message chrétien et les croyances des philosophes pour les gagner à sa foi. C'est le fameux passage du discours d'Athènes où après avoir discuté avec des philosophes stoïciens et épicuriens, il expose l'Evangile qui, loin de s'opposer à la sagesse des Anciens, la confirme : ''Athéniens (dit Paul), je vois que vous êtes à tous égards extrêmement religieux. Car, en passant, j'ai observé tout ce qui est l'objet de votre culte, et j'ai même trouvé un autel avec cette inscription : à un dieu inconnu. Ce que vous vénérez sans le connaître, c'est ce que je vous annonce.

Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve, lui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans les temples, faits par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à tous la vie, le souffle et toute chose... Dieu, sans tenir compte des temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils aient à se repentir, parce qu'il a fixé un jour où il va juger le monde selon la justice, par un homme qu'il a désigné, et il en a donné à tous (une preuve digne de) foi, en le ressuscitant d'entre les morts...'' (Actes, 17,22-31).

Mais la référence à la résurrection de Jésus provoque les moqueries de l'Aréopage et, les conversions, espérér par Paul ne se produisent pas, à l'exception de quelques personnages.

Cependant, le christianisme n'est à aucun moment présenté comme une rupture avec la philosophie grecque mais comme un complément. D'ailleurs, le principal thème abordé, par Paul, dans son discours à l'Aréopage : le dieu inconnu, qui a fait le monde et qui est le maître de tout, se retrouve chez les auteurs grecs et sans la référence au Christ, ce discours aurait pu être prononcé par un de ces auteurs.

Si le discours bien grec de Paul ne touche pas son auditoire, les philosophes se dispersant, à l'exception de quelques uns d'entre eux qui croient, c'est parce qu'il a abordé la question de la résurrection que ces philosophes considéraient comme une absurdité. Paul, qui est prêt à faire toutes les concessions aux païens, ne pouvait leur faire celle de la résurrection, pivot de sa christologie. C'est cet échec, sans doute, qui le pousser à rejeter la philosophe grecque, préférant, ainsi qu'il le soutient dans la première Epître aux Corinthiens, ''la croix du Christ'' à ''la sagesse du langage'' : ''Car Christ ne m'a pas envoyé pour baptiser mais pour annoncer l'Evangile, et cela sans la sagesse du langage, afin que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine'' (1, 17)

2-les religions

Si au plan philosophique, c'est la Grèce qui domine, dans le domaine de la religion, c'est l'Orient qui exerce la plus grande influence.

La religion olympique, restaurée sous Auguste, est présente partout. Même si on pouvait relever, parmi les intellectuels, un certain scepticisme, les dieux avaient la faveur du peuple.

On consultait particulièrement les oracles, pour interroger les dieux à propos de questions que l'on se posait, pour orienter sa vie ou pour écarter les mauvais présages.

On y pratiquait aussi l'incubation, rite qui consiste à aller dormir dans un sanctuaire et à recevoir, par l'intermédiaire d'un rêve, la visite du dieu, généralement Esculape, qui donne la réponse à la question que l'on se pose et surtout prescrit un traitement, puisque l'objet des visites était généralement d'ordre médical. Au 4ième siècle, Saint Augustin s'élèvera contre les chrétiens qui recouraient encore à ce rite en allant dormir sur les tombeaux des martyrs.

Le plus prestigieux des centres oraculaires est le sanctuaire de Delphes sur le mont Parnasse, en Grèce. Fondé selon la tradition par le dieu Apollon, il prospère rapidement attirant de grandes foules, non seulement de Grèce mais de tout le bassin méditerranéen. Même si durant la ''paix romaine'' (1ier-2ième siècles) il entre dans une phase de déclin, il continue à recevoir beaucoup de fidèles.

A côté des dieux, on croyait aux démons ou génies, êtres divins inférieurs, attachés à des lieux précis ou veillant sur les hommes. On les honorait, on leur rendait un culte et on leur adressait des offrandes.

La thaumaturgie semble avoir occupé une place importante. Les faiseurs de miracles étaient nombreux et les populations étaient en admiration devant eux. Apollonius de Thyane, dont nous avons évoqué la figure plus haut, passait pour le plus grand thaumaturge de son époque. Son action, comme celle d'autres thaumaturges, était à la limite de la magie. Les chrétiens, dans leur propagande, ne manqueront pas, pour entraîner le public, de mettre l'accent sur les miracles de Jésus.

Il est intéressant de noter, à côté de ces manifestations polythéistes, une certaine tendance non pas au monothéisme, mais à une unification des dieux sous une seule autorité. C'est le syncrétisme ou combinaison des religions et des dieux d'origines différentes qui alimente la conception selon laquelle les dieux comme les croyances, qui paraissent si diversifiés, ne sont que la manifestation d'un Tout.

A ce fonds grec, s'ajoute le fonds oriental, formé de religions différentes dans la forme mais très proches dans les représentations et les interprétations : non seulement, elles dominaient en Orient, où la religion olympique avait peu d'impact, mais aussi en Occident où ces religions ont pénétré.

S'il est vrai que l'empire romain a favorisé le culte des dieux étrangers, il n'est pas moins vrai que l'influence orientale sur le monde hellénistique est ancienne, remontant aux conquêtes d'Alexandre le Grand.

Les Grecs allaient, en effet, se poser en héritiers des empires qu'ils ont vaincus, honorant leurs dieux, s'alliant leurs clergés et récupérant leurs cérémoniaux. Les Grecs vont même prendre l'habitude d'identifier les dieux et les héros orientaux aux leurs. Ainsi, Baal est identifié à Hercule, Amon à Zeus, Isis à Déméter...

L'influence orientale paraît encore plus grande dans l'établissement de ce que l'on appelle les religions à mystères qui, de la seconde moitié du premier millénaire avant JC, jusqu'au 6ième siècle de l'ère chrétienne, domineront la piété du monde hellénique et exerceront une grande influence sur la naissance du christianisme.

Les auteurs chrétiens des premiers siècles n'ignoraient pas ces rapports, mais ils expliquent les ressemblances des cultes païens avec le christianisme comme une manoeuvre des démons, destinée à tromper les fidèles. Cette croyance se retrouve chez l'un des premiers apologues chrétien, Justin, appelée encore Justin Martyr ou Justin le Philosophe, né en Palestine dans les premières années du 2ième siècle. Il était réellement philosophe et enseignait les doctrines de Platon, avant d'embrasser le christianisme, à l'âge de trente ans. Il s'est fixé à Rome où il a eu de vives polémiques avec les philosophes païens. Il a été martyrisé, au cours d'une persécution de chrétiens, ainsi que six de ses disciples. On conserve de lui deux écrits : une Apologie, écrite en 150, une deuxième Apologie composée vers 155 et un Dialogue, écrit vers 160. Voici ce qu'il écrit, dans la première Apologie sur les rapports entre le christianisme et les mythes grecs.

''Ceux qui enseignent aux jeunes gens les fabuleuses inventions des poètes n'apportent aucune preuve à l'appui de leurs récits. C'est encore là, nous l'avons démontré, un des moyens dont les démons se servent pour tromper et égarer le genre humain. En effet, sachant par les prophètes la venue future du Messie et le supplice réservé aux impies, ils se sont efforcés d'inspirer croyances à une multitude de prétendus fils de Jupiter, dans l'espoir qu'ils parviendraient à mélanger et à confondre les prophéties relatives au Christ et les fables merveilleuses inventées par les poètes (...) Le prophète Moïse, le plus ancien de tous les écrivains, comme nous l'avons déjà dit, avait prononcé ces paroles, que nous avons rapportées plus haut : ''Il ne manquera pas de prince de Juda, ni de chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui est attendu, et celui-là sera l'espérance des nations, et il attachera son ânon à la vigne, et il lavera sa robe

dans le sang de la grappe''.

Les démons eurent connaissance de ces mots, et il supposèrent un Bacchus, fils de Jupiter, ils firent croire qu'il avait découvert la vigne, ils introduisirent le vin dans ses mystères, et enseignèrent qu'il était monté au ciel après avoir été mis en pièces (...) Il savaient aussi d'Isaïe que le Christ devait naître d'une vierge, et qu'il s'élèverait au ciel, et ils trouvèrent Persée. De même, ayant eu connaissance de ce mot du prophète : ''Fort comme un géant qui s'élance dans la carrière'', ils imaginèrent le fort Hercule, auquel ils firent parcourir l'univers. Le Christ devait ressusciter les morts et guérir toutes les maladies, et Esculape fut mis en scène'' (Apologie I, 54).

3-les religions à mystères

Les cultes à mystères sont des cultes initiatiques, plus ou moins clandestins, en tout cas secrets, destinés à révéler à leurs adeptes le sens de l'existence et à assurer leur salut dans l'au-delà.

Le mot mystère, employé à propos de ces religions, n'a donc pas le sens d'énigme que nous lui donnons aujourd'hui. Le mot grec dont il provient, musterion, signifie plutôt ''initiation'', c'est-à-dire révélation de connaissances et de vérités, destinées à révéler les desseins de la divinité. Dans le Banquet, Platon fait exposer à Diotime le chemin à suivre pour atteindre les réalités ultimes et les philosophes postérieurs développeront ces notions, les mystères devenant un thème de réflexion important dans la recherche de la vérité.

Importés d'Orient, les cultes à mystères se sont développés au cours de la période romaine et connaissent leur plus grand rayonnement à sa fin, avant d'être supplantés par le christianisme dont certains aspects sont, comme nous le verrons, empruntés à ces cultes.

Les religions à mystères semblent remonter à la préhistoire et prendre naissance dans les cultes agraires, les divinités auxquelles ils sont associés, symbolisant, pour la plupart, la fertilité.

On ignore par quel cheminement ces cultes sont devenus initiatiques, avec des mystères liés à des divinités. Les rites d'introduction dans les mystères comportaient des explications et des connaissances que les candidats acquéraient au fur et à mesure et qu'ils devaient garder secrètes. Le secret a été si bien gardé qu'aujourd'hui, on ignore tout ou presque de ces connaissances.

Les dieux associés aux cultes à mystères étaient très nombreux, les plus connus étant Mithra, Orphée et Apollon.

4-le mystère de Mithra

Mithra est un dieu indo-européen qui apparaît déjà dans les Védas, les textes sacrés de l'Inde ancienne, où, associé à Varuna, il est cité comme un dieu de la lumière. On le retrouve sous cette forme dans l'Aventa iranien où, aux côtés d'Ahra-Mazda, il est surnommé ''le juge des âmes''. C'est par l'intermédiaire de la Perse que son culte s'est propagé dans l'Empire romain, tenant la première place dans les cultes à mystères.

Comme les autres religions à mystère, le mithraïsme ne possède pas d'Ecriture et était basé entièrement sur un rituel et la transmission orale d'un savoir. C'est pourquoi, les informations dont nous disposons sont rares, l'essentiel de la documentation provenant des auteurs chrétiens hostiles à cette religion- et surtout de l'iconographie.

On sait que le culte de Mithra se pratiquait dans des temples appelés mithrea, aménagés dans les temps anciens dans des grottes, puis dans des constructions étroites et sans fenêtres, pour rappeler la grotte primitive. Le sanctuaire se trouvait au fond, avec un autel et une peinture représentant le dieu terrassant le taureau. M. Réville a montré la ressemblance de ces lieux de cultes avec les catacombes où les chrétiens se réunissaient :

''Les mithraïstes se réunissaient dans de petits sanctuaires creusés dans le roc ou souterrains, où le nombre des assistants était nécessairement restreint, comme dans les catacombes. A l'entrée de la nef ou du couloir central, il y avait des récipients pour l'eau sacrée des lustrations. De nombreuses lampes, disposées le long des galeries latérales ou suspendues à la voûte, éclairaient d'une vive lueur le centre du sanctuaire. On y multipliait volontiers les décorations en stuc peint ou en mosaïques, les couleurs voyantes, les images ou statues des divinités. Devant la scène centrale du taureau mis à mort par Mithra, brûlait une lampe perpétuelle'' (cité par S. Reinach).

Quelques écrits, ainsi que des images, ont permis de reconstituer le mythe du dieu.

Ainsi, on sait qu'il est né près d'une source et d'un arbre sacrés et portait, en venant au monde, un bonnet phrygien, une torche et un couteau. Il a bu l'eau de la source et de son couteau, il a tranché le fruit de l'arbre puis, avec ses feuilles, il s'est constitué un vêtement. Mithra rencontre par la suite le taureau primordial et le chevauche. La bête, furieuse, l'emporte dans une course folle et tente de le faire basculer, mais il s'accroche à ses cornes et se laisse traîner jusqu'à ce que le taureau tombe d'épuisement. Mithra lui lie alors les pattes, le charge sur ses épaules et, dans une longue marche appelée transitus, il l'emmène dans une grotte. Un corbeau, messager du dieu Soleil, lui ordonne alors de sacrifier l'animal.

Mithra lui plonge le couteau dans le flanc : son sang coule, transformé en vin et des grains de blé sortent de sa colonne vertébrale, fournissant aux hommes leurs principaux aliments. De sa semence, recueillie par la lune, sortent les animaux. Le mythe se termine par un grand banquet et Apollon, monté sur un grand char enlève Mithra et l'emporte dans le ciel, l'ascension du dieu symbolisant la continuation de la vie après la mort. C'est cette survie que le mystère va apporter aux initiés. Ces épisodes du mythe rappellent le dernier repas du Christ avec ses disciples puis, après sa mort et sa résurrection, son ascension.

Le mystère de Mithra comportait sept degrés, allant du plus bas au plus élevé. Selon Saint Jérôme, à qui nous devons l'essentiel de notre information, ces niveaux avaient chacun un nom et bien que le désir de chaque initié était de parvenir au niveau suprême, beaucoup s'arrêtaient au troisième ou au quatrième. Ces degrés sont le corax ou corbeau, le degré élémentaire, puis venaient dans l'ordre croissant, cryphius ou ''occulté'', miles ou soldat, leo ou lion, Perses ou Persan, Heliodromus ou émissaire du Soleil et, degré suprême, Pater ou Père.

Lors de l'initiation, les candidats portaient des masques d'animaux représentant leur degré d'initiation. Le rite communiel principal était le banquet au cours duquel, selon le témoignage de Justin, on mangeait du pain et on buvait de l'eau. Mais des découvertes archéologiques ont montré qu'il ne s'agissait pas d'eau mais de vin.

L'analogie est ainsi frappante avec le rite chrétien de l'Eucharistie au cours duquel les fidèles reçoivent du pain et du vin, figurant le corps et le sang du Christ (voir plus loin, sur l'eucharistie).

Signalons encore que la naissance de Mithra était célébrée le 25 décembre, avec le solstice d'hiver. Le dimanche, jour du soleil, était son jour. Les chrétiens allaient récupérer ces dates en faisant du 25 décembre le jour anniversaire de Jésus et du dimanche, ''le jour du Seigneur''.

5-le mystère d'Orphée Les origines du christianisme 5-le mystère d'Orphée

Orphée aurait réellement existé et, plusieurs siècles avant JC, il aurait été un grand réformateur religieux de la Grèce.

Selon l'écrivain latin Horace (1er s. avant JC), il était le fils du roi de Thrace, Oeagre. Il a effectué, dans sa jeunesse un voyage en Egypte où les prêtres de Memphis l'ont initié à la religion égyptienne. Après un séjour d'une vingtaine d'années au pays des Pharaons, il est retourné à Thrace pour réorganiser la vieille religion hellénique. A sa mort, sa tombe est devenue un haut lieu de pèlerinage. La légende a mythifié le personnage, en en faisant un demi-dieu, fils d'Apollon, le dieu solaire, et de la muse Calliope. Cette origine dote Orphée d'une voix

merveilleuse qui enchante non seulement les hommes, des plus civilisés aux plus sauvages, mais aussi les plantes, les animaux et jusques aux pierres.

Dans le mythe,Orphée est amoureux d'une belle femme, Eurydice qu'il épouse.

Cependant, un jeune apiculteur épris d'Eurydice la poursuit, et, tandis qu'elle fuit, éperdument, un serpent la mord et la tue. Orphée, fou de douleur, descend aux Enfers dans l'intention de récupérer sa jeune épouse. Les puissances infernales, séduites par sa voix, l'autorisent à l'emmener mais à condition que, pendant le voyage de retour dans le monde des vivants, la jeune femme ne lui adresse la parole ni ne se retourne.

Malheureusement, les deux interdits sont transgressés et Eurydice retourne dans le monde des morts.

Désespéré, Orphée se réfugie dans la compagnie des animaux que sa voix merveilleuse attire autour de lui. Il n'a plus de regard pour les femmes, et, celles-ci, rendues furieuses par Dionysos, se jettent sur lui et, comme des bêtes, le déchirent de leurs griffes. Dans la recherche d'une représentation du Christ, les premiers chrétiens lui ont donné les traits mythiques d'Orphée, le Bon Pasteur qui, en plus est descendu comme lui aux Enfers.

La religion, issue du mythe d'Orphée, comporte toute une cosmogonie qui emprunte ses éléments à divers mythes grecs.

L'univers est né d'un oeuf cosmique d'où a surgi le premier dieu, qui possède les deux sexes qui vont lui permettre de procréer les autres dieux. Ce dieu offre le monde à Zagreus, première incarnation de Dionysos et un des enfants de Zeus. Les Titans, rongés de jalousie le tuent et le dévorent.

Zeus les châtie en les foudroyant : de leurs cendres naissent les hommes, héritant ainsi de la double nature des éléments qui les composent : la méchanceté des Titans et la bonté de Dionysos. La mère de ce dernier, Perséphone, va vouer une haine tenace aux hommes, et, pour venger son fils va les condamner à errer dans la vie d'ici-bas, les empêchant d'accéder au divin à laquelle leur nature dionysiaque les destine. Toute la démarche de l'orphisme consiste à proposer une voie par laquelle les initiés peuvent, par une série de purifications, échapper à la condition humaine pour rejoindre le divin. Mais l'âme, chargée du crime originel, ne parviendra à s'affranchir qu'au prix de nombreuses incarnations, de jeûnes, de mortifications et d'initiations spéciales. Pour cela, les adeptes de l'orphisme vivront en communautés, loin des cités où les nécessités de la vie peuvent les distraire.

Les ascètes chrétiens ont largement puisé dans les méthodes de l'orphisme dans lesquelles certains auteurs modernes, n'hésitent pas à voir une des sources

d'inspiration du christianisme.

6-le mystère d'Isis

Le culte d'Isis est originaire d'Egypte et, dans sa version primitive, ce n'était pas une religion à mystères.

Isis est l'épouse d'Osiris, celui-ci est assassiné par son frère Seth qui découpe son corps en plusieurs morceaux et l'éparpille à travers l'Egypte. Isis part aussitôt à la recherche des morceaux et les réunit et, les plongeant dans les eaux du Nil, le ramène à la vie.

Dans une autre version, Osiris est devenu le dieu des morts. De l'union d'Isis et d'Osiris est né Horus. Devenu grand, il combat son oncle Seth et réussit à le vaincre, devenant le premier pharaon d'Egypte.

Vers 300 avant JC, le pharaon Ptolémée 1ier introduit des modifications dans le mythe d'Isis, en en faisant une religion à mystères, avec les principales caractéristiques de ces religions : un dieu qui meurt et qui ressuscite, avec l'espoir d'une survie à la mort. Un nouveau dieu est créé, Sérapis, mélange de Zeus, Osiris et Apis, qui devait unir Egyptiens et Grecs dans le même culte. C'est en fait l'unité du monde oriental et du monde occidental, voulue dès Alexandre le Grand, et que la religion réalise.

Le culte d'Isis s'étend alors hors d'Egypte et, au début de l'ère chrétienne, il pénètre, grâce à Caligula, dans Rome. Son influence ira grandissante au cours des deux premiers siècles et, avec l'orphisme, il constituera un rival important au christianisme.

Isis symbolise à la fois l'épouse fidèle et dévouée qui redonne vie à son époux et la mère aimante. L'iconographie égyptienne la représente tenant Horus qui suce son pouce (Harpocrate chez les Grecs), image qui présente des similitudes avec les représentations chrétiennes de la Vierge tenant l'enfant Jésus.

Les autres cultes à mystères présentent, en dépit de la diversité des mythes, des analogies avec ces religions.

C'est en terre hellénique que le christianisme va se former : au contact des systèmes philosophiques et surtout des religions à mystères qui vont lui fournir la plupart de leurs rituels et de leur sacrements.

E-Paul de Tarse, fondateur du christianisme :

essai de biographie critique D'après les Actes, après la dispersion des Hellénistes,

le bruit parvient à Jérusalem que les disciples qui se sont réfugiés à Antioche annoncent Jésus à d'autres qu'aux juifs. Les Apôtres envoient aussitôt Barnabé pour s'enquérir de la situation. Il s'en réjouit et exhorte les Hellénistes à poursuivre leur oeuvre de conversion des païens. (11, 19-24).

Le même Barnabé, pour des raisons que les Actes ne précisent pas, décide de s'adjoindre un collaborateur: Saul, futur Paul de Tarse, qui va jouer un rôle clé dans la fondation du christianisme.

''Barnabé partit à Tarse afin de chercher Saul et après l'avoir trouvé, il le conduisit à Antioche. Pendant une année entière, ils participèrent aux réunions de l'Eglise et enseignèrent une foule assez nombreuse. Ce fut à Antioche que, pour la première fois, les disciples furent appelés chrétiens'' (11, 35-26).

Notre information sur le personnage de Paul est insuffisante puisqu'elle se réduit aux Actes et aux Epîtres qui, comme nous l'avons vu, sont des textes peu fiables. La biographie est incomplète et la pensée est obscure et incohérente, les Actes contredisant sur plusieurs points les Epîtres, sans doute à cause des extrapolations et des remaniements que les textes ont subis. Il suffit de faire quelques comparaisons entre les Actes et les Epîtres pour s'en rendre compte.

Ainsi, par exemple, dans Actes, 7, 58, le jeune Saul participe au martyre d'Etienne, à qui ses bourreaux confient ses vêtements. Dans Galates 1, 22, Paul dément indirectement ce fait, puisqu'il affirme qu'avant sa conversion, il était inconnu aux gens de Judée !

Ni les Actes ni les Epîtres ne nous donnent suffisamment d'indications pour établir la chronologie de Paul. C'est pourquoi les dates de sa naissance et de sa mort sont seulement supposées : le début de l'ère chrétienne (entre 1 et 10) pour la première, vers 64 pour la seconde, avec une marge d'erreur d'une dizaine d'années. Par contre le lieu de la naissance et celui du décès sont assez sûrs : Tarse, en Cilicie, aujourd'hui Ice, en Turquie, pour le premier, Rome pour le second.

1-Tarse

Si Tarse se trouve aujourd'hui à une vingtaine de kilomètres de la mer, elle était, dans l'Antiquité, une ville maritime.

Située entre l'Europe et le Moyen-Orient, elle était un pôle commercial important, ouverte aux navires qui parcouraient la Méditerranée, constituant un point de rencontre non seulement des négociants mais aussi des cultures et des civilisations.

Tarse était également une ville d'émigration avec notamment de fortes communautés grecques et juives. Fortement hellénisée, elle avait la réputation d'une ville intellectuelle, avec des écoles et des maîtres célèbres, analogues à celles et à ceux d'Athènes ou d'Alexandrie. Peu avant le début de l'ère chrétienne, Auguste avait même chargé un philosophe stoïcien, Athénodore, le soin d'organiser la cité. Les philosophes y exerçaient ainsi une grande influence, enseignant et prêchant au peuple, la fameuse diatribe que nous évoquions plus haut.

Tarse était aussi un important centre religieux. On y adorait, comme ailleurs, un grand nombre de dieux mais la ville était placée sous la tutelle de deux divinités supérieures : Baal-Tars, assimilé par les Grecs à Zeus, et Sandan, assimilé à Hérakles (Hercule). Si Baal-Tars était considéré, à l'image de Zeus, comme le père des dieux, Sardan, lui, était appelé le ''Conducteur de Tarse'', c'est-à-dire son dieu tutélaire. Représenté avec un type oriental sur les monnaies grecques, il était affublé de plusieurs objets dont un rameau ou une plante qu'il tenait à la main droite : c'est le symbole de la pureté, le culte du dieu comportant probablement des rites de purification des péchés.

Selon les données disponibles, l'effigie du dieu était promenée sur une sorte de char, représentée sur les monnaies : on le brûlait sur un bûcher, pour le faire accéder au ciel, puis on le faisait ressusciter. Le mythe du dieu qui meurt et ressuscite pour le salut du monde est à la fois ancien et répandu dans l'Orient antique ; il devait exercer, comme nous le verrons, une forte influence sur le christianisme naissant.

A Tarse, comme ailleurs, dans le monde hellénisé, régnait le syncrétisme, signalé plus haut. Des divinités d'origines différentes y coexistaient et surtout se combinaient, chacune prêtant à l'autre ses attributs. Les deux principales divinités de Tarse, que nous avons cité plus haut, sont le fruit de ces échanges.

Au syncrétisme se rattachent les mystères. On ignore si le culte de Sandan comportait un mystère mais on sait que les autres divinités présentes à Tarse, comme Apollon ou Mithra, avaient les leurs et, comme ailleurs, ils devaient tenir une place importante dans la vie religieuse des habitants de la cité.

Autre religion à retenir dans cette ville cosmopolite, le judaïsme, représenté par une communauté que l'on dit importante. Elle avait ses quartiers, ses lieux de culte et ses écoles. Les remarques que nous avons faites plus haut sur le judaïsme en terre grecque- relâchement du légalisme, rapprochement des païens- vaut pour Tarse.

Telle est donc la ville où Paul est né et où il a dû vivre une partie importante de sa vie.

2-Les origines

S'il est né à Tarse, Paul est originaire d'une famille de Gyscal, en Judée. On pense qu'elle a été chassée de Palestine après la répression de la révolte de Jean de Gamala, vers l'an 4, mais en réalité, on ignore la date de l'installation de la famille de Paul en terre grecque. Voici comment Paul évoque ses origines dans les Epîtres :

''Je dis donc : Dieu a-t-il rejeté son peuple ? Certes non ! Car moi aussi, je suis Israélite de la descendance d'Abraham, de la tribu de Benjamin...'' Romains, 11, 1-2)

''circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu né d'Hébreux...'' (Philippiens, 3, 5), et, dans Actes : ''Moi, dit Paul, je suis juif de Tarse en Cilicie, citoyen d'une ville qui n'est pas sans renom...'' (21, 39).

Notons que l'origine juive de Paul a été contestée par la secte des Judéo-chrétiens, Nazaréens et Ebionites, qui lui étaient hostiles. Epiphane, rapportant les opinions de ces sectes, écrit que celles-ci considéraient qu'il était Grec, de parents grecs. Il se serait converti au judaïsme par amour pour la fille du Grand Prêtre et se serait fait circoncire pour l'épouser. Mais le père de la jeune fille a rejeté sa demande et de dépit, Paul s'est mis à écrire contre la circoncision (voir W. Heitmüller).

Il est d'abord appelé Saul, nom qu'il change en celui de Paul en latin Paulus- après sa conversion. Mais on peut penser que l'homme a porté les deux noms, le premier étant son nom juif et le second son nom romain, Paul étant citoyen romain. Mais il faut faire remarquer que Paul, qui est un cognomen n'est pas suivi d'un nomen ni d'un praenomen, et Paul, ainsi que le veut l'usage onomastique romain, n'est relié, dans aucun texte, à une tribu romaine.

Dans les Actes, Paul met en relief sa citoyenneté pour se faire éviter la flagellation, châtiment réservé aux non Romains :

''Comme on l'attachait avec des lanières, Paul dit au centenier qui était présent : Vous est-il permis de flageller un citoyen romain ? A ces mots, le centenier alla l'annoncer au tribun disant : que vas-tu faire ? Cet homme est Romain. Le tribun vint donc et lui dit : dis-moi, es-tu Romain ? Oui, répondit-il. Le tribun reprit : Moi, c'est avec beaucoup d'argent que j'ai acquis le droit de citoyen. Et moi, dit Paul, je l'ai de naissance...'' (22, 25-28).

Comme le droit de citoyenneté n'était pas accordé avec facilité aux juifs émigrés, il faut supposer que Paul appartenait à une classe aisée et que sa famille jouissait d'une certaine considération. Cela ne l'avait pas empêché, d'après les Actes d'apprendre un métier et d'y vivre (18, 3).

3-Formation intellectuelle et influences

Né à Tarse, Paul aurait passé sa jeunesse à Jérusalem, et aurait étudié auprès de Gamaliel, un grand rabbin de l'époque (Actes, 22, 3). Mais on a douté de cette assertion, soupçonnant le rédacteur des Actes de l'avoir inventée pour valoriser l'apôtre. Quoi qu'il en soit, Paul n'évoque pas Gamaliel, quand il met en avant son judaïsme : pourtant une telle référence n'aurait fait que le renforcer ! En fait, juif de la diaspora, Paul a dû être élevé dans la diaspora : ses lettres, son éducation, sa langue, tout en lui montre qu'il était étranger au monde palestinien !

A-t-il fréquenté les écoles grecques où s'enseignait la philosophie, notamment la philosophie stoïcienne ? Son grec, comme le contenu de ses épîtres, ne semblent pas indiquer un haut niveau intellectuel, mais on peut supposer que même s'il n'a pas été le disciple d'un philosophe, il devait être familiarisé avec le vocabulaire et les thèmes essentiels de cette philosophie, puisque les philosophes ne se contentaient pas, comme nous l'avons dit plus haut d'enseigner, ils prêchaient également au peuple la fameuse diatribe, ensemble de principes moraux censés assurer le bonheur à ceux qui les suivent.

Le vocabulaire de Paul porte la marque d'une telle influence : Esprit, Seigneur, raison, conscience, et bien des passages, qui lui sont attribués, ont des relents d'hermétisme. Ainsi, à propos de Jésus-Christ :

''Il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création, car en lui tout a été créé dans les cieux et sur la terre, ce qui est visible et ce qui est invisible, trônes, souverainetés, principautés, pouvoirs. Tout a été créé par lui et pour lui. Il est avant toute choses, et tout subsiste en lui. Il est la tête du corps, de l'Eglise. Il est le commencement, le premier-né d'entre les morts afin d'être en tout le premier. Car il a plu (à Dieu) de faire habiter en lui toute plénitude et de tout réconcilier avec lui-même, aussi bien ce qui est sur terre que ce qui est dans les cieux, en faisant la paix par lui, par le sang de sa croix'' (Colossiens, 1, 15-20).

L'idée que tout soit inclus dans le Christ, qu'il soit le Cosmos, c'est-à-dire l'univers dans son ensemble, reprend l'idée du Poimandres où le cosmos est considéré comme le Fils de Dieu.

Si Paul a été perméable aux conceptions philosophiques de son époque, il a dû l'être également aux cérémonies religieuses païennes, notamment à celle par laquelle on faisait mourir annuellement et ressusciter le dieu Sandan. Tout juif qu'il était, il ne devait pas être indifférent au spectacle qui devait être grandiose.

L'image du dieu qui meurt et qui ressuscite pour le salut du monde ne manquera pas de l'influencer quand devenant chrétien, il se mettra à élaborer sa christologie.

4-Du juif persécuteur de chrétiens au chrétien zélé

Si on croit les Actes, Paul a été un juif zélé, persécuteur de chrétiens et a même participé à la condamnation d'Etienne. D'ailleurs, si le texte qu'on lui attribue est authentique, il le reconnaît lui-même et fait à plusieurs reprises son mea culpa.

Ainsi : alors que dans l'épisode d'Etienne, Paul est juste chargé de garder les vêtements du martyre, il devient dans la suite du récit le plus grand persécuteur des chrétiens, ainsi qu'il l'affirme lui-même dans les épîtres qu'on lui attribue :

''Vous avez en effet entendu parler de ma conduite autrefois dans le judaïsme : je persécutais alors à outrance l'Eglise de Dieu, et je la ravageais ; dans le judaïsme, je surpassais beaucoup de ceux de mon âge et de ma race, car j'avais un zèle excessif pour les traditions de mes pères...'' (Galates, 1, 13-14). ''Après eux tous (Jésus) s'est fait voir à moi comme à l'avorton : car je ne mérite pas d'être appelé apôtre de Dieu...'' (1 Corinthiens, 15, 9).

On s'étonne comment en un laps de temps, apparemment court, il a pu recevoir un tel pouvoir. D'ailleurs, dans l'Epître aux Galates, il déclare ''mon visage était inconnu des Eglises de Judée'' (1, 22). On se demande comment un persécuteur aussi ''ravageur'' aurait été inconnu des persécutés ! On ignore également pourquoi les disciples étaient pourchassés alors que les Apôtres n'étaient pas inquiétés.

''Il y eut ce jour-là une grande persécution contre l'Eglise qui était à Jérusalem ; (et) tous, excepté les apôtres, se dispersèrent dans les contrées de la Judée et de la Samarie... Or Saul ravageait l'Eglise : il pénétrait dans les maisons, en arrachait hommes et femmes et les faisait jeter en prison'' (Actes, 8, 1-3).

Toutes ces invraisemblances font douter de l'authenticité de ces passages. On se demande si l'auteur des Actes n'a pas volontairement noirci Saul le juif pour pouvoir ensuite encenser Paul le chrétien.

Toujours selon les Actes, il se rendait à Damas, muni d'un écrit l'autorisant à faire chercher les chrétiens et à les persécuter quand le miracle s'est produit. Le récit est rapporté à trois reprises dans les Actes avec des variantes troublantes.

''Comme il était en chemin et qu'il approchait de Damas, tout à coup, une lumière venant du ciel resplendit autour de lui. Il tomba par terre et entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? il répondit : Qui es-tu, Seigneur ? Et le Seigneur dit : Moi, je suis Jésus que tu persécutes (il te serait dur de regimber contre les aiguillons). Tout tremblant et stupéfait, il dit : Seigneur que veux-tu que je fasse ?

Alors le Seigneur lui dit : Lève-toi, entre dans la ville, et l'on te dira ce que tu dois faire. Les hommes qui voyageaient avec lui s'étaient arrêtés muets de stupeur : ils entendaient la voix mais ne voyaient personne. Saul se releva de terre, et, malgré ses yeux ouverts, il ne voyait rien ; on le prit par la main pour le conduire à Damas. Il fut trois jours sans voir, il ne mangea ni ne but'' (9, 1-9)

Dans le deuxième passage, c'est Paul qui raconte son histoire : ''Comme j'étais en chemin et que j'approchais de Damas, tout à coup, vers midi, une grande lumière venant du ciel resplendit autour de moi. Je tombais par terre et j'entendis une voix qui me disait : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Je répondis : Qui es-tu, Saigneur ? et il me dit : Moi, je suis Jésus de Nazareth que tu persécutes. Ceux qui étaient avec moi virent la lumière, mais n'entendirent pas la voix de celui qui me parlait. Alors je dis : Que ferai-je Seigneur ? et le Seigneur me dit : Lève-toi, va à Damas, et là on te dira tout ce qu'il t'est ordonné de faire. Comme je ne voyais rien, à cause de l'éclat de cette lumière, ceux qui étaient avec moi me conduisirent par la main, et j'arrivais à Damas'' (22, 6-11)

Dans le troisième passage, Paul, racontant sa vie à Agrippa, lui fait part de sa conversion : ''Je me rendis à Damas, avec les pouvoirs et la permission des principaux sacrificateurs. Vers le milieu du jour, ô roi, je vis en chemin briller autour de moi et de mes compagnons de route une lumière venant du ciel, plus brillante que le soleil. Nous sommes tous tombés par terre et j'entendis une voix qui me disait en langue hébraïque : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? il est dur pour toi de regimber contre les aiguillons. Je répondis : Qui es-tu, Seigneur ? Et le Seigneur dit : Moi, je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds, car voici pourquoi je t'ai apparu : je te destine à être serviteur et témoin et témoin des choses que tu as vues de moi et celles pour lesquelles je t'apparaîtrai. Je t'ai pris du milieu de ce peuple et des païens vers qui je t'envoie pour leur ouvrir les yeux afin qu'ils se tournent des ténèbres vers la lumière et du pouvoir de Satan vers Dieu et qu'ils reçoivent le pardon des péchés et un héritage avec ceux qui sont sanctifiés par la foi en moi'' (26, 12-18).

Cette conversion miraculeuse rappelle les conversions miraculeuses des religions à mystère où les élus sont choisis lors d'une apparition de la divinité. C'est le cas de Lucius, le héros de l'Ane d'or d'Apulée à qui est apparu la déesse Isis qui lui a dit ce qu'il doit faire pour accéder à son mystère. Paul, comme Lucius, était une âme religieuse, prête aux plus grands émois : la conversion, décidée par une puissance supérieure, répondait à son besoin de mysticisme et à son goût du mystère, le mot étant pris dans son sens religieux.

On peut à juste titre douter des circonstances de la conversion de Paul, qui rappelle trop les conversions miraculeuses des religions à mystère où les élus sont choisis lors d'une apparition de la divinité.

5-L'Apôtre et le missionnaire

Voilà donc Paul qui change brutalement de camp et, de fanatique persécuteur de chrétiens, il devient un fanatique défenseur des chrétiens. Il ne se dit pas seulement disciple du Christ et son ambassadeur mais aussi son apôtre : ''Paul, serviteur du Christ-Jésus, appelé à être apôtre, mis à part pour l'Evangile de Dieu…'' (Romains, 1, 1)

Et si quelqu'un prend le risque de le contredire sur cette qualité, il s'emporte aussitôt : ''Ne suis-je pas libre ? Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu Jésus notre Seigneur ? N'êtes-vous pas mon oeuvre dans le Seigneur ? Si pour d'autres je ne suis pas apôtre, je le suis au moins pour vous ; car vous êtes le sceau de mon apostolat dans le Seigneur'' (1 Corinthiens, 9, 1-2).

C'est qu'il se sent rempli de l'Esprit de Dieu et il est convaincu qu'il continue l'oeuvre du Christ. Ainsi, les souffrances qu'il subit au cours de son apostolat complètent-elles celles du Christ sur la croix :

''Je me repais maintenant dans mes souffrances pour vous et je supplée dans ma chair à ce qui manque aux afflictions de Christ pour son corps…'' (Colossiens, 1, 24)

Sa mission n'est pas de baptiser mais d'évangéliser, proclame-t-il (1, Corinthiens, 1, 17). Et il ne vivra que pour cette idée. Son intolérance et son fanatisme poussent ses collaborateurs à le quitter, à l'exception de Timothée.

''J'espère dans le Seigneur Jésus vous envoyer bientôt Timothée, afin d'être encouragé moi-même par les nouvelles que j'aurais de vous car je n'ai personne qui partage mes sentiments, pour se soucier sincèrement de votre situation'' (Philippiens, 2, 19-20).

Paul, loin de tirer les conséquences de son comportement, va se considérer le seul apôtre vraiment digne de la confiance du Seigneur !

Bien que les Actes des Apôtres soutiennent qu'il a prêché à Jérusalem (9, 28), il se dit l'apôtre des Gentils. Et, en effet, le champ de son activité apostolique sera principalement constitué par l'Asie hellénique, la Thrace, la Macédoine et la Grèce où certes, vivent des juiveries plus ou moins importantes mais où l'essentiel des populations est constitué de païens.

Sa désignation comme apôtre des païens aurait, selon lui, reçu l'aval de la communauté de Jérusalem qui aurait décidé qu'il évangélise les Gentils tandis que Pierre s'occuperait des circoncis, c'est-à-dire des juifs.

''Lorsqu'ils virent que l'Evangile m'avait été confié pour les incirconcis, comme à Pierre pour les circoncis car celui qui, agissant en Pierre, en a fait l'apôtre des circoncis, a également agi en moi en vue des païens- et lorsqu'ils reconnurent la grâce qui m'avait été accordée, Jacques, Céphas (Pierre) et Jean, considérés comme des colonnes, nous donnèrent la main droite à Barnabé et à moi (en signe) de communion :

ainsi nous irions, nous, vers les païens, et eux vers les circoncis...'' (Galates, 2, 7-9).

Il n'y a pas de doute que Paul exagère, en s'attribuant exclusivement le rôle d'évangélisateur des païens et en réduisant Pierre et les autres à celui d'évangélisateur des juifs. En réalité, d'autres que lui ont travaillé en milieu païen, à commencer par Barnabé qui a été son premier collaborateur ou encore cet Apollos que citent les textes et sur lequel on dispose de peu d'informations. Son conflit avec les judéo-chrétiens à Jérusalem est la preuve que ces derniers ne s'occupaient pas que des juifs. Quant au passage relatif aux divisions de l'église de Corinthe, il montre que plusieurs conceptions s'opposaient à celles de Paul, au sein même de la Gentilité.

''Je vous exhorte, frères, par le nom de notre Seigneur Jésus-Christ : tenez tous le même langage, qu'il n'y ait pas de diversions parmi vous, mais soyez en plein accord, dans la même pensée et dans la même opinion, car, mes frères, j'ai appris à votre sujet, par les gens de Chloé, qu'il y a des discordes parmi vous, j'entends par là que chacun de vous dit : Moi, je suis de Paul ! et moi d'Apollos ! et moi de Céphas (Pierre) et moi de Christ !'' (1, Corinthiens, 1, 10-11)

La volonté de diviser la mission apostolique en deux correspond, en fait, au désir de Paul d'imposer sa propre conception du christianisme le paulinisme- face à celle des judaïsants, représentée par Pierre mais élargie à d'autres disciples qui ne partageaient pas ses opinions.

Paul se brouille avec les autres apôtres, il est même isolé et haï : il n'est pas moins convaincu qu'il tient son particularisme de Dieu, qu'il est le seul détenteur de la vérité et le seul missionnaire accrédité auprès des Gentils. Son Evangile, soutient-il, est le seul authentique et il jette l'anathème sur tous ceux qui dévient de sa ligne, même s'il s'agit des anges du ciel :

''Si nous-mêmes ou si un ange du ciel vous annonçait un Evangile différent de celui que nous vous avons annoncé, qu'il soit anathème !'' (Galates, 1, 8)

Et ce sont les opinions et les convictions d'un tel homme, intolérant et vindicatif, qui vont l'emporter dans le christianisme, une religion dont Paul est en fait le fondateur mais qu'il rattache abusivement à Jésus dont il évoque à peine, dans ses

épîtres, sa vie et son enseignement !

6-La prédication paulinienne

Paul a d'abord prêché dans les synagogues, appelant les juifs de la Gentilité, à la foi mais il s'est heurté à leur hostilité et si son témoignage est authentique, il a même subi des violences de leur part.

''Souvent en danger de mort, cinq fois j'ai reçu des juifs quarante coups moins un, trois fois, j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme...'' (2, Corinthiens, 11, 23-25)

C'est cette hostilité des juifs qu va le pousser à s'adresser aux païens, ainsi que le soutiennent les Actes dans ce passage qu'ils lui attribuent :

''C'est à vous d'abord que la parole de Dieu devait être annoncée, mais, puisque vous la repoussez, et que vous ne vous jugez pas dignes de la vie éternelle, voici : nous nous tournons vers les païens car ainsi nous l'a prescrit le Seigneur : Je t'ai établi pour être la lumière des nations, pour porter le salut jusqu'aux extrémités de la terre !'' (13, 46- 47).

Si les juifs purs et durs ont rejeté son appel, cela ne devait pas être le cas des prosélytes, terme par lequel on désignait les païens convertis au judaïsme, et les craignant Dieu, ceux des prosélytes qui n'étaient pas considérés comme entièrement convertis, parce que encore attachés aux coutumes païennes. Prosélytes et craignant Dieu avaient la particularité de ne pas se soumettre à la loi, et refusaient notamment la circoncision exigée par les juifs. La religion prêchée par Paul leur permettait justement de ne pas observer la loi et de s'abstenir de la circoncision. Les païens, qui n'avaient aucun lien avec Israël, étaient encore plus disposés à recevoir le message chrétien, c'est pourquoi Paul se tournera vers eux. Mais il faut supposer que son action a porté sur des individus et non sur des groupes, comme tente de le faire croire le passage des Actes (17, 19-34)

où Paul prêche, à Athènes, devant l'Aréopage. Ce passage, que nous avons cité précédemment, et où l'apôtre a la part belle, devant l'assemblée des savants grecs, est certainement inventé pour servir d'apologie du christianisme.

Les gens touchés étaient avant tout perméables à l'espérance de la rédemption et d'une vie heureuse dans l'au-delà. Elles devaient être également pénétrées par l'esprit des mystères païens, et Paul, cultivant, comme nous le verrons plus loin, l'art du mystère, répondait, à leur besoin d'un dieu salvateur, qui meurt et ressuscite pour elles. Si les Actes insistent sur la sympathie de personnages prestigieux comme les proconsuls Félix et Festus, le roi Agrippa et la reine Bérénice, voire la conversion d'un homme comme le proconsul Paulus de Chypre,

il faut admettre que le gros des convertis est fourni par les classes inférieures. C'est d'ailleurs ce que Paul lui-même reconnaît :

''Considérez, frères, comment vous avez été appelés : il y a parmi vous ni beaucoup de sages selon la chair ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi les choses folles du monde pour confondre les sages : Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes ; Dieu a choisi les choses viles du monde, celles qu'on méprise, celles qui ne sont pas, pour réduire à rien celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu...'' (1 Corinthiens, 1, 26-29).

Dès lors, la religion chrétienne est-elle comme l'on décrite ses détracteurs, anciens et modernes, une religion de gens de basses extraction, voire d'esclaves ?

Comment prêchait Paul ? Il faisait des discours, là où il allait mais il envoyait aussi des écrits, notamment quand il ne pouvait pas se rendre dans un endroit. Dans la deuxième épître aux Corinthiens, il laisse sous-entendre qu'il est meilleur écrivain qu'orateur : ''Je ne veux pas paraître vous intimider par les lettres, car, dit-on, ses lettres sont sévères et fortes ; mais, présent en personne, il est faible, et sa parole est méprisable.

Qu'ils tiennent compte de ceci, cet homme-là : tels nous sommes en parole dans nos lettres, étant absents, tels aussi nous sommes en acte, une fois présents'' (10, 9-10).

Or, les critiques sont unanimes à dire que Paul s'exprimait mal, non seulement parce que sa langue était fruste, mais aussi parce que son style était maladroit. Voilà, par exemple ce qu'écrit Ch. Guignebert à propos de sa manière d'écrire :

''Dans ses phrases si souvent trop longues et mal articulées, les idées se pressent, se bousculent et s'embrouillent : on dirait une foule qui se hâte vers une porte trop étroite.

Il y a des écrasés. Des transitions s'effondrent, des liens qui unissaient les diverses parties du raisonnement se rompent. En revanche, les digressions se jettent à la traverse ; il suffit qu'un mot frappant se présente à l'esprit de l'auteur pour que la tentation lui vienne d'en épuiser toutes les virtualités, même au mépris de la bonne ordonnance du discours. Nulle part ne se manifeste un véritable souci de la clarté, ni de la peine du lecteur. L'ensemble dit ce qu'il veut dire et souvent avec un accent irrésistible ; mais il arrive que le détail, rocailleux et âpre, décourage et rebute...'' (Le Christ, p. 282-283)

Sa parole ne devait guère être différente de ses écrits, mais Paul avait une grande force de persuasion qui l'aidait à pallier ses insuffisances oratoires.

7-Les voyages apostoliques

Selon les Actes et les Epîtres, Paul a beaucoup voyagé pour répandre son Evangile. En réalité, s'il a commencé à se déplacer, c'est d'abord pour fuir les juifs que sa conversion a dressé contre lui.

Il se réfugie en Arabie (sans doute au pays des Nabatéens), puis revient à Damas, monte à Jérusalem, sans doute pour se rattacher à la communauté mère et faire authentifier sa mission. Mais on ne sait rien de ce séjour sinon qu'il s'est entretenu avec l'apôtre Pierre et Jacques, le frère de Jésus (Galates, 1, 18-19).

Paul affirme qu'il est allé ensuite dans les pays de Syrie et de Cilicie (Galates, 1, 21), sans doute à Antioche et à Tarse où il serait resté quatorze années entières. On ignore tout de cette période de sa vie puisqu'il ne parle pas dans ses lettres des communautés chrétiennes de Syrie et de Cilicie. Certains auteurs ont suggéré qu'il avait travaillé dans ces pays sous les ordres de Barnabé et qu'il ne voulait pas reconnaître ce rôle de second, lui qui se considérait comme l'apôtre favori du Seigneur.

Un passage des Actes explique pourquoi Paul et Barnabé ont quitté Antioche pour leur premier voyage apostolique.

''Il y avait, dans l'Eglise qui était à Antioche, des prophètes et des docteurs : Barnabé, Siméon, appelé Niger, Lucius de Cyrène, Manaën qui avait été élève avec Hérode le tétrarque, et Saul (Paul). Pendant qu'ils célébraient le culte du Seigneur et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit dit : Mettez-moi a part Barnabé et Saul pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelé. Alors, après avoir jeûné et prié, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. Eux donc, envoyés par le Saint-Esprit, descendirent à Séleucie, et de là, ils s'embarquèrent pour Chypre'' (13, 1-3).

C'est donc sous l'impulsion miraculeuse du Saint-Esprit que les deux apôtres quittent Antioche, mais le fait que la mission ait reçu l'accord des frères de l'Eglise d'Antioche n'est-elle pas une façon de légitimer l'action de Paul par l'Eglise même où le christianisme est né ?

Paul a-t-il planifié ses voyages ? Il déclare dans ses Epîtres, être guidé par la seule volonté de Dieu et qu'il se laisse conduire là où le Saint-Esprit le conduit (Romains, 1, 10, 15, 32, Philippiens, 2, 24) etc. Ce même Esprit lui interdira certaines contrées comme l'Asie (Actes, 1-, 6).

C'est après la première tournée missionnaire de Paul qu'a eu lieu ce qu'on appelle le concile de Jérusalem. Selon l'Epître aux Galates, l'apôtre s'est rendu dans la ville sur ''inspiration divine'', en fait Paul a sans doute été appelé pour s'expliquer sur son action, ainsi qu'il le laisse entendre lui-même :

''J'y montai par suite d'une révélation. Je leur exposai l'Evangile que je prêche parmi les païens ; (je l'exposai) en privé aux plus considérés, de peur de courir ou d'avoir couru en vain. Mais Tite qui était avec moi, et qui était Grec, ne fut pas même contraint de se faire circoncire'' (2, 2-3).

Ainsi, l'Evangile de Paul rencontrait des oppositions parmi les disciples de Jérusalem.

Mais c'est la circoncision des néophytes qui faisait le plus problème. Paul, contrairement aux disciples de Jérusalem, enseignait qu'on pouvait recevoir la foi sans se faire circoncire, conformément à la loi de Moïse. En fait cette question pose celle du légalisme juif dans son ensemble : légalisme que les judéo-chrétiens tenaient à faire respecter et que Paul trouvait inutile, du moins pour les convertis de la Gentilité.

Paul et Barnabé, selon les Actes, ont tenu tête aux ''faux-frères'', c'est-à-dire à ceux qui s'opposaient à leurs conceptions. Ils ne leur cèdent en rien et refusent notamment de faire circoncire Tite, un Grec converti qui était avec eux.

Les responsables de la communauté que Paul appelle ''les notables'', Galates, 2, 21- acceptent les deux tendances, laissant ainsi la liberté d'action à Paul.

Après le conflit de Jérusalem, une autre querelle éclate à Antioche, cette fois-ci entre Pierre, Paul et Barnabé, toujours sur l'attitude à tenir face aux païens. Paul présente ainsi sa version des faits :

''Lorsque Céphas (Pierre) vint à Antioche, je lui résistai en face, parce qu'il était condamnable. En effet, avant la venue de quelques personnes de chez Jacques, il mangeait avec les païens ; mais après leur venue il s'esquiva et se tint à l'écart, par crainte des circoncis. Comme lui, les autres juifs usèrent aussi de dissimulation, en sorte que Barnabé même fut entraîné par leur hypocrisie…'' (Galates, 2, 11-13)

Ce serait donc sous l'influence de Pierre que Barnabé s'est séparé de Paul. Les Actes expliquent encore le différend par un désaccord à propos de Jean-Marc que Barnabé voulait emmener et que Paul voulait laisser à Antioche. Mais en fait les deux hommes n'étaient pas d'accord sur la voie à suivre.

Dans son deuxième voyage, Paul emmène avec lui Silas. Il visite les communautés créées sous son impulsion en Cilicie et en Pisidie. Il s'adjoint à Lystie, Timothée et, avec Silas, ils parcourent la Phrygie, la Galatie, la Mysie. A Bérée l'hostilité contre les chrétiens est telle que les missionnaires doivent fuir jusqu'à Athènes. Paul laisse en route Silas et Timothée et se rend seul à Corinthe : le milieu, plus cosmopolite, est plus favorable à sa prédication. Mais une fois de plus, Paul se heurte à l'opposition des juifs qui le font arrêter et conduire devant le proconsul

Gallion, sous l'accusation qu'il pousse les gens ''à rendre un culte à Dieu d'une manière contraire à la loi'' (Actes 18, 13). Mais le proconsul, qui ne prend en considération que les délits de droit commun, le fait relâcher.

Paul prolonge son séjour à Corinthe, après que Silas et Timothée l'ont rejoint, le persuadant qu'il ne pouvait se rendre en Macédoine. Il cherche du travail, exerçant son ancien métier, en compagnie d'un homme appelé Aquila et de sa femme, Priscilla, tous deux convertis.

Paul s'attache à Corinthe, à tel point qu'il se considère comme le seul fondateur de l'Eglise de cette ville (1 Corinthiens, 3, 10).

Mais il finit par quitter Corinthe pour Ephèse où il laisse ses amis. De là, il se rend à Césarée, puis à Jérusalem. Mais cet itinéraire, proposé par les Actes, est douteux : on pense qu'après Ephèse, Paul est rentré à Antioche.

Au cours du troisième voyage, Paul retourne revoir les communautés chrétiennes de Galatie et de Phrygie (Ates, 18, 2). Il séjourne plusieurs mois à Ephèse où les oppositions religieuses semblent fortes : en effet, il aura à confronter, en plus de ses adversaires traditionnels, les juifs, Apolios, les disciples de Jean-Baptiste et même des magiciens !

Il retourne en Macédoine, puis se rend à Corinthe, revient de nouveau en Macédoine, passe à Tarse, puis à Mytilène, à Samos et à Milet. Le voyage prend fin en Palestine, à Césarée. De là, il se rend à Jérusalem : le fait qu'il se fasse escorter et envoyer dans la maison d'un disciple hellénisant, donné comme sûr, est peut-être l'indice qu'il n'était pas le bienvenu dans la ville.

Un passage des Actes, 21, 17 et s., indique que Paul s'est rendu chez Jacques et ''tous les Anciens'' qui approuvent son action auprès des païens mais qui lui disent que les fidèles demeurés attachés à la loi juive, le considèrent comme un apostat. Pour dissiper cette accusation, Paul accepte de s'associer à des actes de purification, c'est-à-dire à faire voeu de nazérisme. Cet acte de contrition n'empêche pas les juifs de s'en prendre à lui et de dresser la foule contre lui.

Il est, entre autre accusé d'avoir introduit un païen dans le Temple. Les Romains, croyant avoir affaire à un agitateur, procèdent à son arrestation et l'envoient à Césarée pour s'expliquer devant le procurateur ; c'est du moins le récit rapporté dans les Actes.

Paul reste quelques temps en prison, mais les juifs sont impatients de le traduire devant le Sanhédrin. C'est alors que Paul, arguant de sa qualité de citoyen romain, demande à être jugé par César, et le nouveau procurateur, Félix, accepte de l'envoyer à César.

Le voyage vers Rome dure plusieurs mois et il est émaillé d'incidents, notamment un naufrage devant Malte. On le fait débarquer à Pouzzoles et, à l'approche de Rome, il est accueilli par des chrétiens de la ville.

Paul va jouir d'un régime de faveur : il va loger en ville, sous la surveillance d'un soldat et, pendant deux années, il va jouir d'une certaine liberté d'action, puisque ''il prêchait le Royaume de Dieu et enseignait ce qui concerne le Seigneur Jésus-Christ, en toute assurance et sans empêchement'' (Actes, 28, 30-31).

C'est sur ces mots que finissent les Actes des Apôtres, qui ne fournissent pas d'indications sur la fin de Paul. C'est vers d'autres textes qu'il faut se retourner pour glaner des informations, au demeurant incertaines.

Selon une hypothèse, Paul aurait été acquitté et se serait rendu en Espagne. On s'appuie, pour soutenir cela sur des textes qui ne figurent pas dans le canon du Nouveau Testament :la première Epître à Clément (5, 7) où on lit que l'apôtre s'est rendu aux ''extrémités de l'Occident'', et le Canon de Muratori qui, lui, parle clairement d'un voyage de Paul en Espagne. Mais même si ce séjour dont beaucoup d'auteurs doutent- a eu lieu, il a dû être court : Paul revient à Rome où la persécution de Néron le surprend. Il est arrêté et meurt, décapité, sur la voie d'Ostie.

Selon Paul ses voyages apostoliques ont été décidés par Dieu. Mais on ignore s'il a vraiment planifié ses déplacements et on ignore aussi pourquoi certaines contrées lui ont été interdites.

8-La pensée de Paul Les origines du christianisme 8-La pensée de Paul

Selon la tradition, 14 épîtres sont attribuées à Paul et sont contenues dans le corpus du Nouveau Testament. On les cite dans cet ordre, qui n'est pas un ordre chronologique :

-Epître au Romains

-Première épître aux Corinthiens

-Seconde épître au Corinthiens

-Epître aux Galates

-Epître aux Ephésiens

-Epître aux Philippiens

-Epître aux Colossiens

-Seconde épître aux Thessaloniciens

-Seconde épître aux Thessaloniciens

-Première épître à Timothée

-Seconde épître à Timothée

-Epître à Tite

-Epître à Philémon

-Epître aux Hébreux.

Depuis, on a écarté l'épître aux Hébreux, écrite par un anonyme, mais aussi d'autres épîtres. Aujourd'hui on s'accorde à ne retenir que sept épîtres, comme étant incontestablement de Paul : Romains, Corinthiens 1 et 2, Galates, Philippiens, Thessaloniciens 1, Phimémon, les autres épîtres sont l'objet de discussions On a pris l'habitude de classer les épîtres selon les thématiques dominantes. Ainsi, il est question des épîtres dites eschatologiques (les 2 épîtres aux Thessaloniciens, la 1ière lettre aux Corinthiens), lettres traitant de la vie des communauté ou ''pastorales'' (Timothée 1 et 2, Tite), lettres dites de captivité (Philémon) etc.

Comme nous l'avons déjà souligné, c'est Paul qui va faire du christianisme une religion universelle. Rejetant le cadre oriental de la Révélation, trop attaché à la Loi mosaïque, il va en faire une religion ouverte à tous, sans ses références juives, en levant, notamment, l'interdiction concernant la consommation du porc et l'obligation de la circoncision, qui rebutait tant les païens.

Certes, Paul n'a pas, à proprement parler, inventé le christianisme puisqu'il existait avant lui, il ne lui a même pas donné ses prétentions universalistes, puisqu'il existait déjà en Palestine, un courant helléniste, mais c'est lui qui va donner à la nouvelle religion son orientation générale, en prétendant tenir du Seigneur, son enseignement : ''Car moi, j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis'' (1 Corinthiens, 11, 23).

Ce que Paul a reçu sont les enseignements de l'Eglise ainsi que ses rituels, reçus avant lui (d'ailleurs, à la suite du passage cité, il évoque l'eucharistie) mais il s'agit aussi des inspirations qu'il reçoit du Seigneur. Et c'est cette révélation qui va lui permettre de traiter, à la fois du kérygme et des enseignements de l'Eglise, en les commentant et en les appliquant à des situations vécues.

On comprend donc que la pensée de Paul soit foisonnante, et que ces thèmes lui soient imposés par les circonstances, notamment les querelles suscitées dans les

différentes églises et les polémiques provoquées par sa personne.

Comme les premiers chrétiens, les espoirs de Paul sont tournés vers la parousie, ou le retour glorieux du Seigneur, un thème immédiatement mis en relation avec la Résurrection, dont des croyants doutaient, ainsi que le laisse entendre le chapitre consacré à la Résurrection dans 1 Corinthiens, 15 :

''Or si l'on prêche que Christ est ressuscité d'entre les morts, comment quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a point de résurrection des morts ? S'il n'y a point de résurrection des morts, Christ non plus n'est pas ressuscité. Et si Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication est vaine et notre foi est aussi vaine. Il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné contre Dieu qu'il a ressuscité le Christ, tandis qu'il ne l'aurait pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent pas...'' (12-16).

Si Paul insiste tant sur la résurrection du Christ, c'est parce que c'est celle de l'homme qui est engagée. Paul fait allusion au chapitre de la Genèse où il est question du péché du premier couple humain et montre comment Dieu a chassé l'homme et la femme du Paradis. Certes, il est bien écrit, dans l'Ancien Testament que les fautes des parents rejaillissent sur les descendants, jusqu'à la quatrième génération, mais la doctrine du péché originel n'y connaît pas le même développement que dans le christianisme. Et c'est Paul qui va la formuler, dans Romains, 5, 12-21 :

''C'est pourquoi, de même que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé sur tous les hommes, parce que tous ont péché... Cependant la mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'avaient pas péché par une transgression semblable à celle d'Adam, lequel est la figure de celui qui devait venir...'' (15, 12-14)

Mais si la mort est le salaire du péché, la foi en Jésus-Christ rachète le péché et sauve de la mort : ''Mais il n'en est pas du don gratuit comme de la faute ; car Dieu, si par la faute d'un seul, beaucoup sont morts, à plus forte raison, la grâce de Dieu et le don qui vient de la grâce d'un seul homme ont-ils été abondamment répandu sur beaucoup '' (idem, 15-16).

Et dans le chapitre suivant : ''Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ (qui marchent non selon la chair mais selon l'esprit). En effet, la loi de l'Esprit de vie en Christ-Jésus m'a libéré de la loi du péché et de la mort. Car chose impossible à la loi, parce que la chair la rendait sans force-Dieu, en voyant à cause du péché son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché, a condamné le péché dans la chair et cela, pour que la justice prescrite par la loi soit accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair mais selon l'Esprit'' (idem, 8, 1- 4).

La vie terrestre de Jésus importe peu- Paul la cite à peine- c'est le résurrection du Christ qui est l'événement décisif, c'est lui qui rend possible l'existence d'une nouvelle communauté, non pas ouverte à un seul peuple, le Messie attendu par les juifs ou les sages des Grecs, mais à tous :

''Les juifs demandent des miracles et les Grecs cherchent la sagesse : nous, nous prêchons crucifié, scandale pour les juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant juifs que Grecs, Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu'' (1Corinthiens, 1, 22-24).

La rédemption concerne tout le monde, en dehors des races et des conditions :

''Il n'y a plus ni juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Christ-Jésus. Et si vous êtes en Christ, alors vous êtes la descendance d'Abraham, héritiers selon la promesse'' (Galates, 4, 28-29).

Cette volonté d'universaliser la foi va effacer le Jésus de l'histoire. On s'est toujours interrogé pourquoi Paul ne cite pas Jésus, ses sentences et ses paraboles ayant été, pour les premières générations de chrétiens des instruments d'enseignement. Cela est-il dû au fait que Paul n'a pas connu Jésus et qu'il s'est gardé de commenter sa vie terrestre ou alors sa ''vision'' du Christ ressuscité a occulté la dimension humaine du personnage, orientant son discours vers un être plus mystique que réel ?

Le langage des mystères convient justement au discours de Paul, notamment avec les communautés où la pensée gnostique était forte, comme à Corinthe ou à Ephèse.

Ainsi, par exemple, cette réflexion faite aux Corinthiens :

''Nous prêchons la sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu avait prédestinée avant les siècles, pour notre gloire'' (1, 27).

ou encore cette parole adressée aux Colossiens :

''Le mystère caché de tout temps et à toutes les générations, mais dévoilé maintenant à ses Saints, à qui Dieu a voulu faire connaître qu'elle est la glorieuse richesse de ce mystère parmi les païens : c'est-à-dire Christ en vous, l'espérance et la gloire'' (1, 26- 27).

De nombreux détracteurs de Paul lui reprocheront d'avoir ignoré Jésus pour construire un Christ conforme à ses attentes religieuses et à ses orientations idéologiques. Les auteurs chrétiens, eux, n'ont pas manqué de souligner les convergences entre la pensée de Jésus et de Paul : il est vrai que sur des thèmes

comme le Royaume de Dieu, l'amour de Dieu ou la charité, les points de rencontres sont nombreux : mais c'est sur le plan de la théologie, de la place qu'il attribue au Christ mythique, qu'il faut juger le personnage.

On a encore reproché à Paul d'avoir favorisé l'émergence d'une religion décadente, en magnifiant, pour l'amour du Christ, la faiblesse et les humiliations :

''Jusqu'à cette heure, nous somme exposés à la fin, à la soif et au dénuement, aux coups, à une vie errante ; nous nous fatiguons à travailler de nos propres mains ; insultés, nous bénissons ; persécutés nous supportons ; calomniés, nous consolons ; nous sommes devenues les balayures du monde, le rebut de tous, jusqu'à maintenant'' (1 Corinthiens, 4, 11-13).

Autre reproche fait à Paul : sa misogynie, qu'on a opposée à la bienveillance dont la femme jouissait auprès de Jésus. Ainsi :

''Je veux cependant que vous le sachiez : Christ est le chef de tout homme, l'homme est le chef de la femme et Dieu est le chef du Christ'' (1Corinthiens, 11, 2)

'' Comme dans toutes les Eglises des saints, que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis d'y parler ; mais qu'elles soient soumises, comme le dit aussi la loi. Si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leur propre mari à la maison ; car il est mal séant à une femme de parler dans l'église...'' (idem, 14, 33-37)

9-Conclusion

La foi originelle en Jésus, telle que le prophète galiléen l'avait conçue, était trop attachée à la loi de Moïse et au monothéisme des prophètes sémitiques pour répondre aux besoins des hommes et des femmes qui vivaient hors du milieu palestinien.

Ces hommes et ces femmes, qui ne se préoccupaient nullement du sort d'Israël, avaient besoin d'une religion plus personnelle, ils rêvaient, par delà les misères et les injustices de la vie terrestre, d'un sort plus heureux, dans un Au-delà ouvert aux justes de toutes les nations. Ce n'est pas un prophète d'Israël, qui appelle à l'application stricte de la loi juive qui peut réaliser l'espérance, mais un Sauveur des nations, un Sôter qui, à l'image des dieux des mystères païens, meurt pour ressusciter, donnant ainsi la preuve de la survie. Certes, l'espérance d'une délivrance par un prophète tout puissant, existait dans les milieux messianiques juifs, mais le sauveur attendu ne viendra que pour Israël : il ne répond donc pas au besoin du salut universel qui comprendrait aussi les non juifs.

Les juifs hellénistes l'ont compris, en cherchant, en Palestine même, à arracher Jésus de l'univers étroit du judaïsme, pour mieux reporter sur lui les espérances des autres peuples. Des peuples déjà préparés à l'idée du salut par les religions à mystère mais qui, dans l'ignorance des Ecritures, reportaient leurs espérances sur les dieux et les démons.

Mais c'est Paul qui a compris le mieux la nécessité d'adapter la religion du prophète galiléen aux croyances des juifs de la diaspora mais surtout des païens.

C'est ainsi qu'il a élaboré, à partir des croyances et des mythes de son milieu et de son époque, une nouvelle religion à mystère qu'il attribuera, au prix de remaniement et d'extrapolations, à Jésus. C'est pourquoi on peut, sans exagérer, le tenir pour l'inventeur, du moins l'un des inventeurs, du christianisme. Ses ennemis, les judéochrétiens, vont déployer de gros efforts, pour le contrer, mais ils finiront par se laisser déborder par le nombre. C'est qu'ils ont dû finir par comprendre, eux aussi, que si le message de Jésus se limitait aux seuls juifs authentiques, la nouvelle religion n'avait aucune chance de survivre, les juifs purs et durs la rejetant. La foi devait donc être universalisée et, pire, pour les judéo-chrétiens, se séparer d'Israël, c'est-à-dire renoncer définitivement à la loi mosaïque.

Fort de son succès au sein de la communauté des païens convertis, Paul ne se contentera pas de rejeter la loi juive, il la déclarera contraire à la nouvelle foi : ''Or, la loi ne provient pas de la foi mais (elle dit) : Celui qui mettra ces choses en pratique vivra par elles. Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous car il est écrit : Maudit soit quiconque est pendu au bois (la croix)- afin que, pour les païens, la bénédiction d'Abraham se trouve en Jésus- Christ et que, par la foi, nous recevions la promesse de l'Esprit'' (Galates, 3, 12-14).

Ainsi, Paul abolit la loi mosaïque : plus d'interdictions alimentaires désormais, plus de circoncision, plus de sabbat… Et, au plan des croyances, plus de nécessité de se soumettre au monothéisme strict des prophètes. Le christianisme, pour accueillir encore plus de païens, va s'ouvrir à leurs croyances et à leurs mythes et même en intégrer un certain nombre.

VII L'invention du christianisme

A-Le christianisme : de la persécution au triomphe

1-Persécution et périodes de tolérance

Comme nous l'avons indiqué dans la biographie de Paul, le christianisme, en milieu hellénique, s'est d'abord développé dans les cercles juifs et prosélytes, avant de toucher les païens. Si des gens appartenant aux classes sociales supérieures ont pu être converties, la masse des fidèles est fournie par les basses classes, ainsi que le reconnaissait Paul dans un passage que nous avons cité. La plupart des convertis sont même des esclaves que Suétone désigne sous le nom de ''disciples de Chrestus'', un sobriquet infamant et qu'il accuse d'être, à Rome, de dangereux agitateurs. Comme beaucoup de ces esclaves étaient d'origine juive, Claude (41-54) expulse tous les juifs de Rome.

Mais les esclaves n'étaient pas les seuls à adhérer à la nouvelle religion : par esprit d'opposition à Rome, des hommes et des femmes de pays conquis, humiliés et exploités par les armées romaines se convertissaient. La nouvelle religion, en entretenant le mythe d'un Sauveur qui assurerait aux opprimés la victoire sur les oppresseurs, remettait ainsi en question l'ordre établi. Bientôt le nom de chrétien devient synonyme de sédition, et toute personne qui se reconnaissait comme telle est passible de la peine de mort.

C'est la période héroïque des martyrs qui vont payer de leur vie leur engagement religieux. C'est aussi une période d'effervescence dans la jeune communauté, voire de querelles et d'oppositions violentes.

Déjà, en son temps, Paul s'était plaint de dissensions qui survenaient dans les Eglises. Les divisions, au lieu de se réduire, semblent s'être accrues au 1ier siècle. Avec Marcion de Sinope, commence à s'élaborer une théologie que le savant, originaire de la Mer noire, vient proposer à la communauté de Rome en 139. Les discussions autour de la doctrine, vont durer cinq années, et, finalement la communauté la rejette.

Des dissidences éclatent à propos des rites et des sacrements. L'Africain Cyprien s'oppose avec force à Etienne, l'évêque de Rome, à propos de la nécessité du double baptême, après les reniements consécutifs aux persécutions.

Cependant, après une période de luttes intestines, les chrétiens vont tenter de tirer profit de la législation romaine, qui permettait aux citoyens de se regrouper en associations pour discuter de leur religion. Pour être tolérés, les collèges devaient s'engager à renoncer à toute forme de sédition, ils avaient à leur tête un episcopus (évêque), tenu pour responsable des affiliés devant l'administration et chaque réunion devait se terminer par des prières à la gloire de l'Empire et de l'Empereur.

L'administration romaine avait trouvé un moyen d'exercer son contrôle sur les

activités politiques des citoyens. Les collèges chrétiens jouent le jeu et parviennent ainsi à obtenir une quasi-reconnaissance des autorités qui tendent à voir dans le christianisme, un culte privé.

Cette période de paix relative est rompue par des périodes d'intolérance et de répression : ainsi, la persécution de Dèce, en 250, celle de Valérien en 257, celle de Dioclétien, en 303. C'est durant la persécution de Dèce que se situe l'épisode, commun aux chrétiens et aux musulmans, des sept Dormants.

Cependant, en dépit des persécutions, les collèges se renforcent, non seulement à Rome mais aussi dans les grandes villes de l'Empire. Si bien que malgré leurs dissensions, les chrétiens donnent l'apparence de l'unité. Une unité qui ne se retrouve pas dans les religions païennes, qui, elles aussi, avaient leurs collèges.

Rejeté du Proche-Orient, le christianisme parvient à se faire des adeptes dans le monde romain: s'il entraîne en priorité les esclaves et les opprimés c'est parce qu'il entretient le mythe d'un Sauveur qui assurerait la victoire sur les oppresseurs

2-Le triomphe

C'est cette apparence d'unité qui va séduire l'empereur Constantin, soucieux de réunir sous une seule bannière son Empire. C'est un païen convaincu mais il s'entoure d'évêques et de conseillers chrétiens qui, oubliant les persécutions, sont prêts à collaborer avec lui, en échange d'une reconnaissance. Mieux que cela, Constantin, après sa victoire au pont Milvius, le 28 octobre 312, se convertit au christianisme.

Selon la légende, la veille de la bataille, il a vu, en rêve, le chrisme et une voix lui a dit que s'il mettait ce signe sur les enseignes de ses troupes, il emporterait la victoire sur ses ennemis. On sait que quelques années auparavant, Constantin, qui faisait la guerre en Gaule, a eu la vision d'Apollon, lui annonçant, lui aussi, la victoire. Ainsi donc, Christos remplace Apollon.

Avec le christianisme, les rivalités entre les dieux se trouvent effacées, et Constantin devient le représentant unique de Dieu sur terre.

En 313, il promulgue l'édit de Milan, mettant fin à la persécution des Chrétiens et les autorisant à célébrer publiquement leur culte. Il déplace sa capitale d'Europe en Asie Mineure, appelée la Nouvelle Rome, mais qui sera connu sous le nom de Ville de Constantin ou Constantinople. L'empereur voulait, non seulement donner son nom à une capitale, mais il voulait surtout se rapprocher de ses frontières orientales, Rome étant trop éloignée.

En 325, il réunit un concile à Nicée, à propos de la querelle, qui nie la trinité et

remet en cause la divinité du Christ. Premier rassemblement oecuménique, c'est au cours de ce concile que Constantin va apporter des solutions aux problèmes disciplinaires des Eglises orientales et promulguer les lois de l'Empire. Ainsi, il va fixer la date de Pâques, résoudre la crise que traverse l'Eglise égyptienne, avec le schisme mélétien et surtout, affirmer, devant la négation des partisans d'Arius, que le Fils est de la même substance que le Père. Cette définition, que les Eglises d'Orient vont contester, finira par s'imposer, avec l'empereur Théodose (380) comme essentielle à la doctrine de la trinité.

Le christianisme triomphant va progressivement être détaché de ses origines palestiniennes, Jésus sera dépouillé de ses référents sémitiques, devenant le o Christos, l'Oint du Seigneur, dont le représentant sur terre est l'Empereur.

3-La mythisation

Si officiellement le christianisme triomphait du paganisme, devenant par la volonté de Constantin, puis des empereurs qui lui ont succédé, la religion de l'Etat, il n'allait pas effacer définitivement les vieux cultes païens qui vont continuer à exercer une grande influence sur le public.

Les interdictions et la répression ne parvenant pas à avoir raison des croyances et des cultes anciens, l'Eglise va les intégrer dans ses croyances et ses sacrements. Comme Paul a été contraint de détacher Jésus de ses origines orientales pour le faire accepter des Gentils, l'Eglise a été en quelque sorte contrainte d'intégrer des croyances païennes pour s'imposer aux foules. Les ''textes sacrés'' Evangiles et Epîtres- seront écrits ou récrits dans cette perspective. C'est ce qui explique toutes les incohérences et les contradictions que nous avons relevées dans la première partie.

Dans cette partie, nous mettrons en rapport les principales croyances et les dogmes du christianisme avec les croyances et les pratiques païennes, pour démontrer que cette religion, qui se présente aujourd'hui, comme une religion monothéiste, issue du judaïsme, n'est en fait qu'un agrégat de mythes sur un fond de monothéisme...

4-La date de naissance du Christ

C'est sans doute le culte de Mithra qui a le plus influencé le christianisme et qui, avant sa reconnaissance comme religion officielle de l'Empire, a été son principal concurrent. D'ailleurs, avant de devenir chrétien, Constantin a été mithraïste, et c'est sans doute sous son influence que des éléments de cette religion ont été intégrés dans la nouvelle religion. Mais bien avant lui, le mithraïsme était populaire dans l'empire.

Au moment de sa campagne contre Zénobie , la reine de Palmyre, l'empereur Aurélien a reçu, en rêve, du dieu Mithra, le Sol invectus, l'assurance de la victoire. C'est pour le remercier qu'Aurélien a institué une fête, pour célébrer la naissance du nouveau soleil, le 25 décembre 274. Constantin, soucieux d'établir un rapport entre l'ancienne religion et le christianisme, en fit la date de naissance du Christ, devenu le nouveau Sol invectus.

Plus tard, les savants chrétiens vont s'évertuer, en reprenant les calculs de Denys le Petit, à faire coïncider, la date de naissance de Christ, le 25 décembre de l'an 753 de la fondation de Rome. C'est l'origine de la fête de Noël, qui provient de la contraction de néos helios, nouveau soleil.

C'est Constantin qui a fixé la date de naissance du Christ, en la faisant coïncider avec la fête du dieu Mithra.

5-Les mages et l'adoration du Nouveau Mithra

''Jésus était né à Bethlehem en Judée, au temps du roi Hérode. Des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem et dirent : ''où est le roi des juifs qui vient de naître ?

Car nous avons vu son étoile en Orient et nous venus l'adorer. A cette nouvelle, le roi Hérode fut troublé, et toute Jérusalem avec lui (...) Alors Hérode fit appeler en secret les mages et se fit préciser par eux l'époque de l'apparition de l'étoile. Puis, il les envoya à Bethlehem, en disant : ''Allez, et prenez des informations précises sur le petit enfant ; quand vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille moi aussi l'adorer''. Après avoir entendu le roi, ils partirent. Et voici : l'étoile qu'ils avaient vu en Orient les précédait : arrivé au dessus du lieu où était le petit enfant, elle s'arrêta. A la vue de l'étoile, ils éprouvèrent une grande joie. Ils entrèrent dans la maison, virent le petit enfant avec Marie, sa mère, se prosternèrent et l'adorèrent ; ils ouvrirent ensuite leurs trésors et lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Puis, divinement avertis en songe de ne pas retourner vers Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin'' (Matthieu, 3, 2).

Matthieu ne précise pas le lieu de provenance des mages, qu'il situe vaguement en Orient. On a beaucoup polémiqué sur ces mages et on leur a cherché même des origines diverses, l'un d'eux seraient noir et proviendrait d'Afrique. En fait, le mot mage désignait, autrefois, les prêtres du culte du feu, des prêtres originaires du pays des Hittites, que Cyrus fait venir à partir du 6ième siècle avant JC. C'est eux qui vont introduire en Perse le culte du Mithra védique, devenue dans sa version avestique, un dieu guerrier, protecteur de la vie et de la fécondité.

Après les conquêtes d'Alexandre le Grand, Mithra, sous l'influence grecque, sera

assimilé à Apollon, et paraîtra sous la forme d'un dieu couronné de rayons solaires. Cette religion va s'implanter à Rome, devenant la religion des soldats romains qui vont la répandre dans tout l'Empire.

Cet épisode de l'adoration des mages a été ajouté, sans doute au temps de Constantin, pour accroître l'assimilation du Christ à Mithra : comme pour la fête de la Nativité, le nouveau Mithra est désormais le Christ, décrété ''roi des juifs'', mais également des nouveaux juifs, les chrétiens, dont Constantin est le souverain suprême.

Dans Luc, il n'est pas question de mages mais de bergers, mais le symbolisme est le même : c'est encore Mithra, dieu des pasteurs, auquel les bergers viennent rendre hommage.

'' (...) le temps où Marie devait accoucher arriva et elle enfanta son fils premier-né. Elle l'emmaillota et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie.

Il y avait dans cette même contrée des bergers qui passaient dans les champs les veilles de la nuit pour garder leurs troupeaux. Un ange du Seigneur leur apparut, et la gloire du Seigneur resplendit autour d'eux. Ils furent saisis d'une grande crainte. Mais l'ange leur dit : ''Soyez sans crainte, car je vous annonce la bonne nouvelle d'une grande joie qui sera pour tout le peuple : aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et ceci sera pour vous un signe : vous trouverez un nouveau-né emmailloté et couché dans une crèche.

Et soudain, il se joignait à l'ange une multitude de l'armée céleste qui louait Dieu... (Les bergers) allèrent en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né dans la crèche. Après l'avoir vu, ils racontèrent ce qui leur avait été dit au sujet du petit enfant'' (Luc, 2, 6-17).

Si Marie et Joseph ne trouvent pas de place dans l'hôtellerie, c'est pour renforcer le thème de l'enfant prédestiné qui, à l'image de Dyonysos, sera persécuté dans son enfance. Mais le thème caractéristique est la reconnaissance du nouveau né auquel les bergers, en tant qu'adorateurs de Mithra, sont associés. Autre association à Mithra :

Jésus, à sa naissance est déposé dans une crèche, c'est-à-dire une mangeoire de bestiaux, creuse dans la pierre, comme le dieu qui naît, dans la grotte, d'une anfractuosité de roche.

L'épisode de l'adoration des mages a été ajouté, sans doute au temps de Constantin, pour accroître l'assimilation du Christ à Mithra : comme pour la fête de la Nativité, le nouveau Mithra est désormais le Christ.

6-La crucifixion et la résurrection

On ne peut manquer de mettre en rapport l'épisode de la résurrection avec le culte d'Isis et d'Osiris, dont le culte, sous Ptolémée 1ère, est devenu un mystère, s'étendant à tout le monde gréco-romain. Osiris passait pour être le premier ressuscité et, pour cela, il avait une connaissance de la mort et avait le pouvoir de juger les vivants et les morts.

Chaque année, on célébrait la fête de la Résurrection du dieu : on commençait par se lamenter pendant trois jours, pour pleurer sa mort, puis les prêtres annonçaient sa résurrection, ce qui donnait lieu à de grandes festivités. C'est cette époque que choisissaient les néophytes pour s'initier au mystère d'Osiris : il passaient trois jours de deuil, vivant ainsi la mort du dieu, puis, ressuscitent avec lui, accédant ainsi à la vie éternelle. On retrouve, dans la Pâque chrétienne les éléments de ce mythe : la mort du Christ puis, sa résurrection, au bout de trois jours. Certains critiques pensent que cette influence aurait pu avoir lieu par l'apôtre Paul.

La crucifixion et la résurrection sont comme les autres épisodes de la vie de Jésus inspirés de mythes païens.

7-Le culte de la croix

La croix est devenue le symbole des chrétiens au point qu'il ne peut y avoir d'office sans la présence d'un crucifix. C'est aussi un signe d'affirmation des chrétiens, qui se servent, en traçant sur le corps, un signe évoquant la croix.

Les auteurs des Evangiles associent la croix au supplice de Jésus. Le mot grec employé est stauras, qui dérive de la lettre Tau, qui évoque un t, l'équivalent latin du mot est crux qui a le sens de ''poteau'', avec un verbe, cruciere, signifiant ''torturer''. Le supplice de la croix était en usage chez les peuples orientaux et, après les conquêtes d'Alexandre, il s'est répandu en Occident. Les Romains l'avaient aussi adopté, en le réservant aux esclaves, aux brigands et aux condamnés politiques.

Le supplicié avait les bras attachés ou cloutés par les poignets à une traverse de bois, qui était fichée dans un pieu vertical. Le condamné, dont les pieds touchaient presque le sol, mourrait par asphyxie, au bout de plusieurs heures de souffrances atroces.

La croix, en tant que moyen de supplice du Sauveur, ne pouvait qu'inspirer de l'horreur aux premières générations de chrétiens, en tout cas, elle ne pouvait leur servir de symbole de la foi. .

C'est seulement à partir du 4ième siècle que l'Empire romain, devenant chrétien,

interdit la peine de la crucifixion. Il ne seyait plus à un empire, devenu chrétien, de continuer à utiliser un moyen de supplice par lequel son dieu a été exécuté. Du coup, la croix, dépouillée de ses symboles négatifs, devient le moyen par lequel le Christ, le dieu incarné, a choisi de sauver le monde. On retrouve alors les mythes anciens relatifs à la croix qui en faisaient non pas un symbole de mort, comme dans les crucifixions, mais un principe de vie, voire d'immortalité.

''En elle, se joignent le ciel et la terre... En elle s'entrelacent le temps et l'espace. Elle est cordon ombilical jamais tranché du cosmos relié au centre originel... Elle est le symbole de l'intermédiaire, du médiateur, de celui qui est par nature rassemblement permanent de l'univers, et communication terre-ciel, de haut en bas et de bas en haut'' (G. Champeaux et S. Stercks).

Si la croix est si valorisée, c'est parce qu'elle est, dans la plupart des mythologies, rattachée à l'arbre de vie, symbole d'un monde en constante mutation. Comme l'arbre, la croix est ascension vers le ciel, tout en plongeant ses racines dans la terre et, faites du même bois que lui, elle peut durer indéterminément.

L'un des rites du dieu Atis, introduit dans Rome au 2ième siècle avant JC, aux cours des guerres puniques, se déroulait au cours de la semaine du 18 au 25 mars : le dieu était enseveli dans un pin et ressuscité au bout du 3ième jour, au milieu de grandes festivités.

Après l'adoption du christianisme comme religion officielle de l'Etat byzantin, le culte, à l'instar des autres cultes païens a été interdit, mais celui-ci s'est maintenu jusqu'au 5ième siècle. C'est alors que le concile de Chalcédoine, en 451, va instituer le dogme du Christ en croix, donnant ainsi un successeur à Atis.

La croix n'était plus un instrument de supplice, elle devient en quelque sorte l'espoir d'une libération de la mort, le Christ, comme Atis, suspendu à un bout de bois, a ressuscité au troisième jour de sa mort. La croix s'identifie aussi à l'histoire humaine de Jésus-Christ, puisque c'est par elle que le dieu a accepté de mourir sur le gibet, pour racheter le monde.

La croix, au début un objet de répulsion, devient ainsi un objet de mythe. Elle aurait été faite de quatre bois différents : le bois de l'olivier, le cyprès, le cèdre et le palmier, symbole de puissance et de longévité. Une tradition médiévale, issue de l'Evangile apocryphe de Nicomède, en fait un bois issu d'un arbre, planté sur la tombe d'Adam, que l'on situe traditionnellement à Jérusalem. Après la mort d'Adam, l'archange Gabriel a récolté une graine du paradis et l'a remise à Seth, l'un des fils d'Adam, qui l'a planté dans la bouche de son père.

C'est par cet arbre qu'Adam est censé racheter le péché du monde, prévoyant déjà la passion de Christ. L'arbre qui a poussé sur la tombe d'Adam est

gigantesque. Il va croître jusqu'à l'époque de Salomon, qui l'abat pour la construction de temple de Jérusalem, mais il est finalement affecté à la construction de pont de Siloe. Quand la reine de Saba rend visite à Salomon, elle s'agenouille devant l'arbre, avec cette prémonition qu'il servira de supplice au Sauveur. Dans une autre version, Salomon ordonne de retirer le bois du pont de Siloe et de l'enfouir sous terre. A cet endroit s'est formé un lac dans les eaux miraculeuses, guérissent les malades. Le bois a ressurgi au moment de la passion du Christ, et c'est avec lui que la croix a été construite. Après le supplice, la croix du Christ e celles des deux larrons qui ont été condamnés en même temps que lui, auraient été jetées dans un fossé, près du lieu du supplice. La croix a alors disparu, avant de refaire surface au 4ième siècle.

C'est l'impératrice byzantine Hélène, mère de Constantin, qui l'aurait découverte au cours d'un pèlerinage à Jérusalem.

On venait de détruire le temple de Vénus, bâti sur le Golgotha, pour y construire le Saint-Sépulcre, quand on a exhumé, profondément enfouies dans le sol, la croix du Christ et des brigands : une inspiration divine permet aussitôt à Hélène de distinguer la croix du Christ, qui va devenir ainsi, pour les chrétiens, la vraie Croix. A une époque où on courait derrières les reliques, cette découverte sera célébrée avec faste dans la chrétienté, qui lui consacrera deux fêtes : l'Invention (c'est-à-dire la découverte) de la Sainte-Croix, célébrée le 7 mai et l'Exaltation de la Croix, le 14 septembre.

La croix demeure à Jérusalem mais des reliques en seront distribuées entre plusieurs églises, et quand Hélène s'est rendue à Rome, elle aurait emmené avec elle des morceaux du bois de la croix et aurait placé ces reliques dans son palais.

En 614, Jérusalem tombe entre les mains des Perses qui brûlent les églises et emportent avec eux la croix. Cependant, conscients de la valeur symbolique de l'objet, ils ne la détruisent pas, la gardant dans l'intention de l'utiliser dans d'éventuelles négociations avec les Byzantins.

En 627, l'empereur byzantin Héraklius vainc les Perses et obtient la restitution de la croix qu'il va porter lui-même, solennellement, à l'église du Saint-Sépulcre.

En 638, Jérusalem est conquise par les musulmans qui, conformément à la tradition du Prophète, laissaient aux juifs et aux chrétiens le libre exercice de leur religion. Les pèlerins ont continué à venir à Jérusalem et le culte de la croix a continué.

Au 10ième siècle, des difficultés surgissant avec le pouvoir fatimide, la croix est cachée. Cependant, après leur conquête de Jérusalem, les croisés la récupèrent et la réinstallent au Saint-Sépulcre. Il vont également l'exhiber à chacun de leurs

combats, mais en 1187, à la bataille de Hattin, Salah eddine Al Ayoubbi (Saladin), s'en empare et la croix disparaît.

En 1203, le pape Innocent III décide d'une nouvelle croisade, mais les croisés, au lieu de se rendre à Jérusalem, se retournent sur Constantinople qu'ils prennent et où ils fondent l'Empire latin de Constantinople. Ils s'emparent des églises notamment de la ''vraie croix'', mais c'est un royaume fragile et les empereurs latins doivent céder aux Vénitiens leurs trésor.

Les rois de France, Saint Louis, rachètent des reliques, notamment la croix, pour laquelle il fait édifier à Paris, la Sainte-Chapelle, l'actuel palais de justice. On construira une grande chasse de cristal pour la croix et on la sertira de perles et de pierres précieuses.

La Révolution française fait disparaître la croix, mais il en resterait encore des reliques dans la sacristie de la cathédrale de Notre Dame de Paris.

De nombreuses églises prétendent aujourd'hui posséder des reliques de la vraie croix, mais les fragments sont si nombreux qu'elle dépasse largement les dimensions d'une vraie croix, au point qu'un auteur a dit qu'on pourrait les utiliser pour construire un bateau !

Si ''la vraie croix'' n'est plus, aujourd'hui, l'objet de recherches passionnées, le culte de la croix est resté vivant dans la liturgie chrétienne. C'est parce qu'elle ne rappelle pas seulement la passion du Christ et ses souffrances pour le genre humain, mais également sa victoire sur la mort, exactement comme dans le mythe d'Atis, enseveli dans l'arbre pour ressusciter au troisième jour.

La croix, en tant que moyen de supplice du Jésus ne pouvait qu'inspirer de l'horreur, c'est la divinisation du Christ qui va en faire un symbole positif : elle devient, en effet, le moyen par lequel le Christ, le dieu incarné, a choisi de sauver le monde.

8-La trinité ou le polythéisme déguisé en monothéisme

Le mythe d'un triple dieu, en une seule entité, était connu dans l'Antiquité. Ainsi dans l'Egypte ancienne, on connaissait une trinité composé de Ptah, de Thôt et de Horus, le culte de Mithra védique était composé de Varuna, Indra et Mithra, à Rome, on réunissait Jupiter, Junon et Minerve…

Dans le christianisme, la trinité n'est généralement pas considérée comme trois divinités séparées mais comme une entité unique, cependant, ce ''mystère'' de la foi chrétienne prend souvent, contrairement à ce que les théologiens disent,

l'aspect d'un trithéisme, c'est-à-dire de trois divinités séparées : le Père, le Fils et le Saint Esprit qui bien que participant de la même essence, ont chacun des tâches spécifiques dans la triade.

Les Evangiles canoniques évoquent bien les trois personnes de la trinité (ainsi, par exemple, chez Matthieu, 27, 19 : ''Allez, faites de toutes les nations, des disciples, baptisez-les, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit…'') mais on ne trouve pas l'usage du mot trinité.

Le mot n'apparaît, pour la première fois, qu'à la fin du 2ième siècle, sous la plume de Théophile d'Antioche, sous la forme grecque de trias. C'est l'écrivain africain, Tertullien (fin du 2-3ième siècle), qui va introduire, dans le vocabulaire latin, le mot trinitas, qui sera, par la suite adopté. La doctrine trinitaire est formulée dans le symbole Quincumquie, datant du 4ième siècle, et le concile Testament, notamment sur le nom de Dieu, Elohim, qui est un pluriel, et sur des versets où Dieu parle à la première personne du pluriel. Ainsi, par exemple :

''Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance…'' (Genèse, 1, 26) ''L'Eternel Dieu dit : maintenant que l'homme est devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal, évitons qu'il tende la main pour prendre aussi de l'arbre de vie…'' (idem, 3, 22).

En réalité, le procédé emploi de termes sans pluriel et emploi du nous dit de majestésont des procédés courants dans les langues sémitiques et ne renvient pas, au plan sémantique, à l'idée de pluralité. D'ailleurs plusieurs versets de l'Ancien Testament témoignent, sans ambages, de l'unicité de Dieu. Ainsi :

''L'Eternel est Dieu et il n'y a en point en lui d'autre que lui…'' (Deutéronome, 4, 35) ''Tu reconnaîtras donc en ce jour et tu retiendras dans ton coeur que l'Eternel est Dieu, dans les cieux, là haut, et sur terre ici bas, et qu'il n'y en a point d'autres'' (idem, 39) ''N'est-ce pas moi, l'Eternel ? En dehors de moi, il n'y a point de Dieu'' (Isaïe, 43, 21) etc.

Nulle part il n'est fait allusion, comme dans la doctrine de l'Eglise, à un Dieu un par la substance et trine par les personnes qui le composent !

Si dans les Evangiles canoniques, la doctrinaire trinitaire est formulée mais sans le mot qui la caractérise (ainsi, dans la Révélation faite à Marie, c'est le Saint Esprit qui vient la couvrir, Luc, 1, 35), c'est dans l'Evangile de Jean -qui a été écrit au moment de la formulation du dogme- qu'on trouve la doctrine la plus conforme à celle de l'Eglise.

''Au commencement était la Parole et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu… La Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme celle du Fils

unique venu du Père…Personne n'a jamais vu Dieu ; Dieu le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, il l'a fait connaître'' (1)

L'Eglise enseigne que les trois personnes de la trinité participent de la même essence et sont égales. Si le Père est le Dieu créateur, celui qui a créé le monde, ainsi que l'homme, Jésus et le Saint-Esprit le sont également.

''En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, moi, je suis'' (Jean, 8, 58) ''Mon Père qui me les a données, est plus grand que tous ; et personne ne peut les arracher de la main de mon Père. Moi et le Père, nous sommes un'' (idem, 10, 29-30)

Quant à l'Apocalypse de Jean, dont nous avons évoqué le caractère étrange dans le corpus canonique, il donne à Jésus les Titres que l'Ancien Testament donne à Dieu :

''Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le commencement et la fin'' (28, 13), à comparer avec Isaïe : ''Ainsi parle l'Eternel… : je suis le premier et je suis le dernier. En dehors de moi, il n'y point de Dieu'' (44, 6).

On remarquera cependant ce passage où Paul soutient que Jésus est subordonné au Père :

''Je veux cependant que vous le sachiez : Christ est le chef de tout homme, l'homme est le chef de la femme, et Dieu est le chef du Christ'' (1Corinthiens, 11, 3) de Constantinople, tenu en 533, ordonne d'adorer ''la trinité consubstantielle, la divinité unique en trois hypostases''.

Des auteurs chrétiens ont cherché à fonder la doctrine trinitaire en s'appuyant sur l'Ancien Comment comprendre ce ''mystère'' où Dieu, dont on affirme l'unité, est lui-même divisé en trois personnes, dont on proclame la déité ?

L'Eglise a beau affirmé l'égalité des personnes qui compose la trinité, il y a bien une hiérarchie dans la triade : le Père n'est pas engendré mais il engendre le Fils, le Fils est engendré par le Père, l'Esprit Saint, lui, est le souffle de Dieu, qui inspire les prophètes et qui, depuis le christianisme, inspire l'Eglise.

Dans le système de référence aux trois personnes, il y a aussi une hiérarchisation puisque le Fils est partout référé au père et le Saint Esprit vient toujours, dans les formules, après les deux autres personnes. Et l'Eglise qui annonce que la consubstantialité, l'égalité entre les trois personnes. Nous entrons ici dans le mystère païen où le dieu est réellement mystérieux, au sens moderne du terme, impénétrable, obscur, hermétique… et qu'il faut une autorité suprême, inspirée par la divinité, pour expliquer le dogme !

Si dans les Evangiles et dans l'enseignement de l'Eglise, le Père et le Fils sont définis comme des personnes, le Saint-Esprit est, lui, défini, comme un esprit, ou plutôt une manifestation de l'esprit de Dieu.

Certes, il prend des formes physiques pour se manifester un ange pour annoncer la conception à Marie, une colombe lors du baptême de Jésus et des langues de feu, pour annoncer l'évangélisation- mais l'Esprit-Saint est surtout présenté, dans les textes, comme une force, voire comme la Parole de Dieu, inspirant les justes. C'est seulement en 381, au concile de Constantinople, que le Saint-Esprit, deviendra, comme les autres éléments de la triade, une personne. Contre les Macédoniens qui niaient sa divinité, le concile adopte le symbole de Nicée-Constantinople où les trois personnes de la trinité sont définies comme des personnes distinctes, associées au Père et au Fils et devant être adoré au même titre qu'eux.

Ce symbole devait par la suite susciter la querelle du filioque : les Orientaux, vont reprocher aux Occidentaux de faire procéder le Saint Esprit du Père et du Fils, alors qu'il ne procède, selon eux, que du Père seulement. Cette querelle sera à l'origine de la séparation entre l'Eglise occidentale (devenue catholique) et l'Eglise d'Orient, qui prendra le nom d'orthodoxe.

Le dogme de la trinité, obscur à l'intelligence humaine, et seulement accessible par révélation, a été, on le devine, l'objet d'âpres discussions, dans les premiers siècles du christianisme, ce qui a abouti, parfois à des hérésies, fortement combattues par l'Eglise.

Poussant plus loin le dogme de la trinité, le trithéisme reconnaît qu'il y a autant de natures qu'il y a autant de substances et de personnes dans la trinité, ce qui aboutit à affirmer que chacune des personnes qui la composent est un dieu. Le concile de Constantinople, en 557, va condamner cette position, oubliant que le dogme accepté par l'Eglise reconnaît à chacune des personnes le Père, le Fils et le Saint Esprit- la qualité d'une divinité, distincte des autres, ce qui est bien apparenté à un trithéisme !

L'arianisme par référence au nom de son promoteur, Arius, un prêtre d'Alexandrie, au début du 4ième siècle- a été un adversaire acharné de la trinité. En fait, c'est l'opposition d'Arius au dogme de la trinité qui va conduire l'Eglise à son explicitation.

Dans la pensée d'Arius, Dieu est défini comme un être, non seulement incréé mais aussi inengendré, et ne peut, à son tour, engendrer. Or seul Dieu celui que la trinité appelle le Père- jouit de ces caractéristiques. Jésus ne peut donc par être de la même substance que Dieu, ce qui oriente l'arianisme vers un monothéisme rigoureux. Mais le premier concile de Nicée (325) discute de la polémique

introduite par Arius et ses disciples (on note la présence d'Arius et de son fidèle partisan, Eusèbe de Nicomédie) et conclut à son rejet. Arius est contraint à l'exil. On forge un symbole affirmant que le Fils est consubstantiel au Père, c'est-à-dire égal à lui. Le concile de Constantinople (381) va confirmer le symbole qui deviendra celui de l'Eglise.

Au cours du 2ième siècle, un autre dissident, encore plus radical qu'Arius, Aetius, et son disciple, Eunome, vont définir l'essence même de Dieu comme étant l'inengendré. Comme le Père est le seul inengendré, il est donc le seul Dieu, et celui que le trinité appelle le Fils est complètement différent de lui. Quand à l'Esprit Saint, il vient en troisième lieu et ne possède aucun caractère divin.

Mais le concile de Constantinople (381) va anathématiser toutes ces doctrines, opposées à ''la Sainte Trinité''. L'empereur byzantin va officialiser par une loi le dogme, qui devient le symbole de Nicée-Constantinople, seule doctrine désormais reconnue, où le Fils unique de Dieu, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré non pas créé, et de même substance que le Père. Quant à l'esprit Saint, qui procède du Père, et qui est adoré en même temps que le Père et le Fils, est Dieu comme les autres personnes.

Aujourd'hui, l'Eglise réformée et l'Eglise orthodoxe ont la même conception que l'Eglise catholique, bien qu'elles se sentent plus libres et moins dogmatiques dans leur interprétation des textes antiques...

Les chrétiens ont beau dire que la trinité est une entité unique, mais ce ''mystère'' de la foi chrétienne a bien l'aspect d'un trithéisme, c'est-à-dire de trois divinités séparées. Un mystère qui s'inspire des mystères de l'antiquité qui réunissaient les dieux en triades.

9-La mère de Dieu ou la mère du dieu ? Les origines du christianisme 9-La mère de Dieu ou la mère du dieu ?

Les mères de Dieu ne manquent, de Cybèle à Attis, qui se sont illustrées pour leur amour ou leur abnégation pour leurs fils, leurs époux ou leurs amants. Comme pour les autres mythes, le christianisme va les remplacer par un nouveau culte, celui de Marie, déclarée mère de Dieu, par le concile d'Ephèse, en 431.

Ce concile, décidé par l'empereur Théodose II, était chargé d'arbitrer le conflit entre Nestorius, évêque de Constantinople et Cyrille, patriarche d'Alexandrie.

C'est Théodose lui-même qui a appelé Nestorius, un moine syrien, à occuper le siège vacant de Constantinople. Dans ses sermons, le nouvel évêque s'est attaché à débattre du mystère de la Trinité et à montrer que Jésus ne possède pas deux natures, une divine et une humaine : sa personne humaine est seulement associé à Dieu. Par conséquent, Marie, sa mère, ne peut être appelée mère de Dieu car

Dieu, être transcendantal et échappant aux contingences humaines ne peut avoir de mère- mais qu'il faut l'appeler mère de Jésus.

Ces positions vont soulever l'hostilité de Cyrille d'Alexandrie pour qui Marie est mère de Dieu, Jésus étant lui-même Dieu.

Après un échange de lettres polémiques, entre les deux hommes, Cyrille en appelle au pape Célestin. Celui-ci, au cours d'un synode, prend position pour Cyrille, et invite Nestorius à renoncer à ses idées. Nestorius demande et obtient de l'empereur un concile général, qui a lieu à Ephèse : les participants condamnent Nestorius et déclarent sa doctrine hérétique. Marie est déclarée mère de Dieu, en grec, théo-tokos.

Or, même s'ils sont de seconde main et contiennent d'innombrables incohérences, les Evangiles considèrent Marie comme une simple femme à laquelle son fils préférera même ses disciples, plus proche de lui que sa mère ou ses frères ou plutôt ses demifrères..

''Comme Jésus parlait encore à la foule, sa mère et ses frères se tenaient dehors et cherchaient à lui parler. Quelqu'un lui dit : ''Ta mère et tes frères se tiennent dehors et cherchent à te parler.'' Mais Jésus répondit à celui qui le lui disait : ''Qui est ma mère, et qui sont mes frères ?'' Puis, il étendit la main sur ses disciplines et dit : ''Voici ma mère et mes frères. En effet, quiconque fait la volonté de mon père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma soeur et ma mère'' (Matthieu, 12, 12).

Le christianisme primitif ne détenait que quelques informations éparses sur Marie : on ne connaissait pas la date de sa mort et son tombeau inconnu des premières générations de chrétiens, signe du peu d'intérêt qu'elle suscitait pour l'ensemble de la doctrine chrétienne.

La divinisation va commencer, comme pour Jésus, en terre hellénistique où les mères de dieux sont nombreuses.

Méliton, évêque de Sardes, qui vivait sous le règne l'empereur Marc-Aurèle (121-180) est l'auteur d'un ouvrage sur la vierge Marie, dont quelques fragments nous sont parvenus. L'ouvrage en question, considéré par certains auteurs comme un Evangile apocryphe, entend rétablir la vérité sur ''la Mère de Dieu'', calomniée par un certain Leucius, dont le crime est d'avoir affirmé que Marie n'était qu'une simple femme.

''Dans la vingt-deuxième année, après que Jésus-Christ, ayant vaincu la mort, fut monté au ciel, Marie, enflammée de désir de revoir le Sauveur, était un jour seule, en un lieu retiré de sa maison et versait des larmes, et voici qu'un ange, resplendissant d'une grande lumière, se présenta devant elle et prononça les

paroles de la salutation, disant : Je te salue, toi, bénie par le Seigneur… voici que j'ai apporté une branche de palmier venant du paradis de Dieu, et que feras porter devant ton cercueil, lorsque dans trois jours, tu auras été enlevée au ciel en ton corps. Car ton Fils t'attend avec les Trônes et avec les anges de toutes les Puissances du ciel'' (chapitre III)

''(Marie rendit l'âme) alors le Sauveur du monde parla disant : Lève-toi, Pierre, ainsi que les autres apôtres, et prenez le corps de Marie, ma bien-aimée, et portez-le à la droite de la ville vers l'Orient, et vous y trouverez un sépulcre nouveau ; vous l'y déposerez et vous attendrez que je vienne à vous''. Et le Seigneur, ayant dit ces paroles, remit l'âme de sa Sainte Mère Marie à l'archange Michel qui est le gardien du Paradis…'' (chapitre IX)

''Alors le Sauveur (…) ordonna à l'archange Michel d'apporter l'âme sainte de Marie.

Et aussitôt l'archange Gabriel enleva la pierre qui fermait le monument, et le Seigneur dit : Lève-toi, mon amie ; toi qui n'a pas la corruption par le contact de l'homme, tu ne souffriras pas la destruction du corps, dans le sépulcre. Et aussitôt Marie se leva et bénit le Seigneur, et, étant tombée à ses pieds, elle l'adorait…''(chapitre XVII)

''Le Seigneur, l'ayant embrassée, la remit aux mains des anges pour qu'ils la portassent au Paradis… Et le Seigneur fut enlevé par une nuée et remonta au ciel, et les anges l'accompagnèrent, portant la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, au Paradis…'' (chapitre XVIII) (Traduction de Migne, Dictionnaire des Apocryphes)

Au début du 7ième siècle on va instituer une date pour son décès, fixé le 15 août. La fête sera appelée Dormition, parce qu'on pensait, comme dans le paganisme antique, qu'une mère de dieu ne pouvait mourir et qu'elle a été transportée au ciel pour régner avec la Trinité !

Déjà, le concile de Chalcédoine, en 451, a déclaré que Jésus est né hors du péché, sa mère ne pouvait être conçue dans l'impureté. On a alors imaginé une fête, la conception, qui faisait naître Marie, d'un couple, à la fois vieux et stérile, mais sans qu'il n'y ait de commerce de chair entre eux. Elle sera la seule à partager cette caractéristique avec son fils : être né en dehors du péché, ce qui lui donne le droit d'être une femme exceptionnelle.

Ainsi donc, Marie, tirée de sa condition de femme banale des Evangiles, devient une sorte de déesse, une mère de dieu à laquelle on fait intégrer la Trinité, introduisant ainsi un élément féminin dans la divinité. Si Marie, est en effet fécondée par l'Esprit saint, c'est toute la Trinité qui participe à sa fécondation, les trois personnes qui composent le Dieu chrétien étant égales. Marie devient ainsi

l'épouse de son fils mais aussi la fille de son fils, puisqu'il est son créateur, en même temps qu'elle est la mère de son fils, qui s'est incarnée en elle dans sa forme humaine !

Les foules auront des difficultés à accepter ce ''mystère'' et, quand la fête de la Conception sera introduite en Europe, elle va susciter des querelles qui finiront souvent en émeutes. Le conflit va perdurer aux cours des siècles suivants au point que le pape Paul V va interdire d'aborder le sujet dans les églises. Il faut attendre 1854 pour voir le pape Pie IX régler le problème au niveau de l'Eglise catholique, en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception...

Marie, tirée de sa condition de femme banale des Evangiles, devient une sorte de déesse, une mère de dieu à laquelle on fait intégrer la Trinité, introduisant ainsi un élément féminin dans la divinité.

10-Le péché originel

La Genèse, qui raconte la chute du premier couple humain ne fait pas référence à l'idée d'un péché originel.

''L'Eternel Dieu dit : maintenant que l'homme est devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal, évitons qu'il tende la main pour prendre aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre éternellement. L'Eternel Dieu le renvoya du jardin d'Eden, pour qu'il cultive le sol d'où il avait été tiré. Après avoir chassé l'homme, il mit à demeure à l'est du jardin d'Eden, les chérubins et la flamme de l'épée qui tournoie pour garder le chemin de l'arbre de vie'' (3, 22-24).

On ne retrouve pas non plus, dans le Nouveau Testament de formulation du péché originel, bien que le Christ sois présenté comme ''celui qui enlève le péché du monde''. C'est apparemment Paul qui en fait, le premier l'exposé, mais sans utiliser l'expression de ''péché originel''.

''C'est pourquoi, de même que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé sur tous les hommes, parce que tous ont péché car jusqu'à (la promulgation de) la loi, le péché était dans le monde ; mais le péché n'est pas mis en compte, quand il n'y a pas de loi. Cependant la mort a régné depuis Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'avaient pas péché par une transgression semblable à celle d'Adam, lequel est la figure de celui qui devait venir.

Mais il n'en est pas du don gratuit comme de la faute ; car, si par la faute d'un seul, beaucoup sont morts, à plus forte raison la grâce de Dieu et le don qui vient de la grâce d'un seul homme, Jésus-Christ, ont-ils été abondamment répandus sur beaucoup'' (Romains, 5, 12-15).

La doctrine est facile à comprendre : la responsabilité de la faute commise par Adam rejaillit sur sa descendance, mais le sacrifice rédempteur de Jésus-Christ a racheté la faute originelle. Paul fait allusion à l'Ancien Testament, plus précisément au cinquième commandement :

''Tu ne te prosterneras pas devant (les idoles) et tu ne leur rendras pas de culte, car moi, l'Eternel ton Dieu, je suis un Dieu jaloux qui punis la faute des pères sur les fils jusqu'à la troisième et à la quatrième (génération) de ceux qui me haïssent'' (Exode, 20).

Mais si le passage parle effectivement des retombées du péché des parents sur les enfants, jusqu'à la troisième ou quatrième génération, il n'est pas question d'une faute commise par un seul homme (en l'occurrence Adam) qui retombe sur l'humanité entière. Toujours dans la Genèse, le péché n'est pas posé comme un legs des parents mais comme un choix moral. Ainsi, à Caïn, qui s'irrite que Dieu ait agrée l'offrande d'Abel et non la sienne, il est répondu :

''L'Eternel dit à Caïn : pourquoi es-tu irrité, et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu agis bien tu relèveras la tête, mais si tu n'agis pas bien, le péché est tapi à ta porte et ses désirs (se porteront) vers toi : mais toi, domine sur lui'' (4, 6-7).

C'est Augustin qui, en reprenant la doctrine de Paul, va forger le concept de péché originel. Certes, les premiers auteurs chrétiens, tels Irénée, Tertullien ou Origène en ont traité, mais c'est, chez l'évêque d'Hippone qu'on trouve une formulation claire :

''L'homme fut créé sans tache et sans souillure, mais Adam se rendit coupable, et toute sa postérité a besoin d'être guérie, parce qu'elle n'est plus saine. Malgré sa chute, il lui reste des biens qui font partie de sa constitution, de sa vie, de ses sens, de son intelligence et ces biens, il les a reçus de la main de son Créateur. Le vice est survenu, plongeant dans les ténèbres et affaiblissant ces biens naturels et rendent nécessaires la diffusion de la lumière et l'application du remède ; mais ce vice n'est point l'oeuvre de Dieu ; car ce vice de la part d'Adam, fut le résultat du dérèglement de son libre arbitre, et, de la part des hommes, il est la conséquence du péché originel. Par conséquent notre nature viciée n'a plus droit qu'à un châtiment légitime (...) ainsi donc, par le fait de leur origine, tous les hommes sont soumis au châtiment, et lors même que tous subiraient en réalité le supplice de la damnation, ce ne serait que rigoureuse justice. Voilà pourquoi ceux qui sont délivrés par la grâce ne sont appelés des vases de leurs propres mérites, mais des vases de miséricorde. Et de qui cette miséricorde, si ce n'est de celui qui a envoyé Jésus-Christ en ce monde pour sauver les pécheurs'' (De la nature et de la Grâce).

Dans l'opuscule cité ci-dessus, Augustin s'est violemment opposé à Pélage qui, niant le concept de péché originel, enseignait que l'homme dispose de la liberté

de choisir entre le bien et le mal. Dans sa Lettre à Démétriade, Pélage écrit qu'en donnant la raison à l'homme, Dieu lui a donné la conscience de ses actes, en lui octroyant la possibilité de choisir entre le bien et le mal et de mériter le salut. Il n'y a donc pas de péché originel qui entraverait ainsi le libre choix de l'homme.

Dans la pensée de Pélage, le péché n'est pas une substance, à même de générer d'autres péchés, mais un accident, qui n'est pas inhérent à la substance et qui peut lui être enlevé sans en modifier l'essence : certes, c'est un acte de désobéissance, mais qui dépend du vouloir de l'homme. En choisissant de pécher, l'homme ne fait que choisir une possibilité qui lui est offerte : le péché ne peut donc qu'être actuel, il ne possède aucun caractère obligatoire, et il suffit de se repentir pour que l'homme retrouve son équilibre. Ces idées, taxées d'hérétiques, au concile de Carthage, en 411, vaudront la condamnation de leur auteur, ainsi que son disciple Caelestius, qui avait répandu ses idées en Afrique. Réhabilité un moment, Pélage est de nouveau condamné par l'empereur Honorius, qui le frappe de proscription. Saint Augustin et les évêques africains auront joué un rôle important dans cette condamnation.

La théorie de Saint Augustin est reprise par les théologiens chrétiens, tels Thomas d'Aquin et même Luther. La notion de péché originel, tout en proclamant la responsabilité de l'homme, culpabilisera encore plus la femme, qui a provoqué le mal.

On retrouve les grandes lignes du schéma augustinien : l'homme, au départ créé parfait, s'est perverti pas le péché et transmet, par la génération, sa faute à ses descendants. Mais Dieu a envoyé son Fils et, par son sacrifice rédempteur, a sauvé l'humanité de la souillure originelle. Le Concile de Trente (1546), fixera, par décret cette croyance :

''Si quelqu'un soutient que la prévarication d'Adam n'a été préjudiciable qu'à lui seul, et non pas à sa postérité, et que ce n'a été que pour lui, et non pas aussi pour nous, qu'il a perdu la justice et la sainteté qu'il avait reçue, et dont il est déchu ; ou qu'étant souillé personnellement par le péché de désobéissance, il n'a communiqué et transmis à tout le genre humain, que la mort et les peines du corps, et non pas le péché qui est la mort de l'?me : qu'il soit anathème, puisque c'est contredire à l'Apôtre, qui dit que ''le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché ; et qu'ainsi la mort est passée dans tous les hommes, tous ayant péché dans un seul (Romains, 5, 12)'' (5ième session du concile de Trente, tenue le 17 de juin, de l'année 1546)

Mais si le décret va trouver des applications philosophiques (c'est le cas du philosophe allemand Emmanuel Kant, qui, par sa théorie du mal radical, se rapproche du péché originel, tout en constatant que le mal, en faisant sortir l'homme d'un état primitif le paradis terrestre- a participé à son évolution) il

trouvera aussi des opposants, y compris parmi les théologiens qui voient dans cette notion une notion contredisant la liberté fondamentale de l'homme, voire le justice divine. Ainsi, Dubarle écrit :

''Le terme de ''péché'' est ressenti par beaucoup comme contradictoire. Au-delà d'une difficulté logique (le péché, qui suppose un acte de liberté, est contracté en vertu d'un acte d'autrui), il y a une difficulté théologique, Dieu, la souveraine Justice, imputant à des innocents le péché d'un autre''.

Comme tant d'autres dogmes, celui du péché originel, absent dans les deux autres religions monothéistes, le judaïsme et l'islam, provient du paganisme.

Nous avons déjà exposé dans les religions à mystères, l'orphisme et les mythes qui se rattachent à ses origines. Il y a notamment la légende de Zagreus, le fils incestueux de Zeus, issus de l'union du dieu et de sa fille Proserpine. Poussés par Junon, l'épouse légitime de Zeus, les Titans, êtres brutaux et sanguinaires, attirent l'enfant et le dévorent. Seul son coeur leur échappe et, remis à Zeus, il donnera naissance à Dionysos, le plus beau des dieux. Quant aux Titans, Zeus les foudroie et de leurs cendres naîtront les hommes. Ces derniers vont hériter à la fois de la méchanceté des Titans et du caractère céleste de Dionysos, mais condamné pour le meurtre du jeune dieu, ils sont marqués par la malédiction, à leur naissance même, et seules la vie ascétique, les prières et les jeûnes peuvent les sauver, en les assimilant à Zagreus, le dieu tué qui renaît sous une autre forme. Dans les mythes anciens, Orphée, à l'image de Zagreus a été déchiré tout vif et avait ressuscité à l'état de demi-dieu.

Dans sa conférence sur le péché originel, S. Reinach, a attiré l'intention sur les rapports entre ces mythes et le christianisme :

''Nous avons conservé peu de chose (de ces mythes) mais nous savons qu'ils frappèrent les Pères de l'Eglise par leur conformité avec les enseignements du christianisme. On alla jusqu'à dire qu'Orphée avait été le disciple de Moïse et à voir en lui un précurseur de Jésus. Aussi, de tous les personnages de la fable païenne, c'est le seul qui ait trouvé grâce aux yeux des premiers chrétiens ; l'image d'Orphée, entouré des animaux qu'il charme en jouant de la lyre, paraît plusieurs fois dans les peintures des catacombes où il est assimilé au Bon Pasteur. Vous voyez que l'orphisme enseignait très nettement une doctrine du péché originel. Chaque homme apportait, en naissant, une tache due à son ascendance, une part de responsabilité dans le déicide commis par les Titans. La rédemption ne pouvait lui être assurée que par des rites qui le faisaient participer à la vie divine et par la récitation de formules qui devenaient sa sauvegarde après la mort''.

Comme tant d'autres dogmes, celui du péché originel, absent dans les deux autres

religions monothéistes, le judaïsme et l'islam, provient du paganisme.

11-L'islam et le péché originel

Dans l'islam, le péché, ithm, khati'a, est la transgression de la loi religieuse, c'est aussi ce qui entraîne le désordre, porte atteinte aux droits de Dieu ou de l'homme.

'' Dis : Mon Seigneur n'a interdit que les choses immorales, qu'elles soient apparentes ou cachées, le péché, la violence illégitime, le fait d'associer à Dieu ce à propos de quoi il n'a fait descendre aucune preuve décisive et le fait de dire sur Dieu ce que vous ne savez point.'' (Coran, 7, 33).

'' Les plus grands péchés sont : donner des associés à Dieu, désobéir à ses père et mère, mettre à mort un être humain et parjurer.'' (hadith rapporté par al Bukhârî)

Dans le Coran, Adam, a reçu de Dieu l'autorisation de vivre dans le Paradis, avec son épouse, Eve qu'il crée en la tirant de lui. '' ô Adam ! Habite, toi et ton épouse, le jardin. Mangez (des fruits) que vous désirez, mais n'approchez pas de cet arbre, sinon vous seriez du nombre des Injustes !'' (Coran, s. 7, verset 19).

Adam et Eve ont vécu heureux dans le jardin. Mais le démon qui avait juré de les perdre est venu les assaillir. ''Le démon leur susurra (les mauvaises pensées) pour leur dévoiler leurs parties honteuses, en leur disant : '' Si votre seigneur vous a interdit cet arbre, c'est pour que vous ne soyez pas des anges ou alors que vous ne connaissiez pas l'immortalité !'' (Coran, s. 7, verset 20).

Adam et Eve se sont laissés tenter et ont mangé des fruits de l'arbre interdit. '' Quand ils goûtèrent à l'arbre, ils découvrirent leurs parties honteuses, ils se mirent à les couvrir avec des feuilles du Jardin Leur seigneur les appela : '' Ne vous ai-je pas dit que le démon est un ennemi évident ?'' (Coran, s. 7, versets 22-23).

Adam et Eve se repentent aussitôt et adressent à Dieu une émouvante invocation. '' Seigneur, nous avons été injustes envers nous mêmes, si tu ne nous pardonnes pas et si tu ne te montres pas miséricordieux envers nous, nous serons certainement du nombre des perdants .''(Coran, s. 7, al A'râf, v. 23)

Dieu leur pardonne mais il les fait sortir du Paradis : '' Il dit : Descendez ! Vous serez ennemis les uns des autres. Vous n'aurez sur terre qu'une résidence et une jouissance temporaires !'' Il dit : '' C'est là que vous vivrez et c'est là que vous mourrez et c'est de là qu'on vous fera sortir.'' (Coran, s. 7, versets 24-25).

La sortie du paradis est la conséquence de la désobéissance mais la ''malédiction du péché'' ne poursuit ni Adam ni sa descendance. S'il n'y a pas de péché originel il n'y a donc pas d'expiation générale ni d'un besoin de rédemption, comme c'est

le cas chez les chrétiens.

Si l'Islam voit bien dans Jésus le Messie, il ne lui accorde pas le titre de Sauveur qui s'attache à ce nom. Chaque homme est redevable de ses seuls péchés et il doit, s'il veut échapper au châtiment, se racheter et demander pardon à Dieu.

12-La rédemption

Puisque le péché originel condamne l'homme, quel moyen employer pour échapper à la damnation ? Des religions se sont posées cette question et ont cru apporter des éléments de réponse à leur fidèles.

Dans la religion grecque ancienne, le titre de ''sauveur'', sôther, et son féminin, sothéira, était décerné à plusieurs dieux : Zeus et Athéna, en l'honneur de qui on célébrait une fête appelée Disothéria, mais aussi Apollon, Artémis, Isis, Sérapis et bien d'autres dieux de la tradition hellénique et égyptienne. Le titre a été donné aussi à des rois et à des empereurs, tels Ptolémée 1ier d'Egypte ou encore César. Si ces dieux ou ces humains, ont reçu le titre de Sauveur, c'est avant tout pour leur intervention en faveur des hommes : en leur procurant la fortune, la santé ou la protection. Avec Orphée, nous avons une autre conception du salut : du fait d'une faute ancienne ou péché originel, les hommes sont condamnés à souffrir, mais par l'initiation, ils peuvent, au prix de nombreuses incarnations et de mortifications, se racheter et accéder au divin.

Dans le judaïsme, le salut est d'abord considéré comme un salut individuel. Dieu est invoqué comme celui qui sauve de la main des ennemis et qui assure la protection.

Ainsi, par exemple David, sauvé des mains de Saül, invoque ainsi Dieu :

''Tends vers moi ton oreille, hâte-toi de me délivrer ! Sois pour moi un rocher, une forteresse, pour que je sois sauvé ! Car tu es mon roc, ma forteresse. Et à cause de ton nom tu me conduiras, tu me dirigeras. Tu me feras sortir du filet qu'ils m'ont tendu :

car tu es ma protection'' (Psaumes, 31, 3-5).

Du salut individuel, l'Ancien Testament passe au salut du peuple élu. Ainsi Moïse, quittant l'Egypte, déclarera à son peuple :

''Soyez sans crainte, restez en place et voyez comment l'Eternel va vous sauver aujourd'hui...'' (Exode, 14, 13).

Mais le salut ce n'est pas seulement des mains de l'ennemi, c'est aussi du péché et des abominations commises par les juifs, telles la désobéissance à Dieu ou

l'adoration des idoles. ''Ainsi parle l'Eternel : Je vous sauverai de toutes vos souillures (...) Alors vous vous souviendrez de votre conduite qui était mauvaise et de vos actions qui n'étaient pas bonnes ; vous ne pourrez plus vous regarder en face, à cause de vos fautes et de vos horreurs (...) Ayez honte et soyez confus de votre conduite, maison d'Israël'' (Ezéchiel, 36, 29-31).

C'est seulement à l'époque du second Temple, qu'est apparu le messianisme juif, croyance selon laquelle, le salut sera apporté par un Messie qui libérera les juifs du joug des païens, rétablira la religion et assurera la justice.

Ce messianisme, qui est lié à une vision apocalyptique du monde, imposera, à la fin des temps, la prédominance d'Israël sur les autres nations. Le messianisme a pris une grande importance à l'époque de Jésus et sa prédication s'inscrivait dans son cadre.

C'est du moins ce qu'il faut comprendre de certains passages des Evangiles, comme l'entrée à Jérusalem :

''Ceux qui précédaient et ceux qui suivaient (Jésus) criaient : Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le règne qui vient, le règne de David, notre Père ! Hosanna dans les cieux très hauts !'' (Marc, 11, 12).

Mais cet espoir des juifs sera déçu puisque Jésus, selon les Evangélistes, n'est pas venu pour rétablir le Royaume d'Israël.

Certes, Jésus va réaliser toutes les prophéties relatives au Messie (on a même l'impression, comme nous l'avons signalé, que la plupart des épisodes du Nouveau Testament ont été écrits pour illustrer ces prophéties), mais il va, en même temps les dépasser : Jésus va accepter de mourir, non pour sauver Israël mais pour racheter l'humanité de la souillure du péché originel.

''La Grâce de Dieu, source de salut pour tous les hommes, a été manifestée. Elle nous enseigne à renoncer à l'impiété, aux désirs de ce monde, et à vivre dans le siècle présent d'une manière sensée, juste et pieuse, en attendant la bienheureuse espérance et la manifestation de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur, le Christ-Jésus. Il s'est donné lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité, et de se faire un peuple qui lui appartienne, purifié par lui et zélé pour les oeuvres bonnes'' (Epître de Paul à Tite, 2, 11-14).

Dans le christianisme, comme dans le judaïsme, la rédemption est liée à l'idée de sacrifice. Mais alors que chez les juifs, c'est l'animal qui est offert en holocauste, en expiation des péchés de la communauté, pour les chrétiens, c'est Jésus, qui est donné en sacrifice.

''En lui, nous avons la rédemption par son sang, le pardon des péchés selon la

richesse de sa grâce...'' (Ephésiens, 1, 7).

Il y a aussi la déclaration de Jean-Baptiste, qui, dans l'Evangile de Jean présente Jésus comme l'Agneau de Dieu :

''Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde'' (1, 29)

L'agneau représente ici l'innocence et l'obéissance à Dieu, mais c'est aussi un animal sacrificiel. L'agneau symbolise le juste qui rachète les péchés de son propriétaire.

C'est ainsi, que Moïse, à sa sortie d'Egypte reçoit l'ordre d'égorger un agneau par famille :

''Le 10 de ce mois, on prendra un agneau par maison... vous répartirez cet agneau d'après ce que chacun peut manger. Ce sera un agneau sans défaut, mâle, âgé d'un an... On prendra de son sang et l'on en mettra sur les deux poteaux et sur le linteau (de la porte) des maisons où on le mangera... Ce jour-là sera pour vous un souvenir, et vous le célébrerez comme une prescription perpétuelle dans chaque génération'' (Exode, 12, 1-14)

Cette prescription est à l'origine de la fête de pâque qui, comme nous l'avons dit, est la période choisie par Jésus pour se donner en sacrifice : il remplace ainsi l'agneau de la pâque et, en souvenir, selon les Evangélistes, il instaure l'eucharistie qui célèbre, par un sacrifice spirituel, sa mort et sa résurrection.

Le sacrifice chrétien s'apparente à tous les sacrifices, notamment les sacrifices expiatoires : la victime sert de médiateur entre les sacrifiants et la divinité, elle efface les péchés. Comme dans les sacrifices primitifs, la cérémonie finit par un banquet au cours duquel on consomme l'animal sacrifié, ici l'eucharistie, avec le pain représentant le corps du Christ et le vin, représentant son sang. Dans le sacrifice primitif, les sacrifiants captent le sacré, passé dans la victime, dans le christianisme, le sacré se manifeste dans la grâce recueillie au moment de la communion.

La Rédemption chrétienne est comparable aux mythes païens où le salut s'exprime par le sacrifice d'un homme-dieu qui accepte de mourir pour sauver les hommes.

Le très sévère Tertullien, ennemi acharné du paganisme n'hésitait pas à voir dans le mythe de Prométhée, une annonce de Sauveur. L. Séchan, écrit à ce propos :

''L'imagination chrétienne a même rêvé en dehors de la ressemblance des supplices subis dans l'intérêt des hommes, de concordances mystérieuses entre la passion du Titan et celle de Jésus. Le bec de l'aigle meurtrissant son flanc lui

rappelait le coup de lance qui avait percé le coeur du Sauveur. Les Océanides restées fidèles à son agonie, lui apparaissaient comme les figures lointaines des Saintes Femmes pleurant au pied de la croix. La terre avait tremblé sous Prométhée comme sous le Christ expirant...''

Le culte de Mithra comportait le sacrifice d'un taureau, le taurobole, offert en sacrifice, en expiation des fautes commises.

Le culte d'Attis comporte également un sacrifice, en vue de sauver l'humanité : ce dieu d'origine phrygienne, associé à la grande déesse Cybèle, était honoré à Rome. Chaque année, on fêtait, du 15 au 27 mars, sa mort et sa résurrection. Le 24 était le jour du sanguis ou jour du versement du sang du dieu : on célébrait, dans la douleur, les funérailles du dieu, en transportant un pin enveloppé de bandelettes et de violettes, symbolisant les gouttes de sang du dieu. Le 25, c'est la résurrection, fêtée dans une exubérance de joie.

On célébrait autrefois, dans toute la Phénicie, l'Egypte, l'Assyrie et la Grèce, les adonies ou fêtes en l'honneur d'Adonis. A Byblos, notamment coulait un fleuve dont les eaux devenaient rouges à une certaine période de l'année : on croyait qu'il était rougi du sang du jeune dieu, mort de ses blessures. On se mettait en deuil et on célébrait ses funérailles, mais le lendemain (selon certaines sources, trois jours après), il était ressuscité, tout comme le Christ, et on laissait éclater sa joie.

Tous ces cultes ont eu une influence certaine sur le christianisme.

13-L'incarnation

L'incarnation est l'un des mystères du christianisme : il marque la venue sur la terre, du Fils, seconde personne de la Trinité, pour subir la condition humaine et assurer, par son sacrifice, le rachat des péchés.

Dans son Evangile, Jean énonce :

''La Parole a été faite chair et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme celle du Fils unique venu du Père'' (1, 14)

et Paul réaffirme le mystère, dans l'Epître aux Colossiens :

''Car en lui, habite corporellement toute la plénitude de la divinité'' (2, 9).

C'est par l'incarnation que se réalise la Rédemption : Dieu a accepté d'envoyer son fils sur terre pour racheter, par ses souffrances et sa mort, les hommes souillés par la tache du péché originel. Comme le Fils est lui-même Dieu, c'est Dieu qui

s'humilie, en devenant homme. Paul écrit, à ce propos :

''Ayez en vous la pensée qui était en Christ-Jésus, lui dont la condition était celle de Dieu, il n'a pas estimé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais il s'est dépouillé lui-même, en prenant la condition d'esclave, en devenant semblable aux hommes, après s'être trouvé dans la situation d'un homme, il s'est humilié lui-même en devenant obéissant jusqu'à la mort, la mort sur la croix'' (Philippiens, 2, 5-8).

On remarquera cependant que dans les Evangiles, Jésus, tout en se déclarant Fils de Dieu, ne se considère pas comme une incarnation de Dieu. Dans certains épisodes, tels Gethsémani ou encore le dernier cri sur la croix, il invoque Dieu et lui demande de l'assister. Il y a aussi ce passage ou un homme, traitant Jésus de ''bon maître'' s'entend faire ce reproche :

''Pourquoi m'appelles-tu bon ? Personne n'est bon, si ce n'est Dieu seul'' (10, 17).

Il y a ainsi une distinction claire entre Dieu et Jésus : faut-il croire que le mystère de l'Incarnation ne s'est développé qu'après la rédaction des Evangiles ? C'est encore au contact du paganisme que le christianisme naissant a acquis ce ''mystère''. Les juifs hellénisants, dont Paul, on dû jouer un rôle important dans l'introduction de cette notion sacrilège.

Si l'incarnation contredit le principe de l'absolue transcendance de Dieu de la foi monothéiste, le mythe du dieu devenu homme, était courant dans les anciennes religions orientales et occidentales.

Dans les religions de l'Inde, Visnu prend une forme humaine, pour rétablir l'ordre moral, perturbé par des démons : c'est l'avatara ou incarnation. Dans l'Ancien Empire égyptien, les rois étaient une incarnation des dieux, une manifestation physique de leur présence sur terre (cf. à propos du Christ, ce mot de Paul : ''Il est l'image du Dieu invisible'' Colossiens, 1, 15). C'est seulement sous le Moyen Empire que les rois ont cessé d'être des dieux mais ils restaient leurs représentants, et s'ils ne gouvernaient pas leurs peuples avec justice et sagesse, ils n'avaient pas accès au royaume des dieux.

Les mythes de Mithra, d'Orphée et d'Attis, comportent également des dieux prenant des formes humaines, certains même mourant et descendant aux Enfers. Quant aux dieux de l'Olympe, ils prennent souvent une forme humaine et se promènent parmi les hommes !

La Rédemption chrétienne est comparable aux mythes païens où le salut s'exprime par le sacrifice d'un homme-dieu qui accepte de mourir pour sauver les hommes.

14-Le baptême

Nous avons déjà évoqué, dans la vie de Jésus, l'action de Jean Baptiste, surnommé justement ainsi parce qu'il administrait le baptême et que c'est lui qui, selon les quatre Evangiles, a baptisé Jésus et lui a révélé sa vocation de prophète (nabi). Ce baptême, tout en inaugurant la mission de Jésus, clôturait celle de Jean. Nous avons vu aussi que le baptême de Jésus a été un prétexte pour les Evangélistes pour affirmer sa divinité.

Des baptêmes ou plutôt des rites de purification par l'eau étaient courants chez les juifs, notamment pour ce qui concernait la vie sexuelle. Dans certaines sectes juives, comme celle des Esséniens (voir plus haut), des ablutions accompagnaient les repas et des bains quotidiens étaient prescrits. . Au temps de Jésus aussi, si on croit le témoignage de Matthieu, la secte des pharisiens exigeait les purifications :

''Alors des Pharisiens et des scribes (vinrent) de Jérusalem auprès de Jésus et dirent :

pourquoi tes disciples transgressent-ils la tradition des anciens ? car il ne lavent pas les mains quand ils prennent leur pain...'' (15, 1-2).

Des bains purificateurs étaient imposés aux païens qui devenaient juifs et ils étaient toujours suivis par la circoncision. Une fois devenus juifs, ils s'astreignaient comme leurs autres coreligionnaires, aux ablutions prescrites par la loi. Le baptême chrétien se fera aussi, non pas pour se purifier de l'incroyance, mais pour effacer le péché originel qui, depuis Adam poursuit l'homme. C'est ainsi que dans le quatrième Evangile, Jean, en accueillant Jésus s'écrie: ''Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde''.

Autre différence avec les rites de purification juive, le baptême chrétien ne s'administre qu'une fois pour toutes, pour entrer dans la communauté des chrétiens. Il remplace la circoncision. Ce n'est pas seulement un bain de purification mais le don de l'Esprit et s'oppose ainsi au baptême de Jean Baptiste :

''Moi (dit Jean), je vous baptise dans l'eau, en vue de la repentance, mais celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne mérite pas de porter ses sandales. Lui vous baptisera d'Esprit Saint et de feu'' (Matthieu, 3, 11).

Selon l'Evangile de Jean, Jésus n'a pas baptisé lui-même : ''Le Seigneur sut que les Pharisiens avaient appris qu'il faisait et baptisait plus de disciples que Jean.

Toutefois, Jésus ne baptisait pas lui-même, mais c'était ses disciples'' (4, 1-2).

Ce baptême n'a pas encore acquis son sens chrétien : c'est seulement après la

résurrection, qu'il devient un rite d'initiation, de participation à la vie du Christ et de son éternité.

Le rituel comporte une immersion dans l'eau ou alors une effusion, suivie par la formule trinitaire, le tout étant administré, non pas par le néophyte, mais par un membre de la communauté, généralement un prêtre.

Le rituel s'est par la suite enrichi de nombreux symboles, représentant notamment la mort et la vie. Les eaux représentent la purification de la souillure originelle mais aussi la mort, les eaux du baptême détruisant le péché, à l'instar des eaux du déluge qui détruisent le monde impie ou des eaux de la Mer Rouge qui emportent Pharaon. Les eaux du baptême, c'est aussi la vie, puisque après la mort de pécheur, elles suscitent une nouvelle créature, délivrée du mal. Ces deux symboles sont ainsi mis en exergue par Paul :

''Nous avons donc été ensevelis avec lui (le Christ) dans la mort par le baptême, afin que, comme Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie… Ainsi vous-mêmes, considérez-vous comme morts, au péché, et comme vivants pour Dieu en Christ-Jésus'' (Romains, 6, 4, 11).

Si le baptême chrétien s'inspire des rites de purifications juives, il a aussi emprunté des éléments aux rituels païens. Ainsi, le culte de Mithra comportait des rites de purification, qui marquaient l'adhésion à la communauté. Le culte d'Attis comportait également un symbolisme proche du symbolisme chrétien : en descendant dans la fosse baptismale, le fidèle est accueilli par un taurobole (sacrifice sanglant d'un taureau), qui efface ses péchés et le fait accéder à l'immortalité du dieu.

Le baptême chrétien se fera aussi, non pas pour se purifier de l'incroyance, mais pour effacer le péché originel qui, depuis Adam poursuit l'homme. S'il s'inspire des rites de purification juifs, il a aussi emprunté des éléments aux rituels païens.

14-L'eucharistie

L'eucharistie (en grec eukharistia ''action de grâce''), est le rituel par lequel les chrétiens célèbrent, au cours de la messe, la mort et la résurrection de Jésus-Christ.

Le rituel se base sur des passages de l'Evangile où, dans le cadre de la pâque juive, Jésus présente le pain et le vin du sacrifice, comme son corps et son sang :

''Pendant qu'ils mangeaient, Jésus prit du pain, et après avoir dit la bénédiction, il le rompit et le leur donna en disant : prenez, ceci est mon corps. Il prit ensuite une

coupe, et après avoir rendu grâces, il la leur donna, et ils en burent tous. Et il leur dit : Ceci est mon sang (le sang de l'alliance), qui est répandu pour beaucoup. En vérité, je vous le dis, je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'au jour où j'en boirai du nouveau, dans le royaume de Dieu'' (Marc, 14, 22-25).

Le texte se retrouve dans les autres Evangiles synoptiques, avec quelques additions.

Ainsi, Luc, après avoir sacralisé le pain et le vin, fait tenir ce discours à Jésus :

''Ensuite, il prit du pain ; et après avoir rendu grâces, il le rompit et le leur donna en disant : Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi.

De même, il prit la coupe, après le repas, et la leur donna, en disant : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, qui est répandu pour vous'' (Luc, 22, 19-20).

C'est en effet cette addition, faites ceci en mémoire de moi, qui va instituer l'eucharistie, ordonnant aux fidèles de répéter le geste du Christ.

Paul reprend à l'évidence le texte de Luc :

''Car moi, j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai transmis. Le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain et, après avoir rendu grâce, le rompit et dit : Ceci est mon corps, qui est pour vous, faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupé (il prit) la coupe de vin et dit : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang, faites ceci en mémoire de moi, toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne'' (1Corinthiens, 11, 23-26).

Si pour les juifs, la pâque célèbre la sortie des Hébreux d'Egypte, chez les chrétiens, elle va recevoir un sens nouveau : celui d'une nouvelle alliance par laquelle le Christ, par son sacrifice rédempteur, rachète l'humanité.

Il ne semble pas que ce rite ait été observé dès les premiers temps du christianisme, les premiers fidèles, étaient attachés à la foi des Apôtres, ''ils préservaient dans l'enseignement des apôtres, dans la communion fraternelle, dans la fraction du pain et dans les prières…'' (Actes, 2, 42)

et :

''Chaque jour avec persévérance, ils étaient aux temples d'un commun accord, ils rompaient le pain dans les maisons et prenaient leur nourriture avec allégresse et simplicité du coeur, ils louaient Dieu et obtenaient la faveur de tout le peuple. Et le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Eglise ceux qui étaient sauvés'' (idem, 46-47) Il

faut supposer que les premiers chrétiens se contentaient d'aller au Temple prier et à prendre en commun des repas, symbole de leur union fraternelle. Si ces repas se prenaient dans ''l'allégresse'', ce n'est pas parce qu'il annonce l'eucharistie, comme l'entendent les auteurs chrétiens, mais parce qu'ils forment une communauté soudée, attendant le retour de Jésus. Et les deux textes cités plus haut n'évoquent pas la coupe de vin, aucun n'est relié à un épisode de la vie de Jésus, aucun ne fait allusion à un ordre de commémorer sa mort.

C'est sans doute avec Paul que l'eucharistie va devenir un rite chrétien, séparant comme tant d'autres rites, le christianisme naissant du judaïsme. Un verset de 1Corinthiens, ne dit-il pas :

''La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion au corps du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion au corps du Christ ? Puisqu'il y a un seul pain, nous qui sommes plusieurs, nous sommes un seul corps ; car nous participons tous à un même pain'' (9, 16-17).

Ce n'est plus seulement la rupture du pain (comme préambule à un repas commun) qui fortifie la foi du chrétien, c'est surtout la communion avec le Christ, en mangeant le pain, qui représente son corps, et en buvant le vin, qui représente son sang. C'est seulement par cet acte communiel que les chrétiens vont former un seul corps (''nous participons tous à un même pain'') : l'union ne s'effectue pas avec le Seigneur mais en lui : plus tard, l'Eglise catholique va enseigner la transsubstantiation ou transformation réelle, au moment du sacrifice, du corps de Jésus en pain et de son sang en vin :le fidèle a bien l'impression d'avaler le corps du Chris et d'absorber son sang !

L'eucharistie, comme dans les mythes païens, reproduit les gestes et les paroles du dieu au moment de sa mort, accomplissant le sacrifice par lequel il allait sauver le monde. Plusieurs mythes, celui d'Attis, de Mithra, des dieux égyptiens, comportent des repas communiels par lesquels s'établit un rapport entre le fidèle et son dieu. Par ailleurs, le sang représentait, dans les religions anciennes, un élément important. Cybèle, la Mère des dieux, et son parèdre, Attis, comportaient des cérémonies orgiaques où on se mutilait et on procédait à l'émasculation des prêtres. On consommait du sang sous forme de boisson, on s'en aspergeait, au moment des sacrifices. Paul, dans sa doctrine de l'eucharistie, insistera d'ailleurs plus sur le sang du Christ, représenté par le vin, que par son corps, représenté par le pain. Le sang est la vie, c'est lui qui fait vivre le dieu dans ses adeptes.

Les auteurs chrétiens des premiers siècles n'ignoraient pas les rapports entre leurs rites et les mystères païens. En évoquant le mystère de l'Eucharistie, Justin, dans son Apologie, ne manque pas d'évoquer les mystères païens ''Les apôtres, dans leurs écrits, que l'on nomme Evangiles, nous ont appris que Jésus- Christ leur avait recommandé d'en agir de la sorte, lorsque ayant pris du pain, il dit :

''Faites ceci en mémoire de moi : ceci est mon corps'' et semblablement ayant pris le calice, et ayant rendu grâces : ''Ceci est mon sang'' ajouta-il, et il le leur distribua à eux seuls. Les démons n'ont pas manqué d'imiter cette institution dans les Mystères de Mithra ; car on apporte à l'initié du pain et du vin, sur lesquels on prononce certaines paroles que vous savez, ou que vous êtes à même de savoir'' (dans Apologie I et II et Actes de Saint Justin)

Selon Justin, ce sont les païens qui imitent les chrétiens, mais dans la réalité, c'est plutôt l'inverse qui se produit, puisque les mystères de Mithra sont plus anciens que ceux du christianisme.

Paul, qui devait connaître les mystères païens, notamment ceux de Mithra, ne fera que transférer les notions du paganisme dans le christianisme, en remplaçant les dieux (les démons) par le Seigneur :

''Mais ce qu'on sacrifie, on le sacrifie à des démons et non à Dieu ; or je ne veux pas que vous soyez en communion avec les démons. Vous ne pouvez boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons ; vous ne pouvez avoir part à la table du Seigneur et à la table des démons. Voulons-nous provoquer la jalousie du Seigneur ? Sommes nous plus fort que lui ?'' (1Corinthiens, 9, 22-23)

Toutes les Eglises chrétiennes croient qu'il y a présence du Christ dans le repas de la Cène, mais seuls les catholiques croient à la transsubstantiation (présence réelle du corps dans le pain et du sang dans le vin), mais cette vision ''matérialiste'' du rituel est remise en cause, au XI siècle, quand Béranger de Tours nie que les aliments eucharistiques contiennent réellement le corps et le sang du Christ. Il revient à une interprétation symbolique, ce qui va susciter des polémiques. Le pape Léon IX le convoque au synode romain d'avril 1050, mais durant son absence, il l'excommunie, pour avoir suivi les théories, jugées hérétiques de Jean Scot dit l'Erigène, un moine irlandais du 9ième siècle. . Plusieurs synodes vont condamner sa doctrine et le roi Henri 1ier l'emprisonne pour quelques mois. Mais Bérenger ne renonce pas à sa doctrine et il croit y trouver confirmation dans la lecture de l'Evangile de Jean. Dans une lettre intitulée Desacra coena (La Sainte Cène), adressée à un certain Lafranc, en réponse à une lettre, aujourd'hui perdue, où il défend les positions de l'Eglise, Béranger veut bien croire qu'au moment de l'eucharistie, le corps et le sang du Christ sont bien présents sur la table, mais spirituellement : le pain et le vin, qui gardent leur nature, ne font que symboliser le corps et le sang réels du Christ. Mais après le synode de 1079, Béranger cède et se rallie au point de vue de l'Eglise. Il se retire à Saint-Cosme où il ne tarde pas à mourir.

Le concile de Latran (1215) va affirmer le dogme de la transsubstantiation et va obliger les catholiques à faire au moins une communion dans l'année.

Avec la Réforme, certains courants du protestantisme (comme celui représenté par Zwingli), vont aller jusqu'à la contestation du rite, ne voulant y voir qu'un rite symbolique, se contentant, au cours des offices, de lire les passages qui lui sont consacrés dans l'Evangile.

Voulant supprimer ce différend entre l'Eglise réformée, Luther, propose d'abandonner la notion de substance pour n'affirmer que la présence du Christ dans la Cène : celle-ci est consubstantielle, c'est-à-dire s'établit sur un mode spirituel, par ''l'action du Saint- Esprit'', le corps et le sang du Christ sont représentés sous l'apparence du pain et du vin en laissant subsister la réalité des deux produits.

La découverte de l'anthropophagie, lors de la découverte de l'Amérique, a provoqué, en Europe, une controverse entre les catholiques et les luthériens : alors que les premiers y voyaient un rite naïf de l'Eucharistie, les seconds accusaient les catholiques d'être des cannibales, leur reprochant de croire réellement, qu'en goûtant le pain et le vin de la messe, ils mangent et boivent le corps et le sang du Christ !

Cette vue un peu caricaturale de l'eucharistie n'est pas tout à fait fausse, dans la mesure où les repas anthropophagiques consistent à absorber l'énergie de l'autre dans l'intention de se l'approprier.

On connaît la théorie de Freud sur le banquet rituel : celui-ci serait la fête commémorative d'un événement historique, le parricide primitif, commis par les fils jaloux du père. C'est au cours de ce repas que les fils, se réconcilient avec le père, en consommant l'animal qui le représente. Ce qu'ils s'interdisaient en dehors de la cérémonie (l'animal tabou) devient ainsi, sous le signe de la sacralité, permis. Ainsi, les fils renforcent leur cohésion et acquièrent plus de force, par ce repas communiel. Les auteurs non freudiens font également du banquet rituel un acte de communion : ils ne pensent pas qu'il soit lié au meurtre du père, mais ils pensent également qu'il permet d'accéder à la puissance des ancêtres.

La communion chrétienne, par l'eucharistie, n'est-elle pas un moyen, pour le fidèle, de gagner l'énergie vitale de la victime sacrificielle ? Mais comme dans tous les banquets rituels, les aliments eucharistiques agissent comme de vrais aliments tabous : ils ne sont salutaires qu'à ceux qui les absorbent dans un parfait état de disponibilité spirituelle pour les recevoir, les autres, eux, s'exposent à la maladie, voire à la mort. C'est dans le sens de cette lecture qu'il faut interpréter ce verset de 1Corinthiens :

''C'est pourquoi, celui qui mangera le pain et boira la coupe du Seigneur indignement, sera coupable envers le corps et le sang du Seigneur. Que chacun donc s'examine soimême, et qu'ainsi il mange du pain et boive de la coupe ; car

celui qui mange et boit sans discerner le corps (du Seigneur) mange et boit un jugement contre lui-même.

C'est pour cela qu'il y a parmi vous beaucoup de malades et d'infirmes et qu'un assez grand nombre sont décédés'' (11-27-30).

L'eucharistie, comme dans les mythes païens, reproduit les gestes et les paroles du dieu au moment de sa mort, accomplissant le sacrifice par lequel il allait sauver le monde. Les adversaires de l'eucharistie ont accusé les catholiques d'être des cannibales, leur reprochant de croire réellement, qu'en goûtant le pain et le vin de la messe, ils mangent et boivent le corps et le sang du Christ ! Cette vue un peu caricaturale de l'eucharistie n'est pas tout à fait fausse, dans la mesure où les repas anthropophagiques consistent à absorber l'énergie de l'autre dans l'intention de se l'approprier.

VIII Les crimes de l'Eglise Les origines du christianisme VIII Les crimes de l'Eglise

Depuis le combat mené contre les sectes, jusqu'aux massacres de la colonisation, l'histoire de l'Eglise n'a été qu'une suite ininterrompue d'intrigues et de meurtres.

L'Eglise, si l'on croit les Evangiles n'a jamais connu l'unité. Déjà, les Actes des Apôtres montrent les dissensions qui existaient dans les premières communautés chrétiennes, entre les judéo-chrétiens, vivant en Palestine, et les Hellénistes, issus de la diaspora et qui devait aboutir à l'institution des diacres.

Dans ses missions d'évangélisation, Paul attirera souvent l'attention sur les différends qui minent l'Eglise et l'affaiblissent. Mais ces premières querelles ne s'arrêteront pas là, et vont générer, à travers tout l'Empire romain, des querelles entre Eglises, sur des points de doctrines ou de liturgie. Mais les hérésies n'étaient pas seulement intéressées par les idées religieuses, elles avaient aussi des implications politiques. C'est le cas du donatisme au Maghreb, qui, parti de la contestation de nominations arbitraires au siège épiscopal de Carthage, s'est transformé en mouvement politico-religieux, s'opposant à la force romaine et à l'Eglise catholique qui la soutenait. L'Europe connaîtra un mouvement analogue, avec les hérésies de l'an mille où, à la contestation religieuse, se joignent des aspirations sociales, qui vont mobiliser des milliers de gens, victimes de la pauvreté et de l'arbitraire des ecclésiastiques, souvent compromis avec les pouvoirs en place.

Avant que le christianisme ne devienne religion officielle, à l'exclusion de toute autre, les hérétiques étaient juste l'objet de mesures disciplinaires, comme l'excommunication ou la condamnation au bûcher de leurs livres, mais dés que l'Eglise triomphe, elle dispose de la force publique pour combattre les hérétiques, voire les décimer. C'est le cas des donatistes, dans l'antiquité, ou au Moyen âge,

de la croisade contre les Cathares et les Albigeois, qui devaient aboutir à des massacres terribles. Les plus grands docteurs chrétiens ont appuyé les politiques de persécution et réclamé même, la mort pour les hérétiques. C'est ainsi que pour contrer les donatistes, Saint Augustin préconise le principe que ''pour redresser un bâton, il faut l'approcher du feu''. Et Saint Thomas d'Aquin écrit que ''l'hérésie est un péché pour lequel on mérite d'être séparé de l'Eglise par l'excommunication mais encore d'être exclu du monde par la mort''.

Au 13ième siècle, les papes vont créer l'Inquisition pour lutter contre les hérétiques. Ce tribunal religieux encourageait les individus à dénoncer, même sur de simples soupçons, les personnes coupables d'hérésie, et de les faire condamner. Le pape Innocent III va définir les prérogatives de l'Inquisition, par la décrétale de 1213, Licet Heli, qui sera complétée par une autre décrétale, Per tuas Litteras. Le concile de Latran (1515) va confirmer ces directives. Le pape Grégoire IX promulgue la constitution Excommunicamus (1231) qui définit les peines auxquelles s'expose l'hérétique : l'hérétique repentant est condamné à la prison à perpétuité, tandis que l'hérétique endurci est condamné à la mort par le bûcher.

Le bûcher ou autodafé est, en effet, le supplice infligé aux condamnés. A l'origine, il s'agissait seulement de brûler les ouvrages considérés comme hérétiques. Après la chute du royaume musulman de Grenade, l'évêque de la cité, dont toutes les mosquées ont été converties en églises, ferma les bibliothèques et, ayant réuni tous les livres écrits en arabe, les a brûlé. Avec l'inquisition, on se mit à brûler les personnes. Toujours en Espagne, les musulmans et les juifs convertis au catholicisme et que l'on soupçonnait de continuer à pratiquer leur première religion, sont arrêtés et condamnés au bûcher. C'est ainsi qu'en 1499, l'inquisiteur Diego Rodrigues Lucero a condamné 107 juifs convertis à l'autodafé.

L'Inquisition n'est pas seulement chargée de pourchasser les hérétiques et de les punir, mais elle a la charge de poursuivre tous ce qui, par une pensée dissidente, remettent en cause les enseignements de l'Eglise. La même Inquisition réduira les scientifiques au silence, tel Galilée, obligé d'abjurer ses doctrines astronomiques, qui enseignaient que la terre n'est pas le centre de l'univers, ou encore de Giordano Bruno et de Michel Servet, condamnés au bûcher pour ne pas avoir renié les leurs.

Ce n'est un secret pour personne que l'Eglise a contribué aux expansions coloniales du monde occidental. Dès les premières découvertes du Nouveau Monde, les papes demanderont aux conquistadores espagnols et portugais, de faire triompher les principes de la religion catholique et de combattre tout ceux qui refuseront d'y adhérer.

Même si au 19ième siècle, la religion aura perdu de son impact, l'Eglise se trouvera associée aux conquêtes et bien souvent, la reconnaissance des terres à

coloniser sera confiée aux missions chrétiennes. Plus tard les mêmes missions obtiendront des autorités coloniales, le droit de construire des églises et de convertir les populations.

Une autre plaie est l'esclavagisme auquel l'Eglise a été pleinement associée. L'esclavage était le système socio-économique prépondérant dans le monde, de l'Antiquité au Moyen âge, et le christianisme, de même que les autres religions, ne pouvait le supprimer, sans créer de profonds bouleversements. Mais il pouvait adoucir la condition des esclaves, réclamer pour eux des droits ou, alors comme le fera l'Islam, multiplier les conditions d'émancipation. Au contraire, les principes, avec l'aide des autorités ecclésiastiques, durciront les codes réglant la conditions des esclaves dans les colonies : c'est le cas du ''code noir'' dont nous citerons des extraits.

A-Hérésies

Voici quelques unes des hérésies qui ont entraîné la responsabilité de l'Eglise dans le massacre de milliers d'hommes et de femmes.

1-le donatisme

Nous connaissons très peu la vie de Donat, primat de Numidie, qui a fait parler de lui, avant le schisme. On a supposé, mais sans preuve, qu'il s'était compromis au cours des persécutions contre les Chrétiens et qu'il avait été dépossédé de son siège épiscopal.

On le retrouve à Carthage où, révolté par les compromissions de l'Eglise officielle avec l'administration romaine, il devient le chef des opposants. Saint Augustin devait l'accuser, plus tard, d'avoir été le premier à rompre avec l'Eglise, mais à cette époque, il n'avait pas encore provoqué de schisme. Donat est ici appelé Donat des Cases Noires (Casae Nigrae, une contrée de Numidie). Certains auteurs voudraient en faire un personnage distinct du schismatique, mais d'autres pensent qu'il s'agit du seul et même homme.

Le donatisme est né de la question des lapsi, les chrétiens qui avaient apostasié durant les persécutions, et des traditeurs, les membres du clergé accusés d'avoir livré les Ecritures aux païens. Les prélats de Numidie, à leur tête Donat, exigent le départ de Mensurius, évêque de Carthage, accusé justement d'être un traditeur. Mensurius ne tarde pas à mourir et la contestation aurait pris fin si un autre dignitaire, Caecilianus, accusé lui d'avoir participé aux persécutions, n'accède au siège épiscopal. Les prélats numides provoquent aussitôt un concile qui annule l'élection. Caecilianus refuse d'abdiquer mais ses adversaires se sont déjà donnés un nouvel évêque, Majorinus, simple lecteur de Carthage.

Majorinus meurt peu après et Donat est nommé à sa place. Le nouvel évêque regroupe ses partisans en un puissant parti, le parti de Donat (pars Donat) et déclare représenter seul l'Eglise universelle, face à l'Eglise officielle, compromise avec l'occupant romain.

L'empereur Constantin, qui s'est converti au christianisme, prend le parti de Caecilianus, et condamne les donatistes dans lesquels il voit une menace pour l'Empire. Les donatistes font une requête auprès de lui, en 313. L'empereur est désigné comme juge par les évêques et, après avoir entendu les arguments des uns et des autres, il tranche de nouveau pour Caecilianus.

Le concile d'Arles (314) confirme la condamnation des donatistes. Nouvelle requête de Donat, nouvelle condamnation de l'empereur. En 316, Constantin règle le conflit, en confirmant définitivement Caecilianus et en condamnant Donat, sommé d'accepter le verdict et de rentrer dans les rangs. Donat qui se trouvait à Rome en même temps que Caecilianus, réussit à s'échapper et à rentrer en Afrique.

La même année, Constantin promulgue un édit ordonnant l'unité de l'Eglise d'Afrique.

Les donatistes, refusant de se soumettre, sont poursuivis et massacrés jusque dans leurs églises. C'est à cette époque que commence l'insurrection des circoncellions, mouvement de paysans numides opposés aux grands propriétaires romains. Les donatistes trouvent en eux des alliés objectifs pour bouter hors du pays l'occupant.

Pour calmer la situation, Constantin promulgue, en 321, un édit de tolérance. Les donatistes connaissent un répit, ce qui leur permet de mieux s'organiser et de multiplier leurs communautés dans toute l'Afrique et même à Rome où ils se rapprochent des Ariens, un autre groupe schismatique.

Dans certaines régions comme la Numidie, les donatistes sont si puissants qu'ils n'hésitent pas à affronter leurs adversaires. C'est ainsi qu'ils s'emparent de la basilique de Constantine et malgré l'intervention de l'empereur, ils refusent de la rendre. C'est à cette époque que Donat publie sa Lettre sur le baptême où il expose les principes de sa doctrine et que Saint Augustin devait réfuter.

A la mort de Constantin, la situation s'embrase de nouveau. Grégorius, préfet du prétoire d'Italie, dénonce le schisme. Donat lui répond par une lettre injurieuse. Le successeur de Constantin, son fils Constant, essaye de gagner les dissidents en faisant distribuer des secours aux pauvres. Les donatistes les refusent. Constant décide alors d'user de la force, en promulguant, en 347, un édit d'union obligatoire de l'Eglise d'Afrique.

La guerre reprend. La répression est très forte à Carthage mais c'est en Numidie que se produisent les plus grandes exactions. Les donatistes appellent à l'aide les circoncellions : la dissidence prend vite l'allure d'un mouvement de libération, opposé à l'occupant romain. A Thamugadi (Timgad) à Théveste (Tebessa) et Bagaï (Kasr Baghay), on se bat dans les rues. A Bagaï, les insurgés, réfugiés dans l'église de la ville, sont massacrés jusqu'au dernier. Donat, donné d'abord pour mort, est arrêté et exilé hors d'Afrique. Il devait mourir en 355.

Vaincus militairement, les donatistes sont dépouillés de leurs biens et leurs églises sont transférées au culte catholique. Mais le schisme survit et garde le soutien du peuple, sans doute parce que le donatisme représente la tradition africaine face à celle de l'étranger. Il y a aussi l'engagement du mouvement en faveur des démunis, exprimé, dès 347, dans l'alliance avec les circoncellions.

Sous la menace de nouveaux troubles, Julien l'Apostat rétablit dans leurs droits les donatistes touchés par la répression (361). Mais le mouvement, privé de ses chefs, devait connaître des crises, avec des schismes, comme celui des maximianistes (391)

qui reniait les principes même sur lesquels reposait le donatisme. Les catholiques, favorables à l'administration romaine, organisent une violente polémique contre le donatisme, accusé de tous les maux : en 366, Optat, évêque de Milev (Mila) établit un dossier réfutant au plan théologique la doctrine et dans lequel Saint Augustin allait puiser, à partir de 392, son argumentation contre le donatisme.

La répression ne tarde pas à reprendre et, en 404, Théodore promulgue un nouvel édit d'union obligatoire.

En 411, l'empereur Honorius organise à Carthage une conférence qui réunit, pour un débat public, 279 évêques donatistes et 286 évêques catholiques. Ces derniers, plus nombreux, l'emportent. L'empereur, encouragé par les catholiques, promulgue de nouvelles lois anti-donatistes. Les propriétés et les églises donatistes sont de nouveau confisquées, les prêtres sont exilés et les fidèles condamnés à payer de lourdes amendes.

La persécution se poursuit sous la domination des Ariens, autres schismatiques et, à l'époque byzantine, des mesures sévères sont prises contre les Donatistes. Mais ceuxci continuent à faire parler d'eux, jusqu'à l'arrivée des musulmans. A partir de cette époque, on perd leur trace.

2-l'hérésie arienne

Cette hérésie porte le nom d'Arius, prêtre d'Alexandrie, né vers 256, mort vers 336. Arius est surtout célèbre pour sa doctrine antitrinitaire : il rejetait la

consubstantialité du Père avec le Fils, contraire à la foi monothéiste et déclarait Jésus comme une simple créature, très inférieur au Père.

Selon Arius, la marque essentielle de la divinité est non seulement d'être incréée mais aussi inengendrée : dans les rapports entre les trois personnes de la trinité, seul le Père a cette marque et lui seul peut être déclaré Dieu. Le Fils ne peut être que postérieur (il n'a pas existé de tout temps comme l'affirme l'Eglise) et il lui est subordonné.

Signalons que de telles idées ont déjà été exprimées, au milieu du 3ième siècle par Paul de Samosate, évêque de Samosate, aujourd'hui en Turquie : selon l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée, il niait la divinité de Jésus et le considérait comme un homme à travers qui Dieu avait parlé. Le Concile d'Antioche, qui lui est consacré, le condamne comme hérétique et le suspend de ses fonctions d'évêque.

La doctrine d'Arius se répand vite et irrite l'Eglise officielle, dont l'un des dogmes la consubstantialité du Fils avec le Père- est nié. Les évêques d'Alexandrie, Saint Alexandre et Saint Athanase, condamnent la doctrine. Mais celle-ci continue à faire des adeptes et à diviser les chrétiens. L'Eglise en appelle à l'Etat et lui demande d'intervenir.

L'empereur Constantin, qui avait réussi à unifier, sous la houlette du christianisme l'Empire romain, convoque aussitôt un concile à Nicée (325). C'est le premier concile oecuménique, c'est-à-dire élargi à tous les évêques de l'Empire, où des représentants d'Arius sont présents: mais les évêques de la partie adverse sont plus nombreux et le concile se termine sur l'anathématisation d'Arius et de ses disciples et l'adoption du fameux symbole de Nicée qui exprime la foi dans la trinité et où l'égalité du Fils avec le Père est clairement affirmée. C'est à cette occasion qu'on emploie le mot homoousios, ''consubstantiel''.

Avant même que le concile s'achève, Constantin exile les deux évêques qui, au cours du vote, sont restés fidèles à Arius. Deux autres évêques, qui avaient voté contre Arius, dont Eusèbe de Nicomédie, puis qui se sont rétractés, subissent le même sort, de même qu'Arius. Constantin croit qu'il a résolu le problème de l'arianisme, mais celui-ci va perdurer encore pendant un demi-siècle et alimenter d'âpres polémiques.

L'empereur Théodose, un fervent partisan du symbole de Nicée, persécute et voue à l'exil les ariens. Mais l'hérésie est aussitôt adoptée par les peuples germaniques qui venaient d'envahir l'empire romain : l'opposition à l'Etat romain, comme au Maghreb, avec le donatisme, se double d'une opposition religieuse.

En 381, un autre concile, qui se tient à Constantinople, réaffirme la foi en la trinité

et réaffirme le symbole de Nicée. Les Wisigoths le contestent et continuent à professer l'arianisme. Un de leur évêque, Ulfila, leur traduit la Bible en goth, une Bible qui diffère de la Septante, écrite en grec, et de la Vulgate, écrite en latin et qui allait faire référence dans le monte chrétien.

L'arianisme va continuer à exercer son influence sur un grand nombre d'hérésies qui, comme l'évêque d'Alexandrie, rejettent les tendances polythéistes du christianisme.

Avec la Réforme des groupes dissidents, tels les anabaptistes, vont s'opposer, au nom du monothéisme biblique, à la Trinité. Certains anabaptistes n'hésiteront pas à contester publiquement, en pays catholique, le symbole de Nicée: ainsi, en 1550, à Venise, le synode des évêques anabaptistes adoptent un ''symbole'' dont le premier article proclame ''la foi en Jésus, vrai homme et non Dieu''. L'Inquisition réagit aussitôt en persécutant les anabaptistes qui doivent se réfugier en Suisse. Mais en Suisse aussi, les calvinistes, pourtant farouchement antipapistes, se ligueront également contre les antitrinitariens.

C'est ainsi que Michel Servet sera condamné au bûcher par Calvin (voir plus loin), en dépit des interventions pour l'acquitter. Parmi les autres martyrs de l'antitrinitarisme, on citera le Hollandais David Joris qui, après avoir fustigé par ses écrits l'Eglise, s'est réfugié, incognito, à Bâle. Mais trois années après son décès, on découvre sa véritable identité : on organise un procès posthume, on le condamne, on retire sa dépouille et on le brûle. Citons encore le pasteur genevois Nicolas Antoine, qui prêchait le monothéisme, la fidélité à la loi révélée à Moïse, la circoncision, l'interdiction du porc et des viandes impures. Il fut condamné à la pendaison et son cadavre brûlé.

En dépit des persécutions, les unitariens sont encore présents dans le monde, notamment aux Etats-Unis où la communauté compte environ 200 000 adeptes. .

Aujourd'hui encore, la papauté continue à voir dans l'arianisme un adversaire du christianisme. En juin 2007, le pape Benoît 16, faisant l'éloge de Saint Athanase, l'évêque antiarien d'Alexandrie, contemporain d'Arius, déclare :

''Athanase a sans aucun doute été l'un des Pères de l'Eglise antique les plus importants et les plus vénérés. Mais ce grand saint est surtout le théologien passionné de l'Incarnation, du Logos, le Verbe de Dieu, qui, comme le dit le prologue du quatrième Evangile ''se fit chair et vint habiter parmi nous'' (Jean, 1, 14). C'est précisément pour cette raison qu'Athanase fut également l'adversaire le plus important et le plus tenace de l'hérésie arienne, qui menaçait alors la foi dans le Christ, réduit à une créature ''intermédiaire'' entre Dieu et l'homme, selon une tendance récurrente dans l'histoire et que nous voyons en oeuvre de différentes façons aujourd'hui également''.

3-le monophysisme

L'Egypte a été également touchée par le schisme, avec l'apparition, au 4ième siècle, de deux églises : une Eglise restée fidèle à l'Eglise byzantine et aux thèses du concile de Chalcédoine, qui impose que Jésus est une unique personne en deux natures (homme et Dieu) et une Eglise schismatique, qui affirmant que la personne humaine de Jésus est absorbée par sa personne divine, de sorte qu'il ne forme qu'une seule nature (thèses monophysites).

Il y a eu d'abord un courant monophysite orthodoxe, rattaché à Saint Cyrille d'Alexandrie, pour lequel il y avait dans le Christ, après l'union de la personne divine avec la personne humaine, une seule nature du verbe incarné. Mais lors de la discussion des thèses d'Eutychès de Constantinople, un courant qui va refuser que Jésus consubstantiel (qui a une seule et même substance) à Dieu, selon la nature divine, soit consubstantiel aux hommes selon la nature humaine. Un synode de Constantinople condamne le monophysisme, mais Eutychès va plaider sa cause et un concile, réuni à Ephèse, le réhabilite, mais sous la pression de Rome, le concile de Chalcédoine (451) le condamne et le déclare hors la loi. Ses adeptes sont persécutés, les évêques bannis, les biens des églises saisis.

En fait, comme au Maghreb, l'opposition religieuse recouvrait une opposition politique : d'un côté, il y avait le clergé ''collaborationniste'', acquis à la présence byzantine et de l'autre côté, la masse du peuple, réunie derrière l'Eglise monophysite, ou copte, hostile à la conquête étrangère. Cette opposition va entraîner des persécutions de l'administration et de l'Eglise : fidèles assassinés, bien saisis, églises enlevées au culte monophysite etc. D'ailleurs, quand les troupes musulmanes apparaîtront, en Egypte, les coptes vont les accueillir à bras ouverts : ils peuvent enfin pratiquer leur religion sans contrainte, en échange d'un impôt de capitation versé aux nouveaux conquérants qui leur garantissait une totale liberté de culte !

4-les Pauliciens

Cette hérésie est apparue en Arménie, au milieu du 7ième siècle. L'appellation de pauliciens ferait référence à Paul l'Arménien, un prédicateur manichéen, donné comme fondateur du mouvement.

Fuyant la persécution, l'un des membres de la secte, Constantin Silvanus, se réfugie à Byzance où il va fonder, dans la ville du Pont, une église dissidente. Il va régner pendant plus de vingt ans, avant d'être martyrisé en 689. Son successeur, Siméon, appelé Titis, répand l'hérésie dans d'autres territoires byzantins, avant d'être à son tour poursuivi, puis exécuté.

Le paulicianisme sera divisé en sectes, qui vont parfois se combattre, comme les baaniotes, partisans de Baanes, chef de l'Eglise paulicienne, vers 783 et les partisans de Serguis- Tychitos, qui le contestaient. L'hérésie se répand en Arménie et dans plusieurs régions de l'empire byzantin où les communautés sont organisées en églises.

L'hérésie s'oppose à des dogmes fondamentaux de l'Eglise officielle : rejet du Nouveau Testament (l'Ancien Testament est interdit), du culte de la croix, de l'Eucharistie, du culte des saints etc. Elle prône la prière en commun, la lecture et la méditation des Ecritures et n'accepte, comme prière, que le Pater Noster (Notre Père), qui se trouve dans l'Evangile.

Le paulicianisme va constituer une menace pour l'empire byzantin, non seulement au plan religieux, en remettant en cause les dogmes fondamentaux de l'Eglise, mais aussi au plan politique : le mouvement a fini par se structurer en une sorte d'Etat autonome, qui va livrer la guerre à l'Empire.

Un officier paulicien, Karbas déserte avec sa troupe et fonde une nouvelle capitale, Téphriké, entre Sébastée et Argoun, qu'il prend comme base de ses attaques. Il s'alliera même à l'émir musulman de Mélitène, en guerre contre l'empire.

Le successeur de Karbas, son neveu et gendre Chrysockeir, poursuit le mouvement, portant les attaques au centre du territoire byzantin, atteignant Nicée, Nicomédie et Ephèse. Les pauliciens refusent les propositions de paix des autorités byzantines et demandent la reconnaissance de leur Etat.

La mort de Chrysockeir en 872 va cependant porter un coup à l'Etat paulicien. Les armées byzantines parviennent à battre les armées pauliciennes et à conquérir des territoires sous leur contrôle. La chute de la capitale, Téphriké, en 878, sonne le glas de cet Etat.

La communauté se disperse, notamment en Syrie où des soldats vont se constituer en unités spéciales, gardant leur religion et leur autonomie. Mais l'empereur Jean Tzimiskès va mettre fin à cette autonomie, en capturant les contingents pauliciens et en les déportant en Thrace.

Des pauliciens subsisteront encore longtemps et feront parler d'eux. Ils inspireront d'autres hérétiques, tels les euchites et les messaliens, mais surtout les bogomiles.

5-l'hérésie bogomile

Cette hérésie porte le nom de son fondateur, le moine Bogomile qui vivait, au 10ième siècle, en Bulgarie. D'abord localisé dans les Balkans, le mouvement s'est

propagé à tout l'empire byzantin et il a été impitoyablement combattu par l'Eglise.

La doctrine, fondée sur le dualisme entre le Bien et le Mal, la Lumière et l'Obscurité, développant des thèmes des anciennes philosophies gnostiques, s'est farouchement opposée à l'Eglise, considérée comme l'incarnation du mal. Elle rejette ses sacrements baptême, eucharistie et mariage- ainsi que le culte de la croix, des images. Elle lui oppose l'Evangile qui, selon les bogomiles, porterait la pensée du Christ. Le monde, dominé par l'injustice et l'oppression, est jugé mauvais et ne serait provenir d'un Dieu juste et bon. Pour vivre en parfaite harmonie avec l'Evangile, des prêtres quittent leurs églises et vont vivre en ascètes. On les appellera les ''parfaits'', parce qu'ils refusent les compromissions avec le monde et vivent dans la pauvreté.

Les conditions socioéconomiques de la Bulgarie d'alors, vont aider la doctrine à se répandre, notamment dans la paysannerie, lassée par l'exploitation et la vie dissolue des seigneurs et du clergé. C'est pourquoi, beaucoup d'adeptes, qui se recrutent dans le peuple, mettront entre parenthèses les principes religieux de la doctrine, ne s'intéressant qu'aux revendications socioéconomiques.

Le concile de Tarnovo (1211) va déclarer les bogomiles hérétiques et ordonner qu'on les combatte. Alors que les ''parfaits'', fidèles à leur religion n'useront pas de violence pour se défendre, les autres bogomiles vont tenter de résister. Ils seront massacrés et, les survivants dispersés, mais l'hérésie se maintiendra encore pendant cinq siècles.

La domination byzantine, sous laquelle tombe la Bulgarie, va favoriser le mouvement, à la fois opposé à l'Eglise officielle et à l'occupation étrangère. L'hérésie finit par gagner les villes byzantines : des membres du clergé officiel, séduit par les doctrines bogomiles, y adhèrent, des monastères s'y convertissent même. Il est vrai que la vie menée par les bogomiles évoque les premières communautés chrétiennes, où les fidèles mettent en commun leurs biens, prient et se confessent les uns aux autres.

Au 12ième siècle, le bogomilisme se répand en Serbie où, comme en Bulgarie, les paysans s'insurgent contre l'oppression seigneuriale et le clergé. Les synodes condamnent l'hérésie et, par la persécution, tentent de la réduire, mais ni les massacres ni les expulsions n'en viennent à bout. Les bogomiles se soutiennent mutuellement, mais la plupart des communautés doivent vivre dans la clandestinité. Beaucoup de bogomiles, comme le prédicateur Vassili, finissent sur le bûcher.

L'hérésie parviendra dans d'autres régions d'Europe : on signalera des communautés bogomiles en Russie, en France, en Italie…

6-les Cathares et la croisade contre les Albigeois

Le mot cathare est d'origine grecque et signifie ''pur''. Les hérétiques qui ont choisi ce terme pour se désigner pensaient que l'Eglise catholique ne représentait plus la pureté de la foi et qu'elle s'était compromise avec les puissants du monde. On pense que l'hérésie a été influencée par le mouvement bogomile (voir ci-dessus). C'est au cours de la deuxième croisade que des Français auraient rencontré des représentants de l'ordre bulgare et, de retour en France, ils créent un évêque et influencent des régions du sud de la France, qui vont créer quatre évêques à Carcassonne, Albi, Toulouse et Agen. Ils vont même chercher des adeptes en Lombardie. En 1176, le pape des Cathares vient spécialement de Constantinople pour instruire les nouveaux adeptes, français et italiens, de la doctrine.

Les Cathares, quelle que soit l'obédience à laquelle ils se rattachent, rejettent la trinité et voient en Dieu un être supérieur et en Jésus un être inférieur. Ils croient en l'existence de deux royaumes opposés, le royaume de Dieu, invisible, spirituel et lumineux et un royaume du mal, visible et matériel, gouverné par Lucifer.

Dans la mythologie cathare, Lucifer a réussi à investir la cour du royaume de Dieu et à pervertir des anges. Dieu l'en a chassé, ainsi que ceux qui l'ont suivi. Les âmes déchues sont tombées sur la terre où elles vivent emprisonnées dans des corps. Les Cathares, niant la résurrection, croient en la métempsychose : en changeant constamment de corps, on se rapproche de la purification totale qui permet d'accéder au royaume de lumière. Ils ne croient pas au jugement dernier : celui-ci a déjà eu lieu, l'enfer étant pour les réprouvés, le monde d'ici-bas.

Les Cathares ont pour livre la Bible entière et, pour le Nouveau Testament, un penchant pour l'Evangile de Jean, néanmoins, ils condamnent des prophètes comme Abraham ou Moïse, considérés comme des ennemis de Dieu. .

Le catharisme a beaucoup de succès et embrase bientôt tout le sud de la France et la Lombardie. En Orient, il est représenté par les Eglises hérétiques de Bulgarie, de Constantinople, de Philadelphie, de Thrace, de Dalmatie etc.

Les Cathares rejettent les sacrements de l'Eglise, comme le baptême donné aux enfants, remplacé par le consolamentum ou baptême spirituel, obtenu par une imposition des mains, ou l'eucharistie, remplacée par la rupture du pain, remis quotidiennement aux fidèles. Ils condamnent le mariage qui, en assurant la procréation, perpétue le péché, mais les fidèles se marient.

L'Eglise, dont les croyances, les dogmes et les sacrements sont malmenés, ne pouvait tolérer plus longtemps l'hérésie qui non seulement gagnait chaque jour de nouveaux convertis mais aussi faisait tâche d'huile.

Le Concile de Tours (1163) dénonce les Cathares albigeois, qui infestaient le Languedoc français, comme de dangereux hérétiques. Le seigneur de la région, Raimond VI refuse d'adhérer à la ligue contre les hérétiques, le pape Innocent III l'excommunie et déclare la croisade en pays languedocien.

La croisade, qui devait durer une vingtaine d'années, de 1209 à 1229, étend ainsi, pour la première fois, en pays chrétien, le concept de croisade jusque là réservé aux pays musulmans ou conquis par les musulmans. Devant les carences du pouvoir séculier à mâter l'hérésie, le pape avait invité les chrétiens à mener la lutte contre les hérétiques et à s'emparer, sans en référer aux seigneurs des lieux, des biens et des terres des ennemis de l'Eglise : c'est le principe terram exponere catholicis occupudam ou ''livrer la terre à l'occupation des catholiques''.

Devant le danger d'être submergé, Raimond VI fait pénitence et rejoint les croisés. Si l'armée des croisés est au début composée de Français, elle devient internationale avec l'arrivée d'Italiens, d'Allemands, de Brabançons, certes, fidèles à l'Eglise, mais qui cherchent également à s'enrichir. Les armées s'attaquent prioritairement aux villes, où se concentrent les richesses : c'est ainsi que Béziers, prise en 1209, est livrée au pillage, la population est en grande partie massacrée et la ville livrée aux flammes.

En 1211, les croisés envoient un ultimatum au comte de Toulouse, lui ordonnant de livrer les hérétiques et les juifs, comme il refuse, une guerre lui est livrée et il doit capituler. Cette croisade devait susciter beaucoup de convoitises et pousser les seigneurs à s'y associer pour la redistribution des terres et des fiefs. Le roi de France, Louis VIII, contrairement à son père qui ne voulait pas intervenir dans le Languedoc, répond à l'appel du pape Innocent III, ce qui lui permit de récupérer une grand partie des terres du Languedoc,

La croisade prend fin en 1229, mais les Albigeois ne sont pas exterminés. C'est alors que l'inquisition prend le relais, allant chercher dans les villes et les villages les hérétiques. Le pape Grégoire IX a confié la tâche aux ordres mendiants notamment les dominicains- mais leurs excès allaient déclencher une forte résistance et les moines sont chassés. Mais ils reviennent et les hérétiques seront pourchassés et massacrés, leurs biens et leurs terres saisis.

Les derniers cathares vont se réfugier dans le château de Monségur, une forteresse construite sur un piton escarpé du comté de Foix. Ils seront assiégés par l'armée des croisés et, après une résistance héroïque de plus d'une année, les hommes et les femmes pris encore vivants sont brûlés vifs…

Les dignitaires cathares ne peuvent plus compter, comme autrefois, sur la protection des seigneurs. Pourchassés, ils doivent se réfugier dans les bois. Quand ils ne sont attrapés et massacrés, ils doivent se résoudre à l'exil, laissant les

fidèles dans le désarroi.

7-les amauriciens

Il s'agit des disciples d'Amaury de Bène, un théologien et un philosophe de Chartres, en France, qui enseignait, à la fin du 12ième siècle, que tout chrétien est membre du Christ et qu'il a subi les mêmes souffrances que lui sur la croix.

Il suppose une unité entre Dieu et l'homme, chaque individu pouvant réaliser, sans faire obédience aux autres, la libre réalisation de ses désirs. Si dans la pensée d'Amaury, chaque chrétien devient l'égal du Christ, c'est avant tout pour revendiquer une nature divine impeccable pour l'homme. Mais la doctrine va subir des déformations et aboutir à une sorte d'épicurisme où chacun peut s'adonner à tous les plaisirs et à toutes les voluptés, sans éprouver le besoin de se repentir. On n'a besoin ni des dogmes de l'Eglise ni de ses sacrements, l'Enfer n'existant pas.

Ces idées ont été jugées hérétiques par l'Eglise en 1204 : Amaury reniera ses idées et mourra, deux années après. Mais l'amaurisme subsistera, à travers ses disciples, qui non seulement continuent la pensée du maître mais vont encore la diffuser.

En 1209, quatorze personnes seront accusées de professer les idées d'Amaury, dont le propre secrétaire de Amaury et des curés de villages. Ils seront jugés et dix d'entre eux seront condamnés au bûcher. Le repentir d'Amaury ayant été jugé feint, on le déterra et on brûla sa dépouille. D'autres personnes, dont maître Gaudin d'Amiens, seront également exécutées. En 1215, le recteur de l'université de Paris confirme la condamnation des oeuvres amauriciennes ainsi que les oeuvres naturalistes d'Aristote qui les auraient inspirées. La même année, le Concile de Latran condamne la pensée de Jean Scot Erigène, également tenue pour responsables des idées amauriciennes. Dans la foulée, on condamne quatre-vingt personnes au bûcher. Mais la répression n'a pas raison des hérétiques : le mouvement continue à se développer et à s'étendre à d'autres pays comme l'Italie, l'Espagne, l'Angleterre, les Pays Bas, la Tchécoslovaquie etc.

On parle d'amauriciens mais surtout du mouvement du Libre Esprit dont les principes sont les mêmes : l'homme, devenant, à l'exemple de Dieu, un être parfait, le péché n'existe plus et chacun peut réaliser ses désir, sans avoir besoin d'être sauvé. Le châtiment est le même que pour les amauriciens : la torture, la prison à vie et le bûcher.

C'est ainsi que la poétesse Aleydis, qui professait le pur amour, fut brûlée en 1236 à Cambrai ainsi que Marguerite Porète, également condamnée au bûcher en 1310. Les velléités sociales du mouvement ne sont pas, comme dans d'autres hérésies, clairement posées, mais certains adeptes du Libre Esprit contesteront les

fondements de la société : Willem Cornelisz, ira jusqu'à déclarer, en 1250, que le pauvre qui vole le riche ne commet pas un péché et ne saura être châtié.

Les bûchers s'étendent à toute l'Europe avec cette volonté, pour l'Eglise d'arrêter une hérésie qui n'avait que trop duré et qui menaçait ses fondements. Mais les adeptes du Nouvel Esprit ne disparaîtront pas de sitôt : en 1411, une communauté apparaît à Bruxelles, appelant à la fondation d'une société édénique dominée par les plaisirs... l'adhésion des couches populaires et aristocratiques va empêcher l'Inquisition de sévir parmi les adeptes de ce mouvement.

Opposées aux doctrines de l'Eglise officielle, les hérésies n'ont cessé de remettre en cause l'unité du christianisme. Elles en ont contesté ses dogmes et ses sacrements essentiels, comme la trinité ou l'eucharistie, et parfois mené des combats contre le despotisme des autorités politiques ou cléricales. C'est le cas du donatisme, dans l'antiquité, ou du catharisme au Moyen âge. Le délit d'hérésie a souvent entraîné des autorités cléricales et politiques, des mesures de répression : excommunication, bannissement, internement, exterminations...

B-Les croisades

De la fin du 11ème siècle à la fin du 13ième siècle, sous prétexte de "délivrer" la Terre Sainte des mains de ''l'infidèle'', l'Eglise a organisé plusieurs guerres contre l'Islam. Des milliers de personnes, endoctrinés par des prédicateurs fanatiques, se sont rués vers la Palestine, apportant la ruine et la mort dans un pays où, depuis plusieurs siècles vivaient, en harmonie chrétiens, juifs et musulmans.

En fait, dès la conquête de l'Espagne, les papes accordent l'absolution à tout guerrier qui meurt en combattant les musulmans. Pourtant l'Espagne, pacifiée et prospère, était un modèle de tolérance, où vivaient différentes communautés et où circulaient non seulement les marchandises venues d'Orient et du Maghreb, mais aussi les idées qui devaient aider l'Europe à faire sa Renaissance.

Cet Islam, qui s'est emparé de vastes territoires, appartenant autrefois à la chrétienté, constituait un danger pour l'Eglise : certes, l'expansion des arabo-berbères s'est arrêtée en Europe, mais elle reprenait en Asie Mineure, après la bataille de Manzikert, où les Turcs avaient, en 1071 battu les Byzantins. Le pape Grégoire VII, sollicité par les Grecs et les Arméniens, pensait organiser une expédition, qu'il commanderait et qui devait s'achever sur un pèlerinage au Saint-Sépulcre. Mais le projet ne s'est pas réalisé.

Le pape Urbain II le reprend, et, au concile de Clermont, il lance un appel aux chrétiens d'Occident pour aller au secours des chrétiens d'Orient, persécutés par les musulmans et libérer le Tombeau du Christ. L'empereur byzantin, Alexis Comnène, a promis au pape que, si son empire était sauvé, de réunifier l'Eglise

orientale et la papauté, séparées depuis un quart de siècle par des questions d'ordre théologique. Comme récompense, le pape accorde à tous ceux qui participent à l'expédition, la rémission de leurs péchés. Ce sera la première croisade.

Les foules, guidées par des prédicateurs, tels Pierre L'Hermite, étaient déjà parties : composées pour la plupart de paysans, qui rêvaient de faire fortune : ils inspiraient le terreur dans tous les pays où ils passaient, massacrant les juifs et s'emparant de leurs biens.

A Constantinople, cette ''armée'', faite de paysans faméliques et mal préparé à la guerre, déçoit l'empereur Comnène, mais les armées, promises par le pape arrivent et les chefs qui les commandent, sont tout aussi cruels que les croisés qui les avaient précédés, mais ils étaient entraînés à la guerre et avait des objectifs politiques. La preuve, c'est que tous ces chefs, partis pour défendre un idéal religieux se sont retrouvés à la tête de royaumes. C'est ainsi que le prince normand Bohémond, au lieu de poursuivre jusqu'au Saint Sépulcre, s'empare d'Antioche et s'y installe, Baudouin, frère de Godefroy de Bouillon, devient comte d'Edesse, en attendant, de prendre la place de son frère, ''roi de Jérusalem'', le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, s'est autoproclamé roi de Tripoli etc.

Des chefs comme Baudouin ou Tancred se livrent bataille pour la possession de Tarse, la patrie de Saint-Paul : Baudouin va même s'allier aux Turcs pour vaincre son adversaire ! Un traité était pourtant passé avec l'empereur Comnène pour lui rendre les villes occupées par les musulmans.

1-La prise de Jérusalem

Les croisés qui poursuivent jusqu'en Palestine s'emparent de Jérusalem, le 14 juillet 1099, et la mettent aussitôt à sac. Voici le récit que Guillaume de Tyr fera, de cette conquête :

''Le duc (Godefroy de Bouillon) et tous ceux qui étaient entrés avec lui s'étaient réunis, couverts de leurs casques et de leurs boucliers, parcouraient les rues et les places, le glaive nu, frappant indistinctement tous les ennemis qui s'offraient à leur coups et n'épargnant ni l'âge ni le rang. On voyait tomber de tous côtés de nouvelles victimes, les têtes détachées s'amoncelaient çà et là, et déjà l'on ne pouvait passer dans les rues qu'à travers des monceaux de cadavres (…) Les autres princes, après avoir mis à mort dans les divers quartiers de la ville tous ceux qu'ils rencontraient sous leurs pas, ayant appris qu'une grande partie du peuple s'était réfugiée derrière les remparts du Temple (mosquée al Aqsa) y coururent tous ensemble, conduisant à leur suite une immense multitude de cavaliers et de fantassins, frappant de leurs glaives tous ceux qui se présentaient, ne faisant grâce à personne, et inondant la place du sang des infidèles. Ils

accomplirent ainsi les justes décrets de Dieu, afin que ceux qui avaient profané le sanctuaire du Seigneur par leurs actes superstitieux, le rendant dès lors étranger au peuple fidèle, le purifiassent à leur tour par leur propre sang, et subissant la mort dans ce lieu même en expiation de leurs crimes. On ne pouvait voir cependant sans horreur cette multitude de morts, ces membres épars jonchant la terre de tous côtés, et ces flots de sang inondant la surface du sol (…) On dit qu'il périt dans l'enceinte même du Temple environ dix mille ennemis sans compter tous ceux qui avaient été tués de tous les côtés (…).

Chacun s'emparait à titre de propriété perpétuelle de la maison dans laquelle il était entré de vive force et de tout ce qui s'y trouvait ; car avant même qu'ils se fussent emparés de la ville, les croisés étaient convenus entre eux qu'aussitôt qu'ils s'en seraient rendus maîtres, tout ce que chacun pourrait prendre pour son compte lui serait acquis, et qu'il le posséderait à jamais et sans trouble en toute propriété. Après ces premières dispositions, les princes déposèrent les armes, changèrent de vêtement, purifièrent leurs mains, et, marchant pieds nus, le coeur rempli d'humilité et de contrition, ils se mirent en devoir de la plus grande dévotion, poussant des gémissements, versant des larmes, embrassant tous les objets de leurs pieux hommages et élevant vers le ciel leurs profonds soupirs''.

Ces récits ont été confirmés par les chroniqueurs musulmans, tels Ibn al Athîr, un contemporain de Guillaume de Tyr, dans son Kamîl al-Tawarikh, la somme de l'histoire :

''La Ville Sainte fut prise du côté du nord, dans la matinée du vendredi 22 du mois de Sha'ban (15 juillet). Aussitôt la foule prit la fuite. Les Francs restèrent une semaine dans la ville, occupés à massacrer les musulmans. Une troupe de musulmans s'était retirée dans le mirhab de David (la citadelle de Jérusalem), et s'y était fortifiée. Elle se défendit pendant trois jours. Les Francs ayant offert de les recevoir à capitulation, ils se rendirent et eurent la vie sauve ; on leur permit de sortir la nuit et ils se retirèrent à Ascalon.

Les Francs massacrèrent plus de 70 000 musulmans dans la mosquée al Aqsa : parmi eux, on remarquait un grand nombre d'imams, de savants, et de personnes d'une vie pieuse et mortifiée qui avaient quitté leur patrie pour venir prier dans ce noble lieu.

Les Francs enlevèrent d'al Sakhra plus de quarante lampes d'argent chacune du poids de 3000 dirhams. Ils y prirent aussi un grand lampadaire d'argent qui pesait 40 ratls de Syrie, ainsi que 150 lampes d'une moindre valeur. Le butin fait par les Francs était immense''.

2-Les appels aux massacres Les origines du christianisme 2-Les appels aux massacres

Massacres, rapines et sacrilèges : tels sont les principes de ces guerres décrétées contre une autre religion et une autre civilisation. Et qu'on ne vienne pas accuser des paysans fanatiques d'être à l'origine de ces hécatombes : des chevaliers, des prêtres, les prédicateurs dûment patentés par les papes et les papes eux mêmes ont appelé au massacre. Voici les recommandations que Saint Bernard, désigné par le pape pour prêcher la seconde croisade, fait aux croisés :

''Pour les chevaliers du Christ, au contraire, c'est en toute sécurité qu'ils combattent pour leur Seigneur, sans avoir à craindre de pécher en tuant leurs adversaires, ni de périr, s'ils se font tuer eux-mêmes. Que la mort soit subie, qu'elle soit donnée, c'est toujours une mort pour le Christ : elle n'a rien de criminel, elle est très glorieuse. Dans un cas, c'est pour servir le Christ ; dans l'autre, elle permet de gagner le Christ luimême : celui-ci permet, en effet, que pour le venger, on tue un ennemi et il se donne luimême plus volontiers encore au chevalier pour le consoler. Ainsi, disais-je, le chevalier du Christ donne-t-il la mort sans rien redouter ; mais il meurt avec plus de sécurité encore : c'est lui qui bénéficie de sa propre mort, le Christ de la mort qu'il donne. Car ce n'est pas sans raison qu'il porte l'épée : il est l'exécuteur de la volonté divine que ce soit pour châtier les malfaiteurs ou pour glorifier les bons. Quand il met à mort un malfaiteur, il n'est pas un homicide, mais, si j'ose dire un malicide.

Il venge le Christ de ceux qui font le mal ; il défend les chrétiens. S'il est tué lui-même, il ne périt pas : il parvient à son but. La mort qu'il inflige est au profit du Christ : celle qu'il reçoit, au sien propre. De la mort du païen, le chrétien peut tirer gloire puisqu'il agit pour la gloire du Christ ; dans la mort du chrétien, la générosité du Roi se donne libre cours ; il fait venir le chevalier à lui pour le récompenser. Dans le premier cas, le juste se réjouira en voyant le châtiment, dans le second, il dira : ''Puisque le juste retire du fruit de sa justice, il y a sans doute un Dieu qui juge les hommes sur la terre''. Pourtant, il ne convient pas de tuer les païens si l'on peut trouver un autre moyen de les empêcher de harceler ou d'opprimer les fidèles. Mais pour le moment, il vaut mieux que les païens soient tués, plutôt que de laisser la menace que représentent les pécheurs au-dessus de la tête des justes, de peur de voir les justes se laisser entraîner à commettre l'iniquité...''

Il y aura en tout huit croisades, avec les mêmes massacres et les mêmes pillages. On n'épargne ni les mosquées ni même les bibliothèques que les moines fanatiques incendient. Voici, le récit de l'occupation de Tripoli, rapporté par Ibn Abi Tayyi : ''Il y avait à Tripoli, un palais de la Science qui n'avait en aucun pays son pareil en richesse, beauté ou valeur. Mon père m'a raconté qu'un shaykh de Tripoli lui avait dit avoir été avec Fakhr el Mulk b. 'Ammar, lorsque celui-ci se trouvait à Shayzar, et que venait de lui parvenir la nouvelle de la prise de Tripoli. Il s'évanouit, puis revint à lui, en pleurant à chaudes larmes. ''Rien ne m'afflige, dit-il, comme la perte du palais de la Science. Il y avait là trois millions de livres, tous

de théologie, de science coranique, de hadith, d'adab et, entre autre, cinquante mille Corans et vingt mille commentaires du livre de Dieu Tout Puissant''. Mon père ajoutait que ce palais de la Science était une des merveilles du monde. Les Banu 'Ammar y avaient consacré d'énormes richesses ; il s'y trouvaient cent quatre-vingts copistes appointés dont trente y demeuraient jour et nuit.

Les Bannu 'Ammar avaient dans tous les pays des agents qui leur achetaient des livres de choix (…) Lorsque les Francs entrèrent à Tripoli et conquirent la ville, ils brûlèrent le palais de la Science, parce que un de leurs prêtres maudits, ayant vu ces livres en a été terrifié. Il s'était vu tomber dans le Trésor des Corans, il étendit la main vers un volume, c'était un Coran, vers un autre, encore un Coran, vers un troisième, encore de même, et il en vit vingt à la suite. ''Il n'y a que des Corans des musulmans dans cette maison'' dit-il, et ils la brûlèrent. On arracha cependant quelques livres qui passèrent en pays des musulmans. Il détruisirent aussi toutes les mosquées et massacrèrent vingt mille personnes. Ils prirent les nobles et les chrétiens qui avait avoué être riches, et les frappèrent et les torturèrent jusqu'à ce qu'ils livrent leur fortune, beaucoup moururent sous la torture. La ville fut partagée entre les Francs en trois parts, l'une pour les Génois, les deux autres pour Baudouin, roi des Francs de Jérusalem, et pour Saint-Gilles le maudit''.

Mais le pillage n'a pas seulement concerné les villes musulmanes, puisque même des villes chrétiennes l'ont subi. La quatrième croisade, décidée, en 1198, par le pape Innocent III et dirigée contre l'armée égyptienne pour l'obliger à évacuer la Terre Sainte est détournée de son objectif. En dépit de l'interdiction du pape, des chefs croisés passent un traité avec Venise, ils envahissent la ville dalmate de Zara, occupée par le roi de Hongrie, massacrant la population et levant du butin. Ils accordent ensuite leur appui au prétendant byzantin, Alexis IV, qui leur promet de l'argent, mais il est détrôné et les croisés, en colère, s'en prennent à Constantinople.

Après un court siège, le 13 avril 1203, la ville est prise. Les habitants sont massacrés, des églises et des monastères saccagés, des trésors artistiques détruits. C'est sans doute l'une des rares fois où, dans l'histoire, on voit une civilisation se retourner contre ses coreligionnaires, brûlant ses propres temples et profanant ce qu'elle a de plus sacré. Partagé entre les chevaliers et la République de Venise, l'empire byzantin se disloque.

Les Vénitiens s'emparent des ports et des villes, établissant, pour leurs navires, des franchises absolues, le reste de l'empire, placé sous l'autorité d'un empereur élu par les croisés, est distribué en fiefs entre les chevaliers, seules les régions les plus éloignées de la capitale restent grecques et se constituent en royaumes indépendants.

Le pape, Innocent III, projette de faire de ce nouvel Empire Latin une forteresse

pour les croisades, mais il n'y parvient pas. Les populations, intégrées de force dans le système féodal, obligées de se soumettre à Rome et de renoncer à ses croyances ''hérétiques'' se révoltent et on entendra les gens, crier : ''plutôt le turc que le pape !''. Et quand les Turcs musulmans vont prendre Constantinople, ils se montreront d'une infinie générosité avec les chrétiens, se contentant de l'impôt de capitation (djizya'), respectant les lieux de cultes, protégeant même les populations qui devenaient ainsi des sujets de l'Etat musulman.

Au 13ième siècle déjà, Alexandre Nevski, qui allait devenir le héros de la Russie impériale, avait préféré les Tatars de la Horde d'or, aux chevaliers de l'ordre Teutonique allemand, un ordre religieux et militaire, formé au cours des croisades.

Innocent III, qui avait déclenché la quatrième croisade, tente de convaincre le sultan d'Egypte de restituer Jérusalem aux chrétiens et de conclure la paix entre les chrétiens et les musulmans. Les musulmans, qui flairent le piège, construisent une forteresse sur le mont Thabor : le pape, en représailles, déclenche la cinquième croisade.

Les croisés s'emparent de la ville égyptienne de Damiette et veulent l'échanger contre Jérusalem, ils se rendent au Caire pour négocier mais ils sont encerclés par l'armée égyptienne qui leur accorde la liberté en échange de Damiette.

Les autres croisades enregistreront quelques succès, en prenant des villes et en restaurant des places fortes, mais elles ne parviendront ni à prendre la Palestine, encore moins à abattre l'Islam.

Il est inutile de dire, que les croisades, ordonnées par l'Eglise, contredisent les principes de bonté et d'amour que les Evangiles prêtent à Jésus-Christ. Elles n'ont été qu'une suite de guerres injustes et cruelles, infligées aux peuples qui, jusqu'à la folie meurtrière des papes, vivaient en parfaite harmonie.

Les croisades n'ont pas été seulement des guerres de religions, une entreprise pour contenir, voire détruire, une religion concurrente, mais aussi une opération aux objectifs bassement matériels, des privilèges temporels étant accordés aux participants, tant en Europe qu'en Palestine.

L'Eglise a trouvé aussi un moyen commode de détrousser les gens, en réclamant, à chaque sermon de croisade, des ''aumônes obligatoires'' aux fidèles, puis en faisant payer ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient aller à la croisade, enfin, en instaurant le système des décimes, une sorte d'impôt sur la fortune, évalué au centième des revenus de chaque individu. Une grande partie des fonds collectés enrichissait le pape et ses dignitaires, des subventions étaient versées aux chefs des croisades : certains empochaient l'argent, et ne partaient pas ! En tout cas, les croisades participent à l'instauration d'un impôt papal qui allait, plus tard, susciter

de vives réactions.

La dernière place forte des croisés en Palestine, Acre, est reprise par les musulmans : le rêve de constituer un royaume chrétien au Levant prenait fin, pour Rome, mais l'esprit qui a inspiré les croisades continuait, en Europe, pour lutter contre les hérésie (l'hérésie des Albigeois ou durant le Grand Schisme d'Occident, dans le royaume de Naples ou dans le comté de Flandres) mais surtout contre les pays musulmans. Ce sera la lutte contre l'expansion turque, les attaques contre le Maghreb, puis, la colonisation et les protectorats : l'Eglise et ses missionnaires précéderont souvent les conquêtes, en tout cas, ils soutiendront les puissances coloniales et justifieront l'exploitation et l'aliénation des peuples.

Sous prétexte de libérer le Tombeau du Christ, tombé entre les mains des infidèles, l'Eglise a organisé plusieurs croisades ou campagnes contre l'Islam et les musulmans. Des foules de paysans, guidées par des moines fanatiques et des seigneurs assoiffés de sang, se sont ruées vers l'Orient, conquérant des villes, pillant et brûlant les richesses artistiques, massacrant des civils, jusque dans les mosquées où il s'étaient réfugiés.

C-L'inquisition

Le deuxième concile de Latran (1139), convoqué par le pape Innocent II, a mis fin au schisme d'Anaclet et a établi des règles dans la lutte contre les hérétiques : il incombait aux évêques de les rechercher et aux juges séculiers d'organiser leurs procès. Les rois et les Seigneurs devaient, sous peine de déchéance, collaborer à la répression. Mais l'Eglise s'est rendu compte que ces dispositions ne suffisent pas, le pouvoir des évêques étant limité à leur juridiction. Or les hérésies sont mobiles et souvent, elles touchent plusieurs diocèses à la fois. Le travail des évêques est ainsi dispersé. A cela s'ajoute le fait que de nombreux seigneurs sont hérétiques ou sympathisent avec les hérétiques, ce qui amoindrit les efforts qu'ils sont censés apporter à la répression.

La papauté expérimente plusieurs procédés, dont une collaboration plus étroite entre ses représentants et les princes, puis on pense à l'institution d'une juridiction religieuse, une sorte de tribunal d'exception, qui siège de façon permanente pour pouvoir intervenir dans toutes les affaires touchant à la foi. Instituée pour lutter contre les hérétiques, l'Inquisition va également réprimer tous ceux qui s'écartent de l'enseignement de l'Eglise, les blasphémateurs, les sorciers, les devins, et, en Espagne, les juifs et les musulmans, convertis de force et suspectés d'être restés fidèles à leur première religion (voir plus bas, sur l'inquisition espagnole)

La procédure inquisitoriale (le mot vient du latin inquisitio ''enquête'') était ignorée du droit romain, alors en usage : elle va permettre de poursuivre, sans être requis,

toute personne soupçonnée, même vaguement, ce qui permettait de gagner du temps et d'agir efficacement. Grégoire IX va donner une existence officielle à l'Inquisition, en promulguant la constitution Excomminicamus, en février 1229 : le texte précise les peines infligées aux condamnés, la prison à vie pour l'hérétique repentant, la peine de mort par le feu pour les hérétiques obstinés.

Le pape désigne un proche collaborateur, Conrad de Marburg pour appliquer sa constitution. Conrad, qui choisit ses propres collaborateurs, était investi de grands pouvoirs, dont celui d'excommunier tous ceux qui s'opposaient à lui et de faire appel aux autorités laïques. Le représentant du pape, un homme borné et fanatique, va abuser de ses pouvoirs : il distribue à tout va les excommunications et fait dresser un peu partout des bûchers. Les nombreux ennemis qu'il s'est faits vont se débarrasser de lui, en l'assassinant (juillet 1233). Mais ce fait ne va pas arrêter l'Inquisition, qui va prendre un développement rapide.

Le pape a confié également aux dominicains, un ordre religieux, fondé en 1215, la charge de prêcher l'Evangile et de lutter contre l'hérésie. En avril 1233, le pape informe les prélats qu'il les décharge de la tâche de réprimer l'hérésie, devenue désormais l'apanage des ''frères prêcheurs'' (c'est l'appellation des dominicains).

L'Inquisition se dote de sièges -la maison de l'Inquisition- où vivent les juges et leurs collaborateurs. Chaque tribunal possède deux juges, presque toujours des dominicains, qui s'entourent d'un nombre de collaborateurs, chargés de veiller à l'application des peines. Les inquisiteurs touchent une pension annuelle, ils ont également droit à une part des biens provenant des confiscations. On devine que de riches propriétaires aient été accusés et leurs biens confisqués.

Des enquêtes générales sont proclamées dans les régions suspectées d'hérésie. Les inquisiteurs font d'abord des prédications, exposant la doctrine de l'Eglise et réfutant les doctrines hérétiques. La population est ensuite convoquée devant les inquisiteurs : chacun est tenu de faire une déposition sincère et d'adhérer à l'édit de foi, publié par les inquisiteurs. Ils échappent ainsi aux châtiments du pouvoir civil et s'acquittent d'une pénitence, de prières, un pèlerinage, le port de la croix d'infamies ou tout autre peine humiliante, comme les flagellations publiques.

On obligeait aussi le pénitent à se présenter chaque dimanche à l'église, à moitié nu, une corde au cou : il est alors fouetté par le prêtre officiant et, le premier dimanche de chaque mois, il se rend dans les maisons où il a vu ou s'est entretenu avec des hérétiques et il est de nouveau fouetté. Le pénitent fait encore partie de toutes les processions religieuses et il est à chaque fois flagellé. Ces supplices peuvent durer jusqu'à la mort, sauf s'il plait à l'inquisiteur d'accorder son pardon (A.H. Verrill, voir bibliographie)

L'inquisition procède aussi à des comparutions individuelles, généralement par

l'intermédiaire des curés. Un délai était accordé et, passé ce délai, les prévenus sont excommuniés. S'ils reconnaissent leurs erreurs, ils sont soumis, comme pour les autres, à des peines humiliantes, sinon ils sont condamnés à mort. La peine est toujours le bûcher, même quand, pour abréger les souffrances d'un condamné, on lui passait la corde au coup. Mais des inquisiteurs n'hésitent pas à raffiner les supplices :

''Parfois, les condamnés à mort étaient lentement rôtis dans un énorme four de métal ayant la forme d'un boeuf. Dans d'autres cas, ils étaient attachés à des broches de métal et grillés au-dessus des brasiers et on arrosait leurs corps avec de la graisse qui coulait de leur chair'' (A.H. Verrill)

En tant que clercs, les inquisiteurs n'avaient pas droit de verser le sang, donc de torturer leurs victimes. Mais un écrit du pape (bulle ad extirpenda) promulguée en 1252, va les y autoriser : il est demandé aux inquisiteurs d'user de tous les moyens pour extirper les informations aux accusés, sans toutefois les mutiler ni les tuer. Mais on sait que de nombreuses victimes, à qui on fait subir la question (c'est le pudique nom de la torture) finissent par mourir.

Le décès du prévenu n'arrête pas le procès : on a vu des morts, reconnus coupables d'hérésie, déterrés et brûlés.

''En 1237, l'Inquisiteur de Toulouse ordonna l'exhumation des corps de plusieurs nobles et autres, après avoir déclaré qu'ils étaient morts en état d'hérésie. Un témoin de cette scène, Guillaume Pelisson, décrit comment ''les os et les corps puants'' furent traînés sur la place publique, précédés d'un héraut qui sonnait de la trompette et proclamait ''qui aytal fara aytal périra''. Les dépouilles furent brûlées sur la place du Marché'' (A.H. Verrill).

Les procès comme les exécutions sont publiques, et les populations des villes et des villages sont conviées, sous peine de châtiments, à y assister. L'objectif est clair : il fallait impressionner les spectateurs, en leur faisant prendre conscience des humiliations et surtout de peines qu'ils encourent en niant les doctrines de l'Eglise.

''La puissance inexorable, terrible et solennelle de l'inquisiteur et de ses assistants, frappait les spectateurs tandis que chaque accusé, tremblant et pâle de terreur, était amené devant ses juges pour subir le châtiment qu'il avait juré se supporter sans protester.

Chacun se voyait en pensées sur la plateforme, chacun tressaillait et s'éloignait de son voisin avec méfiance, craignant d'être trahi ou accusé faussement, et personne, homme ou femme, n'osait élever la voix, ou montrer quelque pitié ou sympathie, même quand il assistait au châtiment d'un être aimé, parent, enfant,

mari ou femme.

Parfois quand il y avait de nombreux cas, la cérémonie durait près d'une semaine, comme pendant le grand autodafé de Toulouse, présidé par Bernard Gui, en avril 1310, quand la dernière des victimes ne subit son châtiment que quatre jours après avoir été condamnée. Pendant ces quatre terribles journées, le public se pressait sur la place du Marché, osant à peine respirer, et regardant en silence amis et parents subir les tourments qu'on leur avait imposé pour infraction aux lois de l'Eglise. Vingt pénitents furent condamnés à porter des croix et à accomplir de terribles pèlerinages, soixante furent emprisonnés à vie, trois d'entre eux avec des chaînes, et dix-huit furent condamnés à mort et brûlés sur un bûcher devant leurs concitoyens.'' (A.H. Verrill) Les accusés ont théoriquement le droit à un défenseur : mais comme les avocats peuvent être accusés d'hérétiques, personne ne se présente pour les assister.

Dans certains cas difficiles, on recourt à l'avis d'un jury, généralement composé d'hommes de foi, qui, après avoir été mis au courant des fautes reprochées aux prévenus propose des sanctions. L'avis du jury était généralement suivi, mais comme l'inquisiteur est seul responsable de la sentence et peut décider du châtiment qu'il veut. Les sentences étaient en général exécutées par les autorités laïques (selon la formule consacrée, la judicio saeculari, le justice séculaire), mais les inquisiteurs étaient souvent impliqués dans les exécutions et prodiguaient, en matière de supplices, leurs conseils.

Les inquisiteurs disposaient de manuels, agrées par les papes, pour mener à bien leur tâche de répression des hérétiques. Le plus célèbre est le Directorium Inquisitorum, le Manuel des Inquisiteurs qui définit la méthode à suivre pour conduire un procès d'inquisition.

Ce manuel a été rédigé en deux périodes. La première version a été réalisée en 1376 à Avignon, par Nicolas Eymerich, inquisiteur général d'Aragon. L'auteur, également docteur en théologie, réunit, dans une première partie, tous les textes pontificaux, ceux des Pères de l'Eglise et des différents conciles, exposant la foi catholique, il décrit ensuite les différentes hérésies et, dans la dernière partie, il traite de la procédure d'inquisition. L'ouvrage connut un grand succès et figure parmi les premiers livres imprimés en Espagne. En 1578, Rome décide de réaliser une nouvelle version enrichie. Le travail est confié au juriste Francisco Pena qui va reprendre le texte de Eymerich, en lui ajoutant un volume, fait de remarques et de commentaires critiques sur le texte original, pris paragraphe par paragraphe. L'ouvrage finit par un index et un recueil de lettres apostoliques, publiées depuis Eymerich. Cet ouvrage va servir de référence à tous les procès d'inquisition, dont il décrit les procédures de façon minutieuse. On y trouve même les ruses auxquelles l'inquisiteur doit recourir pour piéger les hérétiques et les emmener aux aveux. Des pages sont également consacrées à la torture, pratique admise et

même recommandée par les papes pour pousser les accuser à reconnaître leur culpabilité.

Victime de ses abus et de sa cruauté, l'inquisition commence à amorcer son déclin au 14ième siècle. Des commissaires de l'inquisition sont accusés de corruption, des décisions prises par les inquisiteurs sont remises en cause, les habitants se révoltent contre les plus zélés d'entre eux. On finit également par subordonner les décisions de l'inquisition aux parlements (comme c'est le cas à Grenoble) et les tribunaux civils interviennent dans les sentences de l'inquisition.

Mais alors qu'en Europe, l'inquisition perdait de ses pouvoirs, elle va trouver, en Espagne, un terrain favorable à son développement. C'est que l'Espagne, qui venait de réaliser sa reconquista, éprouvait le besoin de réaliser son unité religieuse, en combattant les minorités ethnico-religieuses, legs d'une présence musulmane vieille de sept siècles.

En fait l'Inquisition espagnole s'est constituée dès 1480, avant la fin même de la reconquista. Demandée expressément par le roi Ferdinand et la reine Isabelle la Catholique, qui voulaient reconstituer l'identité espagnole sur la seule base de la religion catholique, elle a été instaurée par une bulle du pape Sixte IV.

Dépendant de la couronne, l'institution été investie de larges pouvoirs, mettant à sa disposition tous les moyens pour lutter contre les hérétiques et les infidèles (juifs et musulmans). Les premiers inquisiteurs prennent leurs fonctions à Séville où la communauté marrane venait de se révolter. Les marranes (terme espagnol signifiant ''porc'') étaient les juifs convertis, par la peur ou par la force, mais dont on doutait de la conversion. L'inquisition commence par instruire le procès de marranes et elle envoie six personnes aux bûcher. Comme ailleurs, elle confisque les biens des hérétiques et de leurs familles, qui vont enrichir le trésor de l'Eglise, mais aussi des inquisiteurs qui vont montrer au grand jour leur cupidité. On instruira même le procès de personnes défuntes, pour pouvoir enlever des biens qui ont pu échapper aux inquisiteurs !

Après les juifs, c'est aux musulmans considérés également comme des marranes- qui subissent la répression de l'Inquisition : condamnation à mort, expulsion, confiscation des biens, privation de liberté… Devant le nombre de prisonniers, l'inquisition va créer de grands centres pénitentiaires, en fait les premiers camps de concentration, où les prisonniers sont obligés de travailler pour s'entretenir et une fois encore enrichir l'Eglise.

L'inquisition espagnole est supprimée par Napoléon, en 1808, puis elle est rétablie en 1814, avant d'être abolie officiellement par la reine Marie-Christine en 1836. Si certains inquisiteurs pensaient servir leur foi, même au prix de la terreur et du meurtre, ainsi légalisé, la plupart n'étaient intéressés que par les avantages que

leur offrait la profession. Elle satisfaisait leur soif de pouvoir et surtout leur soif de richesse, l'inquisiteur, ayant de tout temps hérité d'une partie des biens de ses victimes.

Certains noms sont devenus tristement célèbres. Nous avons déjà cité le cas de Conrad de Marburg, chargé par le pape Grégoire IX d'appliquer ses dispositions sur les hérétiques. Il appartenait à l'ordre de Prémontré, qui s'est développé en Allemagne au 11ième siècle, et qui avait pour objectif la christianisation des populations germaniques.

Le pape l'a investi de grands pouvoirs : il s'est particulièrement illustré dans la poursuite des cathares et a contribué à lancer les bases de l'inquisition. Ses méthodes brutales et les nombreuses condamnations qu'il a prononcées l'ont fait haïr des populations. Des chevaliers lui tendent un piège du côté de Marburg et l'assassinent.

Un autre inquisiteur est Robert Le Petit (13ième siècle). Il est également surnommé Robert le Bougre (c'est-à-dire le Bulgare), parce qu'il a adhéré à l'hérésie bogomile (voir plus haut). Après avoir été poursuivi, il est revenu à l'orthodoxie et s'est vite révélé un pourfendeur des hérétiques. Devenu grand inquisiteur, il multiplie les procès et les bûchers en Bourgogne. Les archevêques de Sens et de Reims, sous l'autorisation desquels il opérait, ont fini par le dénoncer au pape Grégoire IX. Celui-ci, au lieu de le relever de ses fonctions, le nomme inquisiteur pour la France, à l'exception du Languedoc. Robert le Petit va redoubler de cruauté et pourchasser non seulement les hérétiques mais aussi tous ses ennemis, y compris les ecclésiastiques. En 1239, il va envoyer, au bûcher cent quatre vingt personnes, hérétiques reconnus ou simplement soupçonnés d'hérésie. Le clergé et les autorités se plaignent de nouveau au pape. Une enquête est ordonnée et, Robert le Petit, reconnu d'abus de pouvoir et de pratiques illégales, est démis de ses fonctions et condamné à la prison à perpétuité.

Finissons cette galerie des horreurs par l'Espagnol Thomas Torquemada, grand massacreur des juifs et des musulmans. Frère prêcheur, il est d'abord, de 1452 à 1474, prieur au couvent Santa Cruz de Ségovie. Il devient ensuite le confesseur de la reine Isabelle de Castille, puis de son époux, le roi Ferdinand d'Aragon, dont le mariage va unifier le royaume d'Espagne. Torquemada va exercer une grande influence sur les deux monarques, les poussant notamment à réaliser l'unité religieuse du pays, en supprimant les deux menaces qui pesaient sur elle, les juifs et les musulmans.

En 1482, quand Ferdinand et Isabelle décident de créer l'Inquisition en Castille, ils pensent bien entendu à lui. L'année suivante il préside le Conseil de l'Inquisition Suprême et Général, abrégé en espagnol par Suprema, pour la Castille et le Léon

mais ses pouvoirs s'étendent sur une grande partie de l'Espagne. Il promulgue un code de procédures, pour poursuivre les musulmans et les juifs, mais aussi les sorciers, les bigames, tous ceux qui dérogent aux lois de l'Eglise.

En quinze ans d'activité, Torquemada arrêtera plusieurs milliers de suspects : il enverra plus de deux mille d'entre eux au bûcher ! Il sera aussi à l'origine du décret d'expulsion des musulmans, en 1492. Avec l'aide de l'Eglise, il aura réalisé, dans la terreur et le massacre, l'unité religieuse de l'Espagne !

Instituée pour lutter contre les hérétiques, l'Inquisition va également réprimer tous ceux qui s'écartent de l'enseignement de l'Eglise, les blasphémateurs, les sorciers, les devins, et, en Espagne, les juifs et les musulmans, convertis de force et suspectés d'être restés fidèles à leur première religion. Ce tribunal condamnera souvent sans preuves, torturera et enverra au bûcher des milliers de gens. L'inquisition était aussi pour les gens d'Eglise un moyen de s'enrichir puisque les biens confisquées des victimes revenaient aux inquisiteurs.

D-Le massacre des musulmans d'Espagne et la croisade africaine

C'est en 711 que le chef berbère, Tarik ibn Ziyâd, à la tête d'une armée musulmane, débarque en Espagne et occupe le pays, en un temps record. D'autres régions de l'Europe méditerranéenne seront également prises, le Roussillon, le Languedoc, la zone provençale des Maures, la Corse, la Sardaigne : si ces régions n'ont été occupées que temporairement (de quelques décennies à moins d'un siècle), la présence musulmane, dans la Péninsule ibérique, a duré prés de huit siècles !

Durant toute cette période, l'Eglise n'a cessé de combattre les conquérants, alors que les populations ibériques, arrachées à l'oppression et au fanatisme des rois wisigoths, découvraient les bienfaits d'une civilisation : c'est que cette civilisation éblouissait les fidèles et poussaient beaucoup d'entre eux à la conversion.

Les papes n'ont cessé de brandir la menace d'une invasion des pays chrétiens par les musulmans, en évoquant justement les chrétiens d'Espagne qui, selon l'expression de l'un d'eux, vivaient au milieu de loups ! En réalité, les chrétiens disposaient, de même que les communautés juives, de la liberté de conscience et pratiquaient sans entrave leur religion. Voici ce que l'historien français, Ch. E. Dufourcq écrit sur la situation de l'Eglise dans l'Espagne musulmane :

''Une fois une région conquise, l'Eglise chrétienne y conserve droit de cité, magistère spirituel sur ses ouailles, possibilité de conserver des biens, d'en acquérir et de recevoir des donations. Les musulmans s'interdisent d'intervenir

dans sa vie interne en matière de dogme, de culte ou de discipline ecclésiastique. Tous les fidèles, clercs et laïques, s'ils ne sont pas esclaves, ont liberté entière de circulation, tant à l'intérieur du monde musulman que pour aller en pays ''infidèle''. De fait, certains se rendent en pèlerinage à Jérusalem, Bethléem et Nazareth, et restent en contact avec l'Eglise de l'extérieur, notamment avec Rome (…) Le culte chrétien qui subsiste dans les régions d'Europe conquises par les Arabes se maintient au cours des siècles, tel qu'il était à la veille de l'arrivée des musulmans''.

Nous n'aborderons pas ici ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne signalons seulement que l'Andalousie a été un centre de diffusion de la culture musulmane : c'est à partir d'elle que nombre d'idées, de progrès scientifiques et social, ont pénétré en Europe.

Ce remarquable équilibre entre les civilisations et les religions a été rompu en 1492, avec la chute du dernier royaume de Grenade.

Selon les accords de reddition, il est stipulé que les musulmans qui auraient choisi de rester ne seraient pas convertis à la religion chrétienne, aussi beaucoup préfèrent-ils rester, espérant jouir de la même tolérance que celle à laquelle ils étaient habitués.

La convention a été plus ou moins respectée, pendant trois années, tant que l'archevêque de Grenade était en vie, mais à sa mort, la reine Isabelle la Catholique nomme son nouveau confesseur, le sinistre Ximénès de Cisteros, qui va se montrer très dur avec les mudéjars. Le pape le confirme dans la dignité d'archevêque et il devient alors le conseiller du couple royal. Jugeant que l'évangélisation des maures se faisait lentement, il change de méthode, décidant d'opérer des conversions massives. Il transforme les mosquées qui restaient en églises, interdit les manifestations religieuses et brûle des corans. Il donne l'ordre de réquisitionner tous les enfants musulmans pour les baptiser et les élever dans la religion chrétienne.

En 1499, les musulmans finissent par se révolter : Cisneros mate durement la rébellion et, considérant que les musulmans ont rompu le pacte conclu lors de la reddition de Grenade, il décide qu'il pouvait les forcer à la conversion Il fait réunir la population de la ville et l'asperge d'eau bénite. Ceux qui refusent la conversion sont immédiatement expulsés et leurs biens confisqués.

Les nouveaux convertis, comme d'ailleurs les juifs, également convertis de force, continuent à pratiquer secrètement leur religion. L'Eglise doute de leur conversion et voyant les ''moriscos'' (nouveau nom de néophytes) occuper des charges dans la société, pousse les autorités à réagir. C'est ainsi, que par proposition de Charles Quint, le pape Paul III énonce une condition dite de la ''pureté du sang'', limpieza

de sangre :

désormais, pour occuper un poste important en Espagne, il faut prouver qu'on n'a pas d'ancêtre juif ou musulman, depuis au moins quatre générations. Cette disposition, devenue une loi, ne sera supprimée qu'en 1865. Comme on peut le constater, l'Espagne et l'Eglise ont inventé, avant Hitler, les lois raciales !

Les brimades continuent mais en dépit des persécutions, les musulmans résistent à l'assimilation culturelle et religieuse qui leur est imposée. Des mesures coercitives sont prises par les autorités civiles et ecclésiastiques : en 1513, la reine Jeanne la Folle, promulgue un édit interdisant aux femmes maures de sortir la face voilée.

Dès 1559, un programme d'expulsion des musulmans est établi. Pour les contraindre à partir, d'autres édits sont promulgués : on leur interdit de parler et de lire la langue arabe, on les oblige de livrer tous les livres qu'ils possèdent en langue arabe pour les brûler, de renoncer à leurs rites, à leurs costumes, à leurs noms, ils doivent renoncer à l'usage des bains chauds, leurs mariages doivent se célébrer d'après les rites chrétiens, leurs femmes doivent circuler dans les rues à visages découverts, ils doivent livrer leurs enfants, depuis 3 jusqu'à 15ans, pour qu'ils soient élevés dans la religion chrétienne.

Les musulmans, poussés à bout, se révoltent : le 25 décembre 1568, le jour de Noël, une révolte éclate à Grenade et gagne les montagnes de l'Alpurajar. Les insurgés se sont donnés un chef, Aben Humeya, ils obtiennent le soutien financier de la Turquie et rêvent de restaurer l'émirat de Grenade. Mais l'insurrection échoue : les rebelles sont massacrés et le reste des musulmans de Grenade sont dispersés dans les autres provinces espagnoles.

Mais l'Espagne chrétienne n'en a pas fini avec ses maures. L'avènement de Philippe III, un roi dépravé, qui abandonne le pouvoir à ses courtisans, va mettre un terme à leur présence. Sous l'influence de ses conseillers, Dénia et du duc de Lerme, il signe un décret de l'expulsion des Maures du pays. Des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants sont contraints de rejoindre les côtes du pays et sont parqués dans des embarcations qui vont les déposer au Maghreb, en Turquie, voire même en Italie et en France. Les biens des déportés sont partagés entre les instigateurs de l'expulsion et l'Inquisition.

Mais il ne suffit pas aux Espagnols et à l'Eglise d'avoir effacé l'Islam et sa civilisation en Europe : il fallait les poursuivre sur la terre africaine, au Maghreb, où de nombreux Maures s'étaient réfugiés , poursuivant l'Espagne de leur haine, lui faisant courir le risque d'une attaque des souverains du Maghreb. Le sinistre cardinale Cisneros, qui prône la croisade africaine, incite le roi a envoyer une puissante armada qui, en moins de deux mois, obtient la reddition de Mers-el-

Kébir. Puis c'est au tour d'Oran, Bougie, Tripoli... D'autres villes, prises sous les feux des canons espagnols, comme Ténès, Dellys, Cherchell ou Mostaganem, accepte de payer un tribut aux assaillants. Alger va même livrer un des îlots de son port où les Espagnols élèveront la forteresse du Penon, que le Turc Arouj détruira.

Apprenant la chute d'Oran, le cardinal Cisneros n'hésite pas à faire le voyage. Il entre dans une ville saccagée, préside l'exécution de 4000 personnes et procède à la conversion de deux grandes mosquées en églises (Ch.A Julien, Histoire de l'Afrique du Nord).

Comme en Espagne, au temps de la reconquête, les Espagnols vont user de force pour convertir les populations restées dans les ports conquis ou presidios. Ils n'oseront pas avancer à l'intérieur des terres, mais ils feront de multiples razzias, massacrant les paysans et levant du butin. Mais la croisade africaine, comme la croisade orientale, échoueront : ni l'Eglise ni les puissances chrétiennes qui la soutiennent, ne parviendront à bout de l'Islam et des musulmans.

Avec les Musulmans, les chrétiens et les juifs d'Espagne disposaient de la liberté de conscience, la reconquête allaient forcer, aussi bien les juifs que les musulmans à se convertir au christianisme. Avec la bénédiction du pape de Rome, les mosquées qui restaient sont transformées en églises, les Coran sont brûlés et les enfants musulmans sont enlevés à leur famille et convertis. Toujours sur ordre du pape, une loi dite de ''la pureté du sang'' exclut les juifs des hautes fonctions en Espagne !

Après le massacre et l'expulsion des derniers musulmans, l'Eglise et la monarchie espagnole se retournent contre le Maghreb : ports et villes littorales occupés, pillages, massacre des populations civiles... L'esprit des croisades se transporte d'Orient au Maghreb !

1-L'esclavage

L'esclavage est une pratique aussi vieille que l'humanité. Il a constitué la forme la plus courante de l'organisation du travail et l'un des piliers de l'économie. Les philosophes de l'antiquité ont admis son existence, les religions l'ont accepté. Mais les situations différaient d'une région à l'autre. Ainsi, en Mésopotamie, la loi autorisait un esclave à économiser de l'argent et à racheter sa liberté. Les esclaves, dans la Grèce de Périclès (5ième siècle avant J.C) occupaient les mêmes fonctions que les hommes libres, les services publics leur étant confiés, comme la police, les entreprises, voire même les banques. A l'inverse, l'empire romain devait traiter les esclaves en objets et pour ses divertissements, les pousser à se combattre à mort ou les livrer aux fauves. Si le christianisme a recommandé la bienveillance pour les esclaves on ne pouvait attendre moins d'une religion qui

prône l'amour universel- les chrétiens ne semblent pas l'avoir suivi : les seigneurs, dans l'empire byzantin, puis dans les royautés européennes traitaient les esclaves avec dureté. Les papes eux-mêmes avaient leurs esclaves, non seulement des captifs étrangers mais également des chrétiens. On a même vu des marchands d'esclaves proposer à la vente des esclaves européens à l'Espagne musulmane !

La doctrine classique de l'Islam ne remet pas en cause directement l'esclavage, puisque même, dans les pays musulmans, l'organisation du travail était basée sur les esclaves. Mais le Coran, comme le hadith et plus tard, le droit musulman, vont apporter des limitations à l'esclavage, en promulguant une véritable politique d'affranchissement qui, à terme, met fin à l'esclavage. Ainsi, l'expiation d'actes religieux, manqués volontairement, comme la rupture du jeûne de ramadhan, peut se faire par l'affranchissement d'esclaves. Quand à l'homicide involontaire, on exige à la fois le versement du prix du sang à la famille de la victime et le rachat d'un esclave. Le Coran va inciter les croyants à épouser les esclaves et à les traiter comme des femmes libres (voir sourate 4, verset 25) : or on sait que les enfants qui naissent des épouses esclaves sont reconnus par leurs pères et sont libres. Parmi les bénéficiaires de la zakkât l'impôt sur la fortune- le Coran cite les esclaves : (9, verset 60) : comme la zakkât, aux premiers siècles de l'Islam, était prélevée par l'Etat, cela signifie que les autorités publiques étaient tenues de financer l'affranchissement des esclaves. Enfin, le Prophète a laissé une série de hadiths en faveur des esclaves.

Quand au droit musulman, il donne à l'esclave, la possibilité d'obtenir sa liberté quand il peut disposer de la somme nécessaire à son rachat : c'est la mukâtaba, et celle-ci, quand les conditions sont réunies, est obligatoire. Quand le maître se refuse à appliquer la loi, l'Etat use de la force pour l'y contraindre. La civilisation musulmane nous a légué de grands hommes, anciens esclaves ou fils d'esclaves. C'est le cas d'Ibn Touloun, conquérant de l'Egypte et de la Syrie qui était un ancien esclave ou Baybars, un autre sultan d'Egypte, un fils d'esclave. Sa dynastie, le dynastie des Mamelouks esclaves en arabe- régnera de la deuxième moitié du 13ième siècle au commencement du 16ième siècle. En Afrique, l'Islam devait susciter de grands empires, comme celui du Mali ou encore celui de Gao, il est devenu un facteur de cohésion et de développement que les colonialismes européens allaient briser.

La situation des esclaves vivants en Europe était différente : corvéable et taillables à merci, on naissait et en mourrait esclave. Cette situation déplorable va tourner, avec la découverte des Amériques, au génocide.

Les Portugais, suivis par les autres nations européennes, vont se livrer, sur les côtes africaines, à la chasse à l'homme : des dizaines de millions d'hommes, de femmes et d'enfants seront arrachés à leur pays et vendus sur les marchés américains. Des millions sont morts, au cour des transferts, des millions d'autres

ont succombé aux maladies des ''blancs'', les autres sont envoyés dans les plantations où on les fait travailler sans relâche, jusqu'à épuisement. Il n'est pas exagéré de dire que l'industrialisation de l'Europe s'est faite, en grande partie, grâce au travail des esclaves. Des milliers de gens en ont tiré profit : des financiers, des membres de l'aristocratie, des princes, des évêques et même des papes ont trempés dans ces trafics.

Les esclaves africains, qu'ils soient animistes ou musulmans, étaient obligatoirement convertis au christianisme, le catholicisme ou le protestantisme. L'adoption de la religion du maître ne changeait en rien la situation de l'esclave, qui gardait son statut de sous-homme. L'Eglise ne fera rien pour améliorer la situation des esclaves et, comme elle le fera plus tard, avec les peuples colonisés, elle justifiera l'exploitation. Jusqu'au 19ième siècle, on continuait à se poser dans les très chrétiennes colonies d'Amérique, des questions du genre : Dieu a-t-il créé le nègre le même jour que les reptiles ou les oiseaux ? Les hommes de couleur ont-il une âme ? La couleur de la peau est-elle la frontière qui existe entre l'animal et l'homme ? Des questions auxquelles les savants docteurs de l'Eglise ne pouvaient répondre avec certitude, parce que la Genèse ne les a pas prévu !

Mais on n'était pas loin de penser que les esclaves étaient du bétail : la preuve, c'est qu'avec l'arrêt de la traite et la raréfaction de la main d'oeuvre, on s'est mis à faire de l'élevage d'esclaves : on recommandait aux acheteurs d'esclaves de vérifier les organes génitaux des esclaves pour s'assurer qu'ils seront de bons étalons, quand aux femmes, on les obligeait à avoir un enfant chaque année.

Le premier texte officiel que l'on cite en faveur des esclaves, le fameux Code noir, promulgué en 1685 par le roi de France Louis XIV et fortement inspiré par le clergé, apporte peu d'amélioration à la situation des esclaves. Certes, l'esclave avait désormais le droit de constituer une famille, puisque son mariage, avec le consentement de son maître, est reconnu, et que les mêmes membres d'une famille ne pouvaient être vendus séparément, mais les esclaves restaient soumis à son maître à qui, selon l'article 42 pouvaient, en cas de désobéissance, ''les faire enchaîner et les faire battre de verges ou de cordes''. Tous ce que possède l'esclave appartient à son maître (article 28), ils sont considérés ''comme des meubles et se partagent entre cohéritiers '' (article 44). Quant à l'esclave qui s'enfuit, il a, s'il est repris les oreilles coupées. A la deuxième tentative, on lui coupe les jarrets. A la troisième, on le met à mort. La religion catholique est imposée non seulement aux esclaves mais aussi aux habitants libres des colonies, ainsi que le stipulent les premiers articles de l'ordonnance :

''Nous voulons et entendons que l'Edit (…) soit exécuté dans nos îles, ce faisons, ordonnons à tous nos officiers de chasser hors de nos îles tous les juifs qui y ont établi leur résidence, auxquels, comme ennemis déclarés du nom chrétien, nous commandons d'en sortir dans trois mois, à compter du jour de la publication des

présentes, à peine de confiscation de corps et de biens (article 1).

''Tous les esclaves qui seront dans nos îles seront baptisés et instruits dans la religion catholique, apostolique et romaine. Ordonnons aux habitants qui achèteront des nègres nouvellement arrivés d'en avertir les gouverneurs et intendants des dites îles dans huitaine au plus tard, à peine d'amende arbitraire, lesquels donneront les ordres nécessaires pour les faire instruire et baptiser dans le temps convenable (article 2)

'' Interdisons tout exercice public d'autre religion que la religion catholique, apostolique et romaine, voulons que les contrevenants soient punis comme rebelles et désobéissants à nos commandements, défendons toutes assemblées pour cet effet, lesquelles nous déclarons les assemblées illicites et séditieuses, sujettes à la même peine, qui aura lieu même contre les maîtres qui les permettront ou souffriront à l'égard de leurs esclaves (article 3).

''Ne seront préposés aucun commandeurs à la direction des nègres, qui ne fasse profession de la religion catholique, apostolique et romaine, à peine de confiscation des dits nègres contre les maîtres qui les auront préposés et de punitions arbitraires contre les commandeurs qui auront accepté la dite direction (article 4)''

''Défendons à nos sujets de la religion prétendue réformée (protestantisme) d'apporter aucun trouble ni empêchements à nos autres sujets, même à leurs esclaves, dans le libre exercice de la religion catholique, apostolique et romaine, à peine de punition exemplaire (article 5)''

L'arrêt de la traite, puis à la fin du 19ième siècle, l'internationalisation de la lutte contre l'esclavage, va chasser les négriers de l'Afrique : le continent, et d'autres continent meurtris par l'esclavage vont donner lieu à un autre type d'exploitation de l'homme par l'homme, voire à des génocides : le colonialisme moderne.

Les financiers européens, des membres de l'aristocratie, des princes, des évêques et même des papes ont trempé dans le trafic des esclaves. Les esclaves étaient obligatoirement convertis au christianisme, mais l'adoption de la religion du maître ne changeait en rien la situation de l'esclave, qui gardait son statut se sous-homme.

L'Eglise ne fera rien pour améliorer la situation des esclaves et, comme elle le fera plus tard, avec les peuples colonisés, elle justifiera l'exploitation.

2-Le colonialisme Les origines du christianisme 2-Le colonialisme

Mais le colonialisme n'a pas commencé au 19ième siècle. En effet, le temps des croisades fini, arrive le temps des grandes expéditions : avec Christophe Colomb

et Vasco de Gamma, c'est la route des Amériques qui est ouverte. Espagnols, Portugais, Anglais, bientôt suivi par d'autres Européens se lancent à l'assaut du Nouveau Monde, le pillant de ses richesses, réduisant ou massacrant ses populations.

Dès l'annonce de la découverte de l'Amérique, par Christophe Colomb, le pape Alexandre VI promulgue la bulle inter caetera, sur la nécessité de la conversion des populations des Indes, pour que : ''la loi et la religion soient exaltées et partout amplifiées et répandues et que les nations barbares soient subjuguées et réduites à la foi''.

Mais l'Eglise ne se contentera pas d'évangélisation, elle marchera sur les pas des conquistadores, apportant la caution morale à leur entreprise d'extermination. '' Hormis quelques contestataires qui, tout au long de cette période, sauveront l'honneur de l'Evangile en dénonçant les abus du pouvoir, les prédicateurs profitent plutôt de l'esclavage qui se pratique et utilisent le pouvoir qui les soutient pour presser les populations de se faire baptiser. Sommaire évangélisation ! Pendant longtemps, les Indiens n'auront pas accès à la prêtrise et à l'épiscopat. Le résultat est, aujourd'hui encore, l'absence d'une Eglise ''indienne'', même en certains pays de la Cordillère des Andes où la population indienne atteint parfois 85% de l'ensemble''. Signalons que parmi les auteurs de cet extrait, tiré d'un article consacré aux missions chrétiennes, figurent un prêtre catholique, A.M. Henry et un prêtre grec, A. Yannoulatos.

Le génocide américain a été inspiré, au moins partiellement, par les discours des missionnaires qui apportaient une justification aux massacres : la guerre qu'on livre aux populations autochtones est juste parce que les Indiens sont des païens et qu'ils s'adonnent aux sacrifices humains, on va jusqu'à considérer qu'ils n'ont pas d'âmes et qu'on ne commet pas de péché en les tuant. Un peuple aussi fruste et aussi grossier ne peut que légitimement être soumis à des nations aussi civilisées que la nation espagnole. L'Eglise va inspirer le système de l'encomienda, pratique qui autorisait les colons à prendre les Indiens comme esclaves, à condition qu'ils les instruisent dans la religion chrétienne. Quand des voix s'élèveront contre l'encomienda, on objectera que l'abandon du système freinerait obligatoirement la propagation du christianisme.

Les Portugais, autre puissance chrétienne, vont s'évertuer à évangéliser les païens d'Afrique, en usant, eux aussi de violence et de cruauté. La chronique de Gomes Eanes de Zurara (15ième siècle), relate les premières expéditions portugaises en Afrique occidentale. L'ouvrage, dédié au très catholique Infant Henri, promoteur de ces expéditions, qui voulait non seulement convertir les peuples païens, mais aussi connaître la force des Maures (les musulmans) et l'étendue de leur territoire, afin de les encercler. Mais les efforts d'évangélisation n'ont pas abouti à cause des raids et des pillages dont les explorateurs se sont rendus coupables. La population

à convertir était elle-même un butin, qu'on se pressait de partager.

''Un des passages connus de la chronique raconte les événements qui eurent lieu à Lagos en 1444, au retour de l'expédition de Lancarote et de Gil Eanes. A peine débarqués, les captifs furent divisés en deux groupes : un cinquième d'entre eux revenait au prince, les autres devaient être partagés entre les membres de l'expédition et vendus. Au grand désespoir des esclaves, le partage se faisait sans tenir compte de liens de famille qui les unissait : on séparait les couples, on enlevait les enfants à leurs mères. Un tel partage eut lieu pour la première fois depuis le début des expéditions et le spectacle fut si déchirant que les habitants de Lagos se mirent à protester. Le prince Henri, présent lors de l'incident, eut vite fait de rétablir l'ordre et le partage put reprendre. Lui-même, il ne garda pas les esclaves qui lui revenaient de droit (46 personnes) mais en fit don à différentes institutions'' (Tymowski)

Ce spectacle, béni par un prince très catholique, tire néanmoins des larmes au chroniqueur : ''Oh, toi, Père Céleste !... Je te supplie que les larmes ne souillent pas ma conscience, car ce n'est pas en pensant à la religion de ces gens, mais en considérant qu'ils sont des hommes que l'homme que je suis ne peut que pleurer de pitié sur leur souffrances !''

Quand les populations ne sont pas massacrées, on détruit systématiquement leurs cultures : les religions autochtones sont effacées, au profit du christianisme, les coutumes jugées barbares sont combattues et les structures socio-économiques sont bouleversées. Après les génocides, c'est l'ethnocide qui, au lieu d'éliminer les populations tue leurs cultures, mais dans un cas, comme dans l'autre, il s'agit de mort : mort physique avec le génocide, mort spirituelle dans l'ethnocide.

L'islam aussi a eu ses conquêtes, et établi un vaste empire, englobant le Moyen Orient, l'Afrique du nord et la péninsule ibérique, mais il n' y a eu de massacres et bien souvent, les populations, lassées par la tyrannie et l'intolérance des dirigeants, comme ce fut le cas en Egypte, où des sectes chrétiennes étaient opprimées, ont accueilli les musulmans en libérateurs. Les populations étaient invitées à embrasser l'Islam mais avaient le droit de conserver leurs religions, elles gardaient leurs lieux de cultes et étaient soumises à leurs législations religieuses. Cela explique que plusieurs siècles après son apparition, il demeure encore, dans le monde musulman, de nombreuses communautés juives et chrétiennes autochtones. Aucun pays musulman n'a connu, comme ce sera le cas, avec les puissances européennes de Ministère des colonies, ni d'organisations, financés par le clergé il n'y en a pas dans l'Islam- pour convertir les pays conquis. Il n'y a pas eu non plus d'ethnocide, les populations gardant leurs langues, leurs traditions et même, quand elles en disposaient, leurs administrations. L'arabisation linguistique n'a concerné que quelques parties de l'empire, des nations musulmanes ont gardé l'usage de leurs langues.

Dans un document, présenté en 1808 au parlement anglais, des pétitionnaires demandent la dissolution de la Compagnie de Sierra Léone, qui ne répond plus aux espérances britanniques :

''Voilà 70 ans (vers 1730), un petit groupe de Mahométans s'établit en un pays situé à environ 40 miles de Sierra Léone, qu'ils appelèrent Mandingoland. Comme il est d'usage chez eux, ils fondèrent des écoles dans lesquelles on enseigne la langue arabe et les préceptes de Mahomet, parmi lesquels celui de ne jamais vendre en esclavage un coreligionnaire. Les lois du Coran furent introduites, on déracina la pratique qui consistait à dépeupler les côtes, et malgré les bouleversements internes, un relativement haut niveau de culture, d'unité et de sécurité fut atteint. En conséquence de cela, la population augmenta rapidement et le pouvoir est passé peu à peu entre leurs mains, dans la partie du pays où les Mahométans s'établirent. Ceux qui étudièrent à leurs écoles acquirent du bien-être et de la puissance dans les pays voisins, où ils amenèrent une partie importante de leur religion et leurs lois avec eux... La victoire de l'Islam s'étendra pacifiquement selon toute probabilité sur toute la colonie...'' (cité par Y. Basile) .

Ce ne sera pas le cas des missionnaires chrétiens du 19ième et du 20ième siècles, qui, comme ceux du 15ième siècle, ont marché sur les traces des conquistadores modernes. ''La mission chrétienne, elle aussi, a colonisé, pis encore : elle aussi a conquis et exterminé, elle aussi a confisqué, spolié, et occupé, ou, pour atténuer, pour être plus équitable, elle aussi a participé à des expéditions de prestige, à des entreprises de gloriole et de profit. Les bonnes intentions n'y changent rien, et les bienfaits répandus, même à profusion, n'y changent rien non plus. Il faut dire davantage, car finalement l'alliance de fait, l'entente du missionnaire avec le soldat, le gouverneur, l'exploitant, le commerçant , pourraient seulement d'un temps, et paraître aussi explicable, sinon explicable, que les moeurs de ces temps. Le plus grave est la frustration type, celle qui concerne la personnalité de l'étranger, son identité culturelle et jusqu'à son identité socio-religieuse'' (article Missions de l'Encyclopédie Universalis).

Les premières années de la conquête de l'Algérie par la France se sont soldées par la destruction de nombreuses mosquées plusieurs dizaines rien que dans la ville d'Algerla transformation d'autres en églises, la fermeture d'écoles coraniques, la dispersion de cimetières, l'interdiction du pèlerinage... Le clergé catholique d'Algérie, encouragé par Rome, a applaudi à ces mesures et demandé d'autres, encore plus sévères, pour contrecarrer la religion musulmane, obstacle à la colonisation. Profitant de la famine de 1867-1868, le cardinal d'Alger, Lavigerie, enlève quelques 1800 enfants et les fait baptiser. Les familles ne tardent pas à réclamer leurs enfants et, devant les réticences du cardinal, l'affaire est menée devant la justice. Seuls 200 enfants seront rendus à leurs familles, 600 mourront, quant au reste, le cardinal les utilisera pour peupler des ''villages chrétiens indigènes'', dans la région des Attafs, pour convertir les musulmans par des

anciens musulmans ! Ces villages, comme ceux qui seront, plus tard créés en Kabylie, connaîtront un échec retentissant !

L'évangélisation, partout où elle s'est produite, s'est soldé par l'acculturation et l'aliénation des peuples : occidentalisation, perte du système de valeurs traditionnel, perte du sens de la vie communautaire, exacerbation de conflits etc.

S'il est vrai que des missionnaires ont dénoncé l'exploitation coloniale, que des prêtres se sont engagés à défendre les colonisés, le lien entre la colonisation et l'Eglise a été trop évident, pour être, aujourd'hui, nié. Et ce ne sera pas les discours conciliant des missionnaires modernes, favorable à l'émancipation du Tiers monde, qui le feront oublier.

La colonisation européenne, commencée avec la découverte de l'Amérique, s'est soldée par des pillages et le massacre des populations autochtones. L'Eglise, évoquant la nécessité de convertir les ''nations barbares'', a béni l'entreprise. Les mêmes arguments seront mis en exergue avec la colonisation moderne : les missionnaires chrétiens du 19ième et du 20ième siècles, marcheront comme ceux du 15ième siècle, sur les traces des conquérants et justifieront l'exploitation et l'aliénation des peuples.

E-Les crimes contre les savants et la science

Les auteurs chrétiens ont accusé le calife Omar Ibn Khattab, l'un des conquérants de l'Egypte, d'avoir fait brûler la bibliothèque d'Alexandrie, l'une des plus grandes du monde antique et d'avoir fait partir en fumée une partie du savoir accumulé pendant des siècles par l'humanité. Rien de plus faux quand on connaît le respect profond du Prophète et de ses compagnons pour la science et les savants. Au demeurant, c'est plutôt l'Eglise qui porte la responsabilité de ce crime et d'autres crimes contre l'intelligence.

On sait qu'après l'interdiction par Théodose, en 390, des cultes familiers, d'origine païenne, l'Eglise s'est livrée à une véritable chasse aux sorcières, s'attaquant notamment aux intellectuels qui tenaient à ces cultes, détruisant les maisons et les bibliothèques des philosophes, accusés d'être restés fidèles au paganisme. C'est ainsi que Hypathie, une philosophe d'Alexandrie, a été lapidée, pour avoir renoncé à renier ses doctrines, sur ordre de Pierre, le lecteur de l'évêque Saint Cyrille.

Les philosophes néoplatoniciens étaient particulièrement visés : ceux qui avaient échappé à la furie des moines et évêques sont définitivement réduits au silence après la fermeture, par Justin, en 529, de l'Académie d'Athènes. Aristote, Platon, Pythagore… sont mis à l'index. Les ouvrages extraits des bibliothèques sont brûlés ou alors confisqués et emmagasinés dans des entrepôts où ils vont dormir

pendant plusieurs siècles, avant d'être récupérés par les musulmans !

1-les oeuvres de l'antiquité sauvées par les musulmans !

C'est que les musulmans vont réaliser un véritable sauvetage de la culture antique, menacée par les moines et les évêques fanatiques.

Ibn Nadhîm rapporte dans son Fihrist Catalogue que le calife Al Ma'mûn qui a régné de 813 à 833 de l'ère chrétienne, a vu en rêve Aristote. Le philosophe grec s'est adressé à lui en arabe et lui a demandé d'envoyer une mission de savants en territoire byzantin pour recueillir les manuscrits et les traduire dans la langue du Coran.

Le calife, qui est un protecteur de la science et des arts, a envoyé peu après à Byzance, un groupe de chercheurs parmi lesquels se trouvent des auteurs de renom comme al H'adjdjadj ben Matar et Ibn al Bitrîq. Il les a chargé de recueillir et de traduire tous les manuscrits qui présentent un intérêt pour la science et la connaissance. En fait, l'initiative d'al Ma'mûn s'inscrit dans une longue tradition de protection de la science par l'Etat musulman.

En effet, dès les premiers siècles de l'hégire, les califes ont encouragé les chercheurs et financé la traduction d'un grand nombre d'oeuvres provenant des territoires intégrés dans l'empire musulman.

On sait que Bagdad a été, à l'époque de Haroun al Rashîd le centre d'un important mouvement de traduction d'oeuvres scientifiques grecques et persanes en arabe. Le calife, qui a fait ses études à Marw, en Iran, était versé dans l'étude des mathématiques et de l'astronomie. Il a même fait venir du Khorasan des traducteurs auxquels il a confié la traduction d'oeuvres scientifiques iraniennes et indiennes.

Les anciens centres d'études préislamiques de l'Iran et de l'Irak, qui ont été conservés et même développés, ont fourni des légions de traducteurs.

Djoundishapur, une ville du Khuzistan (Iran actuel), fondée par le roi sassanide Shapur 1er à la fin du 3ième siècle après J.C a été la plus grande école de transmission de la pensée grecque au monde musulman. C'était, à l'origine, un centre de regroupement de prisonniers romains et grecs, pris par les Perses. Parmi eux se trouvaient des médecins, des architectes et des savants que Shapur a eu l'idée d'employer. Il voulait faire de sa ville une ville de la science capable de rivaliser avec Antioche, la ville byzantine qu'il venait de conquérir. Le nom de la ville signifie d'ailleurs, en persan, '' Shapur vaut mieux qu'Antioche''.

L'Islam a accordé aux captifs la liberté et le droit de vivre selon leur religion, de construire leurs églises et de faire des recherches. La plupart d'entre eux parlent

plusieurs langues dont l'arabe, ce qui donne aux dirigeants musulmans l'idée de les employer comme traducteurs. Certains comme le syriaque Jirjis Boukhtyichou, médecin du second calife abbasside al Mansur, vont aller s'installer à Bagdad. Une autre école, H'aran, dans le nord de l'Irak, fournit également des traducteurs. Elle était surtout peuplée de Sabéens, une secte religieuse proche du christianisme, qui se réclame de Jean Baptiste. Comme les chrétiens de Djoundishapur, les sabéens jouissent d'une grande liberté religieuse. Les traducteurs les plus célèbres de cette école sont Thabit ben Qûrra et H'adjdjadj ben Yusef ben Matar. Ce dernier a traduit, entre autres, les Eléments d'Euclide et l'Almageste de Ptolémée.

En plus du travail de ces écoles, des missions, telles celle d'al Ma'mûn, sont régulièrement envoyées de par le monde pour collecter des manuscrits et les traduire. Les califes, mais également les riches mécènes, financent les voyages et les travaux. Selon Ibn Nad'îm, les frères Ibn Shakîr (Moh'ammed, Ah'med et al H'assan)

recrutaient des traducteurs et les envoyaient à la recherche de manuscrits.

Les chercheurs effectuaient également des missions pour leur propre compte. Ibn al Bitriq, qui a fait de nombreuses traductions pour le calife al Ma'mûn, a voyagé en Grèce d'où il a rapporté de nombreux manuscrits.

Payés au mois et non à la traduction, les traducteurs travaillent dans les meilleures conditions. Aussi sont-ils consciencieux et fournissent très souvent un travail de qualité.

Les correcteurs de traduction se recrutent souvent parmi les auteurs de renom. H'unayn ibn Ish'aq a corrigé la traduction que Ibn al Bitrîq a fait du Timée de Platon. Le célèbre philosophe al Kindî a corrigé de nombreuses traductions de textes d'Aristote. On doit à al Kindî, qui était un maître de la langue arabe, de nombreuses créations lexicales. Sa méthode, selon Ibn Nad'îm, consistait à analyser l'étymologie du mot étranger puis à chercher dans le lexique arabe la racine qui exprime le même sens. Par dérivation il formait le néologisme.

Les traducteurs étaient souvent confrontés à plusieurs exemplaires du même ouvrage. Il n'était pas rare qu'on découvre, après la traduction, un manuscrit qui la contredise sur de nombreux points. Quand il se trouvait dans cette situation délicate, H'unayn ibn Ish'aq n'hésitait pas à reprendre sa traduction et à donner en marge les variantes les plus intéressantes. Quand il réussissait à obtenir plusieurs versions du même texte, il en faisait d'abord l'analyse critique, puis établissait un texte définitif en langue originelle. C'est ce dernier texte qu'il traduisait d'abord en syriaque puis en arabe. La traduction a permis à la science des Musulmans de prendre son impulsion. Al Kindî, Ibn Sina, al Râzî et tous les autres penseurs ont

pris pour point de départ de leur travail et de leur réflexion, le riche patrimoine des Anciens. Les Européens devaient utiliser le même procédé pour préparer leur renaissance culturelle et scientifique. Ici, ce sont les oeuvres arabes qui allaient être traduites en latin puis dans les langues européennes.

Certains textes grecs, perdus en version originale, ne sont plus aujourd'hui disponibles qu'en arabe. C'est le cas, entre autres, des traités d'Alexandre d'Aphrodise et de Thémisius, traduits par U'thmân al Dimashqî.

Alors que les moines fanatiques pourchassaient les savants et brûlaient les livres, les musulmans engageaient un véritable sauvetage des oeuvres antiques. Par la traduction, ils ont su exploiter l'héritage antique, produire des oeuvres originales qui feront avancer la connaissance et servir de base à la renaissance européenne. 2-Autodafé des ouvrages et des savants Dans le monde chrétien, dominé par l'Eglise, la connaissance viendra également des musulmans. Les oeuvres de l'antiquité grecque seront redécouvertes à partir des traductions et des commentaires faits par les savants musulmans. L'Espagne musulmane servira de relais à la transmission de la science orientale : la plupart des ouvrages de philosophie, de médecine, de mathématiques, de physique et d'alchimie seront traduits en latin, et serviront à donner l'impulsion au mouvement de la Renaissance européenne.

Mais l'Inquisition, le terrible tribunal religieux, animé par des moines fanatiques, veille au grain : l'Eglise, représentante de l'ordre établi, aussi bien spirituel que politique, refuse tout ce qui pourrait bouleverser ses convictions, à commencer par les théories scientifiques qui peuvent remettre en cause sa conception du monde.

3-Michel Servet

Parmi les savants martyrs, il convient de citer, entre autres, Michel Servet, né en Espagne en 1511. Elève très doué, il parlait plusieurs langues dont le latin, le grec, l'hébreu et sans doute également l'arabe, puisque son oeuvre va porter l'influence des savants musulmans, ainsi que la philosophie, la théologie, les mathématiques et d'autres disciplines encore.

En 1528, il quitte son pays, où, depuis le départ des musulmans, l'atmosphère est devenue étouffante pour les savants et se rend en France, à Toulouse. Il va s'intéresser à l'astronomie, puis à la géographie, en produisant un volumineux traité, mais c'est la médecine qui l'intéresse le plus. On lui attribue la découverte de la petite circulation du sang, entre le coeur et les poumons, mais en réalité, cette découverte a été faite, par un médecin damascène, Ibn Nafis (13ième siècle de l'ère chrétienne). Il convient qu'ici, en rendant un hommage à Michel Servet, de lui associer, le souvenir du médecin musulman qui l'a inspiré, non seulement au

plan scientifique et peut-être même au plan théologique, ce qui lui vaudra une condamnation de l'Eglise.

C'est dans son commentaire du Canon de la médecine d'Ibn Sinâ que Ibn Nâfîs développa sa fameuse théorie de la circulation pulmonaire ou petite circulation sanguine. Selon cette théorie, le sang part du ventricule droit et parvient par l'artère pulmonaire aux poumons, de là, il rejoint, par la veine pulmonaire, le ventricule gauche. '' Quand le sang a été raffiné dans le ventricule droit, écrit Ibn Nâfîs, il lui faut passer dans la cavité gauche où se forme l'esprit vital. Cependant, il n'existe entre ces deux cavités aucun passage : à ce niveau, la substance du coeur est particulièrement solide et il n'existe pas de passage invisible pouvant permettre le transit de ce sang, comme l'a cru Galien. Bien au contraire, la substance est épaisse et il n'y a pas de pores perméables. Donc ce sang, après avoir été raffiné, doit nécessairement passer dans la veine artérielle, aller ainsi jusqu'au poumon, se répandre dans sa substance et s'y mélanger avec l'air pour que sa portion la plus subtile soit purifiée et puisse passer dans l'artère veineuse pour arriver dans la cavité gauche du coeur devenu apte à former l'esprit vital. Le reliquat le moins raffiné de ce sang est utilisé à la nutrition des poumons. La veine artérielle est très épaisse, elle est constituée de deux couches afin que le sang passant dans ses pores soit subtil. L'artère veineuse est très mince, d'une seule couche et ce sang y passe facilement. C'est pourquoi il y a entre ces deux vaisseaux des passages perceptibles.'' (Cité par A. Chabadé dans Ibn Nâfîs et la découverte de la circulation pulmonaire, Damas, 1955).

Cette découverte capitale a été donc attribuée à Michel Servet. Il a fallu attendre le début du 20ième siècle pour qu'un jeune étudiant égyptien, Muh'yi' dîn al Tatawî, démontre, dans une thèse soutenue à Fribourg, en Allemagne, que Servet s'était inspiré de Ibn Nâfîs.

En effet, on ne peut manquer d'être frappé par la ressemblance de la démonstration du médecin espagnol avec celle du médecin musulman. Servet reprend littéralement, dans son ouvrage, Cristianismi restitua, la méthode d'exposition d'Ibn Nâfîs. Né en 1511, soit à peine 18 ans après le départ des musulmans, Servet a eu probablement accès à l'oeuvre du médecin musulman dont un manuscrit est encore conservé au musée de l'Escurial à Madrid.

Ibn Nâfîs est l'auteur d'autres découvertes importantes. Il est le premier, par exemple, à affirmer que l'alimentation du coeur se fait par le sang qui coule dans les vaisseaux et non, comme on le croyait, par le ventricule droit. Il découvrit également, plusieurs siècles avant l'Italien Réaldo Colomba, l'existence de communication entre l'artère pulmonaire et la veine pulmonaire. Il démontra que les parois de l'artère pulmonaire sont plus épaisses que celles de la veine pulmonaire etc.

Michel Servet, sans doute également influencé par la pensée musulmane, s'est encore opposé, au plan de la théologie, à l'un des dogmes les plus importants du christianisme : la trinité. Comme l'Islam, il le tient pour un trithéisme (trois dieux en un), un concept qu'on ne retrouve pas dans les Evangiles et qui n'a été imposé qu'au concile de Nicée. On a interprété le rejet de Servet comme un besoin de rapprocher le christianisme du judaïsme et de l'Islam, deux religions qui se réclament, comme lui, du monothéisme. Il y a aussi, la volonté de Servet de revenir aux sources du christianisme primitif, de le débarrasser des croyances païennes qui l'avaient contaminé.

Servet sera obligé de fuir pour échapper aux rets de l'Inquisition. Il reste plusieurs années à Toulouse, à Lyon, à Montpellier, à Vienne... Il publie plusieurs livres sur la trinité, dont Cristianismus restitua (Le christianisme restitué), paru en 1553. Comme il avait mis beaucoup d'espoirs dans la Réforme, il envoie son livre à quelques théologiens, dont Calvet. L'ouvrage est unanimement condamné. La même année, il est dénoncé à l'Inquisition : il saura que le coup venait de Genève, de l'entourage de Calvin.

Servet compte de nombreux amis à Vienne, mais il est arrêté : c'est alors qu'on verra les calvinistes, des gens que l'Eglise catholique n'aurait pas hésité à brûler, collaborer avec des catholiques, en leur remettant le livre sur la trinité et des lettres compromettantes, envoyées à Calvet. Servet parvient à s'évader et l'Inquisition se contentera de brûler son effigie et son livre.

Le 13 août 1553, il est de nouveau arrêté, à Genève, par les calvinistes. C'est Calvin lui-même qui mènera les interrogatoires, piégeant à plusieurs reprises le savant. Ainsi, par exemple, sur les sources de son ouvrage sur la trinité, Calvin apporte un ouvrage grec de la période antique, qui l'aurait inspiré, et montre que l'ouvrage n'est pas contre la trinité. Servet affirme aussitôt ne pas connaître le grec (alors qu'il le connaît bien), et Calvin s'exclame alors comment il a pu citer un livre dont il ignorait la langue ! Sur une question relative à la géographie de la Palestine, Servet a beaucoup ironisé sur cette terre stérile, que Dieu avait donné à Moïse comme la Terre promise où, selon l'expression biblique ''coule le lait et le miel''. Calvin foudroie l'accusé du regard : la Palestine était bien la Terre promise par Dieu, mais c'est pour punir Israël de ses péchés que Dieu l'a rendu stérile !

On pouvait s'attendre à une clémence des juges, mais le tribunal de la Réforme est aussi cruel que celui de l'Eglise catholique : le 27 octobre 1553, Michel Servet est brûlé vif au lieu dit Chapel. Cette mise à mort a soulevé la colère de quelques dignitaires chrétiens, dont Sébastien Castellion qui s'adressera ainsi à Calvet : ''Nous diras-tu, à la fin, si c'est le Christ qui t'a appris à brûler les hommes ? Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme... On ne prouve pas sa foi en brûlant un homme mais en se faisant brûler pour elle'' (dans son ouvrage pour la défense de Michel Servet, Contre le libelle de Calvin).

4-Giordano Bruno

Né en janvier 1548, près de Naples, Giordano Bruno, de son véritable nom, Filippo Bruno, a eu une éducation faite de lettres classiques, étude de la langue et de la grammaire latine, ainsi que des auteurs anciens. Plus tard, il fait ses études à l'université publique de Naples où il va découvrir la mnémotechnique, art de développer la mémoire, qui devient vite une discipline enseignée. Il prend des cours de philosophie qui vont le mettre en contact avec les querelles philosophiques, entre platoniciens et aristotéliciens.

Voulant parfaire sa culture religieuse, il entre, en 1565, au collège des dominicains, chez les frères prêcheurs, qui attribuaient, à l'époque, les diplômes réputés dans toute l'Italie. C'est là qu'il va connaître l'un de ses maîtres, Giordano Bruno dont il va, en hommage, adopter son prénom. Il sera ordonné prêtre dominicain en 1573. Il soutient une thèse sur Thomas d'Aquin et Pierre Lombard. Il paraît un prêtre soumis, mais en réalité, c'est un homme révolté contre le carcan théologique, et, très tôt, il a essayé de se forger une réflexion indépendante de la tradition. Il s'intéresse particulièrement à Erasme, un prêtre catholique, à l'esprit ouvert, il acquiert aussi le goût de l'hermétisme et de la magie. Il va jusqu'à contester certains aspects du christianisme. C'est ainsi qu'il va enlever de sa chambre les images religieuses, notamment celles qui représentent la Vierge Marie, ce qui va le faire accuser d'iconoclastie. Les années suivantes, il s'oppose à la Trinité. En 1576, une instruction est ouverte contre lui : comme il a peur qu'ont l'accuse d'hérésie, il doit fuir pour éviter la sanction.

Au début, Bruno espérait rester en Italie, et il doit changer fréquemment de ville, pour ne pas se faire arrêter. Il réside à Gênes, Turin, Venise, Padoue, pour ne citer que les grandes villes, il vit de cours de grammaire et d'astronomie. Il s'exile à Chambéry, en France, puis à Genève, acquise au calvinisme. Il tente de s'intégrer dans la communauté évangélique, mais il se heurte à la hiérarchie, et il se fait expulser. Il est excommunié en 1578.

Il se rend à Lyon, puis à Toulouse où règne l'Inquisition, mais il réussit à donner des cours de physique et de mathématiques, pendant deux années et à publier un ouvrage sur la mnémotechnique, le Clavis Magna.

Henri III lui offre sa protection et le fait venir à sa cour où, pendant cinq ans, il figurera parmi les philosophes attitrés. Il enseigne au Collège de France. En 1583, il se rend en Angleterre, à Londres et à Oxford : il va croiser le fer avec l'Eglise anglicane, pendant deux années. S'il est vrai qu'il est un philosophe novateur, c'est aussi un homme plein de mépris pour ses contradicteurs. Il publie en 1584, trois ouvrages fondamentaux : La Cena de la Ceneri (Les banquet des cendres), De la causa, principio et Uno (La cause, le principe et l'un) et De l'infinito universo et mondi (De l'infini, l'univers et les mondes). Dans ces ouvrages, Bruno développe

la théorie copernicienne du monde et défend la thèse d'un univers où prolifère une infinité de monde…

En 1585, ce sont trois nouveaux ouvrages qui sont publiés et qui vont encore plus loin dans la critique. L'un de ces ouvrages, le De gli'heroici furori (Les fureurs héroïques) rejette l'idée d'un monde centré où Dieu n'a plus de lieu. Henri III est contraint de le lâcher. Un conflit avec le géomètre Mordenti, qui l'accuse de s'attribuer la paternité du compas différentiel, l'oblige à s'exiler en Allemagne. Il s'intègre dans la communauté luthérienne, mais un désaccord avec la hiérarchie va lui signifier son excommunication. Il reste en Allemagne, mais change de ville.

En 1591, il reçoit l'invitation du seigneur Giovanni Mocenigo de se rendre à Venise pour lui enseigner la mnémotechnique. Il accepte dans l'espoir d'être nommé à la chaire de mathématiques de l'université de Padoue. Bruno ne s'entend pas avec Mocenigo, et, ne parvenant pas à lui faire apprendre la mnémotechnique, il veut repartir. Le seigneur le retient prisonnier, puis n'arrivant pas à lui faire changer d'avis, il le dénonce à l'Inquisition, le 23 mai 1592.

Le procès va durer huit années entières, au cours desquelles, les preuves vont s'amonceler.

Dans le premier acte d'accusation, on souligne surtout les positions théologiques de Giovani Bruno : le rejet de la trinité, que le concile de Trente venait de confirmer, le refus de croire en la virginité de Marie, son goût pour la magie, toutes des positions qui, aux yeux de l'Inquisition, méritent le bûcher.

On arrive ensuite à ses thèses philosophiques et scientifiques. Mais disposant d'appuis, Bruno parvient à se sortir des tribunaux vénitiens. C'est alors que Rome, voulant lui faire payer ses positions hérétiques, veut le récupérer : par une procédure exceptionnelle, le pape demande l'extradition de Bruno qui se retrouvera dans les terribles geôles du Vatican. Ce sera encore sept années de procès, on lui ajoute dix nouveaux chefs d'accusation. Il sera notamment interrogé par le cardinal Bellarmin, celui même qui mettra à l'index le système de Copernic, en 1616.

Au cours de ses interrogatoires, il arrive à Bruno de se rétracter, mais il se reprend vite et refuse de retirer quoi que ce soit à ses doctrines. Le pape Clément VIII lui demande pour la dernière fois d'abjurer ses doctrines, à la fois théologiques et scientifiques, mais il refuse : ''je ne crains personne et je ne rétracte rien !''

Le pape demande à l'Inquisition de prononcer un jugement. Le 17 février 1600, il est dénudé sur le Campo dei Fiori et, un mors à la bouche, pour l'empêcher de parler, il est jeté dans les flammes.

5-Galilée

Né en 1564, à Pise, en Italie, Galilée appartenait à une famille modeste. Il a fait ses premières études auprès de son père, qui était un musicologue réputé, et, outre le goût de la musique, il a appris le dessin et acquis une grande adresse, dans la construction des machines.

Entré dans un monastère, à Florence, il a failli devenir moine, mais une maladie des yeux a contraint son père de le retirer. Il s'est d'abord intéressé à la médecine, mais il s'est vite tourné vers les mathématiques et surtout l'astronomie qui expliquent les phénomènes naturels. Il enseigne d'abord les mathématiques à Florence puis à Pise, mais les milieux fermés et hostiles à toute innovation, l'obligent à partir. Il obtient la chaire de mathématique de l'université de Padoue. Il va y enseigner, pendant quelques années la géométrie d'Euclide, puis l'astronomie d'Aristote, mais l'astronomie semble capter toute son intention, il s'intéresse notamment à la supernova de Kepler, apparue en 1604.

En 1609, le français Jacques Baudouère l'informe qu'un instrument d'optique venait de faire son apparition aux Pays-Bas : il s'agit d'une longue vue obtenue à partir de deux lentilles, l'une divergente et l'autre convergente. Galilée va en construire un modèle, qui va dépasser le modèle hollandais. Galilée ne connaît pas encore les aberrations de l'instrument, mais il se met à observer le ciel.

En quelques mois, il va rédiger un petit ouvrage d'astronomie, le Siderus Nuncius ou le Message céleste où il va consigner ses observations. Des observations qui vont bouleverser l'astronomie d'alors. On y trouve, après la présentation de la lunette, de nouvelles considérations sur la lune : de l'existence d'ombres, il conclut à l'existence d'un relief, pareil à celui de la terre, et, la preuve, par les variations de la luminosité de la face obscure de la lune, d'une réflexion de la lumière solaire par la lune. Ainsi donc la Terre, que l'Eglise présente comme le centre de l'univers, ressemble à une autre planète !

Autre découverte : la Voie lactée et la nébuleuse sont des amas d'étoiles, qu'il est vain, ainsi que le prétendaient les auteurs antiques, de dénombrer. Mais la plus fantastique découverte, c'est que le 7 janvier 1610, Galilée a vu près de Jupiter, trois étoiles nouvelles, et après plusieurs interventions, il a remarqué que la planète possède des satellites qui tournent autour d'elle. Mais le fait que Jupiter ait des satellites ne l'empêche pas, elle-même de tourner, autour du Soleil. La conclusion s'impose : la Lune tourne autour de la Terre qui tourne elle-même autour du soleil !

Galilée cherche un protecteur à Florence où il s'installe, en septembre 1610 : il reçoit le titre de premier mathématicien du grand-duc. En dépit de la maladie qui va réduire son autonomie, il découvre les tâches du soleil, puis découvre les

phases de Vénus. Il recevra, au printemps 1611, un accueil chaleureux de l'Accadémia dei Lincei et du Collège Romain, la fameuse université des jésuites.

Cependant, la publication, l'année suivante, du Discours sur les Corps flottants, va provoquer d'âpres discussions avec les autorités religieuses et provoquer un conflit. Galilée réussit à faire nommer un de ses partisans à la chaire de mathématique de Pise, mais celui se voit signifier l'interdiction de faire référence au système héliocentrique de Copernic.

Galilée écrit à son disciple pour lui signifier que les autorités religieuses n'ont aucun droit sur les phénomènes physiques. La lettre sera diffusée et attirera beaucoup d'inimitiés au savant. Le cardinal Bellarmin, partisan de Galilée, et personnage important de la curie romaine, essaye de minimiser l'affaire, en reconnaissant l'intérêt du système de Copernic, mais il recommande de ne pas l'ériger en vérité physique.

Ces tentatives n'empêchent pas l'Eglise de mettre à l'index, le 3 mars 1616, le système de Copernic. Galilée ne fut pas cité dans le décret, en raison de ses amitiés, mais il reçoit l'ordre de ne plus rien professer sur l'ordre du monde : ''sa doctrine est stupide et absurde et fausse en philosophie, et formellement hérétique, car elle contredit explicitement, les sentences de l'Ecriture''.

Le savant va s'intéresser à d'autres sujets. En 1623, le cardinal Barbérini, un des protecteurs de Galilée, devient pape sous le nom d'Urbain VIII. Le savant caresse aussitôt l'espoir de voir la mise à l'index annulée.

Galilée compose un livre Il Saggiotoré, L'Essayeur, dédié au nouveau pape, un chefd'oeuvre où il explique la méthode de la science. En 1624, il se rend à Rome et expose au pape le plan d'un ouvrage où on mettrait en comparaison les différents systèmes du monde. Le pape est d'accord, mais il recommande, par objectivité, de ne favoriser aucun système. Ce sera le Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo, Ptomelaico eu Copernico (Dialogue sur les deux principaux système du monde : celui de Ptolémée et celui de Copernic). Contrairement au conseil du pape de se montrer neutre, l'auteur défend le système de Copernic et Urbain se reconnaît sous les traits de Simplicio (''le benêt''), l'aristotélicien attaché à la tradition de l'Eglise. Galilée perd ainsi, dans le pape, son dernier soutien.

Galilée ne vise pas seulement à présenter ses découvertes au public : il veut également fonder une nouvelle philosophie, contestant la cosmogonie d'Aristote et de Ptolémée. Il se mettra ainsi à dos et le clergé et les philosophes. Galilée reçoit l'imprimatur de Rome, mais il préfère éditer son livre à Florence. Il ne prend pas le soin, par exemple, de faire, comme Copernic, précéder son ouvrage, d'une préface pour dire qu'il ne faisait que reproduire des hypothèses. Il était persuadé d'avoir raison et il le montrait :

les membres du Saint Siège, persuadent le pape que c'est lui qui est représenté sous les traits de Simplicio. Le pape, furieux, casse l'imprimatur. Les exemplaires du Dialogue, parvenus à Rome, sont saisis et l'éditeur du livre se fait signifier l'interdiction de continuer à le diffuser. Le pape convoque Galilée à Rome, mais celuici, prétextant la maladie, ne s'y rend pas. Mais l'un de ses protecteurs, le Grand-duc Ferdinand III, pour continuer à préserver son influence politique, se désolidarise de lui.

Galilée se rend au procès, prêt à ridiculiser le clergé et surtout prêt à gagner le pape à ses hypothèses. Le commissaire général de l'Inquisition, Fra Fiorenzuolo, l'interroge.

Galilée tente de se faire disculper en disant que les théories de Copernic ne sont qu'une hypothèse, et il produit le décret de 1616, condamnant le système de Copernic mais l'innocentant. Mais il ne savait pas que l'Inquisition disposait d'un autre témoignage qui dépeigne l'astronome comme rebelle et querelleur. Galilée prend peur, il abjure ses idées, et, à genoux, supplie qu'on lui pardonne ses errements.

Le verdict est prononcé le 16 juin 1633. ''ledit Galilée sera appelé à abjurer...

condamné à la réclusion est sommé de ne plus discuter de ses théories sous peine de sanctions infligées aux relaps''. Galilée va jurer trois fois qu'il s'est trompé. ''Je ne soutiens et j'abandonne l'opinion de Copernic ; je n'ai plus de doute et je tiens à celles de Ptolémée pour très vraie. Oui la terre est fixe, au centre du monde. Et puis, je suis entre vos mains, faites de moi, ce qui vous plaira''.

Après son procès, Galilée restera en résidence surveillée, puis retourne à Arcetri. Mais l'année même de son procès, il rédige un autre livre, Discours contenant deux sciences nouvelles, qu'il imprime aux Pays-Bas, en 1638. Il a le malheur de perdre la vue mais il va continuer à travailler.

Interdit en Italie, ses livres sont lus dans toute l'Europe et le système héliocentrique va gagner beaucoup de savants à sa cause. Il meurt le 8 janvier 1642. Le pape Urbain VIII refusera de lui rendre un dernier hommage. Il sera enterré dans l'église de Santa Crocé et, en 1726, on ajoutera sur son épitaphe les mots : ''Eppur se muove ! Et pourtant, elle tourne'', mots qu'il aurait prononcé, dans un sursaut de révolte contre ses persécuteurs, au cours de son abjuration.

Il faut attendre 1822 pour voir le Vatican lever l'interdit sur l'oeuvre de Copernic et de Galilée. En 1984, le pape s'excusera mais ne lèvera pas la sentence. Quand à Michel Servet et à Giordano Bruno, l'Eglise n'a pas encore fait son mea culpa !

L'Eglise, qui se croit garante de l'ordre établi, aussi bien spirituel que politique, refuse tout ce qui pourrait bouleverser ses convictions : c'est pourquoi elle

s'oppose aux innovations scientifiques qui la remettent en cause. Elle bannit les savants, les force à abjurer leurs théories ou les envoie au bûcher !

6-La chasse aux sorcières

Certes, les religions monothéistes, ont toutes condamné les sorciers et les magiciens, mais seul le christianisme, en a fait la chasse systématique, torturant et brûlant non seulement les personnes prises en flagrant délit, mais aussi des milliers de gens, soupçonnés de s'adonner à la sorcellerie.

Avec l'instauration de l'Inquisition, l'accusation devient un moyen efficace pour se débarrasser d'un ennemi, pour permettre à l'Eglise de faire taire des opposants ou pour dépouiller son prochain. Comme dans les histoires d'hérétiques, on confisquait les biens des accusés, on versait une partie aux délateurs et l'Eglise a pu ainsi se constituer, sur les dépouilles des suppliciés, de vastes domaines.

Pendant des siècles, les mythologies ont cru en l'existence d'hommes mais surtout des femmes qui avaient des pouvoirs extraordinaires, capables de changer les hommes en animaux, telle da Circé d'Homère ou les stryges qui, selon Ovide et Apulée, volaient la nuit, à la recherche de victimes. Dans l'Ancien Testament même, le roi Saül recourt à une nécromancienne, alors que la loi punit tout recourt à la divination.

'' Les Philistins se rassemblèrent et vinrent camper à Sunem : Saül rassembla tout Israël et il campèrent à Guilboa. A la vue du camp des philistins, Saül fut saisi de crainte, et un violent tremblement s'empara de son coeur. Saül consulta l'Eternel et l'Eternel ne lui répondit pas, ni par des songes, ni par l'ourim ni par les prophètes.

Saül dit à ses serviteurs : cherchez-moi une femme qui évoque les morts et j'irai l'interroger. Ses serviteurs lui dirent : à Eyn-Dor, il y a une femme qui évoque les morts. Alors Saül se déguisa, prit d'autres vêtements et partit avec deux hommes. Il arrivèrent de nuit chez la femme. Saül lui dit : Pratique la divination pour en évoquant un mort et fais-moi monter celui que je te dirais. La femme lui répondit : voici, tu sais ce que Saül a fait, comment il a retranché du pays ceux qui évoquent les morts et ceux qui prédisent l'avenir ; pourquoi donc tends-tu un piège à ma vie pour me faire mourir ? Saül lui fit un serment par l'Eternel en disant : l'Eternel est vivant ! La faute dans cette affaire ne retombera pas sur toi. La femme dit : qui veux-tu que je fasse monter ? Et il répondit : fais monter Samuel.

Lorsque la femme vit Samuel, elle poussa un grand cri et dit à Saül : pourquoi m'a tu trompée ? Tu es Saül ! le roi lui dit : Sois sans crainte ! Mais que vois-tu ? La femme dit à Saül : Je vois un être divin qui sort de la terre. Il lui dit : quelle apparence a-t-il ? Elle répondit : c'est un vieillard qui monte qui monte, et il est

enveloppé d'un manteau. Saül reconnu que c'était Samuel, le visage contre terre et se prosterna. Samuel dit à Saül :

Pourquoi m'as-tu troublé en me faisant monter ? (...) L'Eternel livrera Israël avec toi entre les mains des Philistins. Demain toi et tes fils, vous serez avec moi, et l'Eternel livrera le camp d'Israël entre les mains des Philistins... '' (1Samuel, 28, 4-19) Si le magicien est sensé connaître les forces occultes de la nature et les soumettre à l'homme, le sorcier, lui, est accusé d'appeler ces forces pour nuire aux autres.

Aujourd'hui encore, dans les sociétés vivant de façon traditionnelle, comme en Afrique et en Australie, on recourt encore aux sorciers pour s'assurer une protection magique ou pour se venger d'un ennemi, en lui jetant un sort. Les sorciers sont mal vus, même dans ces sociétés, mais le recours à eux est jugé légitime, puisqu'il s'agit de se défendre de maléfices.

Il faudra l'explosion du barbarisme chrétien pour voir les sorciers condamnés aux tortures et surtout à une mort infamante, par le bûcher. Les femmes seraient particulièrement versées dans l'art néfaste de transformer les gens en animaux, de provoquer des tempêtes, de fabriquer des potions mortelles etc.

C'est que ces personnages avaient partie liée avec le démon et se comportaient selon les ordres qu'il leur donnait. S'il y avait bien des empoisonneuses et des empoisonneurs, parmi les sorciers et les sorcières, toutes les calamités et tous les malheurs qu'on ne pouvait pas s'expliquer leurs étaient attribués.

Dès le 9ième siècle , la sorcellerie est dénoncée comme contraire à la foi chrétienne, par le moine Réginon de Prüm, mais il faudra attendre quelques siècles avant que ne se produise la première crémation de sorcière, à Toulouse, en 1275.

C'est le pape Innocent VII qui va, dans une bulle célèbre, déclencher la chasse aux sorcières. A partir du 15ième siècle, les procès de sorciers, jugés jusque là par des tribunaux civils, seront dévolus à l'autorité de l'Eglise. Celle-ci, rendue inquiète par la contestation des dogmes de la religion catholique, la multiplication des hérésies et des jacqueries, à la fois opposés au luxe éhonté des dignitaires religieux et des princes, avait trouvé le moyen de réduire les résistances, en terrorisant la société. L'inquisition sera l'instrument de la traque et les victimes vont se compter par centaines de milliers.

Il y a, parmi les prétendues sorcières, beaucoup de vieilles femmes, souvent malades et à l'esprit instable, très peu gâtées par la nature, mais aussi de jeunes femmes, souvent très jeunes et très belles ! Les inquisiteurs vont prendre un malin plaisir à les interroger sur leurs relations sexuelles avec les démons, demandant

aux victimes de donner des détails. Les malheureuses, que l'on torturait affreusement, finissaient par reconnaître leur culpabilité.

Le pape Innocent VIII va charger des prêtres de se rendre en Allemagne, pour rédiger un ouvrage sur la façon de reconnaître les sorcières. Ce sera l'un des premiers livres de démonologie judiciaire, le Malleus Malificarum ou le Marteau des Sorcières, un ouvrage où les deux auteurs, Jacob Spenger et Heinriche Kramer, donnent libre court à leur misogynie, accusant la femme, d'être, depuis Eve, à l'origine de tous les malheurs du monde !

Le philosophe français, Jean Bodin, un des fervents partisan de Malleus Malificarum, donne l'une des premières définitions juridiques de la sorcellerie :

''quelqu'un qui, connaissant les lois de Dieu, produit des effets par la puissance d'un pacte, conclu avec le diable''.

Il a écrit un ouvrage de démonologie, encore plus misogyne et plus cruel que le Mallus. Il a torturé de jeunes enfants et trouvait que les sorcières mouraient trop rapidement, sur le bûcher !

Certaines villes ont battu le record de crémation. A Ellwangen, en Allemagne, entre 1611 et 1618, 450 personnes ont été exécutées comme sorciers, dont 350 femmes, soit la moitié de la population féminine de la ville !

Aucune fonction ne semblait arrêter les inquisiteurs : ainsi 9 membres de conseil municipal, 12 épouses de conseiller et 4 de leurs filles ont été arrêtées et exécutées !

Même des membres de l'Eglise, comme le chanoine Georg Mair sera arrêté et va mourir en prison, après huit ans de souffrance. Le responsable de cette folie meurtrière, J.Ch von Westerstetten, devient évêque de Eichstatt !

Certains ont compris qu'on est allé très loin dans la répression. C'est ainsi que le jésuite allemand Friedrich Spee a dénoncé, en 1631, dans son Caution Criminalis, De la prudence en matière criminelle, qu'il est convaincu que les deux cents victimes qu'il a confessées et qui ont été conduites au bûcher, n'avaient rien à se reprocher !

Un autre Allemand, le médecin Wier, soutient que de nombreux sorciers sont des malades mentaux, qu'il faut soigner. Il dénonce les juges, théologiens et magistrats, et demande l'arrêt de la chasse aux sorcières. L'Eglise catholique met les ouvrages de Wier à l'index et les protestants les brûlent.

Les personnes qu'on veut dépouiller de leurs biens sont facilement accusées de sorcellerie. C'est ainsi que le 28 juillet 1645, des plaintes sont déposées contre

Catherine, femme d'Henri de Villiers. Comme la femme était riche, on a commencé par faire l'inventaire de ses biens : maisons, terres, argent liquide, vêtements. Tous est vendu pour ''couvrir les frais de justice'' des inquisiteurs, et le reste est empoché par le comte de Rochefort. On la soumet à la torture : elle résiste, on la soumet de nouveau et, cette fois-ci, elle avoue tout ce dont on l'accuse. Le 7 octobre 1645, elle est condamnée à mort : par mesure de prudence, en raison de son grand âge, on l'étrangle d'abord, puis on brûle son cadavre.

Des cas de sorcellerie ont été signalés dans les colonies d'Amérique, mais c'est l'affaire de Salem, en Nouvelle-Angleterre, qui a défrayé la chronique. L'histoire commence en 1692, quand dans la cuisine du presbytère de Salem, une esclave antillaise, Tituba, distrait la fille du pasteur, Elizabeth Parris, âgée de 9 ans, et sa cousine Abigail, une fille de 11 ans, en leur racontant des histoires fantastiques. Il y avait aussi d'autres filles du voisinage pour écouter les histoires. Voilà que les filles commencent à se comporter bizarrement : Elizabeth éclate en sanglots, Abigail se met à quatre pattes et aboie comme un chien, une voisine, Ann Putnam raconte des rêves où elle voit des sorcières l'agresser. Le révérend tente d'obtenir les noms des sorcières qui tourmentent les enfants. On lâche le nom de Tituba, puis celui d'une mendiante qui vivait en concubinage avec un homme. Des sorciers sont aussitôt dénoncés, y compris un ancien pasteur, George Burroughs, accusé d'être le chef des sorciers. En quelques mois, 7 hommes et 13 femmes sont exécutés. Tous ceux qui reconnaissaient leurs fautes sont épargnés, seuls ceux qui refusent d'avouer sont exécutés. L'esclave Tituba, qui avait tout avoué, a été vendue par ses propriétaires.

Mais dès que la folie a commencé à toucher les hautes sphères de la société coloniale, l'opinion publique, va changer. Le gouvernement de la colonie accorde son pardon à tous les sorciers. Ce n'est qu'en 1684 que l'Angleterre va abolir ces pratiques barbares. La France attendra encore plus d'un demi siècle, en 1745, pour supprimer les bûchers, l'Allemagne en 1775, l'Espagne, en 1781, la Suisse en 1782…

Les religions monothéistes ont toutes condamné les sorciers et les magiciens, mais seul le christianisme, en a fait la chasse systématique, torturant et brûlant non seulement les personnes prises en flagrant délit, mais aussi des milliers de gens, soupçonnées de s'adonner à la sorcellerie.

F-L'Eglise et les autres religions Les origines du christianisme 2-Le colonialisme

Révolu le temps des hérésies, de l'Inquisition, de l'esclavage, de la chasse aux sorcières et de la colonisation : l'Eglise, qui se redécouvre une nouvelle virginité, se retourne vers les principes de l'Evangile, prêchant l'amour universel, la charité et les droits de l'homme.

Les missions chrétiennes opèrent surtout dans les pays du Tiers Monde où la misère et l'oppression sont grandes. Des personnalités, telles l'abbé Pierre ou mère Térésa, font désormais partie de la légende : leur abnégation, leur engagement auprès des populations qui souffrent ont en fait des symboles d'humanisme et il n'est pas impossible qu'un jour on procède à leur canonisation.

L'Eglise, qui veut oublier un passé, qui pourtant la rattrape, veut également promouvoir le dialogue entre les religions, pour favoriser la culture de la tolérance, qu'elle a pourtant farouchement combattue : dialogue islamo-chrétien, dialogue judéo-chrétien, dialogue avec d'autres religions...

Les promoteurs du dialogue islamo-chrétien rappellent volontiers que les contacts entre chrétiens et musulmans, remontent à l'époque du Prophète Mohammed. En effet, au moment de la persécution des Mecquois, le Prophète a envoyé les musulmans se réfugier en Ethiopie où, selon les témoignages des chroniqueurs, régnait un roi chrétien, le Négus. Celui-ci écoute les païens, venus réclamer les musulmans, puis les musulmans : il reconnaît aussitôt, en écoutant des versets du Coran, les affinités entre l'Islam et le christianisme et accorde sa protection aux réfugiés. Il y a aussi les versets du Coran qui honorent Jésus et sa mère et qui voient avec sympathie les moines qui adorent le Dieu unique.

La constitution d'un empire musulman, qui englobe des territoires, autrefois sous domination byzantine, laisse aux juifs et aux chrétiens la possibilité de garder leur religion, leurs lieux de culte et leurs législations religieuses. Les chrétiens ne seront pas écartés des hautes fonctions, comme sera le cas, dans l'Espagne chrétienne, par une ''loi sur la pureté du sang'' : en Orient, comme au Maghreb, ils occuperont des postes de conseillers, voire de ministres. Il participeront aussi, aux côtés des musulmans, à l'essor scientifique du monde musulman.

Durant tout le Moyen âge, des échanges fructueux se sont établis entre chrétiens et musulmans, sur des questions d'ordre théologique. Alors que des auteurs musulmans réfutent des dogmes chrétiens, tels la Trinité ou la divinité de Jésus, des auteurs chrétiens les défendent. De pareilles controverses, courantes dans le monde musulman, passeraient, dans le monde chrétien, pour de l'hérésie et aurait conduit les auteurs musulmans au bûcher !

C'est qu'en Occident, et pendant des siècles, l'Islam a été considéré comme une religion d'infidèles et le Prophète Mohammed passait pour un imposteur. Ce n'est qu'en 1964, soit après quatorze siècles de guerres et de calomnies, que l'Eglise romaine se prononce sur l'Islam et les musulmans ''qui déclarent avoir la foi d'Abraham, adorent avec nous le même Dieu unique et miséricordieux qui jugera les hommes au dernier jour'' (décret Lumen gentium).

Dans un autre décret, publié l'année suivante, Nostra Aetate, ''L'Eglise regarde

avec estime les musulmans qui adorent un Dieu Un, vivant et subsistant, miséricordieux et tout-puissant, créateur du ciel et de la terre...'' Le décret rappelle les points communs entre l'Islam et le christianisme, puis fait le mea culpa de l'Eglise : ''Si, au cours des siècles, de nombreuses discussions et inimities se sont manifestées entre les chrétiens et les musulmans, le Concile les exhorte tous à oublier le passé et à s'efforcer sincèrement à la compréhension mutuelle ainsi qu'à pratiquer et à promouvoir ensemble, pour tous les hommes, la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté...''

Bel engagement, mais qui sera contredit dans les faits. Les missions chrétiennes, toutes confessions confondues, continuent à faire du prosélytisme dans le monde musulman, et les vieux préjugés à l'encontre de l'Islam ont toujours cours : en 2006, le nouveau pape a même accusé l'Islam d'être une religion de guerre, favorisant la violence et l'intolérance. C'est le même réflexe que l'attitude qui consiste à faire l'amalgame entre l'Islam et le terrorisme. On se rappelle, que le président des Etats- Unis, principale puissance ''chrétienne'', avait appelé, au lendemain des événements du 11 septembre 2001, à une croisade contre les musulmans. le mot a fait frémir et éveiller de bien mauvais souvenirs dans la mémoire des musulmans !

Et pourtant, l'esprit de croisade continue à prédominer dans le monde occidental où l'Islam et les musulmans sont l'objet de toutes les attaques. L'affaire des caricatures contre le Prophète, un acte irrévérencieux, soutenu par les démocrates, au nom de la liberté de la presse, a ulcéré le monde musulman. Quand à l'affaire du voile, elle rappelle trop l'Inquisition et Isabelle la Catholique ! (voir plus haut)

On s'attend que les rapports entre le christianisme et le judaïsme soient meilleurs, le christianisme prenant sa source dans le judaïsme. En réalité, les deux religions se sont opposées dès les premiers temps du christianisme, cette dernière s'étant affirmée par opposition à la première. Mais on continuera, pendant un certain temps, à les confondre et les auteurs romains, qui évoqueront les chrétiens, en feront volontiers une secte juive. En devenant la religion officielle, le christianisme va se démarquer encore davantage du judaïsme. Ainsi, les privilèges dont les juifs bénéficiaient au temps de l'Empire romain, comme la liberté de culte, sont abolis, la religion juive est juste tolérée.

Au Moyen âge, pour avoir fait condamner Jésus et l'avoir livré au supplice de la croix, les juifs sont accusés de déicide, meurtriers de Dieu. Mais on ne les tue pas encore, puisqu'il fallait les garder pour se remémorer la passion de Jésus.

De toutes façons on avait besoin des juifs, auxquels on va confier les tâches interdites aux chrétiens. Ainsi, le taux usuraire, interdit par l'Eglise, devient leur apanage. Cette fonction devient même primordiale au moment où se constituaient

les premières communautés urbaines. Les juifs étaient non seulement en communication constantes avec les communautés juives du bassin méditerranéen, mais étaient également en relation avec les pays musulmans. L'Eglise et les seigneurs laissaient les juifs s'enrichir, quitte à leur soutirer, par la suite, au moyen d'impôts faramineux, une grande partie de leur richesse.

Mais cet état d'esprit va changer avec les croisades : en partant guerroyer l'infidèle musulman, les foules vont d'abord s'en prendre aux juifs, autres ennemis du Christ. Sur la longue route, qui va de l'Europe à la Palestine, on va en massacrer un grand nombre.

Si des évêques et des seigneurs interviennent parfois pour sauver leurs sujets israélites, ce n'est certainement pas par excès d'humanisme : c'est que les juifs, en échange de leur protection, leur apportent des impôts et des taxes en abondance.

Les grandes épidémies du Moyen âge vont provoquer des réactions antijuives : on accuse les juifs d'avoir empoisonné les sources et les puits, on se reproche aussi d'avoir laissé vivre des ennemis de Dieu, qui exprime ainsi son courroux en envoyant des maladies meurtrières. On prend et on brûle des juifs, on confisque leurs avoirs et on bannit ceux qui ont échappé aux massacres. Même si les griefs religieux sont forts, on s'intéresse aussi aux biens des juifs dont on veut les dépouiller. Les pogromes et les bannissements vont se succéder dans toute l'Europe.

C'est sur le terreau de l'antijudaïsme chrétien que le nazisme va se développer.

Aujourd'hui, des historiens juifs et non juifs, reprochent au pape Pie XII d'avoir gardé le silence sur les camps de concentration et les massacres de la deuxième guerre mondiale.

Comme pour l'Islam, l'Eglise tente, aujourd'hui, d'établir un dialogue avec le judaïsme, mais ici, aussi, il est difficile d'oublier le passé et les réactions d'hostilité, profondément ancrées dans les esprits, continuent d'alimenter la haine..

Les autres religions non monothéistes sont taxées de païennes et depuis la conquête de l'Amérique, l'Eglise s'est évertuée à convertir ou à faire périr les païens. La même attitude de mépris pour les religions africaines, va dominer tout au long de la colonisation. La conversion au christianisme s'accompagne toujours d'un vaste mouvement de déculturation qui fera, selon l'expression du militant antillais, Frantz Fanon, des ''peaux noires dans des masques blancs''.

Ainsi donc, le christianisme s'est toujours révélé, dès sa fondation comme une religion dominante, tyrannique à l'égard des autres religions. Les massacres des

croisades, le génocide des peuples amérindiens et les pogromes sont là pour le rappeler.

1-Monothéisme juif, chrétien et musulman

On a pris l'habitude d'appeler ''religions monothéistes'' les religions issues de la tradition abrahamique, le judaïsme, le christianisme et l'islam. Mais en réalité, chacune de ces religions a sa propre vision de monothéisme, qui, à l'exception de l'islam, adepte d'un monothéisme pur, s'éloigne parfois de la conception d'un Dieu unique, et tend même, comme c'est le cas du judaïsme, vers une certaine forme de monolâtrie ou, comme c'est le cas du christianisme, vers le polythéisme.

On sait aujourd'hui qu'avant d'opter pour le monothéisme, les Hébreux ont d'abord été polythéistes, puis ont développé une forme de monolâtrie ou hénothéisme, c'est-à-dire l'adoration d'un seul dieu, à l'exclusion de tous les autres dont on reconnaît l'existence. Ce dieu est appelé Iahvé et de nombreux passages de l'Ancien Testament gardent des traces de cette monolâtrie.

Ainsi, Moïse, pour remercier l'Eternel de l'avoir sauvé, ainsi que son peuple, des mains de Pharaon, entonne ce cantique à la gloire de son dieu :

''Qui est comme toi parmi les dieux, ô Eternel ? Qui est comme toi magnifique en sainteté, redoutable (et digne) de louanges, opérant des miracles ?'' (Exode, 15, 11) ou encore ce passage de Michée :

''Tandis que tous les peuples marchent, chacun au nom de son dieu, nous marcherons, nous, au nom de l'Eternel, notre Dieu, à toujours et à perpétuité'' (4, 5).

Dans le Deutéronome, L'Eternel (Yahvé) fait partie d'une sorte d'assemblée des dieux, présidée par un Dieu Suprême, le Très Haut (El, le dieu suprême des Sémites ?) et qui distribue les territoires aux dieux qui lui sont associés :

''Quand le Très-Haut donna un héritage aux nations, quand il sépara les uns des autres les fils d'Adam. Il fixa les limites de peuples, d'après le nombre des fils d'Israël ; car le partage de l'Eternel, c'est son peuple, Jacob (Israël) est sa part d'héritage'' (32, 8-10).

C'est dans cette logique du partage du monde que Jephté va demander aux Ammonites de respecter les territoires qui leur ont été attribués et qui sont protégés par des dieux nationaux, celui d'Israël étant Yahvé :

''Ce que ton dieu Kemoch te donne à posséder, ne le posséderais-tu pas ? Et tout ce que l'Eternel, notre Dieu, a mis en notre possession devant nous, nous ne le

posséderions pas !'' (Juges, 11, 24)

C'est aussi dans le cadre de la monolâtrie qu'il faut interpréter ce passage de l'Exode : ''Tu ne te prosterneras pas devant (les idoles) et tu ne leur rendras pas de culte ; car moi, l'Eternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux'' (20, 4), jaloux s'entendant des autres divinités.

C'est seulement à l'époque du second Temple que commence à se former le monothéisme, notamment avec la traduction en grec de la Thora, réalisée à l'intention des juifs d'Alexandrie qui ne comprenaient plus l'hébreu : c'est la fameuse Septante. Mais l'Ancien Testament gardera la foi au dieu national des hébreux en continuant, en dépit de la conception d'un dieu universel, créateur de tous les hommes, à parler d'un Dieu d'Israël. Quant à sa conception du Messie, celui-ci sera avant tout le sauveur et le réformateur d'Israël.

Cette monolâtrie ou cet hénothéisme laissera des traces dans le christianisme naissant. Paul, dans le passage de 1 Corinthiens, sur les viandes sacrifiées aux idoles, écrit : ''Car, quoiqu'il y ait ce qu'on appelle des dieux, soit dans le ciel soit sur la terre et de fait il y a beaucoup de dieux,- néanmoins pour nous, il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses…'' (8, 5).

Dans le même texte, Paul tente d'expliquer que ces dieux ne sont pas, comme Dieu le Père, des déités mais des démons :

''…ce qu'on sacrifie, on le sacrifie à des démons et non à Dieu, or, je ne veux pas que vous soyez en communion avec les démons'' (10, 20), mais dieux ou démons, il s'agit-là de forces opposées à Dieu, des rivaux de Dieu, dont l'existence est reconnue, comme l'Ancien Testament reconnaît, au côté du Dieu d'Israël, d'autres divinités. Paul ira jusqu'à donner à Satan le titre de dieu de ce siècle : ''Si notre Evangile est encore voilé, il est voilé pour ceux qui périssent ; pour les incrédules dont le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées, afin qu'ils ne voient pas resplendir le glorieux Evangile du Christ, qui est l'image de Dieu'' (2Corinthiens, 4, 3- 4).

Avec le christianisme, le Dieu Un du monothéisme ou le Dieu Unique de la monolâtrie devient trine. Certes les chrétiens se défendent, avec le dogme de la Trinité, de tout polythéisme : les trois personnes, bien que distinctes, forment une seule. Mais les développements qui sont faits du dogme, comme dans le symbole de Nicée-

Constantinople, parlent bien de trois personnes, distinctes, chacune égale à l'autre. Comment alors ne pas penser à trois divinités, inspirées des triades païennes ?

Le dieu des chrétiens que l'on a tendance à représenter sous la forme d'un dieu bon et miséricordieux, est en fait un dieu ambigu. S'il prêche l'amour, gratuit et

universel (aimez-vous les uns les autres, aimez vos ennemis, tendez la joue gauche à qui vous frappe sur la joue droite etc.), c'est aussi un dieu terrible qui condamne, par la faute d'un seul homme, tous les hommes, et qui envoie son Fils pour racheter, par l'horrible supplice de la croix, l'humanité pécheresse !

Ces positions, comme nous l'avons souligné à mainte reprises, proviennent du paganisme, de ses mythes et de ses mystères.

Le péché originel est la faute primitive des mythes orphiques, condamnant l'humanité à la damnation.

L'incarnation, sacrilège pour la foi monothéiste, n'est que la transposition des dieux, prenant une forme humaine, pour réformer le genre humain.

Marie mère de Dieu est comparée aux nombreuses mères de dieu des religions anciennes. Il est normal, pour faire admettre sa ''divinité'' de lui donner une naissance virginale c'est le dogme de l'Immaculée Conception- et de l'intégrer ainsi, dans la Trinité, comme divinité femelle.

Quant aux sacrements, comme le baptême et l'eucharistie, ce ne sont que de pâles répliques des sacrements païens !

L'islam, au contraire du judaïsme et du christianisme, va élaborer un monothéisme strict ou Dieu Allah- est avant tout défini comme le Créateur des hommes et le maître de leur destinée. S'il a choisi de révéler le Coran en arabe, ce n'est pas parce que le peuple qui parle cette langue est un peuple élu, mais parce que c'est la langue du prophète à qui il a choisi de faire la révélation.

Le monothéisme est ici appelé tawh'îd, mot provenant de la racine WH'D, qui comporte l'idée d'unicité.

Le mot par lequel Dieu est nommé, Allah, est porteur de cette unicité : c'est, comme l'ont expliqué certains lexicologues musulmans, un terme non dérivé. En effet, contrairement à ce qu'on a écrit, le mot n'est pas composé d'un article, al ''le'' et d'un nom, Ilah ''(le)dieu'', l'article ayant été supprimé à cause de la fréquence du mot. La preuve, c'est que lorsqu'on ajoute au mot la particule d'interpellation ya (''ô''), le mot garde sa forme, ya Allah, alors que pour les mots comportant un article, celui-ci est supprimé : al insân ''l'homme, les gens'', ya insân.

Rappelons que le nom de Dieu, en hébreu, Elohim, de la même racine sémitique qu'Allah, est lui un dérivé. Il porte même la marque du pluriel, -im, ce qui en fait, étymologiquement, non pas Dieu mais les dieux !

Il est faux de dire qu'Allah était, comme Elohim, une divinité, parmi d'autres, dans

le panthéon arabe. La tradition musulmane, qui s'appuie sur des traditions plus anciennes, rapporte que la Kaaba a d'abord été un temple monothéiste, le plus ancien du monde et qu'Abraham et son fils Ismaël, n'ont fait que relever ses fondations. On ignore à quelle époque la Kaaba est devenue un temple polythéiste. A certaines périodes, l'édifice a abrité jusqu'à 360 idoles dont celles de Hubal et des déesses al Lât et al 'uzza, citées dans le Coran. On cite également, à côté des idoles, des images de la Vierge Marie et de Jésus, ce qui atteste de la présence de Chrétiens à la Mecque. Mais on ne cite aucune idole ni aucune image d'une divinité appelée Allah.

Par contre Allah était adoré par une catégorie de personnes qui, sans être ni juifs ni chrétiens étaient adeptes du monothéisme, issu d'Abraham et désignés sous le vocable de h'anif.

Le mot h'anîf , désigne Abraham dans le Coran. Ce mot est commun aux langues sémitiques et se rencontre sous diverses formes : hanpa, hanapu (cananéen), h'anfo, h'anpa (syriaque), hiphil (hébreu) etc. En arabe, le verbe h'anafa a le sens premier de " se pencher, incliner d'un côté plus que de l'autre " ce qui explique le sens de h'anîf " incliner du côté du monothéisme, se séparer du culte des idoles, passer du culte des idoles au culte du Dieu unique... "

L'attitude du h'anif est ainsi présentée dans le Coran : ''Celui qui, homme ou femme, fera de bonnes oeuvres et aura cru en Dieu entrera au Paradis et ne subira aucune injustice. Quelle est la meilleure religion que celle de celui qui tourne en toute soumission sa face vers Dieu, qui fait le bien et suit la religion d'Abraham, en adepte du monothéisme originel (h'anîf) ? Dieu a pris pour ami Abraham''. (Sourate 4, Les femmes, versets 124-125)

Cette religion, le h'anifisme ou monothéisme originel, était professée dans l'Arabie " Dresse ta face vers la religion, en adepte du monothéisme originel (h'anîf). C'est la nature originelle (fit'ra) mais la plupart des gens ne savent pas. " (Sourate 30, verset 29).

Le Coran proclame, dans de nombreux passages, l'unicité de Dieu. C'est le cas du fameux verset al Ikhlâs', le monothéisme pur :

''Dis : Il est Dieu, l'Unique, le Seul que nous implorons pour ce que nous désirons, Il n'est pas engendré et Il ne peut engendrer, et nul ne peut être égal à Lui'' (s. 112) Il faut citer aussi ces deux versets qui établissent l'unicité de la divinité : ''Dis : je ne suis qu'un avertisseur. Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, l'Unique, le Dominateur, Seigneur des cieux et de la Terre et ce qui se trouve entre eux, Le Puissant, Celui qui pardonne'' (s. 38, 65).

''C'est lui, le Vivant, il n'y a pas d'autre divinités que Lui. Invoquez-le donc, en lui

vouant un culte exclusif. Louange à Dieu, Seigneur de l'univers !'' (s. 40, v. 65).

La conception musulmane de Dieu exclut ainsi toute référence à la monolâtrie (conception juive d'un dieu, parmi d'autres, choisi par une nation) comme elle exclut le polythéisme, induit par la conception chrétienne de la Trinité. L'islam est ainsi la seule véritable religion monothéiste.

antéislamique, ainsi que l'atteste la poésie arabe ancienne qui parle de h'anîfs qui s'abstenaient de prendre du vin ou qui évoquaient le Dieu unique, suivant la mîla (religion) d'Abraham. L'islam ne fait que restaurer cette religion naturelle :

IX Conclusions

Si pour l'Islam, l'existence de Jésus ne fait pas de doute, il pense, ainsi que le lui enseigne le Coran, que l'Evangile a été remanié, voire falsifié, de sorte qu'il ne représente plus la vie de Jésus ni son enseignement. D'ailleurs, contrairement aux musulmans qui voient dans le Coran la parole incréée de Dieu, les chrétiens admettent que les Evangiles sont le fait d'hommes, certes inspirés par Dieu, mais qui n'ont fait que rapporter des témoignages personnels et que les traductions allaient modifier. Cela explique la prolifération de textes qui se font appeler Evangiles mais qui ne sont que le pâle reflet de la vie et de l'enseignement du Messie. Nous l'avons largement démontré dans ce livre où nous avons non seulement relevé les contradictions entre les Evangiles mais aussi montré l'incohérence de certains passages sur la vie et l'enseignement de Jésus, en opposition avec son milieu social et religieux.

La différence est grande avec le Coran qui, de la tradition monothéiste, est le seul à conserver la notion de Révélation, Parole de Dieu inchangée parce que conservée telle qu'elle a été révélée et dans sa langue d'origine.

Incohérents, les Evangiles sont aussi des textes artificiels, construits non pour raconter des faits réels ou exposer un enseignement, mais pour illustrer des prophéties de l'Ancien Testament. Tout se passe comme si, de la naissance de Jésus à sa fin, en passant par les grands épisodes tels les miracles, l'incident dans le temple ou la trahison de Judas, sans oublier les paraboles, tout est prévu. D'où la fâcheuse impression que les Evangiles ont été écrits pour illustrer ces prophéties ! Le caractère romanesque de certains épisodes sont évidents, ainsi, dans Gethsémani, on rapporte des propos de Jésus et ses appréhensions, mais comme ses disciples étaient endormis et que la scène n'a pas eu de témoin, c'est, par l'intermédiaire d'un narrateur, comme dans les récits de fiction, que les faits sont rapportés.

Les contradictions et les incohérences des Evangiles montrent que les textes ont été remaniés à diverses époques : de nombreux épisodes, notamment ceux qui

fondent les sacrements du christianisme, comme l'eucharistie, ont été ajoutés au moment de l'institution de ces sacrements. Des sacrements pour la plupart empruntés au paganisme.

C'est que les Evangiles ont été écrits en milieu hellénique, tout comme le christianisme qui s'y formera.

Les mystères chrétiens la trinité, l'incarnation et l'immaculée conception- sont inspirés des mythes païens. Comment, en effet imaginer qu'un dieu qui se divise en trois personnes ou qu'un dieu qui prend une forme humaine, procède encore du monothéisme ?

On a parfois présenté la notion de Père et de Fils comme provenant du judaïsme. S'il est vrai que Dieu, que l'on a voulu proche de l'homme a été appelé Père, et que les hommes qui lui obéissaient et qui suivaient ses prescriptions ont été appelés Fils de Dieu, c'est surtout au sens figuré. Le christianisme lui donnera à ces titres un sens propre : c'est par filiation que Jésus est considéré comme le Fils de Dieu : il est issu de lui, par génération, comme un fils est issu de son père ou comme, dans la mythologie, les dieux de l'Olympe ont des enfants, avec des épouses divines ou humaines. C'est encore un autre sacrilège pour la foi monothéiste !

Mais l'existence de sectes judéo-chrétiennes, Nazaréens et Ebionites, est la preuve que la religion issue de Jésus n'a pas été de tout temps un mélange de croyances mimonothéistes mi-païennes qui rebutent tant les monothéistes, juifs mais surtout musulmans, qui croient en Jésus mais rejettent sa divinité. Malheureusement, ces communautés ont disparu, la paganisation du christianisme se poursuivant. C'est pourquoi aujourd'hui, on peut penser à juste titre que le christianisme n'est pas une religion monothéiste mais un mélange de croyances monothéistes, issues du judaïsme, et de mythes païens.

Aujourd'hui, s'il faut chercher le message de Jésus, c'est vers l'Islam qu'il faut se retourner. Il n'est pas, comme le proclament les chrétiens un dieu, mais un Envoyé rasûl-, dans la droite ligne du monothéisme. Il a reçu la révélation d'un Message et d'une législation pour les hommes l'Evangile- et il a annoncé la venue du Prophète Mohammed, sceau de la Révélation monothéiste.

Il est tel que le Coran l'a décrit, un prophète et un envoyé :

''Nous t'avons fait une Révélation (ô Mohammed) comme nous en avons fait à Noé et aux prophètes venus après lui. Et Nous avons fait une Révélation à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob, aux Tribus (d'Israël), à Jésus, à Job, à Jonas, à Aaron et à Salomon.

Nous avons donné le Psautier (Zabûr) à David'' (sourate 4, Les Femmes, v. 163)

Il n'a été ni lui ni sa mère, des blasphémateurs mais des envoyés sincères, qui craignaient Dieu et lui obéissaient. Les imposteurs sont ceux qui ont inventé les mensonges à son propos et déformé son Message :

''(Rappelle-toi) quand Dieu a dit : ''? Jésus Fils de Marie, est-ce toi qui a dit aux gens :

considérez-moi, ainsi que ma mère, comme des divinités en dehors de Dieu ? Il a répondu : ''Gloire à Toi, il ne m'appartient pas de dire ce à quoi je n'ai pas droit. Si je l'avais vraiment dit, tu l'aurais su car tu sais ce qui est en moi et j'ignore ce qui est en Toi. Tu es Celui qui connais les choses invisibles. Je ne leur ai dit que ce que Tu m'as ordonné : Adorez Dieu, mon Seigneur et votre Seigneur''. Et j'ai été leur témoin tant que j'étais parmi eux, et quand Tu m'as rappelé vers Toi, c'est Toi qui a été leur Observateur. Et sur tout chose, Tu es le Témoin'' (Sourate 5, La Table servie, v. 116- 117).

X ANNEXES

Vie et enseignement de Jésus en dehors des Evangiles canoniques A-Les logia ou paroles présumées de Jésus -Jésus a dit : ''Si ceux qui vous guident vous disent ; Voici, le Royaume est dans le ciel, alors les oiseaux du ciel y seront avant vous. S'ils vous disent : il est dans la mer, alors les poissons y seront avant vous. Mais le Royaume est à l'intérieur de vous et il est à l'extérieur de vous'' (logion 1).

-Jésus a dit : ''Connais ce qui est en face de ton visage, et ce qui t'est caché se révèlera à toi, car rien de caché ne manquera d'être révélé''(logion 5).

-Ses disciples l'interrogèrent, ils lui dirent : ''Veux-tu que nous jeûnions ? Quelle est la manière dont nous prierons, dont nous ferons l'aumône et quelle façon de se nourrir respecterons-nous ? Jésus leur dit : Ne dites point de mensonges et, ce que vous avez en haine, ne le faites point, car toutes ces choses sont manifestes à la face du ciel, rien de ce qui est caché ne manquera d'être révélé et rien de ce qui est dissimulé ne tardera à être publié'' (logion 6).

-Jésus a dit : ''Voici, le semeur est sorti. Il a empli sa main et il a jeté. Certains sont tombés sur la route: les oiseaux sont venus et les ont recueillis. D'autres sont tombés sur le roc : ils n'ont point trouvé à s'enraciner dans la terre et n'ont point produit d'épis vers le haut. D'autres sont tombés dans les épines qui ont étouffé la graine, et le ver les a mangés. D'autres sont tombés dans la bonne terre et ceci a fait monter un fruit excellent : elle a donné jusqu'à soixante par mesure, même cent vingt par mesure'' (logion 9).

-Jésus a dit : ''Aime ton frère comme ton âme, veille sur lui comme sur la prunelle de ton oeil'' (logion 30).

-Jésus a dit : ''La paille qui est dans l'oeil de ton frère, tu la vois, mais la poutre qui est dans ton oeil, tu ne la vois point ! Lorsque tu auras rejeté la poutre qui est dans ton oeil, alors tu y verras pour rejeter la paille hors de l'oeil de ton frère'' (logion 31). -Jésus a dit : ''Une ville qui est édifiée sur une montagne élevée et qui est forte, il n'est pas possible qu'elle tombe et l'on ne peut la cacher'' (logion 37).

-Jésus dit : ''Si un aveugle conduit un autre aveugle, tous les deux tombent dans une fosse'' (logion 39).

-Jésus a dit : ''Les pharisiens et les scribes ont pris les clés de la science et les ont cachées : ils ne sont point entrés et ils n'ont pas, non plus, laissé ceux qui voulaient entrer. Mais vous, soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes !'' (Logion 44)

-Jésus a dit : ''Il y avait un homme riche qui avait beaucoup de biens. Il songea :

J'userai de mes biens afin d'ensemencer mon champ, de planter, de remplir mes greniers de récoltes, de sorte que le besoin ne me touche pas. Telles étaient les choses qu'il pensait en son coeur. Mais pendant cette nuit-là, il mourut. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende'' (Logion 67).

-Jésus a dit : ''Qu'on me montre cette pierre que ceux qui construisent ont rejetée ! C'est la pierre d'angle'' (logion 70).

-Jésus a dit : ''Pourquoi êtes-vous sortis dans la campagne ? Pour voir un roseau agité par le vent, pour voir un homme enveloppé de beaux atours ? Ils sont chez les rois et chez vos notables, ceux qu'enveloppent de beaux atours et ils ne connaissent pas la vérité'' (logion 82)

-Jésus a dit : ''Que celui qui s'est fait riche règne et que celui qui a une force soit miséricordieux'' (logion 85)

-Jésus a dit : ''Pourquoi lavez-vous le dehors de la coupe et ne pensez-vous pas que celui qui a fait l'intérieur, c'est lui aussi qui a fait l'extérieur ?'' (logion 93). -Jésus a dit : ''Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens pour qu'ils ne le jettent point sur le fumier, et ne jetez pas les perles aux pourceaux de peur qu'ils n'en fassent de l'ordure'' (logion 97)

-Jésus a dit : ''Celui qui cherche trouvera, à celui qui voudra entrer, on ouvrira'' (logion 98)

-Jésus a dit : ''si vous avez de l'argent, ne le donnez pas à intérêt, mais à celui qui ne donnera rien en retour'' (logion 99)

(Extraits de l'Evangile de Thomas)

B-Jésus dans les Evangiles apocryphes

1-Naissance de Jésus

''Or, il arriva que le troisième jour de leur voyage, Marie était fatiguée dans le désert par suite de l'ardeur excessive du soleil, et voyant un palmier, elle dit à Joseph : ''Je vais me reposer un peu sous son ombre''. Et Joseph s'empressa de la conduire après du palmier et la fit descendre de sa monture. Lorsque Marie se fut assise, elle leva les yeux vers la cime du palmier, et, voyant qu'elle était chargée de fruits, elle dit à Joseph : ''Je voudrais, si la chose était possible, goûter des fruits de ce palmier... Alors, l'enfant Jésus qui reposait, la figure sereine, sur les genoux de sa mère, dit au palmier :

''Arbre, incline-toi et nourris ma mère de tes fruits.'' Et, à cette parole, le palmier inclina aussitôt sa cime jusqu'aux pieds de Marie, et ils y cueillirent des fruits, dont ils se rassasièrent tous (...) Alors Jésus dit au palmier : ''Redresse-toi, palmier... Ouvre de tes racines la source qui est cachée sous terre, et qu'il en coule assez d'eau pour étancher notre soif''. Et aussitôt, le palmier se redressa, et d'entre ses racines jaillirent des sources d'une eau très limpide, très fraîche et d'une douceur extrême. Et voyant ces sources, ils se réjouirent beaucoup et ils se désaltérèrent avec toutes les bêtes de somme et ils rendirent grâce à Dieu''.

(Pseudo-Matthieu, Evangiles apocryphes, par Ch. Michel et P. Peeters)

2-Les enfances de Jésus (voir Migne, 1140

''Lorsque Zacchée entendit l'enfant exposer tant de choses, il resta confondu de sa science, et il dit aux assistants : ''Hélas ! malheureux que je suis, je me suis, je me suis donné un sujet de regret, et j'ai attiré sur moi du déshonneur en attirant chez moi cet enfant ; reprends-le, je t'en conjure, mon frère Joseph ; je ne peux soutenir la force de ses raisonnements, et je ne saurais m'élever jusqu'à ses discours (...) J'ignore quel est le ventre qui l'a porté et quel est le sein qui l'a allaité ; je suis tombé dans une grande erreur, j'ai voulu avoir un disciople et j'ai trouvé un maître ; je vois, mes amis, quelle est mon humiliation, car moi qui suis un vieillard, j'ai été vaincu par un enfant, et mon âme sera dans l'abattement, et je mourrai à cause de lui, et dès ce moment, je ne puis plus le regarder en face. Et quand la voix publique dira que j'ai été battu par cet enfant, qu'aurai-je à répondre et comment parlerai-je des règles et des éléments du premier caractère après tout ce qu'il en a dit ? Je ne connais ni le commencement, ni la fin de cet enfant. Je t'en conjure donc, mon frère Joseph, ramène-le chez toi...'' Et comme les Juifs donnaient des conseils à Zacchée, l'enfant se prit à rire et dit : ''Maintenant que les choses portent leurs fruits et que les aveugles de coeur voient, je suis venu d'en haut pour les maudire et pour les appeler à des objets plus élevés, tel est

l'ordre qui m'a été donné, celui qui m'a envoyé à cause de vous'' Et lorsqu'il eut fini de parler, tous ceux qui avaient été frappés de sa malédiction furent aussitôt guéris. Et depuis ce temps, personne n'osait provoquer sa colère de peur d'être maudit de lui et frappé de quelque mal.

''Peu de jours après, Jésus jouait sur une terrasse, au haut d'une maison, et l'un des enfants qui jouait avec lui, tomba du haut du toit et mourut ; les autres enfants voyant cela prirent la fuite, et Jésus descendit seul. Et lorsque les parents de l'enfant qui était morts furentvenus, ils accusaient Jésus de l'avoir poussé du haut du toit, et ils le chargeaient d'outrages. Et Jésus descendit du toit, et il s'approcha du cadavre de l'enfant, et il éleva la voix, il dit : ''Zénon (c'était le nom de l'enfant), lève-toi et dis-moi si c'est moi qui t'ai fait tomber''. Et l'enfant se levant aussitôt, répondit : ''Non, Seigneur, tu n'a pas causé ma chute, et tout au contraire, tu m'as ressuscité''. Et ceux qui étaient présents furent stupéfaits...

''Le maître connaissait toute l'habileté de l'enfant et il le redoutait ; il écrivait cependant l'alphabet, et quand il voulut interroger Jésus, Jésus lui dit : ''Si tu es vraiment un maître, si tu as la connaissance exacte des lettres, dis-moi quelle est la signification de la lettre Alpha, et je te dirai quelle est celle de la lettre Bêta''. Le maître, irrité, le poussa et le frappa à la tête. L'enfant, courroucé de ce traitement, le maudit, et aussitôt le maître tomba sans vie sur son visage. Et l'enfant revint au logis de Joseph qui en fut très affligé, et il dit à la mère de Jésus : ''Ne le laisse plus franchir la porte de la maison, car tous ceux qui provoquent sa colère sont frappés de mort''.

''Et quelques temps après, un autre maître, qui était parent et ami de Joseph, lui dit :

''Conduis cet enfant à mon école ; peut-être je réussirai mieux à lui enseigner les lettres en n'usant à son égard que de bons traitements'' Et il le prit avec lui avec crainte et regret ; l'enfant allait avec allégresse. Et entrant avec assurance dans l'école, il trouve un livre qui était par terre, et le prenant, il ne lisait pas ce qui était écrit, mais ouvrant la bouche, il parlait d'après l'inspiration de l'Esprit Saint, et il expliquait la loi aux assistants. Et une grande foule l'entourait, et tous étaient dans l'admiration de sa science et de ce qu'un enfant s'exprimait de cette façon. Joseph, apprenant cela, fut effrayé et il courut à l'école, craignant que le maître ne fût sans instruction. Et le maître dit à Joseph : ''Tu vois, mon frère, que j'avais cet enfant pour disciple, mais il est plein de grâce et d'une extrême sagesse ; je t'en prie, mon frère, ramène-le dans ta maison'' Quand l'enfant entendit, il sourit et dit : ''Parce que tu as bien parlé, et que tu as rendu bon témoignage, celui qui a été frappé sera guéri à cause de toi''. Et aussitôt l'autre maître fut guéri. Et Joseph prit l'enfant et il alla dans sa maison''.

(extraits de l'Evangile de Thomas l'Israëlite)

3--des miracles de Jésus enfant

''L'enfant Jésus étant âgé de cinq ans, jouait au bord d'une rivière, et il recueillait dans de petites rigoles les eaux qui coulaient, et aussitôt, elles devinrent limpides et claires, et elles obéissaient à sa voix. Ayant fait de la boue, il s'en servit pour façonner douze oiseaux, or, c'était un jour de sabbat. Et beaucoup d'autres enfants étaient là et jouaient avec lui. Un certain juif ayant vu ce que faisait Jésus, et qu'il jouait le jour du sabbat, alla aussitôt, et dit à son père Joseph : ''Voici que ton fils est au bord de la rivière et il a façonné douze oiseau avec de la boue, et il a profané le sabbat''. Et Joseph vint à cet endroit et, ayant vu ce que Jésus avait fait, il s'écria : ''Pourquoi as-tu fait, le jour du sabbat, ce qu'il est interdit de faire ?'' Jésus frappa des mains et dit aux oiseaux : ''Allez''. Et ils s'envolèrent, en gazouillant. Les juifs furent saisis d'admiration à la vue de ce miracle, et ils allèrent raconter ce qu'ils avaient vu faire à Jésus'' (Evangile de Thomas l'Israélite, chapitre 2, trad. de Migne).

4-Jésus dans le Temple

''Lorsque Jésus eut l'âge de douze ans, ses parents allèrent, suivant l'usage, à Jérusalem, pour la fête de pâque, en compagnie d'autres personnes, et, après la fête, ils s'en retournaient chez eux. Et tandis qu'ils cheminaient, l'enfant Jésus retourna à Jérusalem, et ses parents croyaient qu'il était avec ceux qui les accompagnaient. Et après avoir fait une journée de route, ils le cherchèrent parmi leurs parents et ne le trouvèrent pas ; alors ils revinrent à la ville pour le chercher, et le troisième jour, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, et les écoutant, et les interrogeant, et expliquant la loi. Et tous étaient attentifs et s'étonnaient de ce qu'un enfant embarrassât et pressât de questions les anciens et les maîtres du peuple, dissertant sur les points de la loi et sur les paraboles des prophètes. Et sa mère, Marie, s'approchant de lui, lui dit : ''Pourquoi as-tu ainsi agi, mon fils ? Nous étions dans l'affliction et nous te cherchions !'' Et Jésus lui répondit : ''Pourquoi me cherchiezvous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois avec ceux qui sont à mon Père ? '' alors les scribes et les pharisiens dirent à Marie : ''Es-tu la mère de cet enfant ?'' Elle répondit : ''Je le suis''. Et ils dirent : ''Tu es heureuse entre toutes les femmes, car dieu a béni le fruit de tes entrailles ; nous n'avons jamais vu ni entendu tant de gloire, dans de sagesse et tant de vertus''. Et Jésus se levant, suivit sa mère, et il était soumis à ses parents. Et sa mère conservait dans son coeur le souvenir de tout ce qui se passait...'' (Evangile de Thomas l'Israélite, chapitre 2, trad. de Migne).

''Un jour, le Seigneur Jésus était avec des enfants qui jouaient sur un toit, et l'un de ces enfants vint à se laisser tomber et il expira sur le coup. Les autres enfants s'enfuirent et le Seigneur Jésus demeura seul sur le toit. Alors les parents du mort étant arrivés, ils dirent au Seigneur Jésus : ''C'est toi qui a précipité notre fils du

haut du toit !'' Et comme il le niait, ils répétèrent encore plus fort : ''Notre fils est mort et voici celui qui l'a tué !'' Et le Seigneur Jésus répondit : ''Ne m'accusez pas d'un crime dont vous ne pouvez apporter aucune preuve ; mais demandons à cet enfant lui-même qu'il dise ce qu'il en est''. Et le Seigneur Jésus descendit et se plaça près de la tête du mort et dit à haute voix : ''Zeinon, Zeinon, qui est-ce qui t'a précipité du haut du toit ?'' Et le mort répondit : ''Seigneur, ce n'est pas toi la cause de ma chute, mais c'est un tel qui m'a fait tomber''. Et le Seigneur ayant recommandé aux assistants de faire attention à ces paroles, tous ceux qui étaient présents louèrent Dieu de ce miracle'' (Evangile arabe de l'Enfance, chapitre XLIV, trad. Migne)

5-Extraits de l'Evangile de Barnabé

a-Prologue

''Très chers, le grand et admirable Dieu nous a visités, ces jours passés, par son prophète Jésus Christ, en grande miséricorde de doctrine et de miracles. C'est pourquoi beaucoup trompés par Satan, sous couvert de pitié, prêchent une doctrine fort impie : ils appellent Jésus Fils de Marie fils de Dieu, rejettent la circoncision, alliance de Dieu à jamais, et autorisent toutes sortes d'aliments impurs. Parmi eux, Paul lui-même est dans l'erreur, et je n'en parle pas sans douleurs. En conséquence, je vous écrit cette vérité que j'ai vue et entendue en fréquentant Jésus afin que vous soyez sauvés, que vous ne soyez pas trompés par Satan et que vous ne périssiez pas dans le jugement de Dieu. Gardez-vous donc de quiconque vous prêche une doctrine nouvelle, opposée à ce que je vous écris, pour que vous soyez sauvés à jamais. Que le grand Dieu soit avec vous et vous garde de Satan et de tout mal. Amen''.

b-L'annonce faite à Marie

''Ces années passées, une vierge appelée Marie, de la race de David, de la tribu de Juda, reçut la visite de l'Ange Gabriel, envoyé par Dieu. Cette vierge vivait en toute sainteté, sans aucun scandale, sans reproche, dans la prière et les jeûnes. Un jour qu'elle était seule, l'Ange Gabriel entra dans sa chambre et la salua en ces termes :

''Que Dieu soit avec toi, Marie !'' A la vue de l'Ange, la vierge prit peur. Celui-ci la réconforta en disant : ''Ne crains rien, Marie, car tu es agréable à Dieu. Il t'a choisie pour être la mère d'un prophète qu'il enverra au peuple d'Israël pour qu'ils marchent dans sa loi d'un coeur sincère''. La vierge répondit : ''Comment mettrais-je au monde des enfants puisque je ne connais pas d'homme ?'' L'Ange reprit : ''Marie, Dieu qui a fait l'homme sans homme est capable d'engendrer en toi l'homme sans l'homme car pour lui rien n'est impossible''. Marie répondit : ''Je sais

que Dieu est tout puissant, aussi que sa volonté soit faite''. L'Ange reprit : ''Maintenant, en toi a été conçu le prophète, tu l'appelleras Jésus. Tu le préserveras du vin et de la boisson fermentée et de tout aliment impur, car l'enfant est de Dieu''. Marie s'inclina humblement et dit : ''Voici la servante de Dieu. Qu'il advienne selon ta parole''. (Chapitre 1)

c-Révélation de l'Evangile et début du ministère de Jésus

''A trente ans, comme il me l'a dit, Jésus était allé ramasser des olives sur le Mont des Oliviers. A l'heure de midi, tandis qu'il priait, parvenu aux mots : ''Seigneur, avec miséricorde'', il fut environné d'une immense splendeur et d'une multitude infinie d'anges qui disaient : ''Dieu soit béni''. L'Ange Gabriel lui présenta un livre comme un brillant miroir. Ce livre descendit dans le coeur de Jésus. Il y apparut ce que Dieu a fait, ce que Dieu a dit, ce que Dieu veut, si bien que toute chose fut pour lui nue et ouverte, ainsi qu'il me l'a dit : ''Crois-le, Barnabé, je connus chaque prophète, si bien que tout ce que je dis sort de ce livre''. Après cette vision, se sachant prophète, envoyé à la maison d'Israël, Jésus révéla tout à Marie, sa mère en lui disant qu'il devait souffrir grande persécution pour l'honneur de Dieu et qu'il ne pouvait plus être continûment avec elle pour la servir. A ces paroles, Marie répondit : ''avant ta naissance, fils, tout me fut annoncé. Aussi, que le saint nom de Dieu soit béni''. Ce jour-là, Jésus quitta donc sa mère pour s'adonner à sa mission prophétique''.(Chapitre 10)

d-Premier sermon de Jésus Les origines du christianisme d-Premier sermon de Jésus

''(...) Jésus était entré dans le temple pour y prier. Ils accoururent tous au point qu'ils pouvaient à peine s' tenir. Les prêtres prièrent donc Jésus : ''Ce peuple désire te voir et t'entendre ; monte donc dans le pinacle et parle au nom du Seigneur si Dieu te donne de parler !''

Jésus monta à l'endroit d'où parlaient les scribes et d'un signe de la main, ayant demandé le silence, il ouvrit la bouche et dit : ''Que soit béni le saint nom de Dieu qui, dans sa bonté et sa miséricorde, voulut créer ses créatures pour qu'elles le glorifient ! Que soit béni le saint nom de Dieu qui créa la splendeur de tous les saints et prophètes avant toute chose pour l'envoyer pour le salut du monde comme il l'a dit par David, son serviteur : ''Avant Lucifer, en splendeur des saints, je t'ai créé !'' Que soit béni le saint nom de Dieu qui créa les anges pour qu'ils le servent ! Que Dieu soit béni qui punit et réprouva Satan et ceux qui le suivent parce qu'ils n'ont pas voulu vénérer celui que Dieu voulait qu'ils vénèrent ! Que soit béni le saint nom de Dieu qui créa l'homme de la boue de la terre et qui l'établit sur ses oeuvres ! Que soit béni le saint nom de Dieu qui chassa l'homme

du paradis parce qu'il avait transgressé son saint précepte.

Que soit béni le saint nom de Dieu qui regarda avec miséricorde les larmes d'Adam et d'Eve, premiers parents du genre humain ! Que soit béni le saint nom de Dieu qui punit justement Caïn, le fratricide, qui envoya le déluge sur la terre, qui brûla trois villes scélérates, flagella l'Egypte, engloutit Pharaon dans la Mer Rouge, dispersa les ennemis de son peuple, châtia les incrédules et punit les impénitents ! Que soit béni le saint nom de Dieu qui prit miséricordieusement soin de ses créatures et leur envoya en conséquence ses saints prophètes pour qu'elles marchent devant lui avec vérité et justice ! Qui délivra ses serviteurs de tout mal et leur donna ce pays comme il l'avait promis à notre père Abraham et à son fils pour toujours ! Puis, par son serviteur Moïse, il nous donna la sainte loi pour que Satan ne nous trompe pas, et nous élève audessus des autres peuples. Mais nous, frères, que faisons-nous aujourd'hui pour éviter d'être punis à cause de nos péchés ?''

Alors, avec une très grande force, Jésus fait reproche à la foule d'avoir oublié la parole de Dieu et de ne s'occuper que de vanité. Il fit reproche aux prêtres de leur négligence dans le service de Dieu… il fit reproche aux docteurs d'anéantir la loi de Dieu avec leurs traditions… Ayant levé les mains vers le Seigneur Dieu, Jésus priait. Et le peuple disait, en pleurant : ''Qu'il en soit ainsi, Seigneur, qu'il en soit ainsi !'' Après la prière, Jésus descendit du temple. Il quitta Jérusalem ce jour-là, ainsi que beaucoup de gens qui le suivaient. Et les prêtres disaient du mal de Jésus'' (Chapitre 12)

-Après le jeûne de quarante jours, Jésus choisit douze apôtres.

''Jésus descendit de la montagne, et, seul, durant la nuit, il passa de l'autre côté du Jourdain. Il jeûna quarante jours et quarante nuits, sans rien manger, ni de jour ni de nuit, priant continuellement le Seigneur pour le salut de son peuple auquel Dieu l'avait envoyé.

Les quarante jours passés, il eut faim. Satan se présenta à lui et le tenta par beaucoup de paroles, mais Jésus le chassa, en vertu de paroles de Dieu. Satan parti, les anges vinrent et servirent à Jésus ce qui lui était nécessaire.

Revenu dans la région de Jérusalem, Jésus fut retrouvé par la foule avec une joie extrême. Ils le prièrent de rester parmi eux, car ses paroles n'étaient pas comme celles des scribes : prononcées avec autorité, elles touchaient le coeur. Jésus, voyant que grande était la multitude de ceux qui revenaient à leur coeur pour marcher dans la loi de Dieu, gravit la montagne. Toute la nuit, il se tint en prière. Le jour venu, il descendit de la montagne et choisit les douze apôtres, et parmi eux, Judas, celui qui fut mis à mort sur la croix. Leurs noms sont : André et Pierre son frère, pêcheurs, Barnabé qui écrivit ceci, ainsi que Mathieu le publicain qui

s'asseyait au comptoir, Jean et Jacques fils de Zébédée, Thaddée et Jude, Barthélémy et Philippe, Jacques et Judas Iscariote, le traître. Il leur communiqua toujours les secrets divins, mais il fit de Judas l'Iscariote l'intendant de ce qu'on lui donnait en aumône. Mais lui, voulait la dîme de tout''.

(chapitre 14)

-Miracle accompli par Jésus aux noces, en changeant l'eau en vin A l'approche de la fête des tabernacles, un homme riche invita Jésus aux noces avec ses apôtres et sa mère. Jésus y alla donc. Tandis qu'ils mangeaient, le vin leur manqua. Sa mère s'approcha de Jésus et dit :"Ils n'ont pas de vin ". Jésus répondit :"Et qu'importe, ma mère! " Sa mère commanda aux serviteurs d'obéir à tout ce que Jésus demanderait. Il y avait là six jarres destinées à la purification avant la prière, selon la coutume d'Israël. Jésus dit :"Remplissez d'eau ces jarres!" Les serviteurs le firent .

Jésus leur dit :"Au nom de Dieu. Donnez à boire à ceux qui mangent ". Les serviteurs portèrent donc à boire au majordome qui réprimanda les servants :"Mauvais serviteurs, pourquoi avez-vous gardé le meilleur vin jusqu'à maintenant? " En effet, il ne savait rien de ce que Jésus avait fait. Les serviteurs répondirent :"Maître, il y a ici un homme saint de Dieu; car il a fait du vin avec de l'eau ". Le majordome pensait que les serviteurs étaient ivres, mais ceux qui étaient assis à côté de Jésus et qui avaient tout vu, se levèrent de table et le révérèrent en disant :"Vraiment, tu es saint de Dieu, vrai Prophète qui nous a été envoyé par Dieu. "

Alors ses disciples crurent en lui; beaucoup rentrèrent en eux-mêmes et dirent :"Loué soit Dieu qui a pitié d'Israël et qui visite avec amour la maison de Juda! Béni soit son saint nom! ". (chapitre 15)

Dans ce chapitre, on apprend clairement l'infidélité des chrétiens et la vraie foi du croyant.

A ces paroles de Jésus, Philippe répondit :"nous sommes contents de servir Dieu, mais nous désirons connaître Dieu, car le Prophète Isaïe a dit :"Vraiment, tu es un Dieu caché!". Et Dieu dit à Moïse son serviteur :"Je suis celui qui suis". Jésus reprit :" Philippe, Dieu est un bien sans lequel il n'y a pas de bien. Dieu est un être sans qui rien n'existe. Dieu est une vie, sans qui rien ne vit. Il est si grand qu'il remplit tout et qu'il est partout. Il est le seul qui soit sans égal. Il n'a pas eu de commencement et il n'aura jamais de fin, mais il a donné commencement à tout et à tout il donnera fin. Il n'a ni père, ni mère, il n'a pas d'enfants, ni de frères, ni de compagnons. Et comme il n'a pas de corps, il ne mange pas, il ne dort pas, il ne meurt pas, il ne marche pas, il ne se meut pas, mais il demeure éternellement, sans ressemblance humaine, car il est incorporel, sans composition, immatériel,

d'une substance parfaitement simple. Il est si bon qu'il aime seulement la bonté. Il est si juste que lorsqu'il punit ou pardonne, on ne peut pas le reprendre. Bref, je te le dis, Philippe, ici-bas tu ne peux ni le voir, ni le connaître parfaitement, mais dans son royaume, tu le verras pour toujours. En lui consiste toute notre félicité et notre gloire!"

Philippe répondit :"Que dis-tu, Maître? Il est écrit aussi en Isaïe que Dieu est notre Père; comment donc n'a-t-il pas d'enfants?" Jésus dit :"Beaucoup de paraboles sont écrites dans tous les Prophètes; pourtant tu ne dois pas les comprendre selon la lettre mais selon le sens. En effet les cent quarante quatre mille Prophètes que Dieu envoya au monde, ont parlé obscurément, mais après moi viendra la splendeur de tous les Prophètes et saints; il éclairera les ténèbres de tout ce qu'ont dit les Prophètes, car il est le Messager de Dieu "

Cela dit, Jésus soupira et ajouta :" Aie pitié d'Israël, Seigneur Dieu! avec bonté veille sur Abraham et sur sa descendance pour qu'ils te servent en vérité de coeur." Ses disciples répondirent :"Qu'il en soit ainsi, Seigneur notre Dieu!" Jésus dit :"Je vous le dis en vérité : les scribes et les docteurs ont rendu vaine la loi de Dieu avec leurs fausses prophéties contraires aux prophéties des vrais Prophètes de Dieu. Aussi Dieu est-il irrité contre la maison d'Israël et contre cette génération incrédule!" A ces paroles, les disciples pleuraient et disaient : "Dieu, aie pitié du temple de la cité sainte! Ne la donne pas en opprobre aux nations pour qu'elles ne méprisent pas ton alliance sainte !" Jésus répondit :"Qu'il en soit ainsi. Seigneur. Dieu de nos pères!"

e- l'infidélité des chrétiens et la vraie foi du croyant

''A ces paroles de Jésus, Philippe répondit :"nous sommes contents de servir Dieu, mais nous désirons connaître Dieu, car le Prophète Isaïe a dit :"Vraiment, tu es un Dieu caché!". Et Dieu dit à Moïse son serviteur :"Je suis celui qui suis". Jésus reprit :" Philippe, Dieu est un bien sans lequel il n'y a pas de bien. Dieu est un être sans qui rien n'existe. Dieu est une vie, sans qui rien ne vit. Il est si grand qu'il remplit tout et qu'il est partout. Il est le seul qui soit sans égal. Il n'a pas eu de commencement et il n'aura jamais de fin, mais il a donné commencement à tout et à tout il donnera fin. Il n'a ni père, ni mère, il n'a pas d'enfants, ni de frères, ni de compagnons. Et comme il n'a pas de corps, il ne mange pas, il ne dort pas, il ne meurt pas, il ne marche pas, il ne se meut pas, mais il demeure éternellement, sans ressemblance humaine, car il est incorporel, sans composition, immatériel, d'une substance parfaitement simple. Il est si bon qu'il aime seulement la bonté. Il est si juste que lorsqu'il punit ou pardonne, on ne peut pas le reprendre. Bref, je te le dis, Philippe, ici-bas tu ne peux ni le voir, ni le connaître parfaitement, mais dans son royaume, tu le verras pour toujours. En lui consiste toute notre félicité et

notre gloire!"

Philippe répondit :"Que dis-tu, Maître? Il est écrit aussi en Isaïe que Dieu est notre Père; comment donc n'a-t-il pas d'enfants?" Jésus dit :"Beaucoup de paraboles sont écrites dans tous les Prophètes; pourtant tu ne dois pas les comprendre selon la lettre mais selon le sens. En effet les cent quarante quatre mille Prophètes que Dieu envoya au monde, ont parlé obscurément, mais après moi viendra la splendeur de tous les Prophètes et saints; il éclairera les ténèbres de tout ce qu'ont dit les Prophètes, car il est le Messager de Dieu "

Cela dit, Jésus soupira et ajouta :" Aie pitié d'Israël, Seigneur Dieu! avec bonté veille sur Abraham et sur sa descendance pour qu'ils te servent en vérité de coeur." Ses disciples répondirent :"Qu'il en soit ainsi, Seigneur notre Dieu!" Jésus dit :"Je vous le dis en vérité : les scribes et les docteurs ont rendu vaine la loi de Dieu avec leurs fausses prophéties contraires aux prophéties des vrais Prophètes de Dieu. Aussi Dieu est-il irrité contre la maison d'Israël et contre cette génération incrédule!" A ces paroles, les disciples pleuraient et disaient : "Dieu, aie pitié du temple de la cité sainte! Ne la donne pas en opprobre aux nations pour qu'elles ne méprisent pas ton alliance sainte !" Jésus répondit :"Qu'il en soit ainsi. Seigneur. Dieu de nos pères!" (chapitre 17)

f-Origine de la circoncision; damnation des incirconcis

Cela dit, Jésus s'assit près de la montagne qui fait face à Tyr et ses disciples s'approchèrent de lui pour entendre ses paroles. Jésus dit alors :"Au paradis, après qu'Adam, premier homme trompé par Satan, eut mangé la nourriture défendue par Dieu, sa chair se rebella contre l'esprit. Alors il fit serment en ces termes :"Par Dieu, je veux te couper!" Et après avoir cassé une pierre, il prit sa chair pour la couper avec le tranchant. Aussi fut-il réprimandé par l'ange Gabriel. Il répondit :"J'ai juré par Dieu de la couper et je ne serai jamais menteur!" L'ange lui montra alors l'excroissance de sa chair et il la coupa. C'est pourquoi, de même que tout homme prend chair de la chair d'Adam, ainsi est-il est obligé d'observer tout ce qu'Adam promit par serment. Adam appliqua cela à ses fils et l'obligation de la circoncision se transmit de génération en génération.

Or, au temps d'Abraham, l'idolâtrie s'étant multipliée sur la terre, peu nombreux étaient ceux qui se trouvaient circoncis. Dieu révéla donc à Abraham ce en disant :"Celui qui n'aura pas circoncis sa chair, je le rejetterais de mon peuple à jamais!". A ces paroles des Jésus, les disciples tremblèrent de crainte, parce qu'il avait parlé dans la véhémence de l'esprit. Jésus dit alors :"Laissez sa crainte à celui qui n'a pas circoncis son prépuce, parce qu'il est privé du paradis!" (chapitre 23) Exemple remarquable de la façon dont on doit fuir les festins et les orgies.

Jésus ajouta en pleurant: "Malheur à ceux qui sont les serviteurs de leur chair, parce qu'ils sont assurés de n'avoir aucun bien dans l'autre vie, mais seulement des tourments pour leurs péchés! Je vous le dis, il était une fois un riche bon vivant qui ne s'occupait que d'orgies. Tous les jours donc, il faisait un festin splendide. A sa porte, se tenait un pauvre couvert de plaies, nommé Lazare. ce dernier désirait avoir les miettes qui tombaient sous la table du bon vivant, mais personne ne les lui donnait. Au contraire, tous se moquaient de lui. Les chiens seuls le prenaient en pitié et léchaient ses plaies. Il arriva que le pauvre mourut et que les anges le portèrent dans les bras d'Abraham, notre père. Le riche mourut aussi et les diables le portèrent dans les bras de Satan.

Alors tourmenté à l'extrême, il leva les yeux et il vit au loin Lazare dans les bras d'Abraham. Le riche cria : "Père Abraham, aie pitié de moi! Envoie Lazare pour qu'il m'apporte une goutte d'eau sur ses doigts, afin de me rafraîchir la langue, car elle est tourmentée dans cette flamme!" Abraham répondit : "Fils, souviens-toi que tu as reçu ton bien dans l'autre vie et que Lazare a reçu son mal. C'est pourquoi tu seras maintenant dans le tourment et Lazare dans la consolation." le riche appela de nouveau : "Père Abraham, chez moi j'ai trois frères; envoie donc Lazare leur raconter tout ce que je souffre, pour qu'ils fassent pénitence et ne viennent pas ici!" Abraham répondit : "Ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent!" Le riche rétorqua :

"Non, Père Abraham! Mais si un mort ressuscite, ils croiront!" Abraham reprit : "Celui qui ne croit pas à Moïse et aux Prophètes, ne croira pas non plus aux morts, s'ils ressuscitent!"

"Voyez donc s'ils sont bienheureux les pauvres, dit Jésus; ils sont patients, ils ne désirent que le nécessaire en haïssant la chair! Comme ils sont misérables ceux qui mènent les autres au tombeau où ils donneront leur chair en nourriture aux vers. Ils n'apprennent pas la vérité, mais se comportent au contraire ici-bas, comme des immortels! Ils se bâtissent donc de grandes maisons, achètent de grandes rentes et vivent superbement." ('chapitre 24)

A l'approche de la Scénopégie , fête de notre peuple, Jésus se rendit à Jérusalem . L'ayant appris, les scribes et les prêtres tinrent conseil pour le surprendre dans ses paroles . Un docteur s'approcha donc de lui et dit : " Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? " Jésus répondit : " Qu'est-il écrit dans la loi ? " Le tentateur reprit : " Aime le Seigneur ton Dieu et ton prochain. Tu aimeras ton Dieu par dessus tout, de tout ton coeur et de toute ton âme, et ton prochain comme toi-même ". Jésus répondit : " Tu as bien répondu, va donc et fais de même, je te le dis, et tu auras la vie éternelle". Mais lui dit : " Et qui est mon prochain " ?

Jésus répondit en levant les yeux : " Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, ville reconstruite en malédiction. En chemin il fut pris par des voleurs, blessé et

dépouillé. Le laissant à moitié mort, ils s'en allèrent. Il arriva qu'un prêtre passa par là. Ayant vu le blessé, il passa outre sans le saluer. De même, un lévite passa sans un mot. Il arriva qu'un Samaritain passa aussi. A la vue du blessé, il fut pris de compassion : il descendit de cheval, souleva le blessé, lava ses blessures avec du vin, les oignit avec un onguent et les pansa. En le réconfortant, il le mit sur son cheval. Le soir, à l'auberge, il le confia à la garde de l'hôte. Le lendemain matin, en se levant, il dit : " Prends soin de lui, je te rembourserai tout". Il donna au blessé quatre deniers d'or pour l'hôte, et il lui dit : " Bon courage. Je reviendrai bientôt et je te conduirai chez moi" .

Dis-moi, dit Jésus, de ceux-ci, qui a été le prochain? Le docteur répondit : " Celui qui fit miséricorde ". Alors Jésus dit : " Tu as bien répondu. Va donc et fais de même ". Confus, le docteur s'en alla. (chapitre 30)

h-Jésus annonce la fin du monde

" Le jour du jugement de Dieu sera si terrible, je vous le dis en vérité, que les réprouvés choisiraient dix enfers plutôt que d'aller y entendre Dieu en colère parler contre eux.

Contre eux aussi témoignera tout ce qui est crée. En vérité je vous le dis, non seulement les réprouvés craindront, mais aussi les saints et élus de Dieu. De sorte que Abraham ne se fiera pas à sa justice et que Job ne se fiera pas à son innocence. Que dis-je, le Messager de Dieu lui-même craindra parce que Dieu, pour faire connaître sa majesté, lui ôtera la mémoire de sorte qu'il ne se rappellera plus que Dieu lui a tout donné.

Je vous le dis en vérité, et en en parlant le coeur me tremble, le monde m'appellera Dieu et il faudra que j'en rende compte. Vive Dieu, en présence de qui se tient mon âme, je suis un homme mortel comme sont les autres hommes et bien que Dieu m'ait constitué Prophète sur la maison d'Israël, pour le salut des malades et le redressement des pécheurs, je suis serviteur de Dieu. Vous serez témoins de tout ce que je dis contre les scélérats qui après mon départ du monde détruiront la vérité de mon Evangile par l'opération de Satan. Mais je reviendrai vers la fin, et avec moi viendront Hénoch et Elie. Nous témoignerons alors contre les impies dont la fin sera en malédiction.

Cela dit, Jésus pleura. Alors ses disciples pleurèrent à grand bruit et élevèrent la voix pour dire : " Pardonne, Seigneur Dieu, et fais miséricorde à l'innocence de ton serviteur!" Jésus répondit : " Amen! Amen!"

" Avant que vienne ce jour, dit Jésus, il y aura de grandes ruines dans le monde; des guerres si cruelles et si impitoyables adviendront que le père tuera son fils et le fils tuera son père à cause des divisions des peuples. Les villes seront

dépeuplées et les régions seront désertées. De telles pestes adviendront qu'on ne trouvera personne pour ensevelir les morts et qu'ils deviendront la nourriture des animaux. A ceux qui demeureront sur terre, Dieu enverra une telle famine que le pain sera plus apprécié que l'or. Alors on mangera toutes les ordures. O misérable siècle, dans lequel on n'entendra presque personne dire : " J'ai péché, Dieu, fais-nous miséricorde!" mais avec d'horribles voix ils blasphèmeront celui qui est glorieux et béni pour l'éternité. Après cela, aux approches de ce jour, chaque jour pendant quinze jours, un signe horrible viendra sur les habitants de la terre. En effet le premier jour, le soleil accomplira sa course dans le ciel sans aucune splendeur mais au contraire noir comme teinture à étoffe, et il poussera des gémissements comme un père qui pleure sur son fils près de mourir.

Le deuxième jour, la lune se changera en sang, et le sang viendra sur terre comme rosée.

Le troisième jour, on verra les étoiles combattre entre elles comme une armée d'ennemis.

Le quatrième jour, les pierres et les rochers se frapperont les uns les autres comme de cruels ennemis.

Le cinquième jour, toutes les plantes et les herbes pleureront du sang.

Le sixième jour, la mer, sans quitter sa place, se dressera d'une hauteur de cent cinquante coudées et demeurera ainsi toute la journée comme un mur.

Le septième jour, elle s'abaissera d'autant, à tel point qu'on pourra à peine la voir. Le huitième jour, les oiseaux et les animaux terrestres et aquatiques se rassembleront côte à côte, et ils pousseront des rugissements et des plaintes.

Le neuvième jour, viendra une grêle si horrible et qui tuera tellement que n'y échappera qu'à peine la dixième partie de tout ce qui vit.

Le dixième jour, viendront des éclairs et du tonnerre si horribles qu'ils briseront et brûleront le tiers des montagnes.

Le onzième jour, tous les fleuves couleront en sens inverse et ce qui coulera sera du sang et non pas de l'eau.

Le douzième jour, tout ce qui est créé gémira et pleurera. Le treizième jour, le ciel se roulera comme un livre et il pleuvra tant de feu que tout ce qui est vivant mourra. Le quatorzième jour, il y aura un tremblement de terre si horrible que les cimes des montagnes voleront dans l'air comme des oiseaux et que toute la terre sera aplanie. Le quinzième jour, les saints anges mourront et Dieu seul restera vivant. A lui soit honneur et gloire! "

Ayant dit cela, Jésus se frappa le visage des deux mains, puis il frappa la terre de sa tête. Ayant relevé la tête, il dit : " Que soit maudit quiconque mettra dans mes paroles que je suis fils de Dieu." A ces paroles, les disciples tombèrent comme morts. Alors Jésus les releva en disant : " Craignons Dieu maintenant, si nous ne voulons pas être dans l'épouvante en ce jour-là." (chapitre 52 et 57)

i-Où Jésus proclame qu'il est un mortel

Après ces signes, il y aura quarante années de ténèbres sur le monde, Dieu seul étant vivant, à qui soient honneur et gloire éternellement.

Passés ces quarante ans, Dieu donnera la vie à son Messager, qui surgira comme le soleil, mais aussi resplendissant que mille soleils. Il siégera et ne parlera pas parce qu'il sera comme ravi hors de lui-même. Dieu ressuscitera ses quarante anges préférés qui rechercheront le Messager de Dieu, et l'ayant vu ils lui feront escorte des quatre côtés.

Puis Dieu donnera la vie à tous les anges qui viendront tourner autour du Messager de Dieu comme des abeilles. Ensuite Dieu donnera la vie à tous les Prophètes qui, un par un à la suite d'Adam, iront baiser la main du Messager de Dieu, en se recommandant à lui.

Dieu donnera ensuite la vie à tous les élus qui crieront : " Muhammad, souviens-toi de nous." A leur voix, la pitié du Messager de Dieu s'éveillera et il pensera à ce qu'il doit faire craignant pour leur salut.

Puis Dieu, donnera la vie à toutes les choses créées et elles retourneront à leur existence, avec cette différence que chacune sera douée de la parole.

Je vous le dis en vérité, un jour terrible, il n'y aura pas une seule parole ou une seule pensée inutile qui restera sans punition. Je vous le dis en vérité, le cilice resplendira comme le soleil et chaque pou que l'homme aura supporté pour l'amour de Dieu sera changé en pierre précieuse. O bienheureux trois et quatre fois, les pauvres qui auront servi Dieu de tout coeur, dans une vraie pauvreté, car eux qui sont privés en ce monde de tout souci terrestre, seront alors libres de beaucoup de péchés ! En ce jour-là, ils n'auront pas à rendre compte de la façon dont ils auront dépensé les richesse du monde, mais ils seront récompensés de leur patience et de leur pauvreté. Je vous le dis en vérité, si le monde le savait, il choisirait plutôt le cilice que la pourpre, les poux plutôt que l'or, et les jeûnes plutôt que les orgies.

Quand tout aura été examiné, Dieu dira à son Messager : " Tu vois mon ami, comme a été grande leur perversité ! Moi, leur créateur, j'avais mis à leur service tout ce qui est créé, et eux, ils m'ont déshonoré en toute chose. Il est donc on ne

peut plus juste que je ne leur fasse pas miséricorde. Le Messager de Dieu répondra : " C'est vrai, Seigneur, notre Dieu glorieux ! Aucun de tes amis et serviteurs ne peut te demander de leur faire miséricorde. Bien plus, moi, ton serviteur, je demande, avant tous, justice contre eux. A peine le Messager aura-t-il prononcé ces paroles que tous les anges et Prophètes et tous les élus de Dieu, - et que dis-je : les élus? Je vous le dis en vérité, les araignées, les mouches et les pierres et le sable, - crieront contre les impies et réclameront justice.

Dieu fera alors redevenir terre toute âme vivante inférieure à l'homme. Puis il enverra les impies en enfer. Ceux-ci, en s'en allant, verront cette terre dans laquelle seront retournés les chiens, les chevaux et autres animaux vils, et ils diront : " Seigneur, faisnous retourner nous aussi dans cette terre." Mais ce qu'ils demanderont ne leur sera pas accordé.

- "Vraiment vous avez commis un grand péché, ô Israélites, en m'appelant votre Dieu, moi qui suis un homme. Je crains que Dieu n'inflige un grand fléau à la cité sainte à cause de cela, et qu'il ne la livre à la servitude étrangère. Que soit mille fois maudit Satan qui vous y a poussés!" Cela dit, Jésus se frappa le visage des deux mains et une telle clameur de pleurs s'éleva que personne ne pouvait entendre ce que Jésus disait.

Alors il leva de nouveau la main pour faire le silence eut apaisé ses pleurs, il ajouta : "Je proclame à la face de ciel et je prends à témoin tout ce qui habite sur la terre que je suis homme, né d'une femme, mortel, soumis au jugement de Dieu, supportant les misères du manger et du dormir, du froid et du chaud comme les autres hommes. C'est pourquoi quand Dieu viendra juger mes paroles, il frappera comme une épée tous ceux qui croiront que je suis plus qu'un homme."

Après ces paroles, Jésus vit une grande multitude à cheval, et il comprit que le gouverneur, Hérode et le souverain pontife venaient à lui. Jésus dit alors : "Ceux-là aussi sont-ils devenus fous?" Le gouverneur, Hérode et le Pontife étant arrivés, tous descendirent de cheval et firent cercle autour de Jésus, de sorte que l'armée ne pouvait faire reculer le peuple qui désirait entendre Jésus parler avec le Pontife. Jésus s'approcha avec révérence du pontife. Celui-ci voulut se prosterner et adorer Jésus, mais Jésus cria : "Prends garde à ce que tu fais, ô prêtre du Dieu vivant! ne pèche pas contre notre Dieu! " Le pontife répondit : " La Judée est à présent si bouleversée par tes prodiges et par ta doctrine qu'ils crient que tu es Dieu; alors, contraint par la foule, je suis venu ici avec le gouverneur romain et le roi Hérode. Nous te prions donc de tout coeur qu'il te plaise d'apaiser le conflit dont tu es cause, car une partie des gens dit que tu es Dieu, une partie dit que tu es fils de Dieu, et une partie dit que tu es prophète."

Jésus répondit : "Et toi, grand prêtre de Dieu, pourquoi n'as-tu pas calmé ce conflit? As-tu perdu l'esprit toi aussi? Les prophéties et la loi de notre Dieu sont-

elles rejetées dans l'oubli? Oh malheureuse Judée trompée par Satan! Puis Jésus ajouta : "Je proclame devant le ciel et je prends à témoin tout ce qui habite sur la terre que je suis étranger à tout ce que ces hommes ont dit de moi, à savoir que je serais plus qu'un homme. je suis homme, né d'une femme, soumis au jugement de Dieu, vivant ici avec les autres hommes, soumis aux misères communes. Vive Dieu, en présence de qui se tient mon âme, tu as commis un grave péché, ô pontife, en disant ce que tu as dit. Qu'il plaise à Dieu qu'une grande vengeance ne vienne pas sur la ville sainte à cause de ce péché!"

(chapitre 94-95)

g-le pourvoir accordé aux apôtres

Ayant convoqué ses disciples, Jésus les envoya deux à deux dans tout Israël en disant :

"Allez et prêchez comme vous avez entendu ! " ils assirent et il leur posa la main sur la tête en disant " Au nom de Dieu, rendez la santé aux malades, chassez les démons et détrompez Israël à mon sujet en lui disant ce que j'ai dit devant le pontife! "

Et tous partirent sauf celui qui écrit, ainsi que Jacques et Jean. Ils allèrent par toute la Judée , prêchant la pénitence comme le leur avait dit Jésus et guérissant toute sorte :d'infirmité à tel point que furent confirmées en Israël les paroles de Jésus : Dieu est un et Jésus est prophète de Dieu, puisqu'une grande foule les voyait faire ce que Jésus luimême faisait, c'est-à-dire guérir les malades. Mais les fils du diable, c'est-à-dire les.

prêtres et les scribes, trouvèrent un autre moyen de persécuter Jésus. Ils commencèrent à dire que Jésus aspirait à régner sur Israël. Cependant ils craignaient le peuple; aussi c'est en secret qu'ils complotaient contre Jésus.

Après avoir parcouru la Judée , les disciples retournèrent à Jésus. Il les reçue comme un père reçoit ses enfants, en disant : " Dites-moi ce qu'a fait le Seigneur notre Dieu. Oui j'ai vu Satan tomber sous vos pieds; vous le piétiniez comme le vigneron le raisin. " Ils répondirent : " Maure, nous avons guéri une infinité de malades et chassé beaucoup de démons qui tourmentaient les hommes. "

Jésus dit : " Dieu vous pardonne, frères, mais vous avez péché en disant : " Nous avons guéri ", c'est Dieu qui a tout fait ! " Ils répondirent : " Nous avons parlé comme des sots. Enseigne-nous donc comment nous devons parler! " Jésus répondit: " En toute bonne action, dites : " Dieu a fait ", Et en toute mauvaise action, dites : " J'ai péché ". ? " Ainsi ferons-nous! " dirent les disciples.

Jésus dit alors : " Et qu'a dit Israël après avoir vu Dieu faire par les mains de tant d'hommes ce qu'il a fait par les miennes'' " Les disciples répondirent " Ils disent qu'il y a un seul Dieu et que tu es prophète de Dieu. " Jésus répondit, le visage joyeux : Béni soit le saint nom de Dieu qui n'a pas dédaigné le désir de son serviteur." Cela dit, ils allèrent se reposer. (chapitre 226)

k-Jésus et les divinités romaines

Parvenu à Jérusalem, Jésus entra dans le temple un jour de sabbat, Les soldats s'approchèrent de lui pour le tenter et se saisir de lui, Ils dirent : "Maître, est-il permis de combattre? " Jésus répondit : "Notre foi nous dit que notre vie est un combat continuel ."

Les soldats reprirent : "Tu veux donc nous convertir à ta foi, et tu veux que nous abandonnions la multitude des dieux - Rome seule en a vingt-huit mille que l'on voit - pour suivre ton dieu qui est unique, mais comme on ne le voit pas, on ne sait pas où il est et peut-être n'est-il qu'une illusion. " Jésus répondit : "Si moi je vous avais créés comme notre Dieu vous a créés, je chercherais à vous convertir. " Ils répondirent : "Comment ton Dieu nous a-t-il créés puisqu'on ne sait pas où il est ? Montre-nous ton Dieu et nous deviendrons juifs! "

Jésus dit alors : "Si vous aviez des yeux pour voir, je vous le montrerais, mais parce que vous êtes aveugles, je ne peux pas vous le montrer." Les soldats répondirent : "Pour sûr, l'honneur que te fait ce peuple doit t'avoir ôté de raison, car chacun de nous a deux yeux dans la figure et tu dis que nous sommes aveugles! " Jésus répondit : "Les yeux charnels ne peuvent voir que des choses grossières et extérieures; vous ne pourrez donc voir que vos dieux de bois, d'argent et d'or qui ne peuvent rien faire. Mais nous de Juda, nous avons des yeux spirituels qui sont la crainte et la foi de notre Dieu; c'est pourquoi en tout lieu nous pouvons voir notre Dieu. "

Les soldats répondirent : "Prends garde à ce que tu dis, car si tu méprise nos dieux, nous te livrerons entre les mains d'Hérode et il vengera nos dieux qui sont toutpuissants. " Jésus répondit : "S'ils sont tout-puissants, comme vous le dites, pardonnez-moi, je veux les adorer aussi. " Les soldats se réjouirent en l'entendant et ils commencèrent à faire l'éloge de leurs idoles. Jésus dit alors : "En cette affaire, il n'y a pas besoin de paroles, mais de faits. Faites donc que vos dieux créent une mouche et alors je veux les adorer !"

En l'entendant, les soldats furent déconcertés, et ils ne savaient que dire. Jésus dit donc : "Il est évident que s'ils ne font pas une seule mouche à partir de rien, je ne veux pas à cause d'eux abandonner ce Dieu qui a tout créé d'une seule parole et dont le nom seul épouvante les armées. " Les soldats répondirent : "Eh bien, fais-nous voir cela, car nous allons te prendre! " Et ils voulaient mettre la main sur lui.

Jésus dit alors : "Adonaï Sabaot ! " Aussitôt les soldats furent poussés hors du temple comme on pousse les tonneaux quand on les lave pour y mettre du vin, de telle sorte que pieds et têtes frappaient la terre à tour de rôle sans que personne les ait touchés. Ils furent pris d'une telle et ils s'enfuirent si loin qu'on ne les vit plus en Judée. (chapitre 152)

L-Jésus annonce le Prophète Mohammed

Jésus s'en alla avec ses disciples au désert, au delà du Jourdain. Après avoir fait la prière du midi, il s'assit près d'un enverra sa miséricorde sur eux comme ce palmier est sur nous Et de même que cet arbre nous défend de l'ardeur du soleil, ainsi la miséricorde de Dieu défendra-t-elle contre Satan ceux qui croiront en cet homme."

Les disciples répondirent : "Maître, qui sera cet homme dont tu parles et qui viendra dans le monde ?" Jésus répondit dans la joie de son coeur : "C'est Muhammad, messager de Dieu! Sa venue dans le monde porteuse d'abondante miséricorde, comme la pluie qui fait fructifier la terre quand il n'a pas plu depuis longtemps, sera cause de bonnes actions parmis les hommes. Car il est une nuée blanche, remplie de la miséricorde de Dieu, que Dieu répandra sur les fidèles comme la pluie. (chapitre 163)

m-les juifs complotent contre Jésus

Le départ de Jésus avait jeté la confusion dans le temple. Le pontife se mit alors en évidence et fait de la main signe de silence. "Frères, dit-il, que faisons-nous? croyezvous pas qu'il a trompé tout le monde par son art diabolique? Comment donc a-t-il disparu s'il n'est pas magicien? S'il était saint et Prophète, il ne blasphémerait certainement pas contre Dieu, contre Moïse son serviteur et contre le Messie qui est l'espérance d'Israël. Que dis-je? Il a blasphémé notre sacerdoce tout en entier! Aussi je le dis en vérité, s'il n'est pas supprimé, Israël sera souillé et notre Dieu nous livrera aux nations. Voyez donc comme ce saint temple est souillé par lui!" Et le pontife parla de telle manière que beaucoup s'éloignèrent de Jésus.

Alors la persécution, de secrète qu'elle était, devint ouverte. Le pontife se rendit personnellement chez Hérode et chez le gouverneur romain en accusant Jésus de vouloir se faire roi d'Israël. Ils avaient là-dessus de faux témoins. On tint conseil général contre Jésus car le décret romain leur faisait peur; deux fois déjà en effet le sénat avait émis un décret au sujet de Jésus. dans le premier, il était interdit, sous peine de mort, d'appeler Jésus nazaréen, Prophète des Juifs, Dieu ou fils de Dieu. Dans l'autre, on interdit à quiconque sous peine de mort de se quereller à propos de Jésus nazaréen, Prophète des Juifs. Aussi y avait-il un grand différend entre eux à ce sujet.

Certains voulaient qu'on écrivit de nouveau à Rome contre Jésus; d'autres disaient qu'on devait laisser Jésus en paix sans se soucier aucunement de ses paroles, comme pour un fou; d'autres alléguaient les grands miracles qu'il faisait.

Mais le souverain pontife déclara que personne, sous peine d'anathème, ne devrait palmier et ses disciples s'assirent à l'ombre d'un palmier Jésus dit alors : "Frères, la prédestination est si secrète, je vous le dis en vérité, qu'elle ne sera clairement connue que par un seul homme. C'est celui qu'attendent les nations, à qui les secrets de Dieu sont si clairs que ceux qui écouteront ses paroles seront heureux quand il viendra dans le monde. Dieu en effet dire un mot pour défendre Jésus. Et il s'adressa à Hérode et au gouverneur en ces termes : "De toute façon, nous avons un mauvais parti entre les mains, car si nous tuons ce pécheur, nous aurons agi contre le décret de César, mais si nous le laissons vivre et qu'il se fasse roi, qu'arrivera-t-il?"

Hérode se dressa alors et menaça le gouverneur en disant : "Prends garde que par ta complaisance envers lui cette nation ne se rebelle, car alors je t'accuserai de rébellion devant César ". Le gouverneur craignit alors le sénat et il fit la paix avec Hérode, car auparavant ils se haïssaient à mort, et ils ne firent plus qu'un pour la mort de Jésus. Ils dirent au pontife : "Chaque fois que tu sauras où se trouve ce malfaiteur, fais appel à nous et nous te donnerons les soldats!"

Cela arriva pour que s'accomplisse la prophétie de David au sujet de Jésus, Prophète d'Israël : "Les princes et les rois de la terre se sont unis contre le saint d'Israël car il leur annonce le salut du monde ". Et ce jour-là, on se mit à chercher Jésus partout à Jérusalem. (chapitre 210)

n-la trahison de Judas

Venu le jour de manger l'agneau, Nicodème envoya secrètement l'agneau au jardin pour Jésus et ses disciples et leur annonça ce qu'Hérode, le gouverneur et le pontife avaient décrété. Jésus se réjouit en esprit et dit : "Béni soit ton saint nom, Seigneur, car tu ne m'as pas séparé du nombre de tes serviteurs qui ont été persécutés par le monde et tués! Je te remercie, mon Dieu, car j'ai accompli ton oeuvre."

Puis, tourné vers Judas, il lui dit : "Qu'attends-tu, mon ami? mon temps est proche, va donc et fais ce que tu dois faire!" Les disciples crurent que Jésus l'envoyait acheter quelque chose pour le jour de la Pâque. Cependant Jésus savait que Judas le trahissait, mais comme il désirait quitter ce monde, il parla de cette manière. Judas répondit : "Maître, laisse-moi manger et je m'en irai." -"Mangeons, dit Jésus, parce que j'ai grandement désiré manger cet agneau avant de vous quitter!"

S'étant levé, il prit une serviette et se ceignit les reins. Ayant versé de l'eau dans

une cuvette, il se mit à laver les pieds de ses disciples, en commençant par Judas. Quand il arriva à Pierre, celui-ci lui dit : "Maître, c'est toi qui veut me laver les pieds?" Jésus répondit : "Ce que je fais maintenant, tu ne le sais pas, mais tu le sauras plus tard." Pierre répondit : "Non, Jamais tu me laveras les pieds!" Jésus se leva alors et dit : "Toi non plus, tu ne m'accompagnera pas au jour du jugement!" Pierre répondit :

"Seigneur, lave-moi non seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête!"

Quand les disciples furent lavés et se furent mis à table pour manger, Jésus dit : "Je vous ai lavé, mais vous n'êtes pas tous purs, car l'eau de la mer ne lavera pas celui qui ne me croit pas." Jésus dit cela, car il savait qui le trahissait. Les disciples s'attristèrent à ces paroles. Jésus ajouta alors : "Je vous le dis en vérité, l'un de vous me trahira, en sorte que je serai vendu comme une brebis. Mais malheur à lui car il accomplira ce que David notre père dit de ceux-là : "Il tombera dans la fosse celui qui l'avait préparée pour d'autres!". " Les disciples se regardaient les uns les autres en se disant avec douleur : "Quel sera le traître? " Judas dit alors : "Est-ce que ce sera moi, Maître?" Jésus répondit : "Tu m'as dit quel sera celui qui me trahira!" Mais les onze apôtres ne l'entendirent pas.

L'agneau une fois mangé, le diable entra en Judas et celui-ci sortit de la maison. Jésus lui dit de nouveau : "Fais vite ce que tu dois faire!" Sorti de la maison, Jésus se retira dans le jardin pour prier selon sa coutume. Il priait en effet, en ployant cent fois les genoux et en se prosternant la face contre terre.

Judas, qui connaissait l'endroit où se trouvait Jésus avec ses disciples, alla chez le pontife et dit : "Si vous voulez me donner ce que vous m'avez promis, je livrerai cette nuit entre vos mains ce Jésus que vous cherchez. Il se trouve seul avec onze compagnons." Le pontife répondit : "Combien désires-tu? " Judas répondit : "Trente deniers d'or!" Le pontife lui compta aussitôt l'argent et envoya un pharisien chez le gouverneur et chez Hérode pour prendre des soldats. Ils en fournirent une légion car ils craignaient le peuple. Ils prirent les armes et sortirent de Jérusalem avec des lumières et des lanternes sur des bâtons. (chapitre 213-214)

o-Jésus est remplacé par Judas

Judas fit irruption le premier dans la pièce d'où Jésus avait été enlevé et où dormaient les onze. Alors, l'admirable Dieu agit admirablement : Judas devint si semblable à Jésus par son langage et dans son visage que nous crûmes que c'était Jésus.

Judas, lui, nous ayant réveillés, cherchait où était le Maître. Mais, stupéfaits, nous répondîmes : "C'est toi, Seigneur, notre Maître! Nous as-tu oubliés ? " Mais il nous dit en souriant : "Etes-vous fous? Je suis Judas Iscariote."

Tandis qu'il parlait, la milice entra et on mit la main sur lui car il était en tout semblable à Jésus. Quant à nous, après avoir entendu les paroles de Judas et vu la foule des soldats, comme hors de nous-mêmes, nous nous enfuîmes. Jean qui dormait enveloppé d'un drap s'éveilla et s'enfuit. Comme un soldat l'avait saisi par le drap, il laissa le drap et se sauva nu, car Dieu avait exaucé la prière de Jésus et sauvé les onze du mal. (chapitre 216)

-Judas jugé à la place de Jésus et crucifié à sa place Les soldats s'emparèrent de Judas et le ligotèrent non sans dérision car il niait la vérité qu'il était Jésus. Ils lui disaient en se moquant de lui : "Ne crains pas, Seigneur, nous sommes venu pour te faire roi d'Israël! Nous ne t'avons ligoté que parce que nous savons que tu refuses le royaume!" Judas répondit : "Avez-vous perdu la cervelle?

Vous êtes venus prendre Jésus Nazaréen avec des armes et des lanternes comme un voleur et vous m'avez ligoté pour me faire roi, moi qui vous ai conduits ici!" Alors les soldats perdirent patience et à coups de poings et à coups de pieds ils commencèrent à rendre à Judas la monnaie de sa pièce et en furie, ils le conduisirent à Jérusalem. De loin, Jean et Pierre suivaient les soldats. Ils affirmèrent à celui qui écrit qu'ils avaient vu tous les interrogatoires auxquels le pontife et le conseil des pharisiens réunis pour mettre à mort Jésus soumettaient Judas. Celui-ci débitait tant de folies qu'il faisait rire tout le monde, tous croyant qu'il était vraiment Jésus et qu'il faisait le fou par crainte de la mort. Les scribes lui mirent un bandeau sur les yeux et disaient en se moquant de lui : "Jésus, Prophète des Nazaréen, - car c'est ainsi qu'ils appelaient ceux qui croyaient à Jésus- , dis-nous qui t'a frappé!" Ils le souffletaient et lui crachaient au visage.

Le matin venu, le grand conseil des scribes et des anciens du peuple se réunit. Le pontife et les pharisiens cherchaient de faux témoins contre Judas, croyant que s'était Jésus. Ils ne trouvaient pas ce qu'ils cherchaient. Que dis-je, les pontifes croyaient que Judas était Jésus! mais tous les disciples et même celui qui écrit le croyaient. La pauvre vierge mère de Jésus, elle-même, le croyait, ainsi que ses parents et ses amis et la douleur de tous était incroyable! Vive Dieu, celui qui écrit avait oublié que Jésus lui avait dit qu'il serait enlevé de monde, qu'il souffrirait dans un autre et qu'il ne mourrait qu'aux approches de la fin de monde.

Aussi se rendit-il près de la croix avec la mère de Jésus et Jean.

Le pontife se fit amener Judas toujours ligoté et l'interrogea sur ses disciples et sa doctrine. Judas comme privé de sens ne répondit rien là-dessus. Aussi le pontife l'adjura-t-il par le Dieu vivant d'Israël de lui dire la vérité. Judas répondit : "Je vous ai dit que je suis Judas Iscariote qui vous ai promis de livrer Jésus de Nazareth entre vos mains, mais vous, je ne sais pas par quel artifice, vous êtes sortis de vous-mêmes! Vous voulez à tout prix que je sois Jésus!" Le pontife répondit : "Séducteur pervers, par ta doctrine et tes faux miracles tu as trompé tout Israël de

la Galilée jusqu'ici à Jérusalem, et maintenant tu crois échapper au juste châtiment qui te revient en faisant le fou! Vive Dieu, tu n'échapperas pas!"

Cela dit, il ordonna à ses serviteurs de lui donner des soufflets et des coups de pieds pour lui faire recouvrer les esprits. Les serviteurs du pontife lui firent alors subir un traitement incroyable. Ils s'ingénièrent à trouver du nouveau pour faire plaisir au conseil. Ils l'habillèrent en jongleur et lui donnèrent tant de coups de poings et de coups de pieds qu'il aurait fait pitié aux Cananéens s'ils l'avaient vu ainsi. Mais les pontifes, les pharisiens et les anciens du peuple avaient le coeur si endurci contre Jésus qu'ils prenaient plaisir à voir Judas traité de cette manière en croyant qu'il était vraiment Jésus.

Puis, toujours ligoté, ils l'emmenèrent chez le gouverneur. Or celui-ci aimait Jésus en secret. Persuadé que Judas était Jésus, il le fit entrer dans sa chambre et lui demanda pour quelle raison les pontifes et le peuple le livraient entre ses mains. Judas répondit : "Si je te dis la vérité, tu ne me croiras pas car tu es sans doute trompé comme le sont les pontifes et les pharisiens." Croyant qu'il voulait parler de la loi, le gouverneur répondit : "Ne sais-tu pas que je ne suis pas juif et que ce sont les pontifes et les anciens de ton peuple qui t'ont livré entre mes mains? dis-nous donc la vérité pour que je fasse ce qui est juste, car j'ai le pouvoir de te libérer ou de te donner la mort." Judas répondit : "Seigneur, crois-moi, si tu me donnes la mort, tu feras un grand péché car tu tueras un innocent. En effet je suis Judas Iscariote et non pas Jésus. Lui, c'est un magicien. Il m'a transformé ainsi par son artifice.

Le gouverneur s'étonna fort en l'entendant; aussi cherchait-il à le libérer. Il sortit dehors et dit en souriant : "De deux choses, il y en a au moins une pour laquelle il n'est pas digne de mort, mais plutôt la compassion. Il prétend - dit le gouverneur- qu'il n'est pas Jésus, mais un certain Judas qui guida la milice pour prendre Jésus. Et il dit que Jésus de Galilée l'a ainsi transformé par son art magique. Si c'est vrai, ce serait un grand péché de le tuer, puisqu'il serait innocent. Mais si c'est Jésus et qu'il le nie, il a certainement perdu l'esprit et il serait impie de tuer un fou!". Les pontifes, les anciens du peuple ainsi que les scribes et les pharisiens s'écrièrent avec force : "C'est Jésus de Nazareth que nous connaissons, car si ce n'était pas ce malfaiteur, nous ne l'aurions pas livré entre vos mains. Et il n'est pas fou non plus, mais plutôt fourbe; il cherche à échapper de nos main par cet artifice; mais la sédition qu'il fomenterait en s'enfuyant, serait pire que la première!" Pour se débarrasser de ce cas, Pilate - c'était le nom du gouverneur- dit : "Il est Galiléen. Or Hérode est roi de Galilée et il ne m'appartient pas de juger ce cas. Emmenez-le donc chez Hérode!"

Ils conduisirent alors Judas chez Hérode. Depuis longtemps celui-ci souhaitait que Jésus vienne chez lui; mais Jésus ne l'avait jamais voulu car Hérode était païen et adorait les dieux faux et menteurs, vivant à la manière des nations impures. Chez

lui, Hérode interrogea Judas sur beaucoup de sujets, mais Judas y répondait hors de propos en niant qu'il était Jésus. Alors Hérode se moqua de lui avec toute sa cour et le fit habiller de blanc comme on habille les fous. Puis il le renvoya à Pilate en lui disant :

"Ne sois pas injuste envers le peuple d'Israël !" Hérode écrivit cela parce que les pontifes, les scribes et les pharisiens lui avaient donné une bonne somme d'argent. L'ayant pris par un serviteur d'Hérode, le gouverneur feignit de vouloir libérer Judas, lui aussi pour gagner de l'argent. Il le fit flageller par ses serviteurs qui furent payés par les scribes pour le faire tuer sous le fouet.

Mais Dieu qui avait décrété ce qui devait arriver garda Judas pour la croix afin qu'il reçoive cette horrible mort qu'il avait vendue à d'autres. Il ne laissa pas mourir Judas sous le fouet, bien que les soldats le flagellèrent tant que son corps pleuvait du sang. Puis par moquerie, ils l'habillèrent d'une vielle robe de pourpre en disant : "Il convient d'habiller notre nouveau roi et de le couronner." Ils prirent des épines et firent une couronne semblable à celle d'or et de pierres précieuses que les rois portent sur la tête.

Ils placèrent cette couronne d'épines sur la tête de judas, lui mirent dans la main un roseau en guise de sceptre et ils le firent asseoir en un lieu élevé. Les soldats venaient devant lui, s'inclinaient par moquerie et le saluaient comme "Roi des Juifs!" Ils étendaient la main pour recevoir des cadeaux puisque les nouveaux rois ont coutume d'en donner. Mais comme ils ne recevaient rien, ils frappaient Judas en disant :

"Comment es-tu couronné, roi fou, si tu veux ni payer tes soldats ni tes serviteurs?"

Les pontifes, les scribes et les pharisiens voyant que Judas ne mourait pas sous le fouet et craignant que Pilate ne le laissât libre, donnèrent de l'argent au gouverneur. L'ayant reçu, celui-ci livra Judas aux scribes et pharisiens comme méritant la mort.

Avec lui, ils condamnèrent deux voleurs à mourir en croix.

Ils l'emmenèrent au mont Calvaire où on suspendait les malfaiteurs. Là, ils le crucifièrent nu pour que la moquerie soit plus grande. Judas ne faisait vraiment autre que crier : "Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné, car le malfaiteur a fuit et moi je suis tué à tort ? "

En vérité, je le dis, sa voix, son visage et sa personne ressemblaient tellement à Jésus que ses disciples et ses fidèles, croyaient tout à fait que c'était Jésus. Certains d'entre eux s'éloignèrent de la doctrine de Jésus, en croyant qu'il était faux Prophète et qu'il avait opéré ses miracles grâce à la magie. Jésus en effet

avait dit qu'il ne mourrait qu'au approches de la fin du monde et qu'à ce moment là il serait enlevé du monde.

Mais ceux qui demeurèrent fermes dans sa doctrine étaient si affligés de douleur en voyant mourir celui qui lui ressemblait qu'ils ne se rappelaient pas ce qu'il avait dit.

Aussi en compagnie de la mère de Jésus, allèrent-ils au mont Calvaire. Ils se tinrent non seulement présents à mort de Judas, en pleurant toujours, mais encore par l'intermédiaire de Nicodème et de Joseph d'Arimathie, ils réclamèrent au gouverneur le corps de Judas pour l'ensevelir. Ils l'enlevèrent de la croix en un tel deuil que certainement personne ne le croirait, et l'ayant enveloppé avec cent livres de parfum précieux, ils l'ensevelirent dans le monument neuf de Joseph. (chapitre 217)

p-sur la pseudo résurrection Les origines du christianisme p-sur la pseudo résurrection

Chacun rentra chez soi. celui qui écrit, ainsi que Jean, et son frère Jacques se rendirent à Nazareth avec la mère de Jésus. Ceux des disciples qui ne craignaient pas Dieu allèrent voler de nuit le corps de Judas, le cachèrent et répandirent le bruit que Jésus était ressuscité. Ainsi naquit une grande confusion.

Le pontife interdit à quiconque, sous peine d'anathème, de parler de Jésus de Nazareth. Une grande persécution s'en suivit. Beaucoup furent lapidés, beaucoup frappés de verges et beaucoup exilés, car ils ne pouvaient se taire sur un tel sujet. La nouvelle parvient à Nazareth que Jésus, leur concitoyen, mort sur la croix, était ressuscité. Alors celui qui écrit pria la mère de Jésus de bien vouloir quitter son deuil puisque son fils était ressuscité. En l'entendant, la vierge Marie dit en pleurant : "Allons à Jérusalem trouver mon fils, car je mourrais volontiers quand je l'aurai vu!" (chapitre 218)

q-Jésus rétabli la vérité

Le jour où parut le décret du pontife, la vierge revint à Jérusalem avec celui qui écrit, ainsi qu'avec Jacques et Jean. Aussi, comme elle craignait Dieu. elle ordonna à ceux qui habitaient avec elle d'oublier son fils quoiqu'elle sut que le décret du pontife était injuste.

Comment chacun fit-il? Dieu qui connaît les coeurs des hommes sait qu'avec la mère de Jésus nous nous consumions entre la douleur de la mort de Judas, que nous croyions être Jésus notre maître, et le désir de le voir ressuscité.

Aussi les anges gardiens de la vierge Marie montèrent-ils au troisième ciel o? se

tenait Jésus en compagnie des anges. Ils lui racontèrent tout et Jésus pria Dieu de lui donner le pouvoir de voir sa mère ainsi que ses disciples. Le Dieu miséricordieux ordonna alors aux quatres anges ses favoris, Gabriel, Michel, Raphaël et Uriel, de conduire Jésus chez sa mère et de l'y garder pendant trois jours de suite, ne le laissant voir qu'à ceux qui croyaient à sa doctrine.

Environné de splendeur, Jésus vint où la Vierge Marie demeurait avec ses deux soeurs ainsi qu'avec Marthe, Marie-Madeleine, Lazare, celui qui écrit et Jean, Jacques et Pierre. De crainte, ceux-ci tombèrent comme morts. Mais Jésus releva sa mère et les autres en disant : "Ne craignez pas, je suis Jésus! Ne pleurez pas, je suis vivant et non pas mort!" A la vue de Jésus, ils restèrent longtemps comme privés de sens, car ils croyaient sans aucun doute qu'il était mort.

Alors la Vierge dit en pleurant : "Maintenant, dis-moi, mon fils, pourquoi Dieu qui t'a donné le pouvoir de ressusciter les morts, t'a laissé mourir ainsi à la honte de tes parents et de tes amis, et à la honte de ta doctrine, de sorte que tous ceux qui t'aiment sont restés comme morts? "

En embrassant sa mère, Jésus répondit : "Croyez-moi, mère : je vous le dis en vérité, je n'ai jamais été mort; Dieu m'a réservé jusqu'au approches de la fin du monde." Ayant ainsi parlé, il pria les quatres anges de se manifester et de témoigner de la manière dont la chose s'était passée. Les anges se manifestèrent donc comme quatres soleils si resplendissants que, de crainte, tous tombèrent de crainte comme morts.

Jésus donna alors quatres voiles aux anges pour qu'ils s'en couvrissent et que sa mère et ses compagnons puissent les voir et les entendre parler. Les ayant relevés, il les réconforta en disant : "Voici les ministres de Dieu : Gabriel qui annonce les secrets de Dieu, Michel qui combat les ennemis de Dieu, Raphaël qui reçoit les âmes de ceux qui meurent, Uriel qui, au dernier jour, appellera chacun au jugement dernier de Dieu.

Les quatres anges racontèrent alors à la vierge que Dieu avait envoyé chercher Jésus et qu'il avait transformé Judas pour qu'il reçoive la peine qu'il avait vendue à d'autres. Celui qui écrit dit alors : "Maître, m'est-il permis de t'interroger comme lorsque tu habitais parmi nous?" Jésus répondit : "pose les questions qui te plaisent, Barnabé, je te répondrai!" Celui qui écrit dit alors : "Maître, puisque Dieu est miséricordieux, pourquoi nous a-t-il tourmentés en nous faisant croire que tu tais mort? Ta mère t'a tellement pleuré qu'elle en a été tout près de mourir. Et pourquoi Dieu a-t-il laissé retomber sur toi, qui es saint de Dieu, l'infamie d'être tué parmi les voleurs sur le mont Calvaire?"

Jésus répondit : "Barnabé, crois-moi, Dieu punit tout péché, pour petit qu'il soit, par une grande peine, car il est offensé par le péché. Aussi, comme ma mère, mes

fidèles et mes disciples m'aimaient un peu d'amour terrestre, le Dieu juste a voulu punir cet amour par la douleur présente, pour qu'il ne soit pas puni dans les flammes de l'enfer. Quant à moi, je fus innocent dans le monde, mais comme les hommes m'ont appelé Dieu et fils de Dieu, Dieu a voulu pour que je ne sois pas raillé par les démons le jour du jugement, que les hommes me bafouent dans le monde par la mort de Judas en faisant croire à chacun que c'était moi qui était mort sur la croix. Aussi cette dérision durera-t-elle jusqu'à la venue de Muhammad, le Messager de Dieu. En venant dans le monde, il détrompera de cette tromperie tous ceux qui croiront à la loi de Dieu."

Puis Jésus ajouta : "Tu es juste, Seigneur notre Dieu, car à toi seul appartiennent honneur et gloire sans fin!" (chapitre 219-220)

r-l'ascension de Jésus

Se tournant vers celui qui écrit, Jésus dit : "Barnabé, fais très attention à écrire mon Evangile sur tout ce qui est arrivé durant mon séjour dans le monde! Ecris de même tout ce qui est arrivé à Judas, pour que les fidèles soient détrompés et que chacun croie à la vérité!" Celui qui écrit répondit : "Je ferai tout cela, s'il plaît à Dieu, Maître, mais je ne sais pas ce qui est arrivé à Judas, car je n'ai pas tout vu." Jésus répondit : "Jean et Pierre qui ont tout vu sont là, ils te diront comment tout s'est passé."

Puis Jésus nous commanda d'appeler ses fidèles disciples pour qu'ils le voient.

Jacques et Jean rassemblèrent donc les sept disciples ainsi que Nicodème, Joseph et un grand nombre de soixante douze et ils mangèrent avec Jésus.

Le troisième jour, Jésus dit : "Allez avec ma mère au mont des Oliviers; c'est de là que je monterai au ciel et vous verrez qui m'emportera au ciel."

Tous s'y rendirent donc, excepté vingt-cinq des soixante-douze disciples qui, par crainte, avaient fui à Damas. Alors que tous se trouvaient en prière, à l'heure de midi, Jésus vint avec une grande foule d'ange qui bénissaient Dieu. Tous prirent peur en voyant la splendeur de son visage et tombèrent la face contre la terre. Les ayant relevés, Jésus les réconforta en disant : "Ne craignez pas, je suis votre Maître!" Il en réprimanda beaucoup qui croyaient qu'il était mort et ressuscité : "Nous pensez-vous donc, moi et Dieu, pour des menteurs? Dieu m'a donné de vivre jusqu'aux approches de la fin du monde comme je vous l'ai dit. Je vous le dis, je ne suis pas mort; c'est le traître Judas qui est mort. Prenez garde, Satan fera tout pour vous tromper! Efforcezvous donc d'être mes témoins partout en Israël et dans le monde entier, témoins de ce que vous avez entendu et vu!"

Cela dit, il pria Dieu pour le salut des fidèles et la conversion des pécheurs. La

prière terminée, il embrassa sa mère et dit : "Sois en paix, ma mère, et repose-toi en Dieu, ton créateur et le mien!" Puis il s'adressa aux disciples : "Que la grâce et la miséricorde de Dieu demeurent avec vous! Alors, les quatre anges l'enlevèrent visiblement au ciel.

Jésus parti, les disciples se divisèrent selon les diverses régions. La vérité haïe par Satan, fut persécutée par le mensonge, comme cela se passe encore aujourd'hui.

Quelques mauvais hommes, en effet se prétendant disciples prêchaient que Jésus était mort sans ressusciter; d'autres prêchaient que Jésus était vraiment mort et ressuscité; d'autres, et parmi eux se trouve Paul, trompé lui aussi, prêchaient et prêchent encore maintenant que Jésus est le fils de Dieu.

Quant à nous, nous prêchons à ceux qui craignent Dieu tout ce qu'il a écrit pour qu'ils soient sauvés au dernier jour du jugement de Dieu. Amen! (chapitre 221-222)

C-Jésus dans le Coran

1-Les noms de Jésus dans le Coran

Le nom le plus courant de Jésus dans le Coran est 'Isa, Jésus nom qui provient de Isaïe et non de Joshua comme c'est le cas chez les chrétiens (Yasu' chez les chrétiens arabophones).

De tous les prophètes cités dans le Coran, Jésus est le seul a être nommé par le nom de sa mère, 'Isa Ibnu Mariama, Jésus fils de Marie, parce qu'il est né d'une vierge et qu'il n'a pas de père. Pour cela, il est comparé à Adam, le premier homme qui, comme lui, n'est pas né d'une semence d'homme mais d'un ordre de Dieu :

'' Jésus est pour Dieu à l'image d'Adam : Il l'a créé de poussière, puis lui a dit : ''Sois'' et il a été.'' (Sourate.3, v.59).

Jésus est encore appelé al-Masih', le Messie, nom provenant de l'araméen messiah ''l'oint''(d'où le grec kristos, qui a donné le français Christ) , mais que les lexicographes musulmans rapportent à une racine arabe m-s-h' avec les sens de ''mesurer'' et ''frotter'' : la signification donnée généralement au nom est ''purifié de tout péché, illustre, proche de Dieu etc.''.

''(Rappelle-toi,) quand les anges ont dit : ''Voilà que Dieu t'annonce la bonne nouvelle d'une Parole de Lui, son nom est le Messie Jésus Fils de Marie, illustre dans ce monde et dans l'autre et l'un des proches (de Dieu). Il parlera aux gens dans le berceau et sera, dans son âge mûr, du nombre des vertueux''' (Sourate 3,

La Famille de 'Imrân, v. 45-46)

2-Qualité de Jésus

Le Coran classe Jésus parmi les prophètes et les Messagers, parce qu'il a reçu la révélation d'un Livre, l'Evangile, et d'une législation (chari'a), pour gouverner les hommes. Il n'est pas, comme prétendent les chrétiens, le Fils de Dieu, mais un homme comme les autres hommes. Il est cité parmi les prophètes et envoyés. Ainsi :

''Nous t'avons fait une Révélation (ô Mohammed) comme nous en avons fait à Noé et aux prophètes venus après lui. Et Nous avons fait une Révélation à Abraham, à Ismaël, à Isaac, à Jacob, aux Tribus (d'Israël), à Jésus, à Job, à Jonas, à Aaron et à Salomon.

Nous avons donné le Psautier (Zabûr) à David'' (sourate 4, Les Femmes, v. 163)

3-Marie, mère de Jésus

Selon le récit coranique, la mère de Jésus, Marie, appartenait à la famille de 'imrân, à laquelle Dieu a accordé des privilèges : ''Certes, Dieu a choisi Adam, Noé, la famille d'Abraham et la famille de 'Imrân, (et les a placés) au-dessus de tout le monde'' (s. 3, v. 33). Marie n'était pas encore née quand sa mère a fait le voeu de mettre au service de Dieu l'enfant qu'elle portait '' Lorsque la femme de 'Imrân a dit : ''Seigneur, je consacre à toi seul ce qui est dans mon ventre. Accepte-le de ma part. Certes, tu es Celui qui écoute, l'omniscient. Quand elle l'a mise au monde, elle a dit : ''Seigneur !

C'est une fille que j'ai mise au monde !'' Dieu savait mieux que quiconque ce qu'elle avait mis au monde, le mâle n'étant pas pareil à la femelle. (la femme de 'Imrân dit) :

''je l'ai prénommée Marie et je la place ; je la mets sous ta protection contre Satan le lapidé ainsi que sa descendance.'' (idem, v. 36). Il n'est dit nulle part, comme le soutiennent les catholiques, qu'elle est née d'une vierge (dogme de l'immaculée conception), la conception virginale étant le seul fait de Jésus. Le coran rejette également avec énergie la prétendue divinité de Marie que les chrétiens lui attribuent. Elle n'est pas la mère de Dieu mais la mère d'un prophète, et comme lui, elle n'est qu'un être humain.

4-Marie en retraite

Devenue grande, Marie s'est mise au service de Dieu.

'' (Rappelle-toi) quand les Anges ont dit : ''ô Marie, Dieu t'a vraiment choisie et purifiée. Il t'a choisie sur toutes les femmes du monde. ô Marie, sois en prière devant ton Seigneur, prosterne-toi et incline-toi avec ceux qui s'inclinent. '' Sourate 3, La Famille de 'Imrân, v. 42-43)

Elle s'est enfermée dans une petite pièce du temple et passe ses journées et ses nuits à prier. Elle était si pure que tous ceux qui servaient dans le temple voulaient s'occuper d'elle. ''Ce sont là des nouvelles de l'Invisible que Nous te révélons : certes, tu n'étais pas là lorsqu'ils ont jeté leurs calames pour décider qui d'entre eux prendrait sous sa protection Marie, tu n'étais pas là, non plus, quand ils se disputaient (à son propos''' (ibidem, v. 44). Selon la tradition, les candidats à la garde de Marie ont jeté leurs calames dans le fleuve Jourdain mais seul celui de Zacharie (Zakaria en arabe), un homme pieux, appelé à recevoir la prophétie, a émergé de l'eau. C'est donc à lui que Marie a été confiée.

Zacharie l'a enfermée dans sa cellule, de sorte que personne d'autre que lui ne la voie, mais à chaque fois qu'il vient lui apporter sa nourriture, il trouve chez elle de la nourriture. '' ''Il dit : ô Marie, d'où te vient cette nourriture ? Elle répond : ''Cela vient de Dieu'' Certes, Il donne la subsistance à qui il veut, sans compter.''(ibidem, v. 37)

5-la conception et la naissance de Jésus

'' Et mentionne dans le Livre Marie quand elle s'est retiré de ses proches, en un lieu situé à l'est, mettant entre elle et eux un voile. Nous avons envoyé vers elle Notre Esprit (Gabriel) qui s'est présenté à elle sous la forme d'un homme accompli. Elle dit : Je cherche un refuge contre toi auprès du Miséricordieux. Si tu es pieux (ne t'approche pas de moi).'' Il dit : ''Je suis un messager de ton Seigneur pour t'annoncer (la naissance) d'un enfant pur''. Elle dit : ''comment pourrais-je avoir un fils alors qu'aucun homme ne m'a jamais touchée et que je ne suis pas une femme de mauvaises moeurs ?'' Il dit : ''C'est ce que ton Seigneur a dit : Cela m'est facile ; nous ferons (de cet enfant) un signe pour les hommes et une miséricorde venant de Nous. C'est une chose déjà décrétée. Elle est devenue donc enceinte (de l'enfant) et s'est retirée, dans un lieu éloigné. Les douleurs de l'enfantement l'ont surprise au pied d'un palmier. Elle dit : ''Malheur à moi ! Que n'ai-je péri avant cela ! J'aurais alors sombré dans l'oubli !''.

(Une voix) l'a appelée , au-dessous d'elle : ''Ne sois pas attristée ! ton Seigneur a placé près de toi une source. Secoue vers toi le tronc du palmier : des dattes fraîches et mûres sur toi. Rassasie-toi et désaltère-toi et que ton oeil se réjouisse ! si tu aperçois un homme, dis : ''J'ai voué un jeûne au Miséricordieux, je n'adresserai la parole à aucun être humain.'' Puis elle est allée avec (l'enfant), auprès des siens. Ils disent ''ô Marie, tu as fait quelque chose d'horrible !? soeur d'Aaron, ton père n'était pas mauvais et ta mère n'était pas une femme de

mauvaises moeurs !'' elle a fait un signe en direction (de l'enfant). Ils ont dit : ''comment parler à à un bébé qui est encore au berceau ?'' Mais (l'enfant) a parlé : ''Je suis le serviteur de Dieu. Il m'a remis le Livre et a fait de moi un prophète. Il m'a béni partout où je serai. Il m'a recommandé, tant que je serai vivant, de m'acquitter de la prière et de l'aumône légale (zakât) ainsi que la bonté envers ma mère. Il n'a fait de moi ni un violent ni un misérable. Que la paix soit sur moi au jour de ma naissance, au jour de ma mort et au jour de ma résurrection.'' (Sourate 19 v. 16-33)

6-Un prédécesseur : Jean fils de Zacharie

''Evocation de la miséricorde de ton Seigneur envers son serviteur Zacharie lorsqu'il a évoqué secrètement son Seigneur, disant : ''Mon Seigneur, j'ai les os affaiblis et la tête (comme) enflammée de poils blancs. (Mais) je n'ai jamais connu la déception en t'invoquant mon Seigneur. J'ai peur de mes héritiers, après moi, alors que ma femme est stérile. Donne-moi, venant de Toi, un descendant qui héritera de moi et héritera de la famille de Jacob. Et fasse, mon Seigneur, qu'il te soit agréable.'' (Dieu dit) ''?

Zacharie, nous t'annonçons la bonne nouvelle d'un garçon appelé Jean (Yah'ya),

auquel nous n'avons pas donné, auparavant, de semblable.'' (Zacharie dit :) Mon Seigneur, comment aurais-je un garçon alors que ma femme est stérile et que j'ai pris de l'âge ?'' (Dieu dit :) C'est ainsi. Ton Seigneur a dit : C'est une chose qui m'est facile.

Auparavant, je t'ai créé alors que tu n'étais rien.'' Il dit : ''Mon Seigneur, donne-moi en un signe''. Il dit : ''Ton signe est que tu ne parleras pas aux gens pendant trois nuits (et trois jours) durant''. Il est sorti du sanctuaire (allant) vers son peuple et il leur fait des signes de glorifier (Dieu) matin et soir. ? Jean, prends le Livre avec fermeté. Il n'était qu'un enfant lorsque Nous lui avons donné de notre part la sagesse et la tendresse. Il était pieux et bon envers ses parents, il n'était ni violent ni désobéissant. Que la paix soit avec lui au jour de sa naissance, au jour de sa résurrection'' (Sourate 19, Marie, v. 1-15).

Jean est donné comme le confirmateur de Jésus :

''Alors les Anges ont appelé (Zacharie) alors qu'il était debout, en train de prier dans le sanctuaire. ''Dieu t'annonce la naissance de Jean, authentifiant une Parole de Dieu (Jésus). Il sera un Maître, un chaste, un prophète parmi les vertueux'' (Sourate 3, La Famille de 'Imrân, v. 38-39)

7-Prédication de Jésus

Jésus succède aux prophètes envoyés aux fils d'Israël : ''Et Nous avons envoyé après eux Jésus fils de Marie, confirmant comme véridique ce qu'il y avait, avant lui, dans la Thora. Nous lui avons donné l'Evangile comme guide et comme lumière, confirmant comme véridique ce qu'il y avait, avant lui, dans la Thora, et (était) un guide et un avertissement pour les pieux.'' (s.5, v. 46).

''Dieu est mon Seigneur et votre Seigneur, adorez-le donc. Tel est le chemin droit'' (Sourate La Famille de 'Imrân, v. 51).

''(...) Le Messie a dit : ''? Fils d'Israël, adorez Dieu mon Seigneur et votre Seigneur.

Quiconque donne des associés à Dieu, Dieu lui interdira le Paradis et il aura pour refuge le Feu. Les Injustes n'auront aucun soutien !'' (Sourate 5, La Table servie, v. 72)

''Et quand Jésus est venu avec les preuves, il dit : ''Je vous ai apporté la sagesse et pour vous rendre clairs des sujets sur lesquels vous êtes en désaccord. Craignez donc Dieu et obéissez-moi !'' (Sourate 43, v. 63)

S'il confirme la Thora, il supprime certains interdits de la loi mosaïque, apportant ainsi une nouvelle législation. ''Et je confirme comme véridique ce qu'il y a dans la Thora avant moi et je rends licite pour vous une partie de ce qui vous a été interdit...'' (S.3, v. 50).

''Ceux, qui, parmi les Fils d'Israël ont refusé de croire, ont été maudit de la bouche de David et de Jésus Fils de Marie, cela parce qu'ils se sont montrés désobéissants et agresseurs.'' (Sourate 5, La Table servie, v. 78)

8-les miracles

Avec l'autorisation de Dieu, Jésus a réalisé des miracles qui viennent confirmer l'authenticité de sa mission. Dieu rappelle cette faveur qu'il lui a accordée :

''Il sera l'Envoyé vers les Fils d'Israël (et leur dira) : ''Je suis vraiment venu à vous avec un signe de votre Seigneur : je façonnerai pour vous à partir de la glaise, comme une forme d'oiseau, je soufflerai dessus et il sera oiseau par la volonté de Dieu. Et je guérirai l'aveugle-né et le lépreux,, je ressusciterai les morts, avec la permission de Dieu. Je vous révèlerai ce que vous mangez et ce que vous amassez dans vos maisons.

Il y a bien là un signe pour vous si vous êtes croyants !'' (La Famille de 'Imrân, v. 49) ''? Jésus Fils de Marie, rappelle-toi Mon bienfait envers toi et envers ta mère

quand je te soutenais avec l'Esprit Saint. Tu parlais au gens dans le berceau et tu leur parleras adulte. Je t'ai enseigné le Livre, la Sagesse, la Thora et l'Evangile. Tu créais, avec mon autorisation, à partir de l'argile, comme une forme d'oiseau, tu soufflais en elle et, avec mon autorisation, elle devenait oiseau. Tu guérissais le muet et le lépreux, avec mon autorisation, tu ressuscitais les morts, avec mon autorisation. J'ai éloigné de toi les fils d'Israël quand, tu es venu à eux, avec les preuves et que ceux d'entre eux qui n'avaient pas cru avaient dit : ceci n'est qu'une magie évidente.'' (s.5, v.110).

Le miracle caractéristique de Jésus est la Table servie que Dieu a fait descendre à la demande de ses apôtres : '' Et lorsque les Apôtres ont dit : ''? Jésus fils de Marie, ton Seigneur est-il capable de faire descendre sur nous du ciel une table servie ?'' Il leur a dit : ''Craignez Dieu si vous êtes croyants !''. Ils ont dit : '' Nous voulons en manger, nos coeurs seront rassurés, nous saurons que tu nous as dit réellement la vérité et nous en porterons le témoignage.'' Jésus fils de Marie a dit : ''? Dieu notre Seigneur, fais descendre sur nous du ciel une table servie qui sera pour nous une fête, pour le premier comme pour le dernier d'entre nous, (qu'elle soit) aussi un signe venant de Toi. Tu es le meilleurs des Pourvoyeurs'' Dieu a dit : ''Certes, je la ferai descendre sur vous. Celui d'entre vous qui ne croira pas après (ce miracle) je lui réserverai un châtiment dont je n'ai encore châtié personne dans l'univers.'' (s. 5, v.112-115).

9-l'annonce du Prophète Mohammed

Sa mission est aussi d'annoncer la venue, après lui, d'un autre prophète qui viendra parachever la Révélation monothéiste : ''Et quand Jésus fils de Marie a dit :''? Fils d'Israël, je suis vraiment le Messager de Dieu (envoyé) vers vous, confirmant comme véridique ce qu'il y a dans la Thora, avant moi, et annonçant un Messager qui viendra après moi et dont le nom sera Ahmed.'' Or alors qu'il est venu vers eux avec une preuve évidente, ils ont dit : ceci est une magie évidente !'' (s.61, v.6)

10-la fin de Jésus

'' Et quand Jésus, sentant chez eux l'incrédulité, leur dit : '' qui sont mes partisans sans la voie de Dieu ?'' les apôtres disent : ''Nous sommes les partisans de Dieu. Nous croyons en Dieu. Sois témoin que nous lui sommes soumis. Notre Seigneur, nous avons cru à ce que tu as fait descendre comme Révélation et nous avons suivi l'Envoyé.

Inscris-nous donc au nombre des témoins ; (Mais les autres) se sont mis à intriguer et Dieu a intrigué contre eux, car il se connaît mieux qu'eux en intrigues '' (Rappelle-toi) quand Dieu a dit : ''? Jésus, je vais te rappeler à Moi, t'élever vers

Moi, te purifier de ceux qui n'ont pas cru et placer ceux qui t'on suivi au-dessus de ceux qui n'ont pas cru, jusqu'au Jour de la Résurrection. C'est ensuite vers Moi que se fera votre retour. Et je jugerai entre vous sur ce qui vous divisait. Quant à ceux qui ont refusé de croire, Je leur infligerai un châtimernt très dur, dans cette vie et dans l'autre, ils n'auront aucun soutien. Ceux qui ont cru et accompli les bonnes oeuvres, (Dieu) leur donnera leur récompense. Dieu n'aime pas les injustes'' (Sourate 3, La Famille de 'Imrân, v. 52-57)

Contre les chrétiens qui affirment que Jésus est mort sur la croix, le Coran affirme que ses bourreaux ont seulement cru l'avoir tué, en prenant un de ses co-suppliciés pour lui : '' (Nous avons maudi les Fils d'Israël) pour avoir dit : ''Nous avons tué le Messie Jésus fils de Marie, l'envoyé de Dieu'' alors qu'il ne l'ont ni tué ni crucifié : c'était juste un faux-semblant. Certes, ceux qui sont en désaccord à son propos sont dans le doute. Ils n'ont de lui aucune connaissance, ils ne suivent que des conjectures et ils n'ont pas la certitude de l'avoir tué''. (s.4, v.157). Jésus élevé auprès de Dieu reviendra à la fin des temps ''Il sera un signe de l'Heure : n'en doutez point''. (s.43, v.60) ''Au Jour de la Résurrection, il sera témoin contre (ceux qui doutaient)'' (ibidem, v.159)

11-contre la divinité de Jésus

Le Coran reproche à ceux qui sont venus après Jésus d'avoir altéré son message, en modifiant sciemment l'Evangile et en faisant de Jésus le fils de Dieu. . Jésus, prophète et Messager, est, comme tous les prophètes et Messagers, un mortel.

''Tel est Jésus, fils de Marie, parole de Vérité, sur lequel ils jettent le doute. Il ne convient pas à Dieu de prendre un enfant, Gloire à Lui ! Quand il décide d'une chose, il lui suffit de lui dire : sois ! et elle est'' (Sourate 19, Marie, v. 34-35).

Certes ont été fidèles eux qui ont déclaré :''Dieu est le Messie Fils de Marie'' Réponds :''Qui donc possède quelque chose de Dieu (pour l'empêcher) s'Il veut faire périr le Messie, Fils de Marie ainsi que sa mère et tous ceux qui se trouvent sur la terre ? A Dieu appartient la royauté des cieux et de la terre et ce qui se trouve entre eux. Il crée ce qu'Il veut et sur toute chose, il est Omnipotent'' (s.5, v. 17).

''Le Messie Fils de Marie n'était qu'un Envoyé, venu après d'autres Envoyés et sa mère était (une femme) véridique. Ils se nourrissaient tous les deux (comme les autres humains)...'' (Sourate 5, La Table servie, v. 75).

Jésus est lui-même pris comme témoin contre ceux qui l'ont calomnié :

''(Rappelle-toi) quand Dieu a dit : ''? Jésus Fils de Marie, est-ce toi qui a dit aux gens :

considérez-moi, ainsi que ma mère, comme des divinités en dehors de Dieu ? Il a répondu : ''Gloire à Toi, il ne m'appartient pas de dire ce à quoi je n'ai pas droit. Si je l'avais vraiment dit, tu l'aurais su car tu sais ce qui est en moi et j'ignore ce qui est en Toi. Tu es Celui qui connais les choses invisibles. Je ne leur ai dit que ce que Tu m'as ordonné : Adorez Dieu, mon Seigneur et votre Seigneur''. Et j'ai été leur témoin tant que j'étais parmi eux, et quand Tu m'as rappelé vers Toi, c'est Toi qui a été leur Observateur. Et sur tout chose, Tu es le Témoin'' (Sourate 5, La Table servie, v. 116- 117).

12-Le retour de Jésus pour annoncer la fin du monde

''(Jésus) n'était qu'un serviteur que Nous avons comblé de bienfaits et que Nous avons donné en exemple aux Fils d'Israël. Si nous l'avions voulu, nous aurons fait de vous des anges prenant la succession sur la terre. (Jésus) sera un signe de l'Heure. N'en ayez aucun doute. Et suivez-moi : c'est là le droit chemin'' (Sourate 43, l'Ornementation, v. 59-61)

Bibliographie

Textes religieux

La Bible, traduite d'après les textes originaux hébreu et grec, nouvelle version Segond, révisée, avec notes, références, glossaire et index, 2ième édition, Alliance Biblique Universelle, édition de 1981 Le Coran, (nous traduisons nous même les versets cités)

Sur la déchristianisation du monde occidental ACQUAVIVA, SS, L'Eclipse du sacré dans la civilisation industrielle, Mame Edition, Tours, 1967,

Christianisation et Déchristianisation, 9ième rencontre d'histoire religieuse, Fontevraud, oct. 1985, Presses de l'Université d'Angers, 1985

WACH, J, Sociology of Religion, London, 1944,

Etablissement du Nouveau Testament

GERHARDSON, B, Tradition and Transmission in Early Christianity, Lund-Copenhague, 1964

VAN DEN EYNDE, D, Les Normes de l'enseignement chrétien dans la littérature patristique des trois premiers siècles, Gembloux, Paris, 1933

OEuvres anciennes

EUSEBE DE CESAREE, Histoire ecclésiastique, texte et trad. Franç. G. Berdy, coll.

Sources chrétiennes, n° 31, 41, 55 et 73, 1952-1960, Cerf, réé. 1986 FLAVIUS JOSEPH, Antiquités juives, trad. par R. Harman, révisée et annotée par S.

Reinacle, J. Weill, E. Leroux, 1900-1932, site Internet Philippe Remacle JUSTIN, OEuvres complètes, trad. franç. Archambault et L. Pantigny, rééd. Desclée de Brouwer, 1982

TACITE, oeuvres complètes, trad. avec introduction et notes, par J.C Burnouf, Paris, Livrairie Hachette, sur le site internet Remacle.org

SAINT AUGUSTIN, Oeuvres complètes, publiées en lignes : http : www.abbaye- 239

http://www.ebnmaryam.com

saint-benoit.ch/saint/augustin

SUETONE, Vies des douze Césars, vie de Claude, livre XXV, 11, sur le site Remacle.org

TATIEN Le Syrien, Tatiani Oratio ad Graecos, trad. franç. In A. Puech, Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien, Paris, 1903

Apocryphes

BRUNET, G, Les Evangiles apocryphes, Paris, 2ième édition 1863 (cet ouvrage contient plusieurs apocryphes : l'Evangile de l'Enfance, le Protévangile de Jacques le Mineur, l'Evangile de Thomas, l'Evangile de Nicomède etc.)

Collection Hermer et Lejay, Textes et Documents pour l'étude historique du christianisme, t. XIII, Evangiles apocryphes, I, par Ch. Michel et P. Peteers, 2ième édition, Paris, 1924

DORESSE, J, Les livres secrets des gnostiques d'Egypte (sur les papyrus coptes de Nag Hammadi), Plon, Paris, 1958-1959

DUPONT-SOMMER, A, PHILONENKO, M, (sous dirc.) La Bible Ecrits

intertestamentaires, Ecrits apocryphes chrétiens, Gallimard, le Pléiade, Paris, 1987 GEOLTRAIN, P, KAESTI (sous dirc.) Ecrits apocryphes chrétiens, Gallimard, Paris, 2 volumes, 1997-2005

HENNECKE, E, SCHEEMELCHER, W, Neutestamentiche Apokryphen, Mohr,

Tübingen, 1958

JAMES, M.R, The Apocryphal New Testament, Oxford, 1950

TISCHENDORF, Evangelia Apocrypha, edition alterna, Lipsiae, 1876 Vie de Jésus

BLINZLER, J, Der Prozess Jesus, trad. franç.. G. Daubié, Paris-Tours, 1962
BORNKAMM, Jesus von Nazareth, Kohlhammer, Stuttgart, 1957, 14ième ed. 1988
BRANDON, S.G.F, Jesus and the Zealots, Manchester, 1967, trad. franç. Jésus et les Zélotes, Flammarion, Paris, 1976

BULTMANN, R, Jésus, mythologie et démythologisation, trad. franç. Payot, Paris, 1968

FREKE, T, GANDY, P, Les Mystères de Jésus, éd. Alethéïa, 2007

GOGUEL, M, Jésus, 2ième édition, 1950

GUIGNEBERT, C, Jésus, Payot, Paris,1933, 2ième édition, 1969

JOHNSON, S.E, Jesus in His Own Time, London, 1958

K?SEMANN, E, Das Problem des historischen Jesus, in Zeitschrift für Theologie

und Kirche, 1954

MARGUERAT, D, NORELLI, E, POFFET, J-M, Jésus de Nazareth, nouvelles

approche d'une énigme, Labor et Fides, 2003

MEIER, J.P, Un certain juif Jésus, les données de l'histoire, t. 1, les sources, les origines et les dates, Cerf, Paris, 2005

MORDILLAT, G, PRIEUR, J, Corpus Christi, Mille et une nuits (retranscription des interviews de la série diffusée sur Arte, , 2000

PERROT, C, Jésus et l'histoire, Desclée, Paris, 1979, 2ième édition revue, 1993

QUESNEL, M, Les sources littéraires de la vie de Jésus, dans Aux origines du christianisme, Gallimard, Paris, 200

ROBINSON, J.M, Le Kérygme de l'Eglise et le Jésus de l'histoire, trad. franç. , Genève 1961

TAYLOR, V, The Life and Ministry of Jesus, London, 1954 Histoire du christianisme

HEITM?LLER, W, Mission und Ausbreitung der Christeniums in den ersten drei Jahrhunderten, Leipzig, 1906, 2 volumes (voir volume 1, p. 49 sur les origines de Paul)

MESSADIE, G, L'incendiaire, vie de Saül, apôtre, Paris, Robert Laffont, 1995

SIMON, M, Les sectes juives au temps de Jésus, Paris, PUF, 1960

SIMON, M, Les premiers chrétiens, Paris, PUF, 1967

TROCME, E, Paul, fondateur du christianisme ? in Aux origines du christianisme, Paris, Folio, histoire, Gallimard, 2000

Dogmes

BENOIT, A, le baptême chrétien au IIième siècle'', Paris, PUF, 1953 BOTTE, B, CADIER, J, CAZELLES, H, WEBBS, D, Eucharistie d'Orient et d'Occident, 2 volumes, Cerf, Paris, 1970

CASEL, O, Das christiche Kultmysterium, 1932, trad. franç. Le Mystère du culte dans le christianisme, Cerf, Paris, réed. 1983

DUBARLE, A-M, Le péché originel, Seuil, Paris, 1983

LEBRETON, J, Histoire du dogme de la Trinité, des origines au concile de Nicée, 2 vol., Paris, 1910-1928

LUBAC, H de, Corpus mysticum. L'Eglise et l'eucharistie au Moyen ?ge, Aubier, Paris, 1949

ROUGIER, L, La genèse des dogmes chrétiens, Albin Michel, Paris, 1972

SAINT AUGUSTIN, Oeuvres complètes, t. XV et XVI, La Trinité (De Trinitate), trad. M. Mellet et t. Camelot (t. XV), J. Moingt (t.XVI), Desclée de Brouwer, Paris, 1955-1956

Les oeuvres de Saint Augustins sont publiées en lignes : http : www.abbaye-saintbenoit. ch/saint/augustin

SCHOONENBERG, P, L'homme et le péché, traduit de l'allemand par M. Martron, Mame, Paris, 1967

Hérésies

AURELL, M, sous dir. Les Cathares devant l'histoire, Cahors, Hydre ed. 2005

BIGET, J-L, Hérésie et inquisition dans le midi de la France, Paris, Picard, 2007

BOULARAND, E, L'hérésie d'Arius et la foi de Nicée, Paris, Letouzey et Ané, 1972

BRENON, A, Les Cathares : une Eglise chrétienne au bûcher, Toulouse, Milan, collection Les Essentiels, 1998

DUVERNOY, J, Le dossier de Montségur, interrogatoires d'inquisition, 1242-1247, Le Pérégrinateur ed., 1998

IVANOV, J, RIBEYROLES, M, Livres et légendes bogomiles, ed. G.P Maisonneuve et Larose, 1976

KAZHDAN, A, The Oxford Dictionary of Byzantium, Oxford University Press, 3 volumes, 1991

LEMERLE, P, L'histoire des Pauliciens d'Asie Mineure d'après les sources grecques,

Travaux et Mémoires 5, 1973, p. 1-113

MARROU, H, Les attaches orientales du pélagianisme, C.R.A.I, Paris, Klincksieck

OLDENBOURG, Z, Le bûcher de Montségur : 16 mars 1244, Gallimard, collection ''Les journées qui ont fait la France'', Paris, 1959, réé. 2003

PRIMOV, B, Les Bougres. Histoire du pape Bogomile et de ses adeptes, Paris, Payot, 1975

VANEIGEM, R, La résistance au christianisme, les hérésies, des origines au XVIIIième siècle, Fayard, Paris, 1998

VON HEFELE, K. J, Conciliengeschichte, trad. franç. Histoire des conciles, Letouzey et Ané, 1907

Mythologies

BOULANGER, A, Orphée. Rapports de l'orphisme et du christianisme, Paris, 1925

CUMONT, F, Les religions dans le paganisme romain, Paris, 1929

DREWERMANN, E, De la naissance des Dieux à la naissance du Christ, Seuil, Paris, 1986

ELIADE, M, Traité d'histoire des religions, Paris, Payot, 1949

FRAZER, J.G, Le Rameau d'or, trad. et réed., Lafond, Paris, 1984

FREUD, S, Totem und Tabou, trad. franç. . Totem et Tabou, nouvelle traduction, M. Weber, Gallimar-Seuil, Paris, 1993

LOISY, A, Les mystères païens et le mystère chrétien, Nourry, 1930

NEYTON, A, Les clefs païennes du christianisme, Les Belles Lettres, Paris, 1979

NICOLAIDIS, K, La Théophagie, Dunod, Paris, 1988

RAHNER, H, Mythes grecs et Mystère chrétien, Payot, Paris, 1954

RENARD-CASEVITTZ, F.-M, Le Banquet masqué, Lierre et Courtier, Paris, 1991

WALTER, P, Mythologie chrétienne. Rites et mythes du moyen âge, ed. Entente, 1992

REINACH, S, Cultes, mythes et religions, ed. Ernest Leroux, Paris, 1906

L'inquisition

ALBARET, L, L'Inquisition, rempart de la foi ?, Gallimard, coll. ''Découvertes'', Paris, 1998, rée. 2006

BENNASSAR, B, L'Inquisition espagnole, XV,-XIX siècle, Hachette, Paris, 1979

BETHENCOURT, F, L'Inquisition à l'époque moderne (Espagne, Portugal, Italie :

XV-XIX siècle), Fayard, Paris, 1995

EYMERICH, N, PENA, F, Le Manuel des inquisiteurs, introduction et traduction de L. Sala-Molins, Albin Michel, Paris, 2001

MAISONNEUVE, H, L'Inquisition, Desclée-Novalis, 1989

MONTER, E.W, Frontiers of heresy, The Spanisch Inquisition from the Basque Lands to Sicily, Cambridge University Press, 2003

VERRILL, A.H, L'Inquisition, 1932, réédition, Payot, Paris, 1980 Croisades et oppression des peuples non chrétiens

CARDAILLAC, L, Morisques et Chrétiens. Un affrontement polémique (1492- 1640), Paris, Klincksieck, 1977

CARDAILLAC, L, sous la direction de, Les Morisques et l'Inquisition, Paris, Publisud, 1990

CIRCOURT, A. de, Histoire des Mores Mudejares et des Morisque ou des Arabes d'Espagne sous la domination des chrétiens, Paris, G.A Dentu, 1848 (réimpression, Farnborough , Hants, Gregg, 1972

GABRIELI, F, Chroniques arabe des croisades, Sindbad, 1977

GAHEN, C, Orient et Occident au temps des croisades, collection historique, dirigé par Agukhon M. et Lemerle P., édition Aubier Montaigne, Paris, 1992

HENRY, A. M, et alii. Missions, article de l'Encyclopédie Universalis,

IBN al ATHIR, kamîl altawarikh, présenté et traduit dans le Recueil des historiens des croisades, historiens orientaux, Paris, imprimerie nationale, 1872

MIRANDA, J, (éditeur) La expulsion de los Moriscos, Madrid, Fundacion Bancaja, 1998

TYMOWSKI, M, L'évangélisation des païens d'Afrique occidentale dans les la chronique de Gomes Eanes de Zurara (XVe siècle) Les raisons déclarées et la pratique des premières expéditions portugaises, Africana Bulletin, n° 51, Varsovie, 2003 ZAYAS, R. de, Les Morisques et le racisme d'Etat, Paris la Différence, 1992